

*Collectif*

# SIX MOIS POUR AIMER DIEU



RETRAITE COMPLÈTE



# SIX MOIS POUR AIMER DIEU

PREMIER MOIS





## Prologue

Née dans une famille catholique très peu pratiquante, je suis une mystique de naissance. Par là je veux dire que me suis toujours sentie étrangère aux valeurs de ce monde. Je cherchais une relation intime avec Dieu et j'étais persuadée que nous sommes faits pour cela. On disait que le christianisme est la religion de l'amour, mais ce n'était pas ce que je voyais dans la réalité, ce n'avait pas été le cas au cours de 2000 ans d'histoire. Je savais qu'il existe un royaume d'amour, mais ceux qui l'enseignaient n'y entraient pas et empêchaient les autres d'y entrer. J'ai donc erré ailleurs dans les religions orientales et le New Age. Sans pouvoir éteindre ma soif. Je suis revenue à la Bible avec le Renouveau charismatique et j'ai lu les mystiques espagnols.

Certains versets m'ont particulièrement marquée.

DIEU EST AMOUR

DIEU A TELLEMENT AIME LE MONDE

M'AIMES-TU PLUS QUE CEUX-LÀ

JE VOMIRAI LES TIÈDES

Aimer Dieu et le faire aimer est le seul sens de ma vie, de la vie. Un de mes amis m'a dit qu'un grand mystique du XVIème siècle peu connu, mais dont l'influence a été considérable à l'époque, Henri de Erp, plus connu sous le nom de Harphius, disait qu'il fallait consacrer six mois de sa vie à découvrir par la méditation l'amour de Dieu. Cette parole m'a fortement impactée et j'ai décidé d'écrire, bien modestement et avec l'aide de mes amis, une retraite de six mois. Bien des traités ont été écrits par les plus grands saints et je veux les mettre à votre portée, en commençant bien sûr par les Écritures Saintes.

Je comprends que le temps manque à beaucoup, aussi mes textes sont assez courts, mais peuvent être médités plus ou moins longtemps selon la disponibilité de chacun. Nous prions pour vous et avec vous pour que Dieu soit aimé et nous vous souhaitons le bonheur de grandir dans l'amour.

AIMER DIEU DANS LA PREMIÈRE ALLIANCE

---



**Premier jour**

« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu »

L'amour est-il un commandement ? Dieu peut-il me commander de l'aimer ?

Aimer ne se commande pas, c'est du moins ce que j'ai cru jusqu'à aujourd'hui. Peut-on se forcer à aimer ? J'aime mes proches, mais il y a des gens que je n'aime pas. Je peux même concevoir des degrés dans l'amour parce que je le ressens, j'aime davantage telle personne plutôt qu'une autre.

Entre cet ami et moi « c'est chimique », il est aimable et je l'ai aimé dès notre première rencontre, et je crois qu'avec le temps je l'aime de plus en plus. Ça ne se commande pas, ça ne se contrôle pas, c'est comme ça. En revanche j'ai aimé des amis et puis la relation s'est distendue et finalement, je pense à eux sans émotion, je ne ressens plus le besoin de passer du temps avec eux. Je m'aperçois que mon cœur est capricieux. Ça tient à quoi ? Est-ce qu'on peut aimer tout le monde ?

Essayons de penser à partir du contraire de l'amour : la haine. La haine est un composé de deux émotions primaires : la colère et le mépris. Quand je vois tel homme politique à la télévision, je vois le visage de la haine. Il est rouge de colère et il méprise une bonne partie de la planète, il méprise ce qui n'est pas conforme à une norme en laquelle il croit. Il m'est arrivé d'éprouver de la haine pour des gens comme lui justement qui me mettent en colère par leur discours et je crois que je les méprise pour leur manque d'humanité, d'intelligence émotionnelle, en un mot leur bêtise. La moue du mépris et le masque de la colère. J'ai honte de ce sentiment, mais depuis que je l'ai compris, je sais que je peux le modifier. Et s'il en allait de même de l'amour ? Quel est le contraire du mépris et le contraire de la colère ? Le mépris c'est accorder un mauvais prix, déprécier, le contraire serait donc accorder du prix, apprécier. La colère se manifeste quand un intrus pénètre dans mon territoire, qu'il soit physique, intellectuel, affectif, c'est ma sphère intime. Je le vois chez mon chien quand il porte le masque de la colère, menaçant et grondant, lui si sympathique se défigure sous l'effet de la colère parce qu'un intrus s'approche de sa gamelle ou de son territoire. Alors quel est le contraire de la colère ? L'hospitalité, l'accueil, l'aménité, c'est quand je veux que quelqu'un soit le bienvenu dans ma sphère intime. Je me rends compte que l'amour, sur le plan humain, peut faire l'objet d'une prise de conscience et d'un travail.

## Deuxième jour

L'amour n'est-il qu'un sentiment ?

J'ai tellement aimé aimer. J'ai tellement aimé le sentiment amoureux. J'ai tellement aimé me sentir amoureuse de quelqu'un qui n'était jamais le même et qui n'était jamais vraiment un autre. La plupart des adolescentes me comprendront. J'ai tellement aimé le flou du prince charmant dont on ne veut pas trop préciser les traits, ce flou au bord de l'évanouissement de l'image pour qu'elle ne soit pas trop saisissable. Je pense à ce que disait le philosophe Alain : « Comme on vit mal avec ceux que l'on connaît trop. Comme on vit mal avec ceux qu'on ne connaît pas du tout. Comme on vit bien avec ceux que l'on ne connaît pas trop ! »

J'ai fait à l'âge de cinq ans l'expérience de l'amour de Dieu. Mon cœur a été saisi d'un amour immense et, dans mon esprit, s'est formé une phrase : Dieu est Amour. J'ai donc commencé l'itinéraire d'une vie par cette expérience qui m'a guidée dans mes choix. A chaque carrefour j'ai choisi la route en suivant le panneau indicateur de l'amour de Dieu et des autres, mais je ne connaissais ni Dieu ni l'Amour. J'étais attirée par la messe et la vie spirituelle, mais c'était toujours aussi vague et de l'ordre d'un sentiment qui venait par vagues et variait d'intensité selon les circonstances de ma vie.

Agir pour aimer, c'est mettre en pratique des commandements.

Méditons l'exemple de la si grande « Petite Thérèse » :

« Il se trouve dans la communauté une sœur qui a le talent de me déplaire en toutes choses, ses manières, ses paroles, son caractère me semblaient très désagréables, cependant c'est une sainte religieuse qui doit être très agréable au Bon Dieu, aussi ne voulant pas céder à l'antipathie naturelle que j'éprouvais, je me suis dit que la charité ne devait pas consister dans les sentiments, mais dans les œuvres ; alors, je me suis appliquée à faire pour cette sœur ce que j'aurais fait pour la personne que j'aime le plus. À chaque fois que je la rencontrais, je priais le Bon Dieu pour elle, lui offrant toutes ses vertus et ses mérites. Je sentais bien que cela faisait plaisir à Jésus, car il n'est pas d'artiste qui n'aime à recevoir des louanges de ses œuvres et Jésus l'Artiste des âmes est heureux lorsqu'on ne s'arrête pas à l'extérieur, mais que pénétrant jusqu'au sanctuaire intime qu'il s'est choisi pour demeure, on en admire la beauté.

« Je ne me contentais pas de prier beaucoup pour la sœur qui me donnait tant de combats, je tâchais de lui rendre tous les services possibles et quand j'avais la tentation de lui répondre d'une façon désagréable, je me contentais de lui faire mon plus aimable sourire et je tâchais de détourner la conversation, car il est dit dans l'Imitation : Il vaut mieux laisser chacun dans son sentiment que de s'arrêter à contester.

Souvent aussi, lorsque je n'étais pas à la récréation (je veux dire pendant les heures de travail), ayant quelques rapports d'emploi avec cette sœur, lorsque mes combats étaient trop violents, je m'enfuyais comme un déserteur. Comme elle ignorait absolument ce que je sentais pour elle, jamais elle n'a soupçonné les motifs de ma conduite et demeure persuadée que son caractère m'est agréable. Un jour à la récréation, elle me dit à peu près ces paroles d'un air très content : "Voudriez-vous me dire, ma Sr Thérèse de l'Enfant Jésus, ce qui vous attire tant vers moi, à chaque fois que vous me regardez, je vous vois sourire ?" Ah ! ce qui m'attirait, c'était Jésus caché au fond de son âme... Jésus qui rend doux ce qu'il y a de plus amer... Je lui répondis que je souriais parce que j'étais contente de la voir (bien entendu je n'ajoutai pas que c'était au point de vue spirituel). (Manuscrit C-13v°)

### Troisième jour

Ma chère liberté

Je ne veux pas qu'on m'impose quoi que ce soit. Si je fais la liste de ce qui m'a été imposé dans ma vie d'épouse et de mère de famille, je me rends compte que le nombre de situations que je n'ai pas choisies est important et pourtant j'ai eu une vie heureuse. Comment m'en suis-je sortie ? Certains de mes patients me disaient : je n'ai pas choisi de venir au monde, c'était le choix ou le non-choix de mes parents. Je leur expliquais alors que la véritable liberté consistait à choisir ce qui nous était imposé et qu'à l'intérieur de ce non-choix nous pouvions encore faire le choix de le vivre d'une manière positive ou négative.

Dieu me met devant un choix et il m'impose ce que je dois choisir.

« Vois : je mets aujourd'hui devant toi la vie et le bonheur, la mort et le malheur, moi qui te commande aujourd'hui d'aimer le Seigneur ton Dieu, de suivre ses chemins, de garder ses commandements, ses lois et ses coutumes. Alors tu vivras, tu deviendras nombreux, et le Seigneur ton Dieu te bénira dans le pays où tu entres pour en prendre possession. » (Dt 30, 15-16)

Mon pèlerinage en Israël accompagné d'un bon guide et des rencontres, notamment avec un rabbin que j'aurais écouté toute la nuit du shabbat, a changé certains de mes préjugés. J'ai acheté le livre de prières des liturgies quotidiennes, elles ne sont que des louanges. On commence la journée en récitant le Shema : tu aimeras le Seigneur ton Dieu... et on la termine sur son lit en le récitant juste avant de s'endormir pour que ce commandement d'amour imprègne le sommeil. La loi est indissociable de l'Alliance et l'observer maintient dans l'alliance. Les commandements ne sont pas que des directives pour maintenir la cohésion sociale ou le respect des autres, certains sont tout simplement incompréhensibles. Le rabbin a dit que plus un commandement était incompréhensible et plus c'était une occasion, pour lui, de prouver à Dieu son amour. Notre besoin de comprendre est souvent un obstacle entre Dieu et nous. Mais agir dans l'obéissance de la foi nous conduit sûrement à Dieu. Ramasser une épingle avec amour comme le faisait sainte Thérèse, cela peut paraître puéril, un peu bête, mais l'acte d'amour conduit à faire de grandes choses, motivé par une force qui est entrée en nous.

Oui, l'amour de Dieu est le plus grand bonheur que j'éprouve dans ma vie et comme je voudrais qu'il grandisse encore ! Et comme je voudrais que beaucoup d'autres le découvrent et le laissent grandir dans leur cœur, je voudrais tellement que l'humanité soit heureuse ! « Le seul bonheur en ce monde c'est d'aimer le Seigneur ! »

### Quatrième jour

« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de ton âme et de toute ta force »

Aimer Dieu de tout son cœur. Cela concerne le sentiment amoureux et nous venons de voir que si l'amour n'est pas qu'un sentiment, le ressenti amoureux est important. Dans ma pratique j'ai pu constater que l'amour était lié à la volonté d'aimer, je peux décider d'aimer ou de ne pas aimer. Bien, mais j'ai pu aussi constater que l'amour entre deux personnes commençait soit chez l'un, soit chez l'autre. Il arrive même qu'une des deux personnes soit amoureuse de l'autre et attende l'autre pendant des années, voire toute une vie... et qu'un jour cet amour soit payé de retour. C'est bien le cas de Dieu ! Il nous a aimés le premier et nous laisse libres de l'aimer en retour. Un épisode de la vie de saint Jean de la Croix illustre bien le drame de l'amour divin. Le saint est en prison dans son carmel et il entend les bruits de la rue. Une nuit, alors que tout est calme, il entend le son d'une guitare et la voix d'un jeune amoureux transi qui chante une sérénade sous un balcon. Les paroles disent avec insistance : « Je meurs d'amour pour toi ! » Au bout d'un moment la jeune fille agacée sort sur le balcon et crie d'une voix forte : « Eh bien ! Meurs ! », et Jean de la Croix sanglote, car Dieu nous déclare son amour depuis des millénaires et notre refus de l'aimer l'a conduit à la mort d'amour sur la Croix. « L'Amour n'est pas aimé » criait saint François.

J'ai accompagné bien des couples en crise, en thérapie. Quand vient le désamour... La solution est souvent venue d'une redécision d'aimer. Et l'amour revient. Oui, dans une histoire d'amour il y a toujours un ou plusieurs moments de choix et de décision. J'éprouve un sentiment, mais je ne sais pas si je dois céder et quand je prends la décision d'aimer, les vannes d'une écluse s'ouvrent et l'amour me possède tout entière.

### Cinquième jour

« De toute ton âme »

Deutéronome 4, 9 : « Seulement, prends garde à toi et veille attentivement sur ton âme, tous les jours de ta vie, de peur que tu n'oublies les choses que tes yeux ont vues, et qu'elles ne sortent de ton cœur ; enseigne-les à tes enfants et aux enfants de tes enfants. »

Aujourd'hui on ne parle plus d'âme et pourtant quel beau mot que celui d'âme. On ne parle plus que du corps et on ne prend soin que de son corps. Les personnes sont des corps alors qu'autrefois on comptait le nombre d'habitants en nombre d'âmes. On disait c'est un village de cinq cents âmes, mais en passant à la ville on a perdu les âmes. On ne s'imagine pas dire que Paris compte plus de trois millions d'âmes. Si on interrogeait les gens sur la vie de leur âme, ils seraient bien étonnés, car ils ne savent plus qu'ils ont une âme. Il faut parfois être confronté au deuil d'un proche pour se poser la question, pour ne pas se résoudre à ce qu'une personne qu'on a aimée soit simplement en train de pourrir sous la terre avant de n'être plus qu'un squelette. Où est sa voix, où est son regard, où est sa présence, en un mot où est son âme ?

Dans toutes les langues slaves « âme » est un mot d'amour, dousha moya, mon âme. C'est-à-dire ce qui m'est le plus cher.

Prendre conscience de son âme est un pas important dans la vie spirituelle, savoir qu'on peut en prendre soin est capital. Nous sommes responsables d'elle et de sa croissance comme nous sommes responsables de notre corps qui est le Temple du Saint-Esprit. Une âme nous a été donnée au moment de notre conception et un jour nous devons « rendre l'âme » comme les serviteurs devaient rendre l'argent qui leur avait été confié en l'ayant fait fructifier, dans une parabole de l'Évangile.

L'âme comme l'amour est immatérielle, elle est partout dans le corps, car elle est la vie du corps comme il est écrit : « Tu envoies ton souffle, ils sont créés ; tu retires ton souffle, ils retournent à la poussière. » (Ps 104) L'âme est souffle invisible, souffle qui anime, anima l'âme en latin. Souffle de vie. J'ai eu la chance d'assister des mourants et de voir avec mes yeux de chair, à moins que ce soit avec les yeux de mon âme, leur âme quitter leur corps. Cette forme presque transparente s'élever au-dessus de la personne. J'ai reçu bien des visites d'âmes de défunts.

Nous avons été créés à la forme et ressemblance de Dieu. Nous sommes « théomorphes » et cette forme divine ne s'applique pas au corps, mais bien à l'âme. Notre âme est donc riche de ressemblance divine dans ses capacités et possibilités. Mais si nous n'exploitons que d'une faible proportion notre cerveau, c'est encore plus vrai de notre âme. Soumise aux conséquences du péché, elle guérit par la vie sacramentelle, à commencer par le baptême, cette source qui gémit en nous : « Va vers le Père. » L'eucharistie est sa nourriture, la confirmation, sa force, la réconciliation sa restauration. Chaque communion est un viatique c'est-à-dire la provision pour alimenter l'âme dans le chemin de la vie, celle pour le voyage de ce monde présent vers l'Au-delà. L'âme vit de la grâce, autrement dit de l'amour de Dieu.

Le site des évêques de France nous donne la définition suivante de l'âme : « Du latin anima - souffle, vie.

L'âme est le principe de vie et de pensée de l'homme. Dans l'Écriture Sainte le terme « âme » désigne la vie humaine, mais aussi ce qu'il y a de plus intime en l'homme (Mt 26,38) et de plus grand et de plus profond en lui (Mt 10, 28). Créée à l'image de Dieu, la personne humaine est un être à la fois corporel et spirituel. Élément spirituel de l'être, l'âme est immortelle. »

## Sixième jour

J'ai été interpellée par le titre d'un article-interview d'Odon Vallet dans Famille Chrétienne « On fait 600 fois l'amour dans l'Ancien Testament » La trivialité de l'expression, surtout dans le contexte actuel, m'a choquée et je me suis demandé quel mot hébreu se cachait derrière ce terme. Bien sûr, je connaissais l'expression « il l'a connue dans le sens biblique du terme ». Ne connaissant pas l'hébreu je me suis servi du logiciel La Bible Online. Je n'ai pas été déçue par le résultat de ma recherche, il est très riche et invite à une découverte des dimensions de l'amour que je n'avais pas perçues dans mes lectures bibliques. Il s'agit du verbe *yada* dont voici les principaux emplois : Savoir connaître, apprendre à connaître, percevoir, apercevoir et voir, trouver et discerner, distinguer, faire une discrimination, savoir par expérience, reconnaître, admettre, avouer, confesser, considérer, avoir connaissance de, connaître une personne d'une façon charnelle, savoir comment, être habile en avoir la connaissance, être sage, rendre connu, être ou devenir connu, être révélé, se rendre connu, être perçu, être instruit, faire connaître, faire connaître, être connu, connu, celui qui est connu, connaissance, rendre connu, déclarer, ce qui est rendu connu. Si le verbe est employé 600 fois dans le sens de connaissance charnelle,

il est employé 865 fois dans le Premier Testament. Nous sommes loin d'un concept philosophique grec de la connaissance. La pensée juive est concrète, imagée et très riche. Connaître, c'est dans son sens premier : pénétrer, rentrer dans l'intime, donner et recevoir un enseignement, c'est tirer de la sagesse d'une relation duelle, comprendre et dévoiler, révéler ce qui est caché. Aimer est donc une question de révélation et d'apprentissage. Nous sommes bien loin de l'expression « faire l'amour » parce que l'amour ne se fait pas, il se donne et se reçoit et nous enrichit dans l'intimité du mystère de l'autre. On ne s'étonnera donc pas de voir le verbe utilisé pour la relation conjugale et pour la connaissance de Dieu. Voici quelques citations qui s'éclairent l'une l'autre. Je garde la référence (numéro strong <03045>) pour bien mettre en évidence la variété des nuances.

Genèse 3,5 : mais Dieu sait <03045> que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, et que vous serez comme Dieu, connaissant <03045> le bien et le mal.

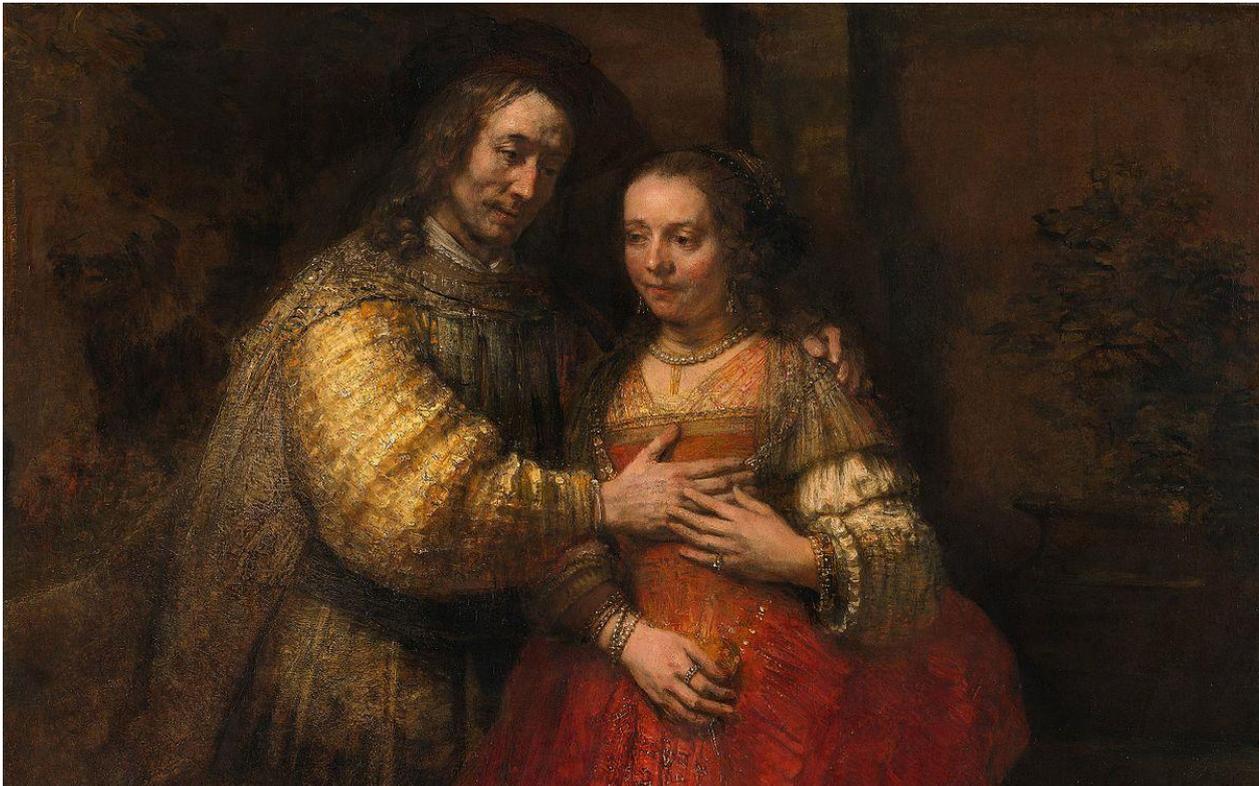
Genèse 4,1 : Adam connut <03045> Ève, sa femme ; elle conçut, et enfanta Caïn et elle dit : J'ai acquis un homme de par l'Éternel.

Osée 2,20 : je serai ton fiancé par la fidélité, et tu reconnaîtras <03045> l'Éternel.

Osée 6,3 : <03045>, cherchons à connaître <03045> l'Éternel ; Sa venue est aussi certaine que celle de l'aurore.

Osée 13,5 : Je t'ai connu <03045> dans le désert, dans une terre aride.

Aimer Dieu c'est apprendre à le connaître. Heureusement, bien des saints nous ont transmis cette connaissance et nous allons puiser amplement dans leurs écrits et dans leur biographie comme dans toute la Bible.



## Septième jour

« De toute ta force »

J'ai encore eu recours au logiciel biblique pour comprendre ce mot « force », pour conclure qu'une juste traduction dans notre vocabulaire contemporain serait « à la folie ». Le sens premier en hébreu est « véhémence » d'où « grandement », « de plus en plus », « beaucoup ».

Aimer jusqu'au sang.

Dans la Première Alliance ont lieu des rencontres nocturnes au climat étrange qui font appel aux profondeurs de ce que j'appellerais notre inconscient spirituel. Des rencontres archétypales où l'homme rencontre Dieu et c'est un choc terrible. C'est le cas du combat de Jacob avec l'Ange, de l'alliance avec Abraham où un feu passe au milieu des animaux qu'il a coupés en deux. Ici nous parlons de l'alliance, du cercle de sang tracé dans la chair et non d'un anneau d'or passé au doigt. Moïse n'avait pas circoncis son fils Gershom parce que sa femme n'était pas juive, il n'avait pas voulu la choquer. Mais alors qu'il vient de recevoir la mission de faire sortir Israël d'Égypte, Dieu cherche à la tuer et dans l'urgence sa femme le sauve en coupant sauvagement le prépuce de son fils :

Et ce fut en route, à la halte de la nuit, qu'Adonaï vint à sa rencontre et chercha à faire mourir Moïse. Tsippora prit un silex, coupa le prépuce de son fils et elle en toucha ses pieds. Et elle dit : « Tu es pour moi un époux de sang. » Et Dieu le relâcha. Elle avait dit alors « Époux de sang », à cause de la circoncision. (Ex 4, 24-26)

À la lecture de ce texte, on comprend que Dieu ne badine pas avec l'amour. C'est une question de vie ou de mort. Je ne peux pas prononcer ces paroles « époux de sang » sans voir Jésus dans sa Passion. Il est mon Époux de sang, Celui qui a versé son sang pour moi et qui est mort d'amour pour moi. Je ne peux conclure une alliance avec lui qu'en l'aimant à en mourir, qu'en « résistant au mal qui l'offense jusqu'au sang. (He 12, 4)

« Le sang vous servira de signe. » (Ex 12,13)

« Tu es bien pour moi, dit-elle, un Époux de sang (cf. Ex 4, 26), pour moi qui, rachetée par ton sang, blanchie par ton sang, enfin abreuvée et enivrée de ton sang, tiens auprès de moi le gage de la réfection éternelle.

Le sang de mon Époux est le prix de mon rachat et le bain de ma purification, la coupe de mon pèlerinage et le stimulant de mon amour, puisqu'il est la preuve évidente de son amour. »

(Jean de Ford, Sermons sur la dernière partie du Cantique des cantiques 21, 4)

## Deuxième semaine

### Premier jour

Trois grands personnages ont « fait » le peuple juif : Abraham, Moïse et David. On les appelle jusqu'à aujourd'hui dans le judaïsme : Avraham avinu, Moshe Rabenu, David malkenu. Abraham notre Père parce que tous descendent d'Avraham père d'une postérité immense ; Moïse notre enseignant parce que par la Thora il a formé le peuple à l'obéissance à Dieu, lui donnant une éthique et des valeurs immuables qui ont assuré la survie du peuple juif jusqu'à nos jours ; David est notre roi, le roi par excellence comme il n'y aura pas d'autres rois après lui. A telle enseigne que le Roi-Messie est appelé Fils de David. Il est choisi par Dieu et malgré ses péchés il demeurera fidèle et son amour pour Dieu ne faiblira pas. C'est un amour unique dans la première Alliance.

Véritable liturge, dès le réveil il se saisit de sa harpe et compose des psaumes. L'amour a besoin de se nourrir de la beauté et nous ne pouvons pas ne pas nous souvenir de cette recommandation : « Que la Parole du Christ habite parmi vous dans toute sa richesse : instruisez-vous et avertissez-vous les uns les autres avec pleine sagesse ; chantez à Dieu, dans vos cœurs, votre reconnaissance, par des psaumes, des hymnes et des chants inspirés par l'Esprit. » (Col 3, 16)

L'amour s'entretient par des cadeaux, par l'offrande des louanges. « Tu n'as pas besoin de notre louange, et pourtant c'est toi qui nous inspires de te rendre grâce : nos chants n'ajoutent rien à ce que tu es, mais ils nous rapprochent de toi. » (Préface IV)

Je viens d'écouter une interview du Père André Gouzes où on lui demande ce qui est nécessaire pour composer de la musique sacrée. Sa réponse est simple : une vie mystique. C'est toute la différence entre les cantiques adoptés par les paroisses après le Concile, - ce sont des chansons qui rarement élèvent l'âme et le cœur - et les hymnes inspirées du Saint-Esprit qui débordent d'un cœur amoureux. Mais les compositions de Gouzes furent ignorées dans les paroisses avec les conséquences que l'on sait.

### Deuxième jour

Dieu est notre premier amour

Apocalypse 2, 4 : « Mais j'ai contre toi que tu as abandonné ton premier amour. »

Jérémie 2, 2 : « Va clamer aux oreilles de Jérusalem : Ainsi parle le Seigneur : Je te rappelle ton attachement, du temps de ta jeunesse, ton amour de jeune mariée ; tu me suivais au désert, dans une terre inculte. »

Je viens de lire un roman de Tahar ben Jelloun parce que j'avais flashé sur le titre dans ma librairie : "Le premier amour est toujours le dernier amour". Ah ! Le génie des titres qui énoncent une intuition profonde qui dépasse l'auteur pour rejoindre une vérité éternelle ! Son recueil de nouvelles très bien écrites fait preuve d'un pessimisme réaliste et terrible où

les lunes de miel se transforment en lunes de fiel. Les rêves d'amour s'effondrent rapidement et même si dans sa culture plusieurs mariages sont possibles, la ruine du premier amour a mis fin à toute possibilité humaine d'un rachat, d'une rédemption de la capacité à s'unir.

Il n'en va pas de même dans le christianisme où l'amour peut aller d'échecs en rédemptions, où les mystiques comme saint Bernard parlent de l'assomption de la chair et des degrés ascendants d'un amour toujours plus pur, plus fort, plus intense. Je ferai avec vous ce parcours avec différents auteurs de différentes époques.

J'avais compris tout autrement le titre du roman. Le premier amour, et je ne parle pas des amourettes d'adolescents, je parle du premier grand amour qui vous saisit tout l'être, de l'amour fou qui sera forcément le dernier parce qu'il est unique, parce qu'il est une rencontre transcendante, un incendie d'amour qui est l'expérience la plus forte qu'un être humain peut faire dans sa vie. Il est aussi le dernier, car soit vous en garderez toujours la nostalgie, soit vous le porterez à son incandescence en passant par l'épreuve de la fidélité qui est un autre mot pour la foi. Le premier amour est une initiation comme l'est le baptême, qui peut conduire à la rencontre ultime jusqu'à la mort et l'au-delà de la mort. Mais peu persévèrent sur ce chemin. Le désenchantement conduit à multiplier les rencontres et les aventures et à enchaîner les déceptions.

Mais quel constat dans ces lignes si concises : « Quand leurs corps se retrouvèrent dans les gestes de l'impatience et de la passion, il était émerveillé, étonné comme un enfant et déjà endeuillé ! Tant d'émotions le mettaient soudain face à une certitude : le travail de deuil commence avec l'amour fou. Aimer sans se donner, se donner sans se perdre et mourir, était-ce possible ? »

La seule réponse est dans la passion de la Passion. Jésus nous a aimés à en mourir dans un don total et il nous a montré le chemin afin que nous marchions sur ses traces.

Mais d'où nous vient le besoin vital de l'attachement et le besoin de croire en l'amour humain, qui est le ressort de toutes les productions artistiques qui parfois touchent au sublime ? (Je ne parle pas de l'art contemporain, de son besoin de détruire la beauté et de transgresser, et qui nous ferait croire que pour notre époque de décadence, l'amour est mort en Occident parce que Dieu est mort.) Je parle de ce qui fait écrire à Musset : « Les plus désespérés sont les chants les plus beaux. Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots. » Il n'y a de réponse à notre question qu'en Dieu.

Nous aimons parce que Dieu nous a aimés le premier.

Nous venons d'ailleurs et nous sommes destinés à cet ailleurs. Toute notre vie est une initiation à cet ailleurs et nous n'avons qu'une vie pour apprendre à aimer. Aimer à en mourir d'amour.



### Troisième jour

Je voudrais évoquer mon expérience clinique qui m'amène parfois à des découvertes étonnantes sur les merveilles de l'humanité et pas que sur ses misères qui sont innombrables et parfois insoupçonnables. Plusieurs de mes patients m'ont raconté le dialogue qu'ils ont eu avec Dieu avant leur conception. J'ai été un peu sceptique, mais ouverte. J'ai appris que la chose était commune dans le judaïsme où un ami juif m'a raconté cette anecdote. Un tout jeune garçon est attiré par le berceau du bébé qui vient de naître et la maman le surveille de près, car elle sait que la jalousie fait naître des pulsions meurtrières. Elle surprend un jour une scène étonnante. Le grand frère est penché sur le berceau et dit tout doucement au bébé : raconte-moi comme c'était là-haut, j'ai presque tout oublié... Et mon ami de me dire que dans le judaïsme, on explique cette petite rigole que nous avons entre la bouche et le nez par la trace du doigt de l'ange qui, juste avant la naissance, le pose sur le bébé en disant : « Tu ne diras rien de ce que tu as vu là-haut. » L'image est belle et je la considère comme la métaphore d'une réalité puissante.

Nous ne croyons pas à la préexistence de l'âme comme les platoniciens qui ont influencé un Père de l'Église, Origène, dont la croyance a été rejetée par l'Église. Mais nous admettons que nous préexistons dans la pensée de Dieu, notre Créateur. L'Église affirme (enfin, depuis le XIXème) que l'âme est créée au moment de la conception. On peut dès lors se poser des questions sur la part de Dieu qui se situe en dehors du temps, dans une autre dimension du temps, où une seconde peut-être une éternité. Maître Eckhart dit que l'âme humaine est capable de retrouver Dieu parce qu'elle garde en elle une étincelle purement divine, créée au moment de sa création et de sa conception humaine qui sont simultanées. Quel beau mystère !

Dans mon expérience clinique, plusieurs patients m'ont aussi rapporté qu'ils avaient eu un dialogue avec Dieu sur le thème de l'amour. Dieu leur montrait la famille où ils allaient être accueillis et posait un choix : « Sachant ce que tu sais et ce qu'ils sont, acceptes-tu la mission que tu auras auprès d'eux ? » On choisirait donc sa famille ? On passerait du rôle de victime d'une famille (qui est la plainte universelle des consultants) à celui de témoin de l'amour de Dieu dans cette famille ? En tout cas, ce renversement de perspective est extrêmement thérapeutique. Peut-être qu'après la lecture de ce livre vous m'enverrez votre témoignage. Il suffit que quelqu'un commence à parler pour que d'autres osent le faire sans passer pour des fous. Ce fut le cas des NDE après le livre du docteur Moody, les langues se sont déliées, ou comme après l'Enquête sur l'existence des anges gardiens. Nous sommes témoins du monde invisible qui donne beaucoup de sens au monde visible.

### Quatrième jour

#### AIMER DIEU, LA TRINITÉ

Après de longues années de nuit où je n'ai perdu ni la foi, ni l'espérance, ni l'amour, mais où je suis passée par le creuset de l'épreuve, des épreuves, et par des transformations profondes dans ce que je croyais être la foi, l'espérance et la charité, j'ai vu la Trinité. Je n'ai rien vu avec mes yeux de chair, mais mon intelligence a été illuminée de telle manière que j'ai compris au-delà de toute compréhension humaine le grand mystère trinitaire. Dieu est Un. Le commandement d'amour de la Première Alliance, la confession de la foi juive, associe l'unicité de Dieu avec son amour. Il est sans second. Pour beaucoup de chrétiens, Jésus est le second du Père. Il est la deuxième Personne de la Trinité. Il n'y a pas de deuxième Personne, car il n'y a pas de première Personne, ni de troisième qui serait presque accessoire. Ce que je vis, c'est l'unité profonde et le caractère indissociable des trois Personnes.

Dieu est Un mais il n'est pas solitaire, sinon il ne serait pas l'amour. Il n'est pas statique, il est mouvement, car l'amour est mouvement.

Je me suis mise à dévorer tout ce qui avait été écrit sur la Trinité et j'en faisais mes délices. J'avoue que la lecture n'est pas aisée, car les Pères se sont exprimés en grec et en latin. Mais cela vaut la peine de faire un effort pour accéder à un minimum de compréhension, ne serait-ce que pour en parler. Sinon, la contemplation suffit. Mais en cherchant la compréhension, on se forge un sens théologique sûr, on ne risque pas de dévier ou d'être séduit par des doctrines qui nous éloignent de la plénitude du mystère d'amour.

Je me propose dans les jours qui viennent, de partager des citations des Pères, le plus possible dans l'ordre chronologique. Bien qu'il faille commencer par ce qu'en dit l'Église aujourd'hui dans le Catéchisme.

Les sept conciles qui ont défini la foi de l'Église sont nés des erreurs, des hérésies qui ont poussé les Pères à définir d'une manière de plus en plus précise ce qui est caché aux sages et aux intelligents, mais qui est révélé aux plus petits. Le problème est que beaucoup ont cherché par la sagesse et par l'intelligence à expliquer les Écritures, multipliant les écoles et les points de vue et qu'une réponse qui s'appuie sur la sagesse et sur l'intelligence était donc nécessaire. Mais j'ai été frappée par une discussion avec un garçon de quatorze ans, quand je lui ai demandé : « Qu'est-ce que la Trinité ? » Il m'a répondu : « C'est trois aspects d'un même Dieu. » La réponse m'a étonnée et je lui ai dit que plus il approfondirait ce mystère, plus il découvrirait l'immensité des richesses de l'amour de Dieu.



## Cinquième jour

### Le dogme de la Sainte Trinité

253 La Trinité est Une. Nous ne confessons pas trois dieux, mais un seul Dieu en trois Personnes : " la Trinité consubstantielle " (Cc. Constantinople II en 553 : DS 421). Les Personnes divines ne se partagent pas l'unique divinité, mais chacune d'elles est Dieu tout entier : " Le Père est cela même qu'est le Fils, le Fils cela même qu'est le Père, le Père et le Fils cela même qu'est le Saint-Esprit, c'est-à-dire un seul Dieu par nature " (Cc. Tolède XI en 675 : DS 530). " Chacune des trois Personnes est cette réalité, c'est-à-dire la substance, l'essence ou la nature divine " (Cc. Latran IV en 1215 : DS 804).

254 Les Personnes divines sont réellement distinctes entre elles. " Dieu est unique, mais non pas solitaire " (Fides Damasi : DS 71). " Père ", " Fils ", " Esprit Saint " ne sont pas simplement des noms désignant des modalités de l'Être divin, car ils sont réellement distincts entre eux : " Celui qui est le Fils n'est pas le Père, et celui qui est le Père n'est pas le Fils, ni le Saint-Esprit n'est celui qui est le Père ou le Fils " (Cc. Tolède XI en 675 : DS 530). Ils sont distincts entre eux par leurs relations d'origine : " C'est le Père qui engendre, le Fils qui est engendré, le Saint-Esprit qui procède " (Cc. Latran IV en 1215 : DS 804). L'Unité divine est Trine.

255 Les Personnes divines sont relatives les unes aux autres. Parce qu'elle ne divise pas l'unité divine, la distinction réelle des Personnes entre elles réside uniquement dans les relations qui les réfèrent les unes aux autres : " Dans les noms relatifs des Personnes, le Père est référé au Fils, le Fils au Père, le Saint-Esprit aux deux ; quand on parle de ces trois Personnes en considérant les relations, on croit cependant en une seule nature ou substance " (Cc. Tolède XI en 675 : DS 528). En effet, " tout est un [en eux] là où l'on ne rencontre pas l'opposition de relation " (Cc. Florence en 1442 : DS 1330). " À cause de cette unité, le Père est tout entier dans le Fils, tout entier dans le Saint-Esprit ; le Fils est tout entier dans le Père, tout entier dans le Saint-Esprit ; le Saint-Esprit tout entier dans le Père, tout entier dans le Fils " (Cc. Florence en 1442 : DS 1331).

256 Aux Catéchumènes de Constantinople, S. Grégoire de Nazianze, que l'on appelle aussi " le Théologien ", confie ce résumé de la foi trinitaire :

Avant toutes choses, gardez-moi ce bon dépôt, pour lequel je vis et je combats, avec lequel je veux mourir, qui me fait supporter tous les maux et mépriser tous les plaisirs : je veux dire la profession de foi en le Père et le Fils et le Saint-Esprit. Je vous la confie aujourd'hui. C'est par elle que je vais tout à l'heure vous plonger dans l'eau et vous en élever. Je vous la donne pour compagne et patronne de toute votre vie. Je vous donne une seule Divinité et Puissance, existant Une dans les Trois, et contenant les Trois d'une manière distincte. Divinité sans disparate de substance ou de nature, sans degré supérieur qui élève ou degré inférieur qui abaisse. (...) C'est de trois infinis l'infinie connaturalité. Dieu tout entier chacun considéré en soi-même (...), Dieu les Trois considérés ensemble (...). Je n'ai pas commencé de penser à l'Unité que la Trinité me baigne dans sa splendeur. Je n'ai pas commencé de penser à la Trinité que l'unité me ressaisit ... (or. 40, 41 : PG 36, 417).

#### IV. Les œuvres divines et les missions trinitaires

257 " O Trinité lumière bienheureuse, O primordiale unité " (LH, hymne " O lux beata Trinitas " de Vêpres) ! Dieu est éternelle béatitude, vie immortelle, lumière sans déclin. Dieu est amour : Père, Fils et Esprit Saint. Librement Dieu veut communiquer la gloire de sa vie bienheureuse. Tel est le " dessein bienveillant " (Ep 1, 9) qu'il a conçu dès avant la création du monde en son Fils bien-aimé, " nous prédestinant à l'adoption filiale en celui-ci " (Ep 1, 4-

5), c'est-à-dire " à reproduire l'image de Son Fils " (Rm 8, 29) grâce à " l'Esprit d'adoption filiale " (Rm 8, 15). Ce dessein est une " grâce donnée avant tous les siècles " (2 Tm 1, 9-10), issue immédiatement de l'amour trinitaire. Il se déploie dans l'œuvre de la création, dans toute l'histoire du salut après la chute, dans les missions du Fils et de l'Esprit, que prolonge la mission de l'Église (cf. AG 2-9).

258 Toute l'économie divine est l'œuvre commune des trois Personnes divines. Car de même qu'elle n'a qu'une seule et même nature, la Trinité n'a qu'une seule et même opération (cf. Cc Constantinople II en 553 : DS 421). " Le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont pas trois principes des créatures, mais un seul principe " (Cc. Florence en 1442 : DS 1331). Cependant, chaque Personne divine opère l'œuvre commune selon sa propriété personnelle. Ainsi l'Église confesse à la suite du Nouveau Testament (cf. 1 Co 8, 6) : " un Dieu et Père de qui sont toutes choses, un Seigneur Jésus-Christ pour qui sont toutes choses, un Esprit Saint en qui sont toutes choses " (Cc. Constantinople II : DS 421). Ce sont surtout les missions divines de l'Incarnation du Fils et du don du Saint-Esprit qui manifestent les propriétés des Personnes divines.

259 Œuvre à la fois commune et personnelle, toute l'économie divine fait connaître et la propriété des Personnes divines et leur unique nature. Aussi, toute la vie chrétienne est communion avec chacune des Personnes divines, sans aucunement les séparer. Celui qui rend gloire au Père le fait par le Fils dans l'Esprit Saint ; celui qui suit le Christ, le fait parce que le Père l'attire (cf. Jn 6, 44) et que l'Esprit le meut (cf. Rm 8, 14).

260 La fin ultime de toute l'économie divine, c'est l'entrée des créatures dans l'unité parfaite de la Bienheureuse Trinité (cf. Jn 17, 21-23). Mais dès maintenant nous sommes appelés à être habités par la Très Sainte Trinité : " Si quelqu'un m'aime, dit le Seigneur, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui, et nous ferons chez lui notre demeure " (Jn 14, 23).

## Sixième jour

Le texte du catéchisme est très beau et il mérite d'être longuement médité, je dirais même très longuement contemplé car sa beauté témoigne de sa vérité, qu'il faudra faire nôtre au fur et à mesure que nous nous laisserons imprégner. La citation de saint Grégoire de Nazianze brille comme un joyau qui nous laisse entrevoir toute l'histoire du salut et notre participation progressive à la vie divine jusqu'à ce que, comme lui, nous puissions dire : « Je n'ai pas commencé de penser à l'Unité que la Trinité me baigne dans sa splendeur. Je n'ai pas commencé de penser à la Trinité que l'Unité me ressaisit. »

Grégoire de Nysse est un mystique qui traduit son expérience ineffable dans un langage poétique et savoureux. Si l'on suit sa démarche qui épouse l'histoire de la Révélation, il nous faut d'abord dire que Dieu est inconnaissable. Il est l'au-delà de tout, il est inconcevable, il habite une lumière inaccessible si intense qu'elle aveugle et anéantit. Nul ne peut voir Dieu sans mourir. Pourtant il écrira la « Vie de Moïse » et son ascension dans la lumière où Dieu manifeste son intention de se communiquer aux hommes.

Je parlais un jour avec un journaliste juif qui me dit que tout le judaïsme tendait vers l'Incarnation. Devant ma surprise, il cita les Ecritures en commençant par Adam et Ève et de son « essai » de cohabiter avec sa créature. Il parla du lieu de la Rencontre qui devint le Temple, et du concept de tsimtsoum où Dieu se rétracte, se fait tout petit pour faire entendre sa voix, sa parole, son verbe entre les deux chérubins de l'Arche d'Alliance. Il me parla de la voix du Père et me cita des commentaires juifs, des midrash dont je n'ai malheureusement retenu qu'un seul tant il me bouleversa. Quand Dieu appela Moïse dans le désert, qui est le lieu de toutes les hallucinations, le berger entendit dans le vent son nom Moyshe, Moyshe. Qui est un tant soit peu familier du désert connaît ce genre de phénomènes auditifs. Moïse n'aurait pas dû répondre, mais Dieu avait emprunté la voix du propre père de Moïse, cette voix qu'il avait entendue dans le sein de sa mère, et il fut saisi au plus profond de lui-même. Le récit de ce misdrash nous plongea dans un profond silence et dans un échange de regards qui se passait de mots. Le Dieu fort et terrible était vraiment un Père qui cherchait à se rapprocher par tous les moyens de ses enfants.

### Septième jour

Pendant mes études de psychologie « free lance », je lus la vie de Carl Gustav Jung. Un passage me frappa et me blessa le cœur, j'éprouvai pour Jung adolescent une grande compassion. Il cherche la vérité, le « Secret ». Il dispose de la vaste bibliothèque de son père qui est pasteur, il pressent que la Trinité pourrait être le grand secret. Et il interroge son père qui esquive sa question et la réponse.

« La vérité doit bien se trouver quelque part. » Je fouillais dans la bibliothèque de mon père et lisais tout ce que je pouvais découvrir sur Dieu, la Trinité, l'esprit, la conscience. Je dévorai des livres sans en être plus éclairé. Toujours je devais me dire : « Eux non plus n'en savent rien. » ...

Pour mon père, la situation était toute différente. J'aurais aimé lui soumettre mes difficultés religieuses et lui demander conseil ; je ne le fis pas parce qu'il me semblait que je savais ce qu'il devrait me répondre pour des raisons honorables tenant à son ministère. À quel point cette supposition était justifiée, j'en eus peu après la confirmation ! Mon père me donnait personnellement des cours d'instruction religieuse en vue de la confirmation, ce qui m'ennuyait au-delà de toute mesure. Un jour que je feuilletais le catéchisme pour trouver autre chose que les fadaises coutumières, d'ailleurs incompréhensibles et inintéressantes, sur le « Seigneur Jésus », je tombai sur le paragraphe concernant la trinité de Dieu. Voilà qui suscita mon intérêt : une unité qui est en même temps une « trinité » ! C'était un problème dont la contradiction interne me captivait. J'attendais avec impatience l'instant où nous aborderions cette question. Quand nous y fûmes, mon père dit : « Nous en arriverions maintenant à la Trinité ; mais nous allons passer là-dessus, car, à vrai dire, je n'y comprends rien. » D'une part, j'admire la sincérité de mon père, mais d'autre part je fus fortement déçu et je pensai : « Nous y voilà ! Ils n'en savent rien et n'y réfléchissent pas. Comment pourrais-je en parler ? » (Ma Vie, chapitre IV, les années de collège)

Tout prêtre, tout chrétien devrait être en mesure de rendre compte de sa foi en termes simples sans avoir à restituer la Somme Théologique et son patois philosophique.

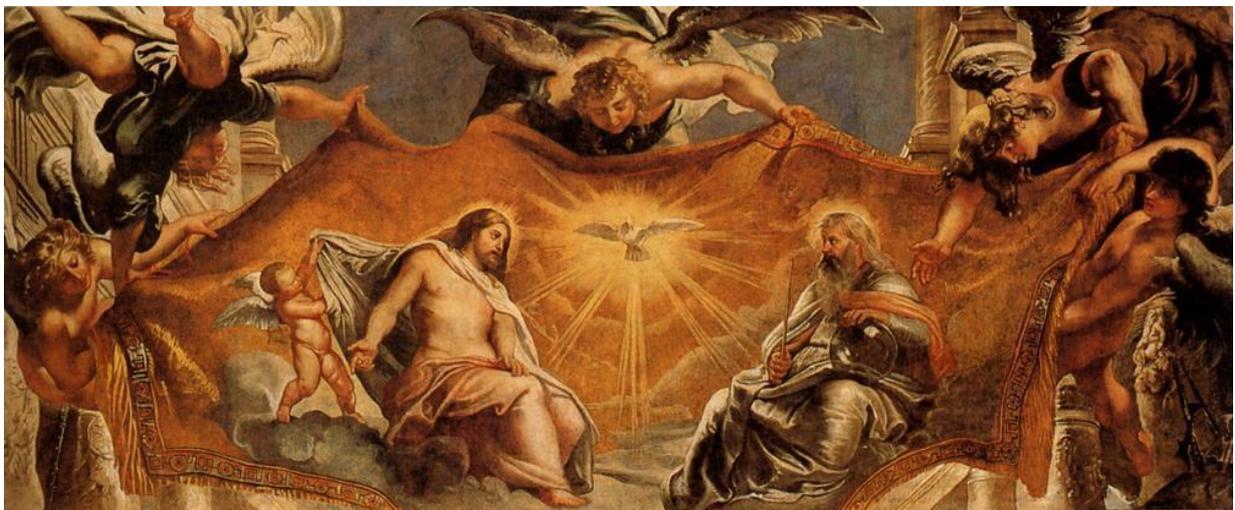
Je vais essayer de le faire le plus humblement possible comme il m'est arrivé de le faire quand la « question » m'a été plusieurs fois posée par mes propres enfants... qui comprirent.

« Dieu est amour, il n'est qu'amour. Il est donc relation. Et si vous me posez la question, c'est parce que vous l'aimez. N'oubliez pas un Dieu tout seul au fond de son éternité qui un jour ne supporte plus sa solitude et se dit : je vais me faire un fils comme cela on pourra causer. Non ! Il est amour et il est Père. Il est Père parce qu'il engendre de toute éternité et le Fils « existe » de toute éternité. Il est Dieu né de Dieu. L'un n'est pas supérieur à l'autre parce qu'ils s'aiment. Comme papa n'est pas supérieur à maman et inversement, mais ils sont différents, ils ont une personnalité différente. Le Père et le Fils s'aiment d'une manière totale c'est-à-dire en se donnant totalement, en s'oubliant soi-même et en se recevant de l'autre qui l'aime en se vidant lui-même et cet amour, qui est une force d'une puissance inouïe, s'appelle le Saint-Esprit. Les Trois sont dans un mouvement permanent de se donner et de se recevoir et voilà pourquoi ils sont Trois en une seule et même réalité qui est Dieu. Il n'y a pas trois dieux, mais un seul qui est l'Amour. Si je m'adresse au Fils, je m'adresse en même temps au Père et à l'Esprit. Notre intelligence peut avoir du mal à comprendre, mais notre cœur et notre âme dit : « Oui, c'est la vérité ! »

Et je vois dans le regard lumineux de mes enfants et dans leur beau sourire qu'ils comprennent.

Ils m'ont aussi posé cette question : comment on prie la Trinité ? Bonne question. J'ai suivi des stages dans le cadre de communautés orthodoxes en France. Elles enseignent l'iconographie et accueillent des retraites proposant une participation libre à leurs liturgies. La Trinité y est sans cesse mentionnée et un chant après la communion répétée trois fois m'a transportée d'amour :

« Nous avons vu la lumière véritable, nous avons reçu l'Esprit céleste, nous avons trouvé la vraie foi, en adorant la Trinité indivisible, car c'est elle qui nous a sauvés. » (Liturgie de Saint Jean Chrysostome)



## Troisième semaine

### Premier jour

Les multiples références explicites à la Trinité dans la liturgie orthodoxe m'ont fait prendre conscience... que je devais prendre conscience. Qu'est-ce que je dis chaque fois que je me signe : au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ? D'abord que je récite une formule apprise dès l'enfance, je la répète sans la comprendre, sans en saisir la portée, la beauté et l'engagement personnel qu'elle suppose.

Deux anecdotes. La première, pendant un stage je remarquai qu'une élève orthodoxe faisait le signe de croix à l'envers ! Je lui demandai la raison et sa réponse fut une prédication sobre et belle. « D'abord, je porte la main à mon front, à ma tête, en invoquant le nom du Père, principe de toute chose, puis en laissant redescendre ma main à la verticale, je m'intériorise, je fais descendre Dieu dans mon corps, puis je porte la main à l'épaule droite et j'invoque le nom du Fils qui est assis à la droite du Père, ensuite je porte la main vers l'épaule gauche et j'invoque le Saint-Esprit qui habite en nos cœurs. C'est logique. Mais au cours de l'histoire, quand le prêtre se retournait pour bénir le peuple, celui-ci suivait la main du prêtre et ce qui donne un effet de miroir qui est demeuré chez les catholiques.

L'explication donnait beaucoup de sens à ce geste machinal en l'incorporant. Tout le corps s'inscrit dans la Trinité qui le remplit d'amour divin. Je lui fis remarquer que les fidèles enchaînaient rapidement les signes de croix avec beaucoup de dévotion, mais est-ce qu'un signe de croix ne suffit pas ? Elle sourit et me demanda : « Tu ne sais pas que Dieu danse ? Je ne pose pas le Père sur ma tête comme un oiseau sur son perchoir, tandis que les deux autres Personnes sont posées sur mes épaules. Dieu est en mouvement et la Trinité n'est ni fixe, ni statique, elle danse une danse amoureuse que nous appelons la périchorèse. Tu connais le mot péri, comme dans périphérique, et le mot chorèse comme dans chorégraphie. C'est donc une danse circulaire comme celles qui sont décrites dans le Cantique des Cantiques. Dieu est amour et joie et vie. Quand je me signe, je rentre dans cette danse et toute la liturgie que certains peuvent trouver répétitive est un ballet... Voilà pourquoi elle se déroule sans moment de pause, les chants s'enchaînent et les litanies se succèdent pendant plusieurs heures. La liturgie n'est pas linéaire, elle s'élève en une spirale et le terme de spiration est appliqué à l'Esprit-Saint. La divine liturgie s'inscrit dans un mouvement cosmique qui sanctifie le monde.

La seconde anecdote se situe, elle aussi au cours d'une retraite à Chézelles (sic) « Chez Elle », c'est bien pour une retraite mariale ! Ce beau lieu se trouve à côté de l'Isle-Bouchard où la Vierge est apparue en 1947 à un groupe d'enfants. Une des voyantes, déjà âgée, était encore en vie, Jacqueline. Elle nous raconta les événements maintenant reconnus par l'Église. Elle nous dit que la Vierge lui avait appris à faire le signe de croix. Et comme ces événements s'étaient gravés une fois pour toutes sur sa rétine, elle pouvait refaire le geste de la Vierge. Un signe de croix très lent, très prégnant, qui vous tirait totalement hors du temps, qui vous incorporait à un indicible mystère. Celui de la Trinité bien sûr. Heureusement son témoignage a été filmé. Et commenté d'une très belle manière par Arnaud Dumouch.

Cette prise de conscience étant faite, j'ai vécu la messe de Paul VI en étant plus attentive aux mentions trinitaires. En fait, toute la messe nous inclut dans la Trinité et dans le mouvement trinitaire. L'Eucharistie est une « action » de grâce, une action de la grâce. Je pris conscience de ne plus assister à la messe, mais d'y participer de tout mon cœur et de toute mon âme.

Dès la première seconde, quand le prêtre prononce : Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je vécus cet échange : « La grâce de Jésus notre Seigneur, l'amour de Dieu le Père et la communion de l'Esprit-Saint soient toujours avec vous. – Et avec votre esprit. »

## Deuxième jour

Mon Credo préféré est le Symbole dit de Nicée-Constantinople qui tient sa grande autorité du fait qu'il est issu des deux premiers Conciles œcuméniques (325 et 381). Il est plus complet que le Symbole des Apôtres. Prenez le temps de le méditer et de vérifier si vous adhérez complètement à chacun de ses articles. (Il y a tant d'hérétiques qui s'ignorent, je dis cela sans aucun mépris, mais notre foi serait tellement plus riche et plus vivante si nous adhérons à 100% à ce que l'Église confesse.) Pour ne prendre qu'un point, nous affirmons croire au monde invisible créé par Dieu et nous ne croyons pas forcément aux anges, aux démons et à la liturgie céleste... Nous ne sommes pas conscients de l'enjeu du combat qui se joue dans le monde invisible.

Je crois en un seul Dieu,  
le Père Tout-Puissant, Créateur du ciel et de la terre,  
de l'univers visible et invisible.

Je crois en un seul Seigneur, Jésus-Christ le Fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles.

Il est Dieu, né de Dieu, Lumière née de la Lumière, vrai Dieu né du vrai Dieu, engendré, non pas créé, de même nature que le Père, et par Lui tout a été fait.

Pour nous les hommes, et pour notre salut, Il descendit du ciel. Par l'Esprit Saint, Il a pris chair de la Vierge Marie, et s'est fait homme.

Crucifié pour nous sous Ponce Pilate, Il souffrit sa Passion et fut mis au tombeau.

Il ressuscita le troisième jour, conformément aux Écritures,  
et Il monta au ciel ; Il est assis à la droite du Père.

Il reviendra dans la gloire, pour juger les vivants et les morts,  
et son règne n'aura pas de fin.

Je crois en l'Esprit Saint, qui est Seigneur et qui donne la vie ;

Il procède du Père et du Fils ; avec le Père et le Fils,

Il reçoit même adoration et même gloire ; Il a parlé par les prophètes.

Je crois en l'Église, une, sainte, catholique et apostolique.

Je reconnais un seul baptême pour le pardon des péchés.

J'attends la résurrection des morts, et la vie du monde à venir.

Amen.

## Troisième jour

### La Trinité dans la Première Alliance

Dans la Première Alliance, les mots pour dire Dieu sont presque toujours au pluriel. Grammaticalement, il s'agit d'un pluriel d'intensité comme les eaux et les cieux, qui prennent des formes multiples, mais le verbe demeure au singulier quand il s'agit de Dieu. Cependant, il arrive à Dieu de parler au pluriel, qui n'est pas un pluriel de majesté que l'hébreu ignore. La première occurrence est significative : « Faisons l'homme à notre image et ressemblance. » Qui est ce nous, sinon la Trinité ? L'homme est, en effet, une entité triple : corps, âme et esprit. Dans la théologie l'âme elle-même est trine et possède trois facultés qui la rendent capable de communiquer avec elle-même. L'homme est un être de relation, avec lui-même, avec autrui et avec Dieu. Qu'une seule de ces relations s'altère et c'est l'édifice qui s'effondre. Le vrai développement personnel consiste à aimer Dieu et son prochain comme soi-même. Qui ne s'aime pas n'est pas capable d'aimer l'autre et d'aimer Dieu. La bonne santé est une valse à trois temps. Je ne peux m'aimer moi-même que dans la mesure où je me sais aimé de Dieu et que j'ai du prix à ses yeux.

Au cours d'une vie, on découvre, une à une, séparément malheureusement, chacune des hypostases, c'est-à-dire les Personnes de la Trinité. Si vous interrogez votre entourage ou vous-même en vous demandant « Qui est Dieu ? », la première réponse qui vient à l'esprit est : Dieu le Père. Que le Fils soit Dieu, né Dieu, vrai Dieu né du vrai Dieu, n'est pas évident pour nos contemporains. Jésus c'est Jésus, le Fils de Dieu, on vous le dira volontiers, mais dans un certain flou. Je vais y revenir dans une méditation suivante. Quant à l'Esprit... Voilà qui est bien mystérieux pour les chrétiens moyens dont je suis. Je n'ai jamais entendu une homélie qui parle de l'Esprit comme d'une Personne et que cette Personne soit Dieu à part entière, encore moins. Rassurons-nous, cela a pris du temps aux apôtres et aux premiers chrétiens pour confesser la vraie foi et plusieurs siècles pour la définir. Ce n'est pas pour rien qu'on parle du « mystère » de la Trinité. L'Église s'efforce de nous enseigner en consacrant une année entière pour que nous méditations sur chacune des Personnes. Amour est le Père, Amour est le Fils, Amour est l'Esprit, Dieu dans nos cœurs. Trinité Sainte, nous t'adorons.

Le Père s'est révélé dans la Première Alliance selon une pédagogie progressive. Il a fait passer un peuple choisi du polythéisme au monothéisme avec Abraham. Son père, Térah, était fabricant d'idoles ! Le midrash (commentaire juif) raconte qu'une nuit Abram a brisé toutes les idoles dans le magasin de son père, sauf une ! Le lendemain matin, colère du père et interrogatoire serré de son fils. Abram lui donna cette explication : c'est cette idole qui a cassé toutes les autres, car elle est plus forte. Cette histoire est profonde, car elle nous montre que dans le passage du polythéisme (dont certains ont la nostalgie aujourd'hui !) au monothéisme, il y avait le risque de passer à la monolâtrie. C'est pour cela que le Père refuse de donner son nom et rejette toute représentation. Il est le Dieu caché qui se manifeste toujours d'une manière mystérieuse et souvent très audacieuse avec menace de mort pour qui voudrait voir son visage. Mais son identité profonde, il la révèle peu à peu. Il est Père avec des attributs de Mère. Il est miséricordieux, lent à la colère et plein d'amour. Le Seigneur passa devant lui et proclama : « Le Seigneur, le Seigneur, Dieu miséricordieux et bienveillant, lent à la colère, plein de fidélité et de loyauté, qui reste fidèle à des milliers de générations, qui supporte la faute, la révolte et le péché, mais sans rien laisser passer, qui

poursuit la faute des pères chez les fils et les petits-fils sur trois et quatre générations. » Aussitôt, Moïse s'agenouilla à terre et se prosterna. (Ex 34, 6-8)

Dans la bénédiction prononcée sur Joseph : « Dieu Puissant, qu'Il te bénisse ! Les bénédictions des cieux d'en haut, les bénédictions de l'abîme étendu sous terre, les bénédictions des mamelles et du sein. » (Gn 49, 25) Une explication s'impose. Dieu a choisi de ne pas être tout-puissant. Il est le Dieu Puissant mais le mot traduit curieusement par Tout-Puissant est Shaddaï qui signifie les mamelles, les seins nourriciers de la mère. Quant au sein, au ventre, aux entrailles, la traduction exacte serait utérus, le lieu qui porte la vie, en hébreu rachamim (toujours au pluriel) est traduit par miséricordes. Le Père est une mère juive pour ses enfants, voilà pourquoi on peut dire métaphoriquement qu'il est un Dieu jaloux.

Il y a des dieux pères dans les mythologies, à commencer par Zeus. Il y a des déesses mères et elles étaient très présentes au Moyen-Orient. Le Dieu qui se révèle à nos Pères se dérobe aux représentations d'une paternité qui serait une projection psychologique de la paternité humaine. Nous le savons avec Freud, qui n'a pas dit que des sottises : la paternité est toujours soupçonnée, il y a dans notre inconscient une pulsion à tuer le père, à prendre sa place. Ma pratique m'a montré que le soupçon sur le père est universel. En tout cas, Dieu n'est pas sexué, il n'est ni jeune ni vieux. Il dit : « Apprenez que je suis Dieu et non pas homme. » Pourtant, particulièrement dans les psaumes nous apprenons que nous avons un Père plus tendre qu'une mère.

La paternité de Dieu telle qu'elle apparaît dans la Révélation est toujours une paternité adoptive et cette adoption se réalise quand le peuple fait alliance avec Lui. Là encore, je dirais en tant que thérapeute que la paternité humaine n'est pas innée, contrairement à la maternité. Le père doit décider d'être père et « d'adopter » ce petit bébé que lui tend la jeune accouchée. Beaucoup d'hommes ne seront jamais pères, ils seront même rivaux de celui qui vient se mettre entre leur femme et eux. Le rôle de la femme est ici important, j'en ai déduit que la mère est médiatrice de la paternité. Que c'est elle qui doit donner sa place au père dans le système familial. Dans l'antiquité, particulièrement grecque, on trouvait cette pratique assez barbare : la mère tendait le nouveau-né au père et celui-ci pouvait le prendre dans ses bras et l'élever, s'il ne le faisait pas le bébé était mis à mort. Le psychologue Donald Winnicott a bien compris cet acte qu'il appelle le « holding ». L'enfant doit se sentir tenu dans les bras et recevoir « son poids » de son père. Il existe alors, il fait le poids, il reçoit l'assurance de sa sécurité. Nous retrouvons cette notion dans la Bible. On peut relire aussi la naissance de Jésus dans ce contexte où la paternité adoptive devient une paternité réelle et la généalogie de Joseph devient la généalogie humaine de Jésus.

### Quatrième jour

Aujourd'hui plongeons-nous dans notre Bible pour méditer quelques versets qui nous parlent de la paternité « émergente » de Dieu dans la Première Alliance.

Ex 4, 22-23 : "Israël est mon fils aîné."

Dt 32, 6 : Moïse dit au peuple : "Comment peut-on ainsi se conduire envers lui, nation folle, insensée ! N'est-il pas votre père et votre créateur, celui qui vous a faits ?"

Ps 89, 27 : "En m'invoquant il dira : Toi, tu es mon Père, oui c'est toi qui es mon Dieu, le roc qui me sauve."

Jr 3, 4 : "Maintenant tu m'appelles mon père..."

Jr 3, 19 : "Je me disais aussi : Vous m'appellerez Père et vous ne cesserez pas de me suivre."

Jr 31, 9 : "Car je serai un père pour Israël et Ephraïm sera mon premier-né."

Es 63, 15-16 : "Car tu es notre père : Abraham ne nous connaît pas, et Israël non plus ne nous reconnaît pas. Mais toi, ô Seigneur, toi tu es notre père."

Es 64, 7 : "Et pourtant, Seigneur, toi tu es notre père."

Ml 2, 10 : "Ne sommes-nous pas tous enfants d'un père unique ? N'avons-nous pas été créés par un seul Dieu ?"

2 S 7, 14 : "Je serai pour lui (descendant de David) un père et il sera pour moi un fils."

1 Ch 17,13 : Dieu dit à David : "Je serai pour lui un père et il sera pour moi un fils."

1 Ch 22, 10 : "Il sera pour moi un fils et je serai pour lui un père."

1 Ch 28, 6 : "J'ai choisi Salomon pour qu'il soit mon fils et je serai moi-même un père pour lui."

Ps 68, 6 : "Dieu est le père des orphelins et le défenseur des veuves."

Ps 89, 27 : "En m'invoquant il dira (David) : Toi, tu es mon père, oui, c'est toi qui es mon Dieu, le roc qui sauve."

Ps 103, 13 : "Et, comme un père est plein d'amour pour ses enfants, le Seigneur est rempli d'amour pour ceux qui le révèrent."

Pr 3, 12 : "Car c'est celui qu'il aime que le Seigneur reprend, agissant comme un père avec l'enfant qu'il chérit."

Deux pistes se dessinent : la paternité collective et la paternité individuelle. Dieu est le Père d'un peuple qu'il s'est choisi. Dieu procède par élection, par séparation, par mise à part. Ce n'est pas du favoritisme, mais une stratégie. Si Dieu choisit un peuple c'est pour choisir l'humanité tout entière. Et dans ce peuple choisi, il choisit des hommes qui vont enseigner que tout Israël est choisi. C'est ainsi qu'il repousse des hommes comme Saül ou Ésaü qui ne pourront assumer ses desseins, bien que ses choix soient sans repentance.

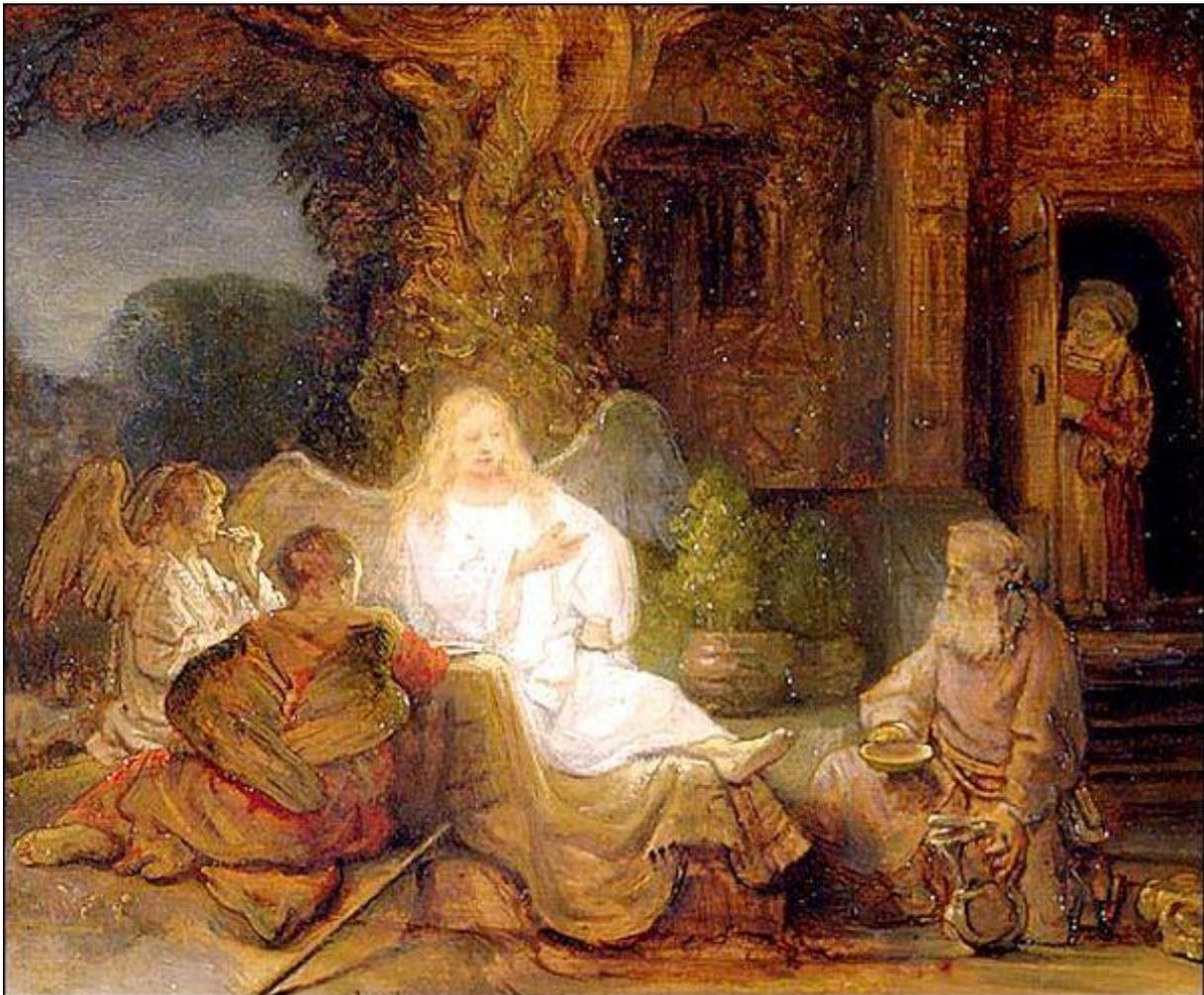
Avec chaque homme, Dieu a une relation particulière. Quand on invoque le Dieu de nos pères, on ne dit pas : le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, on dit le Dieu d'Abraham, le Dieu Isaac et le Dieu de Jacob. Autrement dit, nous n'avons pas tous le même Dieu ! Chaque personne qu'il choisit, il l'éduque et se comporte d'une manière particulière... pour le bien commun. Comme lorsque vous écoutez une fratrie dans une thérapie familiale, chaque frère et sœur décrit un père ou une mère différents, parfois même totalement différents.

## Cinquième jour

### Les manifestations trinitaires dans la Première Alliance

Dès les 3 premiers versets du livre de la Genèse, on peut voir toute la Trinité accomplir l'œuvre de la création. Au verset 1, on y voit Dieu le Père et au verset 2, on mentionne l'Esprit de Dieu qui plane au-dessus des eaux. Au verset 3, on peut voir Dieu utiliser sa parole pour créer. Cette Parole, ce Verbe, est Jésus : le « logos ». Ce dernier point est très bien exprimé par saint Jean, au début son Évangile : « Par lui tout a été fait. »

### Le chêne de Mambré ou l'hospitalité d'Abraham



« Adonaï lui apparut au Chêne de Mambré, tandis qu'il était assis à l'entrée de la tente, au plus chaud du jour. Ayant levé les yeux, voilà qu'il vit trois hommes qui se tenaient debout près de lui ; dès qu'il les vit, il courut de l'entrée de la Tente à leur rencontre et se prosterna à terre. Il dit : « Monseigneur, je t'en prie, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, veuille ne pas passer près de ton serviteur sans t'arrêter. Qu'on apporte un peu d'eau, vous vous laverez les pieds et vous vous étendrez sous l'arbre. Que j'aille chercher un morceau de pain et vous vous réconforterez le cœur avant d'aller plus loin ; c'est bien pour cela que vous êtes passés près de votre serviteur ! » Ils répondirent : « Fais donc comme tu as dit. »

Abraham se hâta vers la tente auprès de Sara et dit : « Prends vite trois boisseaux de farine, de fleur de farine, pétris et fais des galettes. » Puis Abraham courut au troupeau et prit un veau tendre et bon ; il le donna au serviteur qui se hâta de le préparer. Il prit du caillé, du lait, le veau qu'il avait apprêté et plaça le tout devant eux ; il se tenait debout près d'eux, sous l'arbre, et ils mangèrent. Ils lui demandèrent : « Où est Sara, ta femme ? » Il répondit « Elle est dans la tente. » L'hôte dit : « Je reviendrai vers toi l'an prochain ; alors, ta femme Sara aura un fils. » Sara écoutait, à l'entrée de la tente, qui se trouvait derrière lui. Or Abraham et Sara étaient vieux, avancés en âge, et Sara avait cessé d'avoir ce qu'ont les femmes. Donc, Sara rit en elle-même, se disant : « Maintenant que je suis usée, je connaîtrais le plaisir ! Et mon mari qui est un vieillard ! Mais Adonaï dit à Abraham : « Pourquoi Sara a-t-elle ri, se disant : vraiment, vais-je encore enfanter, alors que je suis devenue vieille ? Y a-t-il rien de trop merveilleux pour Adonaï ? À la même saison l'an prochain, je reviendrai chez toi et Sara aura un fils. » Sara démentit : « Je n'ai pas ri », dit-elle, car elle avait peur, mais il répliqua : « Si, tu as ri. » Les hommes se levèrent de là et se dirigèrent vers Sodome. Abraham marchait avec eux pour les reconduire. » (Gn 18, 1-16)

Texte magnifique et mystérieux où le Seigneur lui-même apparaît sous la forme de trois hommes et ces hommes parlent tantôt au singulier tantôt au pluriel et c'est Dieu qui parle. C'est au plus fort de la chaleur et on imagine une sorte de torpeur sur Abraham, mais Sara est bien lucide et elle entend. Trait d'humour : le nom de l'enfant annoncé est Isaac, ce qui signifie en hébreu : elle a ri !

### Cinquième jour

Au cœur du Premier Testament, entre la Loi et les Prophètes, se trouve le livre le plus beau et le plus étrange qui soit. Le Cantique des Cantiques. Les juifs l'appellent le livre saint parmi les livres saints. Même si les chrétiens ont eu du mal à l'intégrer dans le canon des Écritures, il n'a cessé d'être commenté, et cela dès les premiers Pères de l'Église jusqu'à François de Sales. Mais le plus beau des commentaires est sans doute celui de saint Bernard. L'Église comme la synagogue en interdisent la lecture littérale, car il s'agit d'une histoire d'amour qui ne manque pas de détails érotiques et passionnels. Les exégètes modernes voient dans ce livre une collection de chants de mariage quand, comme aux noces de Cana, les convives sont un peu gris, ou même des chants de cabaret. Ce chant est sublime, car il est composé dans un ordre bien précis qui correspond à l'itinéraire mystique et saint Jean de la Croix ne s'y est pas trompé.

Pour moi qui le relis et le relis, je dirais simplement : il n'y a qu'un seul amour ! Qu'il soit humain, avec le réalisme de l'affectivité, ou divin dans la jouissance mystique et la charité universelle, c'est un seul et même amour. De plus en plus de laïcs, de gens mariés vivent en même temps l'amour conjugal et la contemplation, recevant des grâces d'union à Dieu.

Parlons concrètement, je viens de voir un film « The Novitiate » et j'ai été profondément bouleversée par l'histoire d'une jeune fille, issue d'un milieu athée, qui tombe amoureuse de Jésus. Elle veut vivre cette histoire d'amour d'une manière totale et absolue et devient postulante dans un couvent très strict qui refusera d'abord les décisions de Vatican II quant à la réforme de la vie religieuse. (Le Concile est une merveille, mais sa mise en œuvre s'est révélée une catastrophe par « la trahison des clercs » et le début de la kénose de l'Église.)

Devenue novice, la tendresse humaine et la sexualité, qu'elle avait complètement endormies, se réveillent en elle, les doutes l'assaillent et elle finit avec bon nombre de sœurs

par retourner dans le monde. Film rare par le thème abordé. Je me disais en regardant cette si belle novice qui ne renoncera jamais à son amour du Christ : mais pourquoi dans ce monastère n'y avait-il pas un père spirituel qui accompagne ce cheminement, qui est finalement le même dans le mariage et dans la vie consacrée ? Aimer se découvre et s'apprend. Nous avons tous la même blessure dans le corps et dans l'âme, nous sommes faits pour un amour absolu et éternel et nous sommes confrontés à nos limites, à nos crises, à nos faiblesses. Celui qui arrive au terme de ce cheminement chaotique, chaos de corps et de l'âme, trouve l'union éternelle. Car ce Père dont nous parlons est aussi notre Epoux ! Le mystère de la Trinité est un mystère d'amour.

Aussi il est juste que le Cantique soit au cœur de la Bible. Car, comme l'écrit le prophète Esaïe (54, 5) « Ton Créateur est ton Epoux ; son nom est Adonaï Sabaoth ; le Saint d'Israël est ton Rédempteur ; il s'appelle le Dieu de toute la terre. »

### Sixième jour

Comme nous le disions, saint Bernard est le meilleur commentateur du Cantique, car il a une grande compréhension de l'humanité en même temps qu'une grande connaissance de Dieu. Il n'a pas peur de parler le langage de l'amour humain et de l'amour divin ni de dire comment les deux se rejoignent dans la perfection.

Je vous invite à accueillir ses paroles qui sont d'une grande clarté.

#### Les trois baisers chez saint Bernard

1. Nous lisons aujourd'hui au livre de l'expérience : faites un retour sur vous-même, et que chacun examine sa propre conscience sur ce que nous avons à dire. Je voudrais bien savoir si jamais quelqu'un de vous a reçu la grâce de dire ces paroles du fond du cœur : « Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche. » Car il n'appartient pas à tout le monde de le dire ainsi, mais celui-là seul peut le faire, qui a reçu une fois un baiser spirituel de la bouche de Jésus-Christ, sa propre expérience l'excite sans cesse, et le porte avec plus de passion encore à recommencer ce qu'il a déjà trouvé si doux. Pour moi, je crois qu'on ne peut savoir ce que c'est, quand on ne l'a pas éprouvé : car c'est une manne cachée, et il n'y a que celui qui en mange qui aura encore faim : c'est une fontaine scellée, à laquelle nul étranger ne participe, mais dont celui-là seul qui en boit aura encore soif. Écoutez celui qui l'avait éprouvé comme il l'a redemandé : « Rendez-moi, dit-il, la joie de votre Sauveur (Ps 51, 14). » Qu'une âme donc qui me ressemble, une âme chargée de péchés, sujette aux passions de la chair, qui n'a pas encore goûté les douceurs de l'Esprit-Saint, et n'a jamais éprouvé ce que c'est que des joies intérieures, n'aspire pas à une grâce pareille.

2. Néanmoins, à celui-là je veux montrer dans le Sauveur un lieu qui lui convienne. Qu'il n'ait pas la témérité de s'élever jusqu'à la bouche de ce divin Époux : mais que, saisi d'une sainte frayeur, il se tienne prosterné avec moi aux pieds de ce Seigneur si sévère, et qu'il regarde la terre en tremblant avec le Publicain (Lc 18, 13), sans oser non plus que lui, regarder le Ciel, de peur que ses yeux accoutumés aux ténèbres ne soient éblouis par une si vive lumière, qu'il ne soit accablé sous le poids de la gloire, et que, frappé des splendeurs extraordinaires

de cette Majesté souveraine, il ne soit enveloppé de nouveau de ténèbres encore plus épaisses. Qui que vous soyez, si vous êtes pécheur, que cette partie du corps où la sainte pécheresse se dépouilla de ses péchés, et se revêtit de la sainteté, ne vous semble ni vile ni méprisable. C'est là que cette Éthiopienne changea de peau, et que, rétablie dans une nouvelle blancheur, elle répondait avec autant de confiance que de vérité à ceux qui lui faisaient des reproches. « Filles de Jérusalem, je suis noire, mais je suis belle (Ct 1, 4). » Si vous vous étonnez que cela ait pu se faire, et si vous me demandez comment elle a mérité une si grande faveur, apprenez-le en un mot. Elle pleura amèrement, et, tirant de longs soupirs du plus profond de son âme, elle poussa des sanglots salutaires et vomit le fiel qui infestait son cœur. Le céleste Médecin la secourut promptement, parce que sa parole court avec vitesse (Ps 147, 15). La Parole de Dieu n'est-elle pas un breuvage : elle en est un, en effet, mais un breuvage fort, actif et qui pénètre les cœurs et les reins (Ps 7, 10). « Enfin, elle est vive et efficace ; elle est plus perçante qu'une épée à deux tranchants ; elle va jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, jusqu'à la moelle des os, et elle sonde les plus secrètes pensées (He 4, 12). » À l'exemple donc de cette bienheureuse pénitente, prosternez-vous aussi, vous qui êtes misérables, afin de ne plus l'être ; prosternez-vous en terre, embrassez ses pieds, apaisez-le en les baisant, arrosez-les de vos larmes, non pour les laver, mais pour vous laver vous-mêmes, et pour devenir l'une de ces brebis tondues qui sortent du lavoir ; et n'ayez pas l'assurance de lever vos yeux abattus de honte et de douleur, avant que vous entendiez aussi ces paroles : « Vos péchés vous sont remis (Lc 7, 48). Levez-vous, levez-vous, fille de Sion, qui êtes captive, levez-vous, et sortez de la poussière » (Is 52, 2).

3. Ayant ainsi commencé par baiser les pieds, ne présumez pas aussitôt de vous élever au baiser de la bouche ; mais que le baiser de la main vous serve comme d'un degré pour y arriver. En voici la raison. Quand Jésus lui-même me dirait : vos péchés vous sont remis, à quoi cela me servirait-il, si je ne cessais pas de pécher ? Que me servirait-il d'avoir lavé mes pieds, si je les souille encore ? Je suis demeuré longtemps couché dans le borbier des vices ; mais si je viens à retomber, je serai sans doute en un état beaucoup plus déplorable qu'auparavant. Car je me souviens que celui qui m'a guéri m'a dit : « Voilà que vous avez reçu la santé, allez et ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive encore pire » (Jn 5, 14). Il faut que celui qui m'a donné la volonté de faire pénitence, me donne encore la force de m'abstenir de pécher, de peur que je ne vienne à retomber dans le crime et que mon dernier état ne soit pire que le premier. Malheur à moi, lors même que je ferais pénitence, s'il vient aussitôt à retirer la main dont il me soutenait, lui sans qui je ne puis rien faire : non, dis-je, absolument rien, puisque sans lui je ne saurais ni me repentir ni m'abstenir du péché. J'entends le conseil que me donne le Sage « de ne pas demander deux fois la même grâce » (Ecc 7, 15). L'Arrêt que le Juge prononce contre l'arbre qui ne porte pas de bon fruit, m'épouvante (Mt 3, 8). J'avoue donc que je ne saurais être entièrement satisfait de la première grâce par laquelle je me repens de mes fautes, si je n'en reçois une seconde qui me fasse faire de dignes fruits de pénitence et m'empêche de retourner à mon premier vomissement.

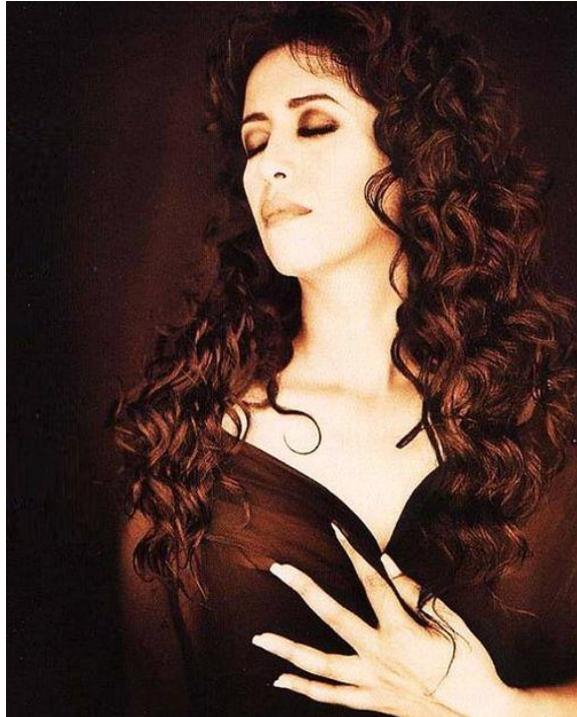
4. C'est donc ce qui me reste à demander et à obtenir, avant d'entreprendre de m'élever plus haut et de baiser un endroit plus sacré. Je ne veux pas m'élever si haut en si peu de temps, je veux ne m'avancer que peu à peu. Car autant l'impudence d'un pécheur déplaît à Dieu, autant la modestie d'un pénitent lui est agréable. Il y a loin et il n'est même pas facile d'aller du pied à la bouche, et il y aurait même de l'irrévérence à passer sitôt de l'un à

l'autre. Quel excès de hardiesse, en effet ! Encore tout souillé des ordures du péché, oser toucher à sa bouche sacrée ? Ce n'est que d'hier que vous êtes tirés de la boue, et vous aspireriez dès aujourd'hui à la majesté de son visage ? Il faut auparavant que vous baisiez sa main, qu'elle essuie vos impuretés, et qu'elle vous relève. Mais comment vous relèvera-t-elle ? C'est en vous donnant sujet d'aspirer plus haut : qu'est-ce à dire ? C'est-à-dire en vous accordant la beauté de la continence et les dignes fruits d'une pénitence sincère, qui sont les œuvres de piété. Ces grâces vous relèveront du fumier où vous êtes couché, et vous feront espérer de monter un peu plus haut : et après que vous aurez reçu ces dons, baisez-lui la main, c'est-à-dire, ne vous en attribuez pas la gloire, mais donnez-la-lui tout entière. Offrez-lui un double sacrifice de louanges, et parce qu'il vous a pardonné vos crimes, et parce qu'il vous a donné des vertus. Autrement, voyez comment vous pourrez vous défendre de ces paroles de l'Apôtre : « Qu'avez-vous que vous n'avez reçu ? Et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez pas reçu » (1 Co 4, 7).

5. Après que ces deux baisers vous auront donné une double preuve de la bonté divine, peut-être serez-vous plus hardi à entreprendre quelque chose de plus saint. Car, à mesure que vous croîtrez en grâce, votre confiance augmentera, vous aimerez d'un amour plus fervent, et vous frapperez à la porte avec plus d'assurance, pour obtenir ce dont vous sentirez le besoin. Or, on ouvre à celui qui frappe. Et dans cette disposition, je crois qu'on ne vous refusera pas ce baiser, le plus excellent et le plus saint de tous, et qui enferme en soi des consolations et des douceurs ineffables. Voici donc la voie et l'ordre qu'on doit suivre. D'abord nous nous jetons aux pieds du Seigneur et nous pleurons, devant Celui qui nous a faits, les fautes que nous avons commises. Ensuite nous cherchons cette main favorable qui nous relève et fortifie nos genoux défaillants. Enfin, après avoir obtenu ces deux premières grâces avec beaucoup de prières et de larmes, nous nous hasardons à nous élever jusqu'à cette bouche pleine de gloire et de majesté, je ne le dis qu'avec frayer et tremblement, non seulement pour la regarder, mais même pour la baiser, parce que le Christ notre Seigneur est l'esprit qui précède notre face. Et par ce saint baiser nous nous unissons étroitement à lui, et nous devenons, par un effet de sa bonté infinie, un même esprit avec lui.

6. C'est avec raison, Seigneur Jésus, oui, c'est avec raison que tous les mouvements de mon cœur tendent vers vous. Ma face vous a cherché, je chercherai, Seigneur, votre visage adorable. Car vous m'avez fait sentir votre miséricorde dès le matin, lorsqu'étant couché dans la poussière, et baisant les traces sacrées de vos pas, vous m'avez pardonné les désordres de ma vie passée. Puis, quand le jour a grandi, vous avez réjoui l'âme de votre serviteur, lorsque, par le baiser de votre main, vous lui avez aussi accordé la grâce de bien vivre. Et maintenant, que reste-t-il, Seigneur, sinon que, daignant m'admettre aussi au baiser de votre bouche divine, dans la plénitude de la lumière, et dans la ferveur de l'esprit, vous me combliez de joie par la jouissance de votre visage ? Apprenez-moi, ô Seigneur très doux et très aimable, apprenez-moi où vous paisez, où vous vous reposez en plein midi. Mes frères, il fait bon ici pour nous, mais voici que la malice du jour nous en retire. Car ceux dont on vient de m'annoncer l'arrivée m'obligent d'interrompre plutôt que de finir un discours si agréable. Je vais donc aller moi-même au-devant de nos hôtes, afin de ne manquer à aucun devoir de la charité dont nous parlons, de peur qu'il ne nous arrive d'entendre de nous ces

paroles : « Ils disent et ne font, pas » (Mt 23, 3). Cependant, mes frères, priez Dieu qu'il ait agréable le sacrifice volontaire que ma bouche lui offre, afin qu'il serve pour votre édification, et que son saint nom en soit loué et glorifié. »



### Septième jour

Explications de saint Bernard sur les trois baisers

1. Nous avons parlé hier des trois progrès de l'âme, figurés par les trois baisers. Je crois que vous ne l'avez pas oublié. J'ai dessein aujourd'hui de continuer ce sujet, selon que Dieu daignera par sa bonté, inspirer mon néant. Nous avons dit, si vous vous en souvenez bien, que ces baisers se donnent aux pieds, à la main et à la bouche de Jésus-Christ, en rapportant chaque baiser à chacune de ces parties. Le premier est pour ceux qui commencent à se convertir. Le second pour ceux qui sont plus avancés. Et le troisième n'est accordé qu'à ceux qui sont parfaits, et qui sont rares. C'est par ce dernier que commence cette partie de l'Écriture, que nous avons entrepris de traiter. Voilà pourquoi nous avons ajouté les deux autres. Je vous laisse à juger s'il y avait nécessité de le faire. La force même des choses semble le demander et y porte naturellement. Et je ne doute pas que vous ne reconnaissiez aussi qu'il faut qu'il y ait eu, en effet, d'autres baisers dont l'épouse a voulu distinguer celui de la bouche, quand elle dit : « Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche » (Ct 1, 1). Pourquoi, en effet, lorsqu'elle pouvait se contenter de dire 'qu'il me baise', a-t-elle ajouté expressément et précisément 'd'un baiser de sa bouche', contre la coutume et l'usage ordinaire de parler, sinon pour montrer que le baiser qu'elle demandait est le plus excellent. Mais n'est-il pas le seul ? De fait, dans le langage ordinaire, nous disons simplement, 'baisez-moi', ou 'donnez-moi un baiser', sans que jamais on n'ajoute 'de votre bouche'. En effet, quand deux personnes se disposent à se baiser, est-ce qu'elles n'approchent pas l'une de

l'autre leurs lèvres sans se demander expressément de le faire. Ainsi, par exemple, lorsque l'Évangéliste raconte comment Judas trahit notre Seigneur par un baiser, il dit : « Et Judas le baisa » (Mc 14, 45), sans ajouter que ce fut avec sa bouche, ou d'un baiser de sa bouche. C'est ainsi que s'exprime quiconque parle ou écrit. Il y a donc trois états ou trois progrès de l'âme, qui ne sont bien connus que de ceux qui les ont éprouvés, lorsque, autant qu'il se peut dans ce corps fragile et mortel, ils considèrent soit le pardon qu'ils ont reçu de leurs mauvaises actions, soit la grâce qui leur a été donnée d'en faire de bonnes, ou enfin, la préférence de celui qui leur a communiqué tant de biens et de faveurs.

2. Mais, je veux encore vous expliquer plus nettement pourquoi j'appelle baisers le premier et le second de ces avancements spirituels. Nous savons tous que le baiser est un signe de paix. Or si, comme dit l'Écriture, nos péchés nous séparent d'avec Dieu (Sg 1, 4), quand on ôte ce qui est entre lui et nous, on a la paix. Lors donc que, satisfaisant à sa justice, nous nous réconcilions avec lui par la destruction de ce péché qui nous en séparait, le pardon que nous recevons se peut-il appeler autrement que baiser de paix ? Or, ce baiser ne doit pas être pris autre part qu'aux pieds. Car, la satisfaction qui est le remède d'une orgueilleuse transgression de la loi de Dieu, doit être humble et pleine de confusion.

3. Mais, lorsque la grâce se communique à nous d'une façon, pour ainsi dire, plus familière et plus abondante, pour nous faire mener une vie mieux réglée et une conduite plus digne de Dieu, nous commençons à lever la tête avec plus de confiance, à sortir de la poussière et à baiser la main de notre bienfaiteur ; si toutefois, loin de nous glorifier d'un si grand bien, nous en donnons toute la gloire à celui qui en est l'auteur et si, au lieu de nous attribuer ses dons, nous ne les rapportons qu'à lui seul. Autrement, si nous nous glorifions en nous-mêmes plutôt que dans le Seigneur, nous baisons notre main, non pas la sienne. Ce qui, au jugement du saint homme Job (Jb 31, 28), est le plus grand de tous les crimes et une espèce d'idolâtrie. Si donc, suivant le témoignage de l'Écriture, chercher sa propre gloire, c'est baiser sa main, il s'en suit qu'on peut dire avec assez de raison que celui qui rend gloire à Dieu, baise la main de Dieu. Nous voyons que cela se pratique de même parmi les hommes, et que les esclaves ont coutume de baiser le pied de leurs maîtres lorsque, après les avoir offensés, ils leur demandent pardon, et les pauvres, les mains des riches lorsqu'ils en reçoivent quelque assistance.

4. Mais Dieu étant un esprit, une substance simple, dépourvue de membres, il se trouvera peut-être quelqu'un qui ne voudra pas admettre ce que nous avons dit, et me demandera que je lui montre les mains et les pieds de Dieu, afin de justifier ce que j'ai avancé du baiser du pied et de la main. Mais que me répondra-t-il à mon tour, si je demande à celui qui me fait cette question qu'il me montre aussi la bouche de Dieu pour justifier ce que l'Écriture dit du baiser de la bouche ? Car, s'il a l'une de ces parties, il a nécessairement les autres, et, si les autres lui manquent, celle-là lui manque aussi. Disons donc que Dieu a une bouche de laquelle il instruit les hommes, qu'il a une main avec laquelle il donne la nourriture à tout ce qui a vie et qu'il a des pieds dont la terre est l'escabeau, et vers lesquels les pécheurs de la terre se tournent et s'abaissent pour satisfaire à sa justice. Dieu donc a toutes ces choses, mais il les a par les effets, non par sa nature. Une confession pleine de regret et de honte trouve en Dieu où s'humilier et s'abaisser profondément ; une ardente dévotion, où se renouveler et se fortifier ; et une douce contemplation, où se reposer dans ses extases. Celui qui gouverne toutes choses est tout à tous, mais à proprement parler, il n'est rien de toutes

ces choses. Car, si on le considère en lui-même, il habite une lumière inaccessible (I Tm 6, 16). Sa paix surpasse tout ce qu'on s'en peut imaginer (Ph 4, 1). Sa sagesse n'a pas de bornes ni sa grandeur de limites et nul homme ne le saurait voir en cette vie (Ex 33, 29). Ce n'est pas qu'il soit bien loin de chacun de nous, il est l'Être de toutes choses, et sans lui tout retomberait dans le néant. Mais ce qui est encore plus admirable, rien n'est plus présent que lui, et rien néanmoins n'est plus incompréhensible. Car, qu'y a-t-il de plus présent à chaque chose que son être propre et néanmoins, qu'y a-t-il de plus incompréhensible pour chacun que l'Être de toutes choses ? Mais, si je dis que Dieu est l'Être de toutes choses, ce n'est pas qu'elles aient le même être que lui, mais c'est que toutes choses procèdent de lui, subsistent par lui et sont en lui (Rm 11, 36). Celui qui a créé toutes choses est donc l'Être de toutes les choses créées, mais c'est comme cause et comme principe, non comme matière. C'est de cette sorte que cette haute Majesté daigne être à l'égard de ses créatures. Il est en général l'Être de tout, la vie des animaux, la lumière de ceux qui se servent de la raison, la vertu de ceux qui s'en servent bien, et la gloire de ceux qui triomphent.

5. Or, pour créer toutes ces choses, pour les gouverner, les régler, les mouvoir, les faire croître, les renouveler et les affermir, il n'a pas besoin d'instruments corporels. C'est par sa seule parole qu'il a créé toutes choses, les corps et les esprits. Les âmes ont besoin de corps et de sens corporels pour se faire connaître les unes aux autres et pour agir les unes sur les autres. Mais il n'en est pas ainsi du Dieu tout-puissant, parce que l'effet suit sa volonté avec une vitesse admirable, soit pour créer les choses, soit pour les ordonner selon qu'il lui plaît. Il exerce sa puissance sur qui il veut, et autant qu'il veut, sans avoir besoin du secours de membres corporels. Mais quoi, pensez-vous que pour regarder les choses que lui-même a créées, il ait besoin du secours des sens corporels ? Rien ne se cache et ne se dérobe à sa lumière qui est partout présente, et pour connaître quelque chose, il n'a que faire du ministère des sens. Non seulement il connaît toutes choses sans qu'il ait un corps, mais il se fait connaître lui-même à ceux qui ont le cœur pur, sans l'entremise d'aucun corps. Je dis souvent la même chose en différentes manières, afin qu'on l'entende mieux. Mais comme ce qui me reste de temps est court pour achever cette matière, je suis d'avis que nous la remettons à demain.





**Quatrième semaine**

**Premier jour**

Sermon 5. Il y a quatre sortes d'esprits : celui de Dieu, celui de l'ange, celui de l'homme et celui de la bête.

1. Il y a quatre sortes d'esprits que vous connaissez, celui de la bête, celui de l'homme, celui de l'ange et l'esprit de celui qui les a créés tous. De tous ces esprits, il n'y en a pas un qui n'ait besoin d'un corps ou de la ressemblance d'un corps, soit pour son usage particulier ou pour celui des autres, soit encore pour tous les deux à la fois, si ce n'est seulement celui à qui toute créature, tant spirituelle que corporelle, dit avec justice : « Vous êtes mon Dieu, parce que vous n'avez nul besoin de mes biens » (Ps 15, 2). Quant au premier de ces quatre esprits, il est certain que le corps lui est si nécessaire, qu'il ne peut en aucune façon subsister sans lui. Car il cesse de vivre aussi bien que de donner la vie au corps qu'il anime, aussitôt que la bête meurt. Pour ce qui est de nous, il est vrai que nous vivons après que notre corps est mort, mais nous ne possédons que par le corps ce qui fait la vie bienheureuse. C'est ce qu'avait éprouvé celui qui disait : « Les grandeurs invisibles de Dieu se connaissent et se voient par les choses créées » (Rm 1, 20). Car les choses créées, c'est-à-dire, les choses corporelles et visibles, ne viennent à notre connaissance que par l'entremise des sens. Les créatures spirituelles, telles que nous, ont donc besoin de corps, puisque, sans lui, elles ne peuvent acquérir la science des choses qui font la félicité. Si on me dit que les enfants régénérés par le baptême ne laissent pas de passer à la vie bienheureuse, ainsi que la foi nous l'enseigne, quoiqu'ils sortent du corps sans cette science des choses corporelles, je répons, en un mot, que ce privilège est en eux un effet de la grâce, non de la nature. Or, je ne parle pas ici des miracles de Dieu, mais des choses naturelles.

2. Pour ce qui est des esprits célestes, ils ont aussi besoin de corps. On n'en peut douter en entendant ces paroles vraies et vraiment divines : « Tous les esprits bienheureux, dit l'Apôtre, ne sont-ils par les ministres des ordres de Dieu, et envoyés pour ceux qui sont destinés à l'héritage du salut » (He 1, 14)? Or, comment peuvent-ils accomplir leur ministère sans se servir de corps, surtout auprès de ceux qui vivent dans un corps ? Enfin, il n'appartient qu'aux corps de courir çà et là et de passer d'un lieu à un autre. Or, une autorité aussi connue qu'indubitable témoigne que les anges le font souvent. De là vient qu'ils ont apparu aux anciens, qu'ils se sont lavés les pieds. Ainsi les esprits du dernier ordre, et ceux du premier, ont besoin d'un corps qui leur soit propre, non pas néanmoins pour s'en aider, mais pour aider les autres.

3. Les services que rendent les bêtes pour acquitter la dette de leur création ne se rapportent qu'au temps et au corps. C'est pourquoi elles passent avec le temps et meurent avec leur corps. Car un serviteur ne demeure pas toujours dans une maison, mais ceux qui en font bon usage rapportent tout le service qu'ils en tirent à un gain spirituel qui dure toujours. Quant à l'ange, il exerce des devoirs de piété dans une liberté tout entière, et sert les hommes avec promptitude et allégresse pour leur procurer les biens futurs, parce qu'ils doivent être à jamais ses concitoyens et les cohéritiers de son éternelle félicité. La bête donc a besoin d'un corps pour nous servir conformément à la condition de sa nature, et l'ange pour nous rendre de pieux et charitables devoirs. Quant à eux, je ne vois pas quel avantage ils en retirent, au moins pour l'éternité. Si l'esprit irraisonnable participe en quelque sorte à la connaissance des choses corporelles par le moyen du corps, son corps ne lui sert pas au point de l'élever peu à peu par l'entremise des choses sensibles, dont il lui fait part,

jusqu'aux choses spirituelles et intelligibles. Et toutefois par les services passagers et corporels qu'il rend, il aide ceux qui font servir les choses temporelles au fruit des éternelles, parce qu'ils usent de ce monde, comme n'en usant pas.

## Deuxième jour

4. Et pour l'esprit angélique, sans le secours du corps, et sans voir les choses qui tombent sous les sens, par la seule vivacité de sa nature et la proximité de Dieu, il est suffisant pour comprendre les choses les plus élevées et pour pénétrer les plus secrètes. C'est ce que l'Apôtre avait compris, lorsque après avoir dit : « Les grandeurs invisibles de Dieu se voient par le moyen des choses créées, il ajoute aussitôt, par les créatures qui sont sur la terre » (Rm 1, 2), attendu qu'il n'en est pas ainsi des créatures du ciel. Cet habitant du ciel par sa subtilité et sa sublimité naturelles, arrive avec une promptitude et une facilité merveilleuses, sans s'aider du secours d'aucun sens, d'aucun membre ni d'aucun objet corporel, là où cet esprit enveloppé de chair et étranger ici-bas, s'efforce d'arriver peu à peu, et comme par degrés, en se servant de la considération des choses sensibles. En effet, pourquoi chercherait-il des sens spirituels dans la contemplation des créatures corporelles, puisqu'il les lit sans contradiction et les entend sans difficulté dans le livre de vie ? Pourquoi tirerait-il à la sueur de son front, le grain de l'épi, le vin du raisin, l'huile de l'olive, puisqu'il a en main toutes choses en abondance ? Qui voudrait aller mendier son pain chez les autres quand il a chez soi du pain en abondance ? Qui se mettrait en peine de creuser un puits et de chercher de l'eau avec beaucoup de travail dans les entrailles de la terre, quand il a une source vive qui lui en fournit abondamment de très belle et de très claire ? Ainsi donc, ni l'esprit des animaux irraisonnables ni celui des anges ne reçoivent aucune aide de leurs corps pour posséder les choses qui rendent heureuse la créature spirituelle. L'un ne les comprend pas à cause de sa stupidité naturelle, et l'autre n'en a pas besoin à cause de la gloire éminente dont il jouit.

5. Pour ce qui est de l'esprit de l'homme qui tient comme le milieu entre le plus élevé et le plus bas, il est évident qu'il a tellement besoin d'un corps, que sans cela il ne peut ni profiter lui-même ni servir les autres. Car, sans parler des autres parties du corps et de leurs usages, comment, je vous prie, pourriez-vous, sans la langue, instruire celui qui vous écoute, ouïr sans oreilles celui qui vous instruit ?

6. Puis donc que sans le secours du corps, l'esprit animal ne peut rendre les devoirs de sa condition servile, ni celui de l'ange accomplir son ministère de charité, ni l'âme raisonnable servir son prochain par soi-même, en ce qui regarde le salut, il paraît que tout esprit créé a absolument besoin de l'assistance du corps, ou pour l'utilité des autres, ou pour la sienne et

pour celle des autres et la sienne en même temps. Il y a des animaux, direz-vous, qui sont incommodes et dont on ne saurait tirer aucun avantage. Ils servent au moins pour la vue, s'ils n'ont pas d'autre usage, et ils sont plus utiles à l'âme de ceux qui les regardent, qu'ils ne le pourraient être au corps de ceux qui s'en serviraient. Et, quand même ils seraient nuisibles et pernicieux à la vie temporelle des hommes, il y a toujours en eux des choses qui contribuent au bien de ceux qui, selon le décret éternel de Dieu, sont appelés à l'état de sainteté, sinon en servant d'aliment, ou en rendant quelque autre service, du moins en exerçant l'esprit par une voie facile, ouverte à tout homme raisonnable, et en le conduisant à la connaissance des grandeurs invisibles de Dieu, par la considération des choses créées et visibles. Car le diable et ses satellites, dont l'intention est toujours mauvaise, désirent sans cesse nuire, mais à Dieu ne plaise que ce soit à ceux qui sont remplis de zèle et dont il est dit : « Qui vous pourra nuire, si vous êtes pleins de zèle pour le bien » (1 P 3,13) ? Au contraire, ils servent aux bons, quoique ce soit contre leur dessein, et ils contribuent à leur bien et à leur avantage.

7. Au reste, les corps des anges leur sont-ils naturels, comme ceux des hommes sont naturels aux hommes ? Sont-ce des animaux comme les hommes, mais immortels, ce que les hommes ne sont pas encore ? Changent-ils de corps et leur donnent-ils telle forme et telle figure qu'il leur plaît, lorsqu'ils veulent apparaître, les rendant épais et solides, autant qu'ils le veulent, quoiqu'en réalité ils soient impalpables et invisibles, à cause de leur nature subtile et déliée ? Ou bien, d'une substance simple et spirituelle même, prennent-ils ce corps lorsqu'il en est besoin, et après avoir fait ce qu'ils souhaitaient, le quittent-ils et le font-ils résoudre en la même matière dont ils l'ont tiré ? Ce sont autant de questions que je vous prie de ne pas faire. Les Pères semblent partagés là dessus, et pour moi, je ne vois pas bien quelle est l'opinion vraie, j'avoue même que je ne le sais pas. De plus, je crois que la connaissance de ces choses serait assez inutile pour votre avancement spirituel.

8. Sachez seulement, que nul esprit créé ne s'unit de lui-même au nôtre, en sorte que, sans le secours d'aucun corps, il se confonde tellement avec nous, que par cette communication ou cette infusion, il nous rende savants ou plus savants, bons ou meilleurs. Nul ange, nulle âme n'est capable de se joindre à moi de cette façon, ni moi de la recevoir. Les Anges même ne sauraient non plus se joindre les uns aux autres. Cette prérogative n'est réservée qu'à l'Esprit souverain, à cet Esprit sans bornes et sans limites, qui seul, lorsqu'il instruit les anges où les hommes, n'a que faire de nos oreilles pour se faire entendre, non plus que de bouche pour parler. Il se répand dans nos âmes par lui-même, il se fait connaître par lui-même. Être pur, il est compris par ceux qui sont purs. Seul, il n'a besoin de personne. Seul, il suffit à lui-même et à tous par sa seule toute-puissante volonté.

### Troisième jour

Les citations du Cantique sont permanentes chez les auteurs du Carmel et c'est bien normal, car leur itinéraire va d'un amour encore charnel et servile vers les fiançailles spirituelles et le mariage mystique. L'œuvre de la Petite Thérèse est constellée de références au Cantique et je voudrais partager une anecdote. Alain Cavalier a réalisé un très beau film sur Thérèse de Lisieux et le tournage fut prodigieusement rapide, tout allait de soi et tout fut donné dès la première prise de vue. Tant et si bien qu'il resta du temps et que l'actrice, Catherine Mouchette, se trouva « au chômage ». Tout imprégné qu'il était par son œuvre remplie de la présence de Thérèse, il eut l'idée de faire lire le Cantique des Cantiques à Catherine Mouchette. Puis il inséra en voix off des versets pour consteller son film. On peut trouver un cours interview où l'auteur raconte sa première communion.

« J'ai cherché celui que mon cœur aime. Je l'ai cherché, mais ne l'ai point trouvé ! Je me lèverai donc et parcourrai la ville... J'ai trouvé celui que mon cœur aime. Je l'ai saisi et ne le lâcherai point » (Ct 3, 1-4).

« L'épouse du Cantique des Cantiques dit qu'elle se leva de son lit pour chercher son Bien-aimé dans la ville, mais ce fut en vain ; après être sortie de la cité elle trouva Celui que son cœur aimait (Ct 3, 1-4). Jésus ne veut pas que nous trouvions dans le repos sa présence adorable, il se cache. Oh ! Quelle mélodie pour mon cœur que ce silence de Jésus. Il se fait pauvre afin que nous puissions lui faire la charité, il nous tend la main comme un mendiant afin qu'au jour radieux du jugement, alors qu'il paraîtra dans sa gloire, il puisse nous faire entendre ces douces paroles : « Venez, les bénis de mon Père, car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, je ne savais où loger et vous m'avez donné un asile, j'étais en prison, malade, et vous m'avez secouru » (Mt 25, 34-36). C'est Jésus lui-même qui a prononcé ces mots, c'est lui qui veut notre amour, qui le mendie. Il se met pour ainsi dire à notre merci, il ne veut rien prendre sans que nous le lui donnions. Jésus est un trésor caché, un bien inestimable que peu d'âmes savent trouver, car il est caché et le monde aime ce qui brille. Ah ! Si Jésus avait voulu se montrer à toutes les âmes avec ses dons ineffables, sans doute il n'en est pas une seule qui l'aurait dédaigné, mais il ne veut pas que nous l'aimions pour ses dons, c'est lui-même qui doit être notre récompense. Pour trouver une chose cachée, il faut se cacher soi-même ; notre vie doit donc être un mystère, il nous faut ressembler à Jésus, à Jésus dont le visage était caché (Is 53, 3). Jésus t'aime d'un amour si grand que si tu le voyais tu serais dans une extase de bonheur, mais tu ne le vois pas et tu souffres. Bientôt Jésus « se lèvera pour sauver tous les doux et les humbles de la terre » (Ps 75, 10). Ainsi soit-il. »

### Quatrième jour

Mais c'est chez les Prophètes qu'il faut chercher la paternité de Dieu et l'annonce d'un Fils qui sera Dieu.

Dans Osée nous lisons ce passage bouleversant, d'une paternité qui n'est pas reconnue bien qu'elle ait été manifestée :

« Pourtant, c'est moi qui, pour ses premiers pas, ai guidé Éphraïm, et qui l'ai porté dans mes bras, mais il n'a pas voulu savoir que moi, je prenais soin de lui. C'est par des liens d'une tendresse tout humaine et des cordes d'amour que je le conduisais, et j'ai été pour lui comme quelqu'un qui porte un nourrisson contre ses joues pour lui tendre à manger. » (Os 11, 3-4)

#### La Trinité chez Esaïe

Mon prophète préféré est sans aucun doute Esaïe. Il prophétise comme on parle. Chez lui, pas de grandes visions et de manifestations extraordinaires, pas d'extravagances non plus. Bien que l'exégèse moderne distingue plusieurs auteurs dans ce corpus prophétique, je n'en vois qu'un qui annonce la venue du Messie et son Incarnation. Le Père nous révèle le Fils, non pas comme un roi puissant, mais comme un doux, un pauvre, un humble. La Passion y est décrite dans ses moindres détails et Jésus, lorsqu'il révéla tout ce qui le concernait dans les Écritures aux pèlerins d'Emmaüs, dut abondamment citer Esaïe.

#### Un enfant les conduira

« Un rameau sortira de la souche de Jessé, un rejeton jaillira de ses racines. Sur lui reposera l'Esprit du Seigneur : esprit de sagesse et de discernement, esprit de conseil et de vaillance, esprit de connaissance et de crainte du Seigneur – et il lui inspirera la crainte du Seigneur. Il ne jugera pas d'après ce que voient ses yeux, il ne se prononcera pas d'après ce qu'entendent ses oreilles. Il jugera les faibles avec justice, il se prononcera dans l'équité envers les pauvres du pays. De sa parole, comme d'un bâton, il frappera le pays, du souffle de ses lèvres il fera mourir le méchant. La justice sera la ceinture de ses hanches et la fidélité le baudrier de ses reins » (Es 11, 1-8).

« L'enfant qu'on allaite s'ébattra près du trou de l'aspic, et l'enfant sevré étendra la main sur le trou de la vipère. On ne fera point de mal, et on ne détruira point, sur toute ma montagne sainte ; car la terre sera remplie de la connaissance d'Adonaï, comme le fond de la mer des eaux qui le couvrent » (Es 11,8-9).

#### Le serviteur souffrant

« Qui a cru ce que nous entendions dire, et le bras d'Adonaï, à qui s'est-il révélé ? Comme un chirurgien il a grandi devant lui, comme une racine en terre aride ; sans beauté ni éclat pour attirer nos regards, et sans apparence qui nous eût séduits ; objet de mépris, abandonné des hommes, homme de douleur, familier de la souffrance, comme quelqu'un devant qui on se voile la face, méprisé, nous n'en faisons aucun cas. Or ce sont nos souffrances qu'il portait et nos douleurs dont il était chargé. Et nous, nous le considérons comme puni, frappé par

Dieu et humilié. Mais lui, il a été transpercé à cause de nos crimes, écrasé à cause de nos fautes. Le châtement qui nous rend la paix est sur lui, et dans ses blessures nous trouvons la guérison.

Tous, comme des moutons, nous étions errants, chacun suivant son propre chemin, et Adonaï a fait retomber sur lui nos fautes à tous. Maltraité, il s'humiliait, il n'ouvrait pas la bouche, comme l'agneau qui se laisse mener à l'abattoir, comme devant les tondeurs une brebis muette, il n'ouvrait pas la bouche. Par contrainte et jugement, il a été saisi. Parmi ses contemporains, qui s'est inquiété qu'il ait été retranché de la terre des vivants, qu'il ait été frappé pour le crime de son peuple ? On lui a donné un sépulcre avec les impies et sa tombe est avec le riche, bien qu'il n'ait pas commis de violence et qu'il n'y ait pas eu de tromperie dans sa bouche. Adonaï a voulu l'écraser par la souffrance ; s'il offre sa vie en sacrifice expiatoire, il verra une postérité, il prolongera ses jours, et par lui la volonté d'Adonaï s'accomplira. À la suite de l'épreuve endurée par son âme, il verra la lumière et sera comblé. Par sa connaissance, le juste, mon serviteur, justifiera les multitudes en s'accablant lui-même de leurs fautes. C'est pourquoi il aura sa part parmi les multitudes, et avec les puissants il partagera le butin, parce qu'il s'est livré lui-même à la mort et qu'il a été compté parmi les criminels, alors qu'il portait le péché des multitudes et qu'il intercédait pour les criminels. (Chapitre 53)

Ici Dieu annonce sa kénose. Mais je reviendrai plus loin sur ce terme de kénose qui caractérise l'amour de Dieu aussi bien au sein de la Trinité que dans l'Incarnation du Verbe. Il n'y a pas d'amour véritable sans kénose, sans se vider totalement de soi-même, c'est un mouvement de l'âme qu'il faut apprendre.



### Cinquième jour

Dans Esaïe 42 nous voyons le Père mettre son Esprit sur le Verbe, sur la lumière des nations, sur celui qui sera une nouvelle Alliance.

« Voici mon serviteur que je soutiens, mon élu que j'ai moi-même en faveur, j'ai mis mon Esprit sur lui. Pour les nations il fera paraître le jugement. Il ne criera pas, il n'élèvera pas le ton, il ne fera pas entendre dans la rue sa clameur ; il ne brisera pas le roseau ployé, il n'éteindra pas la mèche qui s'étiolé ; à coup sûr, il fera paraître le jugement. Lui ne s'étiolera pas, lui ne ploiera pas, jusqu'à ce qu'il ait imposé sur la terre le jugement, et les îles seront dans l'attente de ses lois. Ainsi parle Dieu, le Seigneur, qui a créé les cieux et qui les a tendus, qui a étalé la terre porteuse de ses rejetons, donné respiration à la multitude qui la couvre et souffle à ceux qui la parcourent : « C'est moi le Seigneur, je t'ai appelé selon la justice, je t'ai tenu par la main, je t'ai mis en réserve et je t'ai destiné à être l'alliance du peuple, à être la lumière des nations, à ouvrir les yeux aveuglés, à tirer du cachot le prisonnier, de la maison d'arrêt les habitants des ténèbres. »

J'ai entendu dans des homélies qu'il ne fallait pas faire de « concordisme » et vouloir rapporter à Jésus ce qui concernait la prophétie d'un roi d'Israël qui après l'exil rétablirait l'alliance. Je l'ai entendu à propos de la prophétie de l'Emmanuel : « Esaïe dit alors : Écoutez donc, dynastie de David. Ne vous suffit-il pas de mettre à dure épreuve la patience des hommes pour qu'il vous faille encore laisser aussi mon Dieu ? C'est pourquoi le Seigneur vous donnera lui-même un signe : Voici, la jeune fille sera enceinte et elle enfantera un fils, elle lui donnera pour nom : Emmanuel (Dieu avec nous) » (7, 13-14).

Mais il faut toujours expliquer la Parole par la Parole. C'est ma méthode d'interprétation préférée sans négliger ce principe que la Parole est lue en Église et que le Magistère donne l'interprétation juste. Jésus lui-même dans la synagogue de Nazareth s'attribue les prophéties d'Esaïe :

« Il vint à Nazareth où il avait été élevé. Il entra suivant sa coutume le jour du sabbat dans la synagogue, et il se leva pour faire la lecture. On lui donna le livre du prophète Esaïe, et en le déroulant il trouva le passage où il était écrit : L'Esprit du Seigneur est sur moi parce qu'il m'a conféré l'onction pour annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres. Il m'a envoyé proclamer aux captifs la libération et aux aveugles le retour à la vue, renvoyer les opprimés en liberté, proclamer une année d'accueil par le Seigneur. Il roula le livre, le rendit au servant et s'assit ; tous dans la synagogue avaient les yeux fixés sur lui. Alors il commença à leur dire : « Aujourd'hui, cette écriture est accomplie pour vous qui l'entendez. » Tous lui rendaient témoignage ; ils s'étonnaient du message de la grâce qui sortait de sa bouche, et ils disaient : « N'est-ce pas là le fils de Joseph ? » (Lc 4, 17-22).

### Sixième jour

Dans ma vie et comme je le suppose dans la vôtre, j'ai connu plusieurs phases. J'ai d'abord été amoureux de Jésus. Il me suffisait. Puis j'ai connu le Renouveau charismatique avec la

rencontre physique de l'Esprit. Ceux qui ont connu ces temps bénis s'en souviennent. On parlait de l'onction qui reposait sur un prédicateur charismatique, l'onction qui se manifestait dans un groupe de prière ou lors d'un rassemblement. L'Esprit est la plus sensorielle des Personnes de la Trinité. Par lui on peut goûter et voir combien le Seigneur est bon.

L'hymne grégorienne « Veni sancte Spiritus » témoigne de l'expérience sensible de l'Esprit chez les croyants :

Viens, Esprit-Saint,  
et envoie du haut du ciel  
un rayon de ta lumière.

Viens en nous, Père des pauvres,  
viens, dispensateur des dons,  
viens, lumière de nos cœurs.

Consolateur souverain,  
hôte très doux de nos âmes  
adoucissante fraîcheur.

Dans le labeur, le repos,  
dans la fièvre, la fraîcheur,  
dans les pleurs, le réconfort.

O lumière bienheureuse,  
viens remplir jusqu'à l'intime  
le cœur de tous tes fidèles.

Sans ta puissance divine,  
il n'est rien en aucun homme,  
rien qui ne soit perverti.

Lave ce qui est souillé,  
baigne ce qui est aride,  
guéris ce qui est blessé.

Assouplis ce qui est raide,  
réchauffe ce qui est froid,  
rends droit ce qui est faussé.

A tous ceux qui ont la foi  
et qui en toi se confient  
donne tes sept dons sacrés.

Donne mérite et vertu,  
donne le salut final  
donne la joie éternelle.

L'Esprit est une huile qui coule, un baume qui adoucit, une huile parfumée, un goût agréable dans la bouche qui est celui de la Sagesse, de la sagesse, une sapidité qui donne à la lecture des Écritures une saveur qui nous rend insatiables.

L'Esprit nous a été promis sous serment par Jésus. Il faut le lui demander et lui en redemander davantage. Nous l'avons reçu au baptême et à la confirmation mais il est nécessaire de réveiller le don qui est nous. Comme le disait saint Séraphim de Sarov : « Le but de la vie chrétienne c'est l'acquisition du Saint-Esprit. »

L'Esprit se rend aussi visible et je suis sûre que comme moi, vous l'avez vu sur le visage de certaines personnes qui « rayonnent », comme chez certaines religieuses qui sont épanouies dans leur vocation. Leur visage brille comme si leur peau avait été enduite d'huile et leur regard est lumineux et pétillant de joie et d'intelligence, de bonté et de compréhension.

L'Esprit est tressaillement de joie !



### Septième jour

Je ne peux pas terminer avec vous ce premier mois de méditation dans la Première Alliance, et avant de méditer sur l'amour de Dieu dans Nouvelle Alliance, sans évoquer mon saint

préféré, l'ancêtre du Fils de David, du Roi Messie, le grand amoureux de Dieu, celui dont le nom signifie le Bien-Aimé : le roi David.

De lui, le Pape François a dit : « C'était un grand pécheur et un grand saint, que les deux aillent ensemble est un mystère, mais c'est la vérité. » En cela, il est si proche de moi et de vous. Il est si proche de notre génération pécheresse qui a tellement faim et soif d'amour. Je l'ai beaucoup fréquenté et pourrais le décrire avec précision. Il n'a rien à voir avec le petit jeune homme qui tua le géant David. Il était très jeune, c'est pour cela que son père ne le présenta pas au prophète Samuel qui venait oindre un roi chez Jessé de Bethléem. Comme la Grande Thérèse était petite et la Petite Thérèse était grande, je crois que Moïse était petit et bègue, faible de santé. Ne lui fallut-il pas l'aide de deux hommes pour maintenir ses bras élevés dans la bataille contre les Amalécites ? On n'imagine pas cela de David qui était beau et fort, guerrier redoutable aimant les combats. Comme je comprends le paradoxe qu'énonce Léonard Cohen dans sa chanson si célèbre « Halleluiah » quand il dit : « The battle king singing Halleluiah. - Le Roi guerrier chantant des Alléluias. » Il aime la guerre, il aime les femmes, mais surtout il est fou amoureux de Dieu. Fait unique dans la Première Alliance où les grands hommes craignent Dieu plus qu'ils ne l'aiment.

Attardons-nous un peu sur son portrait physique et spirituel qui nous est rapporté au moment de son onction royale : « Jessé l'envoya chercher. Or il était blond, avec de beaux yeux et une belle figure. Le Seigneur dit à Samuel : Lève-toi, oins-le, car c'est lui ! Samuel prit la corne d'huile, et l'oignit au milieu de ses frères. L'Esprit du Seigneur saisit David à partir de ce jour et dans la suite. Samuel se leva, et s'en alla à Rama » (1 S 16, 12-13)

Ah ! Les traductions sont bien souvent des trahisons et j'ai eu encore une fois recours à mon logiciel de Bible pour connaître le texte original. Car c'est presque un éphèbe, un David efféminé qui nous est présenté là, celui de Donatello et non celui de Michel-Ange. De ce portrait on a extrapolé des Jésus aux cheveux blonds et aux yeux bleus, aux traits délicats, en rien semblable au Suaire de Turin.

Il n'y a pas de blond dans la Bible, mais des roux et le roux célèbre qui l'a précédé avec quelque chose de fauve, d'animal c'est Ésaü (Gn 25, 25). Le premier qui sortit était roux, tout velu comme une fourrure de bête : on l'appela Esaü. Il était aussi chasseur. Mon dictionnaire biblique m'indique que le mot roux vient de la même racine qu'Adam qui venait de la terre Adama de couleur rouge, et Adom comme le sang Dam. Les commentaires juifs disent qu'il avait un tempérament sanguin plutôt que des cheveux rouges et qu'il avait un beau regard parce qu'il voyait l'invisible. Il est était beau à regarder, bien proportionné, harmonieux. Et quand le prophète Samuel versa sur lui l'huile de l'onction, il fut rempli de l'Esprit-Saint autrement dit de l'amour dont le Père aime le Fils et le Fils aime le Père. Dans son psaume 51 qu'on appelle le Miserere, son grand cri est : « Ne me retire pas ton Esprit Saint, ne m'ôte pas la joie de ton salut. » Si David est saint, c'est qu'il sait se repentir et il peut se repentir parce qu'il connaît Dieu. Il y a une grande différence entre demander pardon parce que l'on fait le constat d'une faute morale, d'une transgression de la loi et qu'il faut que nous rentrions dans l'ordre, car nous avons occasionné du trouble. La vraie repentance vient d'une conviction intime que l'on a fait mal à celui que l'on aime : contre toi, toi seul j'ai péché. David ne parle pas d'Urie et de Bathsheva à qui il devrait demander pardon, mais c'est sa relation amoureuse avec Dieu qui vient d'être blessée. L'orthodoxie connaît bien ce repentir qui fait verser d'abondantes larmes et qui transperce le cœur d'une douleur infinie. Le repentir occidental est beaucoup plus juridique, on avoue ses fautes et on reçoit une pénitence. Comme il est beau d'avoir changé le nom de ce sacrement pour celui de la Réconciliation. « Laissez-vous réconcilier. » Mais il faut chercher, avant de se confesser,

non pas à établir une liste de péchés, mais à trouver la componction, « d'un cœur brisé et broyé, tu n'as pas de mépris ». Chercher en quoi l'amour a été atteint.

On n'aime jamais trop, on aime mal et la repentance nous remet sur les traces du véritable amour, d'un amour qui, comme le dit saint Augustin, est sans mesure.

Que jamais nos péchés ne nous soient comme un interdit à chercher de vintage d'une intimité amoureuse avec Dieu. Le Fils de David a dit de la pécheresse : « Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé » (Lc 7, 47).

Hosanna au Fils de David !



COLLECTIF

# SIX MOIS POUR AIMER DIEU

DEUXIÈME MOIS





## DEUXIÈME MOIS

**Premier jour**

Nous allons nous immerger dans l'Évangile selon saint Jean pendant ce mois de méditation sur l'amour de Dieu. En effet l'Évangile de Jean est réputé pour être l'Évangile de l'Amour. Mais nous pourrions aussi l'appeler l'Évangile du Père et l'Évangile de Marie. Il est l'Évangile du disciple qui a ausculté le Cœur du Christ pendant la Cène.

Ne vous laissez pas troubler par l'enseignement des exégètes actuels qui reprennent les mêmes arguments modernes pour dire que l'apôtre et l'évangéliste sont deux personnes différentes, que l'auteur de cet Évangile, des Épîtres et de l'Apocalypse sont également trois auteurs différents. Cet enseignement changera avec le temps et une connaissance plus inspirée par l'Esprit. C'est l'avis d'un très grand connaisseur de saint Jean et d'un grand savant comme le Père Marie-Dominique Philippe. Il a ausculté le cœur de saint Jean comme je vais le faire avec vous. Nous avons l'avis d'un grand universitaire juif qui a étudié le Nouveau Testament et qui nous donne un éclairage à la fois extérieur au christianisme, mais beaucoup plus intérieur au milieu duquel les Évangiles sont nés et ont été écrits.

Ces précisions sont importantes et le Pape Benoît XVI, qui a bien connu les méthodes historico-critiques, nous a dit que le texte devait être considéré comme révélé et inspiré par l'Esprit. La Parole de Dieu est une lumière et une nourriture qui nous fait grandir dans la connaissance et l'amour de Dieu. On ne découpe pas en petits morceaux une lettre d'amour, comme me l'a dit un jour un dominicain. Considérons donc que ce sont des lettres d'amour

que Jésus nous a laissées et il continue à nous envoyer son Esprit pour les rendre vivantes et lumineuses.

Le thème de la Parole est majeur dans l'Évangile de Jean et nous verrons pourquoi. L'Esprit nous donne l'amour de la Parole. Les théologiens portent une lourde responsabilité, car ils la dissèquent comme un cadavre pour finalement nous dire que l'âme ne se trouve pas au bout d'un scalpel.

Plongez dans l'Évangile de Jean et laissez-vous bercer par cette prosodie qui n'est pas sans rappeler celle, répétitive, de Charles Péguy. N'essayez pas de tout comprendre dès la première lecture, mais pratiquez ce que Marcel Jousse appelait la manducation de la Parole. C'est une même démarche envers la Parole et l'Eucharistie pendant la messe. Un de nos amis dit : « Une messe sans commenter la Parole est la présence d'un muet et une Parole sans l'Eucharistie, comme chez les protestants, est la Parole d'un absent. »

## Deuxième jour

Je vais d'abord situer l'Évangile de Jean par rapport aux Synoptiques qui présentent un récit linéaire que l'on peut mettre en parallèle. Chaque Évangile a une fonction et un objectif différents et cela n'a rien à voir avec une supposée date de rédaction. Écoutons plutôt notre ami spécialiste du milieu et de la littérature intertestamentaires.

« L'Évangile de Marc est une *Haggada* ! Qu'est-ce qu'une *Haggada* ? La *Haggada* de la Pâque chez les juifs est le récit de l'esclavage et de la sortie d'Égypte. Comme son nom l'indique, elle est faite pour être racontée et pour faire mémoire à chaque Pâque juive. Elle est rythmée, ponctuée de chants qui doivent s'imprimer dans la mémoire des enfants. » Tel est l'Évangile de Marc qui peut être lu en une heure et demie. Il existe de nombreux sites internet qui proposent les Évangiles à l'écoute, c'est une très bonne pratique. La *Haggada* de Marc est courte non pas parce qu'elle serait le récit le plus ancien (principe de la *lectio brevior* dans l'exégèse moderne), mais parce qu'elle est destinée aux catéchumènes et aux nouveaux baptisés qui doivent pouvoir réciter par cœur les événements qui fondent leur foi. C'est une suite de séquences habilement construites pour être mémorisées facilement, sans faire de théologie, sans interprétation des faits.

C'est le jésuite Marcel Jousse<sup>1</sup> qui mit en évidence la pédagogie rythmique et redécouvrit la manière d'enseigner des rabbins qui apprenaient à leurs disciples à se balancer bilatéralement pour mémoriser les textes. Il donna ainsi naissance à la rythmo-catéchèse. Même sans connaissance préalable (mais c'est mieux si vous faites des recherches ou des stages sur le sujet) vous pouvez réciter les Évangiles en vous balançant, en trouvant le rythme et le souffle interne du texte. Anne et Bernard Frinking<sup>2</sup> ont bien développé cette méthode et particulièrement en mettant en musique et en accompagnant de gestes l'Évangile de Marc. La Fraternité Saint-Marc poursuit leur travail et leur enseignement. J'ai

---

<sup>1</sup> [https://fr.wikipedia.org/wiki/Marcel\\_Jousse](https://fr.wikipedia.org/wiki/Marcel_Jousse)

<sup>2</sup> <http://fratsaintmarcvendee.free.fr/>

été moi-même témoin de la récitation par cœur de longues portions de cet Évangile par un enfant de huit ans. Ça, c'est du catéchisme ! Et vous pouvez vous y mettre. On dit, sur le ton de la plaisanterie, que chez les protestants la quatrième personne de la Trinité c'est la Bible et que chez les catholiques c'est la Vierge Marie. C'est plus sérieux qu'il n'y paraît : la Vierge est vivante dans la Trinité, elle est l'épouse de l'Esprit. La Bible c'est le Logos, le Verbe de Dieu qui est le Christ.

Je recommande vivement la lecture du livre étonnant de Bernard Frinking, qui est orthodoxe et hébraïsant : « Ta Parole est tout près de moi », aux éditions Bayard.

La Parole doit se faire chair dans notre chair.

### Troisième jour

Si on me mettait devant le choix très difficile de n'emporter qu'un seul Évangile sur une île déserte, je choisirais Matthieu alors que mon Évangile préféré est celui de Jean. Pourquoi ? À cause du Sermon sur la Montagne. L'amour mis en action. Parler d'amour c'est bien, mais le vivre c'est mieux, c'est l'essentiel, c'est la seule chose que Dieu nous demande.

Pour notre ami universitaire juif, il ne fait aucun doute que Matthieu est le plus ancien des Évangiles. Il été écrit en hébreu et non en araméen, la langue vernaculaire. Les rabbins en témoignent dans leurs discussions dès le premier siècle. Pour prendre un exemple : la loi dit que si un manuscrit sur lequel est écrit le nom de Dieu, en hébreu YHWH, se trouve dans une maison en flammes, on doit risquer sa vie pour sauver des flammes le manuscrit. Même si c'est l'écrit des Nazoréens, c'est-à-dire des judéo-chrétiens. Les Pères de l'Église, comme saint Jérôme qui a traduit la Bible en latin, attestent de l'existence d'un Évangile de Matthieu en hébreu. Il était la référence de la toute première Église et il était celui qui était emporté par les apôtres aussi bien en Éthiopie qu'en Chine et en Inde. Les chrétiens du Kerala se désignent encore comme des Nazoréens.

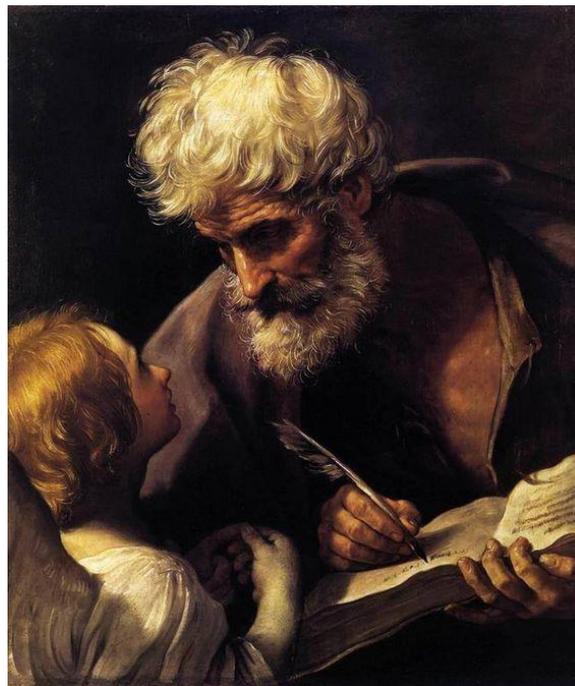
Cet Évangile est structuré en cinq grands discours correspondant aux cinq livres de Moïse. Le premier est, bien sûr, le Sermon sur la Montagne qui est un nouveau don de la Thora. Jésus dit qu'il n'est pas venu abolir la Loi, mais l'accomplir et que celui qui observe le plus petit des commandements (qui sont au nombre de 613) et apprendra aux autres à en faire autant sera grand dans le Royaume des Cieux et que pas le moindre trait de la Thora ne passera. Là, les catholiques que nous sommes y perdent leur latin ! « Je croyais que nous étions libres de Loi » diront certains. Jésus est venu l'accomplir, c'est-à-dire la conduire à sa perfection, à sa plénitude. D'une certaine manière la Loi que Jésus va reformuler sera encore beaucoup plus exigeante que la Loi de Moïse. L'exemple qui nous fait trembler est lorsqu'il dit que la Loi punit l'adultère de mort, mais que celui qui a convoité une femme par le regard est déjà adultère, que celui qui se met en colère contre son frère l'a déjà tué, que celui qui insulte son frère mérite la géhenne. On n'en demandait pas tant ! Mais la Loi juive n'a rien à voir avec la loi grecque, le *nomos*, et encore moins avec le droit romain, la *Lex*, dont nous avons malheureusement hérité. Elle n'était pas faite pour être appliquée strictement, mais pour servir de référence aux rabbins qui prenaient des décisions. La sentence de mort n'était que très rarement prononcée, comme en témoigne la réponse du peuple à Pilate : « Nous n'avons pas le droit de mettre un homme à mort. » (Jn 18, 31) Cependant les lynchages, comme dans le cas de la femme adultère ou de la violation du shabbat, étaient le fait de la

populace qui se posait comme juge. Jésus va jouer son rôle de rabbin pour appliquer la Loi d'une manière très habile : « Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre. » (Jn 8, 7)

Jésus resitue la Loi au niveau du cœur et de l'intention, mais il reste dans l'orthopraxie juive, ce qui doit nous interpeller aujourd'hui. Au cours de l'histoire, on est passé de l'orthopraxie à l'orthodoxie, je m'explique : la « pratique » droite a été remplacée par la croyance droite. Jésus préfère celui qui dit non mais qui fait, qui met en œuvre, en pratique. Le christianisme est, dans son contexte juif, une pratique et non une pensée, un discours philosophique qui engendrera des hérésies (et les hérétiques seront anathémisés ou mis à mort). Pour un point de doctrine, comme chez les intégristes aujourd'hui, on est exclu et voué à l'enfer.

« Eh bien, moi je vous dis : Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent. Ainsi vous vous comporterez vraiment comme des enfants de votre Père céleste, car lui, il fait luire son soleil sur les méchants aussi bien que sur les bons, et il accorde sa pluie à ceux qui sont justes comme aux injustes. Si vous aimez seulement ceux qui vous aiment, allez-vous prétendre à une récompense pour cela ? Les collecteurs d'impôts eux-mêmes n'en font-ils pas autant ? Si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ? Les païens n'agissent-ils pas de même ? Votre Père céleste est parfait. Soyez donc parfaits comme lui. (Mt 5, 45-48)

Or, toute perfection est dans l'amour : « Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux. » (Lc 6, 36)



**Quatrième jour**

Nous allons aujourd'hui ouvrir l'Évangile selon saint Luc. Pour moi il est le plus tardif, il se veut le plus complet, car Luc a eu le souci de réunir le maximum de témoignages des témoins oculaires. Et comme il le dit dans son introduction : « Plusieurs (en grec : beaucoup) ayant entrepris de composer un récit des événements qui se sont accomplis parmi nous, suivant ce que nous ont transmis ceux qui ont été des témoins oculaires dès le commencement et sont devenus des ministres de la parole. » C'est l'œuvre d'un historien et d'un savant. Il respectera donc la chronologie. Sa préoccupation sera de donner aux Églises déjà répandues dans l'empire un récit précis des événements. Il complétera son Évangile par les Actes des Apôtres qui contiennent une apologie de saint Paul. Nul doute qu'ils furent compagnons et si son Évangile n'est pas théologique comme celui de saint Jean, il est fort marqué par la théologie paulinienne et en cela il est destiné à des Églises pagano-chrétiennes. Son récit ne parvint à Rome qu'en 135. Les chrétiens de Rome étaient pour la plupart d'origine juive. C'est le tristement célèbre Marcion qui va débarquer à Ostie avec ces précieux documents, l'Évangile de Luc et la collection la plus complète possible des Lettres de Paul que son père, évêque, avait réunies. Marcion était l'Onasis de l'époque, il était immensément riche et en tant qu'armateur il disposait d'une équipe de copistes dans tous les ports. Immense opération de pub pour saint Paul qui avait écrit des Lettres dans un souci apostolique, mais qu'il ne pensait pas voir publier un jour, lui qui ne tenait pas le même langage avec les juifs et avec les grecs. D'où de nombreuses contradictions. Le corpus paulinien ne fut reconnu comme Parole de Dieu qu'au sixième siècle. Mais ce qu'il faut retenir de Paul c'est son universalisme. Il reçut une éducation juive et sérieuse au pied du grand Gamaliel, maître pharisien, mais sa culture de base est grecque. Tarse était appelée la deuxième Athènes. La philosophie et la rhétorique y étaient florissantes ainsi que les cultes à mystères, particulièrement celui de Mithra. Pour résumer les idées de mithraïsme, je dirais que c'était une religion de salut et d'un salut acquis par un baptême de sang. Deux thèmes très présents dans les écrits de Paul, qui évangélise les pratiques païennes. L'initié se trouvait dans une fosse couverte par une grille et un taureau était sacrifié, saigné sur cette grille.

S'il fallait retenir deux thèmes chez Luc ce serait l'importance du salut et la miséricorde. Les préceptes du Sermon sur la Montagne sont impossibles à observer et nous sommes tous pécheurs. Le seul salut est dans la miséricorde comme le dit saint Paul : « Jadis, en effet, vous avez désobéi à Dieu et maintenant, par suite de leur désobéissance, il vous a été fait miséricorde ; de même eux aussi ont désobéi maintenant, par suite de la miséricorde exercée envers vous, afin qu'ils soient maintenant eux aussi objet de la miséricorde. **Car Dieu a enfermé tous les hommes dans la désobéissance pour faire à tous miséricorde.** » (Rm 11, 30-32)

La miséricorde chez saint Luc

Certes, les Prophètes ont annoncé et proclamé la miséricorde de Dieu, comme Jésus le dit dans Matthieu 9,13 : « Allez donc apprendre ce que signifie : C'est la miséricorde que je veux, non le sacrifice. Car je suis venu appeler non pas les justes, mais les pécheurs. »

Pape François Angélus du 16 mars 2016

« Dans le chapitre 15 de l'Évangile de Luc, nous trouvons les trois paraboles de la miséricorde : celle de la brebis retrouvée (vv. 4-7), celle de la pièce de monnaie retrouvée (vv. 8-10) et la grande parabole du fils prodigue, ou mieux, du père miséricordieux (vv. 11-32).

Aujourd'hui, ce serait beau que chacun de nous prenne l'Évangile, ce chapitre 15 de l'Évangile selon saint Luc et lise les trois paraboles.

À l'intérieur du parcours de carême, l'Évangile nous présente précisément cette dernière parabole du père miséricordieux, qui a pour protagoniste un père avec ses deux fils. Le récit nous fait saisir certains traits de ce père : c'est un homme toujours prêt à pardonner et qui espère contre toute espérance. Ce qui frappe avant tout, c'est sa tolérance face à la décision de son plus jeune fils de quitter la maison : il aurait pu s'y opposer, sachant qu'il était encore immature, un jeune garçon, ou chercher un avocat pour ne pas lui donner son héritage tant qu'il était encore vivant. Au contraire, il lui permet de partir, tout en prévoyant les risques possibles. Dieu agit ainsi avec nous : il nous laisse libres, même de nous tromper, parce qu'en nous créant, il nous a fait le grand don de la liberté. C'est à nous d'en faire bon usage. Ce don de la liberté que Dieu nous fait m'étonne toujours !

Mais le détachement de ce fils est seulement physique ; son père le garde toujours dans son cœur ; confiant, il attend son retour ; il scrute la route dans l'espérance de le voir. Et un jour, il le voit apparaître au loin (v. 20). Mais cela signifie que ce père montait tous les jours sur la terrasse pour regarder si son fils revenait ! Alors ému de le voir, il court à sa rencontre, le serre dans ses bras et l'embrasse. Quelle tendresse ! Et ce fils en avait fait de belles ! Mais son père l'accueille ainsi.

Ce père réserve le même comportement à son fils aîné qui est toujours resté à la maison et qui maintenant s'indigne et proteste parce qu'il ne comprend pas et ne partage pas toute cette bonté à l'égard de son frère qui a mal agi. Le père sort aussi à la rencontre de ce fils et lui rappelle qu'ils ont toujours été ensemble, qu'ils ont tout en commun (v. 31), mais qu'il faut accueillir avec joie son frère qui est enfin rentré à la maison. Et cela m'évoque quelque chose : quand on se sent pécheur, on se sent vraiment peu de chose ou, comme je l'ai entendu dire par quelqu'un – par beaucoup – « Père, je suis une crasse ! », alors, c'est le moment d'aller vers le Père. En revanche, quand on se sent juste – « j'ai toujours bien fait les choses... » – le Père vient nous chercher quand même parce que cette attitude de se sentir juste est une mauvaise attitude : c'est de l'orgueil ! Cela vient du diable. Le Père attend ceux qui se reconnaissent pécheurs et il va chercher ceux qui se sentent justes. Notre Père est comme cela !

Dans cette parabole, on peut entrevoir aussi un troisième fils. Un troisième fils ? Et où ça ? Il est caché ! C'est celui qui « ne retint pas comme un privilège d'être comme [le Père], mais il s'est anéanti, prenant la condition de serviteur » (Ph 2,6-7). Ce Fils-Serviteur, c'est Jésus ! C'est l'extension des bras et du cœur du Père : c'est lui qui a accueilli le fils prodigue et qui a lavé ses pieds sales ; c'est lui qui a préparé le banquet pour la fête du pardon. Lui, Jésus, nous enseigne à être « miséricordieux comme le Père ».

La figure du père de la parabole révèle le cœur de Dieu. Il est le Père miséricordieux qui, en Jésus, nous aime au-delà de toute mesure, attend toujours notre conversion chaque fois que nous faisons une erreur ; il attend notre retour quand nous nous éloignons en pensant pouvoir nous passer de lui ; il est toujours prêt à nous ouvrir les bras quoi qu'il arrive. Comme le père de l'Évangile, Dieu aussi continue de nous considérer comme ses enfants quand nous sommes perdus et il vient à notre rencontre avec tendresse lorsque nous revenons à lui. Et il nous parle avec beaucoup de bonté quand nous croyons être justes. Les erreurs que nous commettons, même si elles sont grandes, n'ébranlent pas la fidélité de son amour.

Dans le sacrement de la réconciliation, nous pouvons toujours repartir à neuf : il nous accueille, nous rend notre dignité d'être ses enfants et nous dit : « Avance ! Sois en paix ! Lève-toi, avance ! »

Dans ce temps de carême qui nous sépare encore de Pâques, nous sommes appelés à intensifier notre chemin intérieur de conversion. Laissons-nous rejoindre par le regard plein d'amour de notre Père, et retournons à lui de tout notre cœur, rejetant tout compromis avec le péché. Que la Vierge Marie nous accompagne jusqu'à l'étreinte régénératrice de la divine Miséricorde. »

### Cinquième jour

L'Évangile de Jean est le plus ancien, celui d'un témoin oculaire qui écrit à la fin de sa longue vie tout ce qu'il a vu et entendu, ce qu'il a goûté du Verbe de Vie depuis sa prime jeunesse et qu'il a mis par écrit plus tard. Il a la mémoire des vieillards qui se souviennent dans les moindres détails des événements lointains (alors que leur mémoire à court terme est souvent altérée). La date de rédaction n'est pas importante, ce qui compte c'est la jeunesse des souvenirs. Il se souvient des heures de la journée et du temps qu'il faisait. Il est le seul à faire remarquer que du coup de lance dans le corps mort du Crucifié il est sorti du sang et de l'eau.

Galates 4,6 : « Fils, vous l'êtes bien : Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils qui crie : Abba ! Père ! »

Vous pouvez trouver sur YouTube les émissions de KTO sur les quatre Évangiles. Leur contenu est excellent, mais pour leur introduction c'est chaque fois navrant : Matthieu n'est pas de Matthieu, Marc n'est pas de Marc et Jean n'est pas de Jean. Il est impossible que le petit pécheur de Galilée ait pu écrire un tel Évangile, disent-ils. Le rédacteur est issu du milieu sacerdotal, ajoutent-ils et son grec est parfait !

Prenons un exemple moderne : un petit chinois émigre en France à l'âge de vingt ans et devient un grand écrivain français membre de l'Académie française, je parle de François Cheng. Combien de petits campagnards ayant gardé les vaches sont devenus de grands universitaires ? Tout juif, qu'il soit de la campagne ou de la ville, apprenait la Thora par cœur et devait pouvoir la réciter pratiquement par cœur. Jusqu'à l'âge de treize ans, c'est son père qui portait ses transgressions de la Loi, mais à treize ans il devenait majeur et devait répondre de sa fidélité aux 613 commandements qui se trouvent répartis dans les Cinq Livres de Moïse. Nous voyons Jésus à treize ans au Temple, discuter avec les Docteurs de la Loi. Ce qui étonne ce n'est pas sa connaissance des Écritures, mais sa sagesse, sa science à combiner les différentes citations et ainsi à répondre aux questions épineuses de la

casuistique juive. Puis à dix-sept ans Jean l'Évangéliste devient le disciple d'un grand Maître, Jean le Baptiste, il restera trois ans son disciple. Or, on recevait le titre de Rabbi après trois ans d'étude assidue aux pieds d'un Maître réputé. Jésus est souvent appelé Rabbi et il est consulté en tant que Rabbi. Les disciples qui l'ont suivi pendant trois ans pouvaient prétendre au titre de Rabbi, mais Jésus le leur interdit : « Pour vous, ne vous faites pas appeler Rabbi, car vous n'avez qu'un seul Rabbi et vous êtes tous frères. N'appellez personne sur la terre votre Père, car vous n'en avez qu'un seul, le Père céleste. Ne vous faites pas non plus appeler Docteurs, car vous n'avez qu'un seul Docteur, le Christ. (Mt 23, 8-10) Jésus vient de nommer la Trinité.

Jean s'exilera à Éphèse à cause des persécutions et vivra avec la Vierge Marie à peu près vingt ans. (Pour cela il méritait un troisième titre de Rabbini : en tant que disciple de la Mère du Verbe.) Il ne fondera pas d'Église, mais enseignera des judéo-chrétiens venus d'Alexandrie qui ont eu pour maître le célèbre philosophe Philon. Vous me demanderez comment je le sais, tout simplement, en ayant fait lire le prologue de l'Évangile à un rabbin connaisseur du milieu juif de l'époque. Pour lui cela sautait aux yeux et aux oreilles. Mais nous reviendrons sur Philon d'Alexandrie.

### Sixième jour

Dans la miséricorde il faut considérer deux aspects, le premier est sur le plan de l'amour, le second est sur le plan de la justice.

La miséricorde est toujours au pluriel en hébreu et signifie l'utérus, *hyster* en grec. C'est l'amour d'une mère juive hystérique, et lorsqu'on parle du Père des miséricordes, on ne se rend pas compte que l'expression est incroyable, humainement inconcevable. C'est un amour insensé, celui de la mère qui préfère mourir en couches pour sauver la vie de son bébé, quitte à laisser des orphelins. Il est nécessaire d'entrer dans ce paradoxe où la raison se perd pour comprendre de quel amour nous sommes aimés.

Les paraboles de la miséricorde sont insensées et nous devons en prendre conscience. Dieu a tellement aimé le monde... Dieu aime tous ses enfants, qu'ils le méritent ou non. Prendre conscience de la démesure de cet amour est une nécessité absolue pour aimer et se laisser aimer.

L'histoire de la brebis perdue ne tient pas debout ! Quel berger abandonnerait 99% de son troupeau pour aller chercher une brebis stupide qui s'est égarée ? Je suis cette brebis stupide qui s'est si souvent égarée et que Dieu, chaque fois, est venu rechercher. Combien grande est la miséricorde du Père !

L'histoire du fils prodigue est toute aussi insensée. Et cela à plusieurs titres. D'aucuns diront que l'on ne doit pas abuser de la miséricorde parce qu'ils ignorent ce qu'elle est. Ils disent encore qu'on peut pardonner une fois et que cela doit nous servir de leçon. Mais si Jésus avait rencontré la femme adultère une semaine plus tard dans la même situation, il aurait encore pris sa défense ! Et il lui aurait redit : va et ne pêche plus. On cesse de pécher quand notre cœur fond devant un tel amour et qu'on ne veut plus faire de mal à celui qu'on aime. Ce n'est pas une question de justice, mais d'un amour insensé.

Pour en revenir au fils prodigue, l'attitude du père est insensée. C'est plus fort que lui, il aime tellement son abruti de fils que tous les jours il espère son retour. En tant que psychothérapeute je dirais que le fils a voulu tuer son père, inconsciemment peut-être, mais c'est ce qu'il a fait en dilapidant son héritage. C'est une honte que le droit permette de

réclamer la part d'héritage d'un des deux parents quand il décède. J'ai été si souvent confrontée à ce genre de cas où par exemple une maman est obligée de vendre la maison familiale et d'aller loger dans un appartement parce que les enfants réclament leur part d'héritage. C'est tuer une mémoire, c'est mettre en pièce une cohésion familiale. Et les enfants s'entredéchirent souvent. Je vois bien que derrière les motivations financières c'est l'affection de l'un ou l'autre parent, c'est se venger d'une préférence affective. Nous sommes profondément déicides, des enfants révoltés qui veulent tuer le Père en tuant le Fils, en n'accordant pas dans leur cœur la part du Fils qui est le Seigneur de nos vies. Et ce fils de la parabole, c'est encore par intérêt qu'il revient ! Mais le Père l'aime à la folie, la seule réponse est de l'aimer démesurément. C'est ce que dit saint Augustin : « La mesure de l'amour c'est d'aimer sans mesure. » La joie du Père est insensée, comme la joie de la femme qui a retrouvé sa drachme et qui ameute tout le quartier pour partager sa joie... pour une pièce de monnaie !

Considérons donc maintenant que la miséricorde n'est accordée qu'aux coupables. Les innocents n'ont pas besoin de la miséricorde. Chaque fois que je prie pour « les âmes qui ont le plus besoin de ta miséricorde » avec les enfants de Fatima, je ne peux m'empêcher de fredonner les vers de François Villon :

« Frères humains qui après nous vivez  
N'ayez les cœurs contre nous endurcis,  
Car, si pitié de nous pauvres avez,  
Dieu en aura plus tost de vous merci.  
Vous nous voyez cy attachez cinq, six  
Quant de la chair, que trop avons nourrie,  
Elle est pieça devoree et pourrie,  
Et nous les os, devenons cendre et pouldre.  
De nostre mal personne ne s'en rie :  
Mais priez Dieu que tous nous veuille absouldre!

Si de nous, vous avez pitié, forcément Dieu aura pitié de nous. Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre.

Si moi, pauvre pécheresse, je ressens de la miséricorde pour tous les hommes, même les pires, à plus forte raison Dieu fera miséricorde à tous. La justice de Dieu se résume dans sa miséricorde.





## Septième jour

Commentaire du Père Baudiquey. <sup>3</sup> Je vous recommande vivement la lecture ou la contemplation de son livre « Rembrandt et le retour du fils prodigue ». <sup>4</sup>

« L'homme qui a peint le "retour du prodigue" est un homme sans façade. Un homme lavé de toute parole vaine. L'œuvre est immense. Elle s'ouvre sur l'espace d'une confiance unique dans toute l'histoire de l'art occidental. C'est le premier portrait "grandeur nature" pour lequel Dieu lui-même ait jamais pris la pose.

Le Père en majesté inscrit sa majuscule  
au commencement de tout.

Voûté comme un arc roman, et de courbe plénière.  
Sa stature s'accomplit dans l'ovale géniteur  
qui rayonne au tympan.

Son visage d'aveugle  
Il s'est usé les yeux à son métier de Père. Scruter la nuit, guetter, du même regard,  
l'improbable retour ; sans compter toutes les larmes furtives... il arrive qu'on soit seul ! Oui,  
c'est bien lui, le Père, qui a pleuré le plus.

La nuque  
Je regarde le fils.  
Une nuque de bagnard. Et cette voile informe dont s'enclôt son épave. Ces plis froissés où  
s'arc-boute et vibre encore le grand vent des tempêtes, des talons rabotés comme une  
coque de galion sur l'arête des récifs, cicatrices à vau-l'eau de toutes les errances. Le  
naufragé s'attend au juge, "traite-moi, dit-il, comme le dernier de ceux de ta maison".

Les pieds  
Il ne sait pas encore qu'aux yeux d'un père comme celui-là, le dernier des derniers est le  
premier de tous. Il s'attendait au juge, il se retrouve au port, échoué, déserté, vide comme  
sa sandale, enfin capable d'être aimé.

Appuyé de la joue - tel un nouveau-né au creux d'un ventre maternel - il achève de naître. La  
voix muette des entrailles dont il s'est détourné murmure enfin au creux de son oreille. Il  
entend.

Le regard  
Lève les yeux, prosterné, éperdu de détresse, et déjà tout lavé dans la magnificence... Lève  
les yeux, et regarde ce visage, cette face très sainte qui te contemple, amoureuxment.

---

<sup>3</sup> <https://catechese.cathocambrai.com/page-25688-meditation-devant-fils-prodigue.html>

<sup>4</sup> <https://www.laprocurer.com/rembrandt-retour-fils-prodigue-paul-baudiquey/3700226531322.html>

Tu es accepté, tu es désiré de toute éternité, avant l'éparpillement des mondes, avant le jaillissement des sources, j'ai longuement rêvé de toi, et prononcé ton nom.

Vois donc, je t'ai gravé sur la paume de mes mains, tu as tant de prix à mes yeux.

Les mains

Ces mains, je n'ai plus qu'elles, de pauvres mains ferventes, posées comme un manteau sur tes frêles épaules, tu reviens de si loin ! Lumineuses, tendres et fortes, comme est l'amour de l'homme et de la femme, tremblantes encore - et pour toujours, du déchirant bonheur.

Il faut misère pour avoir cœur. Et d'une patience qui attend, et d'une attente qui écoute naît le dialogue insurpassable. Notre assurance n'est plus en nous, elle est en celui qui nous aime.

Accepter d'être aimé... accepter de s'aimer. Nous le savons, il est terriblement facile de se haïr ; la grâce est de s'oublier. La grâce des grâces serait de s'aimer humblement soi-même, comme n'importe lequel des membres souffrants de Jésus-Christ.

Encore faut-il avoir appris ce que tomber veut dire, comme une pierre tombe dans la nuit de l'eau. Ce que veut dire craquer, comme un arbre s'éclate aux feux ardents du gel, sous l'éclair bleu de la cognée. Que peuvent savoir de la miséricorde des matins, ceux dont les nuits ne furent jamais de tempêtes et d'angoisses ?

Pour retentir à ces atteintes, il faut avoir vécu, - et vivre encore - en haute mer, menacé sans doute, naufragé peut-être, mais à la crête des certitudes royales, l'amour alors peut faire son œuvre : nous féconder, nous rajeunir.

Que nous soyons dans l'inquiétude, le doute et le chagrin,  
que nous marchions, le cœur serré,  
dans la vallée de l'ombre et de la mort...  
Que nos visages n'aient d'autre éclat que ceux, épars,  
d'un beau miroir brisé...  
Un amour nous précède, nous suit, nous enveloppe...  
L'inconnu d'Emmaüs met ses pas dans les nôtres,  
et s'assied avec nous à la table des pauvres.

Malgré tous les poisons mêlés au sang du cœur, au creux de ces hivers dont on n'attend plus rien, rayonne désormais un été invincible. Morts de fatigue, nous ne saurions rouler que dans les bras de Dieu. Nous avons rendez-vous sur un lac d'or !

Le miroir est sans rides. Du fond de toute détresse émerge enfin un vrai visage ; exténuées, extasiées, nos faces vieillies de clowns sont l'icône de son Christ, pour l'émerveillement des saints.

De Roublev

Et l'icône est plus fine, plus précieuse, plus belle, quand l'homme qui l'a peinte est passé par l'enfer.

Trinité de Roublev et "Trinité" de Rembrandt, du fond des terres où rayonnent ces images, le Père ne cesse de s'engendrer du Fils, de s'engendrer des fils, sous le couvert fécondateur de mains plus vastes que des ailes.

L'ombre d'un grand oiseau nous passe sur la face.  
Les vrais regards d'amour sont ceux qui nous espèrent.

Paul Baudiquey  
(Article publié par • Publié jeudi 1<sup>er</sup> mars 2007)



### Premier jour

Je vous propose une approche un peu curieuse de saint Jean en lisant et méditant - je parle bien de méditation et non de simple lecture - des occurrences du mot **PÈRE** dans les écrits johanniques, en prononçant ce beau nom de **PÈRE** avec amour, en le laissant résonner dans votre cœur.

Jean 1,14 : Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous et nous avons vu sa gloire, cette gloire que, Fils unique plein de grâce et de vérité, il tient du **PÈRE**.

Jean 1,18 : Personne n'a jamais vu Dieu ; Dieu Fils unique, qui est dans le sein du **PÈRE** nous l'a dévoilé.

Jean 2,16 : Et il dit aux marchands de colombes : « Ôtez tout cela d'ici et ne faites pas de la maison de mon **PÈRE** une maison de trafic. »

Jean 3,35 : Le **PÈRE** aime le Fils et il a tout remis en sa main.

Jean 4,21 : Jésus lui dit : « Crois-moi, femme, l'heure vient où ce n'est ni sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le **PÈRE**.

Jean 4,23 : Mais l'heure vient, elle est là, où les vrais adorateurs adoreront le **PÈRE** en esprit et en vérité ; tels sont, en effet, les adorateurs que cherche le **PÈRE**.

Jean 5,17 : Mais Jésus leur répondit : « Mon **PÈRE**, jusqu'à présent, est à l'œuvre et moi aussi je suis à l'œuvre. »

Jean 5,18 : Dès lors, les Juifs n'en cherchaient que davantage à le faire périr, car non seulement il violait le shabbat, mais encore il appelait Dieu son propre **PÈRE**, se faisant ainsi l'égal de Dieu.

Jean 5,19 : Jésus reprit la parole et leur dit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, mais seulement ce qu'il voit faire au **PÈRE** : car ce que fait le **PÈRE**, le Fils le fait pareillement. »

Jean 5,20 : C'est que le **PÈRE** aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait ; il lui montrera des œuvres plus grandes encore, de sorte que vous serez dans l'étonnement.

Jean 5,21 : Comme le **PÈRE**, en effet, relève les morts et les fait vivre, le Fils lui aussi fait vivre qui il veut.

Jean 5,22-23 : Le **PÈRE** ne juge personne, il a remis tout jugement au Fils, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le **PÈRE**. Celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas non plus le **PÈRE** qui l'a envoyé.

Jean 5,26 : Car, comme le **PÈRE** possède la vie en lui-même, ainsi a-t-il donné au Fils de posséder la vie en lui-même.

Jean 5,36 : Or je possède un témoignage qui est plus grand que celui de Jean : ce sont les œuvres que le **PÈRE** m'a données à accomplir ; je les fais et ce sont elles qui portent à mon sujet témoignage que le **PÈRE** m'a envoyé.

Jean 5,37 : Le **PÈRE** qui m'a envoyé, lui-même porte témoignage à mon sujet. Mais jamais vous n'avez ni écouté sa voix ni vu ce qui le manifestait.

Jean 5,43 : Je suis venu au nom de mon **PÈRE**, et vous refusez de me recevoir. Qu'un autre vienne en son propre nom, celui-là vous le recevrez !

Jean 5,45 : Ne pensez pas que ce soit moi qui vous accuserai devant le **PÈRE** : votre accusateur, c'est Moïse en qui vous avez mis vos espoirs.

Jean 6,27 : Il faut vous mettre à l'œuvre pour obtenir non pas cette nourriture périssable, mais la nourriture qui demeure en vie éternelle, celle que le Fils de l'homme vous donnera, car c'est lui que le **PÈRE**, qui est Dieu, a marqué de son sceau.

Jean 6,32 : Mais Jésus leur dit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain du ciel, mais c'est mon **PÈRE** qui vous donne le véritable pain du ciel. »

Jean 6,37 : Tous ceux que le **PÈRE** me donne viendront à moi, et celui qui vient à moi, je ne le rejeterai pas.



**Deuxième jour**

Continuons notre manducation de la Parole qui est une nourriture pour notre âme, ressentons le baume de ce beau nom de **PÈRE**. Vous pouvez garder un verset et vous le remémorer tout au long du jour, comme un diamant qu'on tourne vers le soleil et qui inépuisablement diffracte la lumière en millions de couleurs.

Jean 6,40 : Telle est en effet la volonté de mon **PÈRE** : que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle, et moi, je le ressusciterai au dernier jour.

Jean 6,44 : Nul ne peut venir à moi si le **PÈRE** qui m'a envoyé ne l'attire, et moi je le ressusciterai au dernier jour.

Jean 6,45 : Dans les Prophètes il est écrit : Tous seront instruits par Dieu. Quiconque a entendu ce qui vient du **PÈRE** et reçoit son enseignement vient à moi.

Jean 6,46 : C'est que nul n'a vu le **PÈRE**, si ce n'est celui qui vient de Dieu. Lui, il a vu le **PÈRE**.

Jean 6,57 : Et comme le **PÈRE** qui est vivant m'a envoyé et que je vis par le **PÈRE**, ainsi celui qui me mangera vivra par moi.

Jean 6,65 : Il ajouta : C'est bien pourquoi je vous ai dit : « Personne ne peut venir à moi si cela ne lui est donné par le **PÈRE**. »

Jean 8,18 : Je me rends témoignage à moi-même, et le **PÈRE** qui m'a envoyé me rend témoignage lui aussi.

Jean 8,19 : Ils lui dirent alors : « Ton **PÈRE**, où est-il ? » Jésus répondit : « Vous ne me connaissez pas et vous ne connaissez pas mon **PÈRE** ; si vous m'aviez connu, vous auriez aussi connu mon **PÈRE**. »

Jean 8,27 : Ils ne comprirent pas qu'il leur avait parlé du **PÈRE**.

Jean 8,28 : Jésus leur dit alors : « Lorsque vous aurez élevé le Fils de l'homme, vous connaîtrez que Je Suis et que je ne fais rien de moi-même : je dis ce que le **PÈRE** m'a enseigné. »

Jean 8,38 : Moi, je dis ce que j'ai vu auprès de mon **PÈRE**, tandis que vous, vous faites ce que vous avez entendu auprès de votre père ! »

Jean 8,39 : Ils ripostèrent : « Notre père, c'est Abraham. » Jésus leur dit : « Si vous êtes enfants d'Abraham, faites donc les œuvres d'Abraham. »

Jean 8,41 : Mais vous, vous faites les œuvres de votre père. » Ils lui répliquèrent : « Nous ne sommes pas nés de la prostitution ! Nous n'avons qu'un seul **PÈRE**, Dieu ! »

Jean 8,42 : Jésus leur dit : « Si Dieu était votre **PÈRE**, vous m'auriez aimé, car c'est de Dieu que je suis sorti et que je viens ; je ne suis pas venu de mon propre chef, c'est Lui qui m'a envoyé.

1 Jean 1,2 : Car la vie s'est manifestée, et nous avons vu et nous rendons témoignage et nous vous annonçons la vie éternelle, qui était tournée vers le **PÈRE** et s'est manifestée à nous.

1 Jean 1,3 : Ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, à vous aussi, afin que vous aussi vous soyez en communion avec nous. Et notre communion est communion avec le **PÈRE** et avec son Fils Jésus Christ.

1 Jean 2,1 : Mes petits enfants, je vous écris cela pour que vous ne péchiez pas. Mais si quelqu'un vient à pécher, nous avons un défenseur devant le **PÈRE**, Jésus Christ, qui est juste.

1 Jean 2,14 : Je vous l'ai donc écrit, mes petits enfants : « Vous connaissez le **PÈRE**. » Je vous l'ai écrit, pères : « Vous connaissez celui qui est dès le commencement. » Je vous l'ai écrit,

jeunes gens : « Vous êtes forts, et la parole de Dieu demeure en vous, et vous êtes vainqueurs du Mauvais. »

1 Jean 2,15 : N'aimez pas le monde ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du **PÈRE** n'est pas en lui,

1 Jean 2,16 : Puisque tout ce qui est dans le monde – la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, et la confiance orgueilleuse dans les biens – ne provient pas du **PÈRE**, mais provient du monde.

1 Jean 2,22 : Qui est le menteur, sinon celui qui nie que Jésus est le Christ ? Voilà l'antichrist, celui qui nie le **PÈRE** et le Fils.

1 Jean 2,23 : Quiconque nie le Fils n'a pas non plus le **PÈRE** ; qui confesse le Fils a le **PÈRE**, aussi.

1 Jean 2,24 : Pour vous, que le message entendu dès le commencement demeure en vous. S'il demeure en vous, le message entendu dès le commencement, vous aussi, vous demeurerez dans le Fils et dans le **PÈRE**.

1 Jean 3,1 : Voyez de quel grand amour le **PÈRE** nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu ; et nous le sommes ! Voilà pourquoi le monde ne peut pas nous connaître : il n'a pas découvert Dieu.

1 Jean 4,14 : Et nous, nous témoignons, pour l'avoir contemplé, que le **PÈRE** a envoyé son Fils comme Sauveur du monde.

2 Jean 1,3 : Avec nous seront grâce, miséricorde, paix, qui nous viennent de Dieu le **PÈRE**, et de Jésus Christ, le Fils du **PÈRE**, dans la vérité et l'amour.

2 Jean 1,4 : J'ai éprouvé une très grande joie à trouver de tes enfants qui marchent dans la voie de la vérité, selon le commandement que nous avons reçu du **PÈRE**.

2 Jean 1,9 : Quiconque va trop avant et ne demeure pas dans la doctrine du Christ n'a pas Dieu. Celui qui demeure dans la doctrine, il a, lui, et le **PÈRE** et le Fils.

Jude 1,1 : Jude, serviteur de Jésus Christ, frère de Jacques, à ceux qui sont appelés, qui sont aimés de Dieu le **PÈRE** et gardés pour Jésus Christ.

Apocalypse 1,6 : Qui a fait de nous un royaume, des prêtres pour Dieu son **PÈRE**, à lui gloire et pouvoir pour les siècles des siècles. Amen.

Apocalypse 2,28 : De même que moi aussi j'en ai reçu pouvoir de mon **PÈRE**, et je lui donnerai l'étoile du matin.

Apocalypse 3,5 : Ainsi le vainqueur portera-t-il des vêtements blancs ; je n'effacerai pas son nom du livre de vie, et j'en répondrai devant mon **PÈRE** et devant ses anges.

Apocalypse 3,21 : Le vainqueur, je lui donnerai de siéger avec moi sur mon trône, comme moi aussi j'ai remporté la victoire et suis allé siéger avec mon **PÈRE** sur son trône.

Apocalypse 14,1 : Et je vis : L'agneau était debout sur la montagne de Sion, et avec lui les cent quarante-quatre mille qui portent son nom et le nom de son **PÈRE** écrits sur leurs fronts.

### Troisième jour

« Et nous, nous témoignons, pour l'avoir contemplé, que le **PÈRE** a envoyé son Fils comme Sauveur du monde. » (1 Jn 4, 14)

De quelle contemplation saint Jean parle-t-il ? Sans doute du visage de Jésus quand il parle du Père. Le Père est tellement visible sur le visage du Fils. Jean l'a contemplé dans les œuvres du Fils. La bonté, la bienveillance, la tendresse, la délicatesse, la compassion que les disciples voient se manifester en Jésus sont celles du Père. Les paroles d'amour, la façon que Jésus a de leur parler de son Père, éveillent en eux le besoin de voir le Père. De contempler Celui qu'il contemple. Ils savent de par leur éducation que nul ne peut voir Dieu sans mourir. Mais leur désir a grandi, il est devenu intense. Ils savent que Jésus est Dieu, sans pouvoir se l'avouer. Alors Philippe s'écrie, comme quelqu'un qui n'en peut plus d'attendre : Montre-nous le Père et cela nous suffit ! Et Jésus de répondre ces incroyables paroles : « Qui m'a vu a vu le Père. »

Un de mes amis, grand mystique et homme très simple, très humain et très humble, est mort cliniquement trois fois pendant une journée entière où il a visité le Ciel. Un autre ami lui a demandé : comment est Dieu ? Il a répondu simplement, comme une évidence que tout le monde devrait connaître : Il n'a qu'un seul visage, c'est celui de Jésus ! Nous ne verrons pas d'autre visage de Dieu au Ciel !

Nous étions un peu déconcertés parce que nous avons des représentations toutes faites de la Trinité et, tout en sachant qu'elles sont fausses, nous avons inconsciemment l'image du Père comme d'un vieillard à la barbe blanche, alors qu'un homme, quand il devient père, a autour de la trentaine. Nous verrons le Père au travers du visage du Fils dans l'ivresse de l'Esprit. Mais là encore, nous faisons preuve d'imagination alors que nos sens, nos perceptions seront tout autres dans l'autre monde et que nous serons nous-mêmes participants de la vie trinitaire. C'est ce qui m'agace quand on parle de la vision béatifique, parce que nous pouvons comprendre cette notion théologique dans un sens qui nous rendrait comme spectateurs de Dieu. La vision est appropriation par le regard. Dès cette terre nous savons que nous devenons ce que nous contemplons.

Si Jésus est la parfaite image du Père, qu'avons-nous à craindre d'un tel Dieu ? Il n'est pas un œil dans un triangle qui nous espionnerait en permanence et noterait dans son grand livre toutes nos fautes pour nous les faire payer un jour. Le regard du Père doit remplacer le regard que nos pères et leurs substituts ont eu sur nous tout au long de notre vie. « Le Père ne juge personne » dit Jésus. Le Père a remis le jugement au Fils. Qu'aurions-nous à craindre d'un juge qui s'est fait l'avocat de ses bourreaux ? « Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. »

#### **Quatrième jour**

Abba ! Père ! Saint Jean enseigne des Juifs, disciples du philosophe mystique juif Philon d'Alexandrie. Le Prologue en est une preuve flagrante. Ces Juifs hellénistiques ne connaissent pas l'hébreu ni l'araméen. Ils lisent la Bible et la commentent en grec. C'est sans doute pour cela que Jean n'emploie pas le terme *abba* pour parler du Père. Mais il est maintenant établi que ce fut l'usage dans les communautés judéo-chrétiennes. S'il devait y avoir une nouvelle révision du Notre Père, je souhaiterais vivement que la prière dominicale commence par le mot *abba*, « Abba, Père qui es aux Cieux ». Pour ma part, je n'ai pas sauté de joie quand on a modifié la demande : « Ne nous soumet pas à la tentation. » Cette formule était devenue insupportable à certains mais elle est juste : Dieu nous soumet à la tentation comme il a soumis Abraham et Job à la tentation. La tentation est un test, une épreuve qui doit fortifier, solidifier ce qui a été opéré dans l'âme, comme l'or est soumis au creuset du feu. Ceux qui ont peur de la tentation craignent d'y succomber et de s'exposer à

la condamnation. C'est mal connaître Dieu, le Père que Jésus nous dévoile. Celui qui succombe doit se relever et faire confiance à Celui dont le « métier » est de pardonner.

Dieu le Père est en quête de l'homme comme l'écrivait si bien saint Jean-Paul II :

« En Jésus Christ, Dieu ne parle pas seulement à l'homme mais il le recherche. L'Incarnation du Fils de Dieu en témoigne : Dieu recherche l'homme. Jésus parle de cette recherche comme des retrouvailles de la brebis perdue (cf. Lc 15, 1-7). C'est une recherche qui naît au cœur même de Dieu et qui a son point culminant dans l'Incarnation du Verbe. Si Dieu va à la recherche de l'homme, créé à son image, à sa ressemblance, il le fait parce qu'il l'aime éternellement dans le Verbe, et il veut l'élever dans le Christ à la dignité de fils adoptif. Dieu recherche donc l'homme, qui lui appartient d'une manière particulière, autrement que toute autre créature. L'homme appartient à Dieu parce qu'il a été choisi par amour : c'est dû par son Cœur de Père que Dieu recherche l'homme. »

La réponse de l'homme à cette quête de Dieu c'est quand il peut l'appeler du fond de son cœur humain et spirituel « Abba », Papa. Nous en trouvons un écho dans les Epîtres de Paul.

Romains 8,15 : Vous n'avez pas reçu un esprit qui vous rende esclaves et vous ramène à la peur, mais un Esprit qui fait de vous des fils adoptifs et par lequel nous crions : Abba, Père.

Galates 4,6 : Fils, vous l'êtes bien : Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils, qui crie : Abba Père !

Sous l'impulsion de l'Esprit Saint nous sommes mus par une force amoureuse qui nous pousse dans les bras du Père que nous pouvons appeler Abba. Un papa fait des câlins à son enfant, qui peut se blottir contre lui et recevoir de lui force et tendresse.

### **Cinquième jour**

Dieu est amour

Saint Jean-Paul II nous a invités à consacrer l'année préparatoire au Jubilé, à la recherche du Père et à la réception théologique de la vertu de charité, l'amour.

« La religion qui a son origine dans le mystère de l'Incarnation rédemptrice est la religion dans laquelle on « demeure dans le Cœur de Dieu », dans laquelle on participe à sa vie intime. Saint Paul en parle dans le passage cité au début : « Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils qui crie : Abba, Père! » (Ga 4, 6). L'homme élève sa voix, comme le Christ s'adressait « avec une violente clameur et des larmes » (He 5, 7) à Dieu, spécialement à Gethsémani et sur la Croix : l'homme crie vers Dieu comme le Christ a crié, et il témoigne ainsi qu'il participe à sa filiation par l'Esprit Saint. L'Esprit Saint, que le Père a envoyé au nom de son Fils, fait en sorte que l'homme participe à la vie intime de Dieu. Il fait en sorte que l'homme soit aussi fils, à la ressemblance du Christ, et héritier des biens qui constituent la part du Fils (cf. Ga 4, 7). C'est en cela que consiste la religion de la « vie au cœur de Dieu », à laquelle l'Incarnation du Fils de Dieu donne naissance. L'Esprit Saint, qui sonde les profondeurs de Dieu (cf. 1 Co 2, 10), nous introduit, nous les hommes, dans cette profondeur en vertu du sacrifice du Christ. » (Jean-Paul II, Tertio Millenio Adveniente)

Préparation au Jubilé de l'an 2000

« L'année 1999, troisième et dernière année préparatoire, servira à élargir les horizons des croyants selon la perspective même du Christ : la perspective du « Père qui est aux cieux » (cf. Mt 5, 45), par qui il a été envoyé et vers qui il est retourné (cf. Jn 16, 28).

« La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul véritable Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ » (Jn 17, 3). Toute la vie chrétienne est comme un grand pèlerinage vers la maison du Père, dont on retrouve chaque jour l'amour inconditionnel pour toutes les créatures humaines, et en particulier pour le « fils perdu » (cf. Lc 15, 11-32). Ce pèlerinage concerne la vie intérieure de chaque personne, il implique la communauté croyante et enfin inclut l'humanité entière.

Le Jubilé, centré sur la figure du Christ, devient ainsi un grand acte de louange du Père : « Béni soit le Dieu et Père de Notre Seigneur Jésus Christ, qui nous a bénis par toutes sortes de bénédictions spirituelles, aux cieux, dans le Christ. C'est ainsi qu'Il nous a élus en Lui, dès avant la fondation du monde, pour être saints et immaculés en sa présence, dans l'amour. » (Ép 1, 3-4).

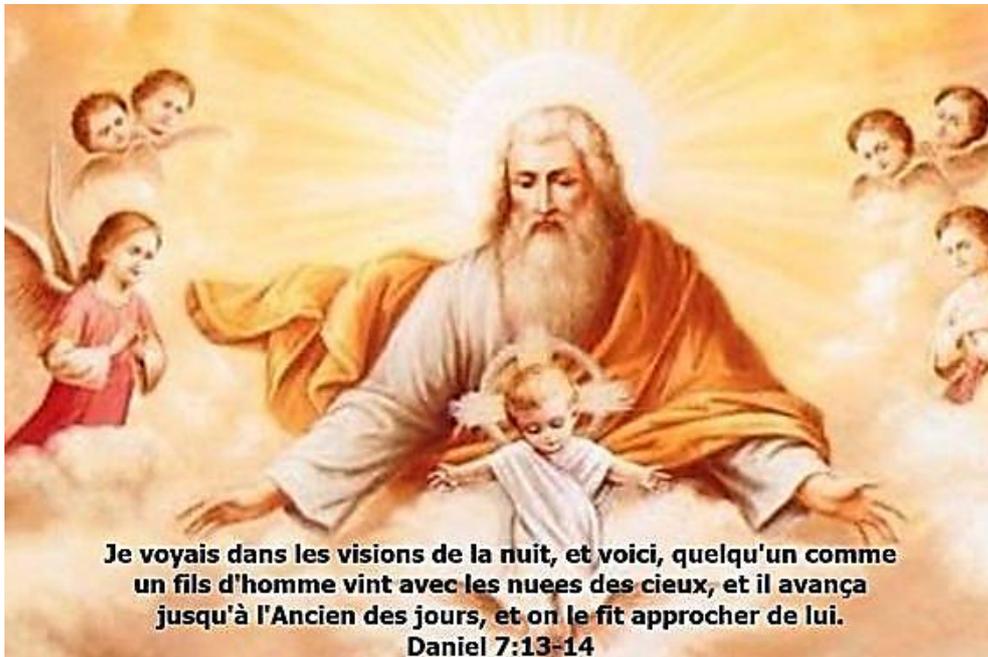
En cette troisième année, le sens du « cheminement vers le Père » devra nous pousser tous à parcourir, dans l'adhésion au Christ, Rédempteur de l'homme, un itinéraire de conversion authentique, qui comprend un aspect « négatif » de libération du péché, et un aspect « positif » de choix du bien, exprimé par les valeurs éthiques comprises dans la loi naturelle confirmée par l'Évangile. C'est dans ce cadre qu'il convient de redécouvrir et de célébrer avec ferveur le sacrement de la Pénitence, dans son sens le plus profond. L'annonce de la conversion comme exigence indispensable de l'amour chrétien a une importance particulière dans la société actuelle, où les fondements mêmes d'une conception éthique de l'existence humaine semblent souvent perdus de vue.

Il conviendra donc spécialement cette année de mettre en relief la vertu théologale de la charité, en se rappelant l'affirmation synthétique et saisissante de la Première Lettre de Jean : « Dieu est amour » (4, 8 et 16). La charité, avec son double visage d'amour pour Dieu et pour les frères, est la synthèse de la vie morale du croyant. Elle a en Dieu sa source et son aboutissement. »

### **Sixième jour**

Au sein de la Trinité, l'amour dont les personnes s'aiment suppose une kénose, terme grec qui nous vient de l'hymne des Philippiens. « Il s'anéantit lui-même. » (Ph 2, 7) Il n'y a pas d'amour divin sans l'anéantissement de soi-même dans un don qui soit parfait. C'est en donnant qu'on se reçoit et plus le don est parfait et plus la manifestation de ce que nous sommes est parfaite.

Nous sommes conditionnés par des siècles d'histoire de l'art où le Père est un Vieillard assis sur son trône, au fond de son palais de cristal. Les visions apocalyptiques ont beaucoup influencé ces représentations. Particulièrement celle du prophète Daniel.



« Je regardais, lorsque des trônes furent installés et un Vieillard s'assit : son vêtement était blanc comme de la neige, la chevelure de sa tête, comme de la laine nettoyée ; son trône était en flammes de feu, avec des roues en feu ardent. Un fleuve de feu coulait et sortait de devant lui. Mille milliers le servaient ; dix mille myriades se tenaient devant lui. Le tribunal siégea, et des livres furent ouverts. Je regardais ; alors, à cause du bruit des paroles monstrueuses que proférait la corne... je regardais, lorsque la bête fut tuée et son corps abattu, et elle fut livrée à l'embrasement du feu. Quant au reste des bêtes, on fit cesser leur souveraineté et une prolongation de vie leur fut donnée jusqu'à une date et un moment déterminés. Je regardais dans les visions de la nuit, et voici qu'avec les nuées du ciel venait comme un Fils d'Homme ; il arriva jusqu'au Vieillard, et on le fit approcher en sa présence. Et il lui fut donné souveraineté, gloire et royauté : les gens de tous peuples, nations et langues le servaient. Sa souveraineté est une souveraineté éternelle qui ne passera pas, et sa royauté, une royauté qui ne sera jamais détruite. » (Dn 7, 9-14)

Cette image du Vieillard, de l'Ancien des jours, est bien ancrée en nous. Mais le Père ne pratique pas l'art d'être grand-père. Il est important non pas de se faire une image mais de le ressentir par le Fils et dans l'Esprit.

Pour moi c'est clair, le Père a souffert en se séparant du Fils, il a participé aux souffrances de son humanité et particulièrement pendant la Passion. Un théologien, un jour, a ri de mes propos, de ma compassion pour le Père, en me disant que je ne connaissais rien à la théologie trinitaire. Pour la scholastique, Dieu est impassible. La souffrance étant une altération, un changement, il était impossible que Dieu connaisse la moindre altération. Il m'a troublée mais pas longtemps, car je trouvais inadmissible que Dieu assiste en spectateur imperturbable à la Passion de son Fils. Ce Dieu impassible c'est l'Être qui est au-dessus de

tout être, l'Être suressentiel. Mais Dieu s'est manifesté dans la Trinité. D'autres théologiens plus mystiques que philosophes m'ont donné raison. Ce qui arrive dans une des Personnes de la Trinité arrive aux deux autres. C'est mon langage, je ne connais pas le vocabulaire théologique qui l'affirme. Un rabbin parlait à la télévision du « sacrifice » d'Isaac, de la ligature d'Isaac, comme on le dit dans la tradition hébraïque. Et il lança une pique antichrétienne en disant : il n'y a que les chrétiens pour penser que Dieu a sacrifié son Fils. Il aurait raison si Jésus n'était pas Dieu et qu'il n'y avait pas une seule volonté dans la Trinité. La décision de l'Incarnation est commune et c'est seulement dans son humanité que Jésus, à l'agonie, peut dire : « Que ta volonté soit faite et non la mienne. » Avant la Passion il a pu dire : « On ne me prend pas ma vie, c'est moi qui la donne. » Il exprimait ainsi la volonté unique de la Trinité.

### La kénose intra-trinitaire



### Septième jour

Ce n'est pas un hasard si l'Évangile de Jean est à la fois l'Évangile de l'Amour et l'Évangile du Père. Je vous invite à méditer et à assimiler ces paroles que j'ai choisies dans l'Évangile de Jean, particulièrement celles que j'ai mises en bleu, qu'il faut apprendre cœur.

Jean 13,35 : A ceci tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples : si vous avez de l'amour les uns pour les autres.

Comme clef de lecture, nous pouvons retenir le plan de salut de Dieu : il est amour, il aime les hommes jusqu'à l'extrême, il désire venir habiter en eux, c'est un amour trinitaire.

Jean 15,9 : **Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Demeurez en mon amour.**

Jean 15,10 : Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez en mon amour, comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père et je demeure en son amour.

Jean 15,13 : Nul n'a plus grand amour que celui-ci : donner sa vie pour ses amis.

Jean 17,26 : Je leur ai fait connaître ton nom et je le leur ferai connaître, pour que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux et moi en eux.

Jean 3,16 : **Dieu, en effet, a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils, son unique, pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas mais ait la vie éternelle.**

Jean 3,35 : Le Père aime le Fils et il a tout remis en sa main.

Jean 5,20 : C'est que le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait ; il lui montrera des œuvres plus grandes encore, de sorte que vous serez dans l'étonnement.

Jean 8,42 : Jésus leur dit : « Si Dieu était votre père, vous m'auriez aimé, car c'est de Dieu que je suis sorti et que je viens ; je ne suis pas venu de mon propre chef, c'est Lui qui m'a envoyé. »

Jean 10,17 : Le Père m'aime parce que je me dessaisis de ma vie pour la reprendre ensuite.

Jean 13,1 : **Avant la fête de la Pâque, Jésus sachant que son heure était venue, l'heure de passer de ce monde au Père, lui, qui avait aimé les siens qui sont dans le monde, les aima jusqu'à l'extrême.**

Jean 13,34 : Je vous donne un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres. Comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres.

Jean 14,15 : Si vous m'aimez, vous vous appliquerez à observer mes commandements.

Jean 14,21 : Celui qui a mes commandements et qui les observe, celui-là m'aime : or celui qui m'aime sera aimé de mon Père et, à mon tour, moi je l'aimerai et je me manifesterai à lui.

Jean 14,23 : **Jésus lui répondit : « Si quelqu'un m'aime, il observera ma parole, et mon Père l'aimera ; nous viendrons à lui et nous établirons chez lui notre demeure. »**

Jean 14,28 : Vous l'avez entendu, je vous ai dit : Je m'en vais et je viens à vous. Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais au Père, car le Père est plus grand que moi.

Jean 14,31 : Mais de la sorte le monde saura que j'aime mon Père et que j'agis conformément à ce que le Père m'a prescrit. Levez-vous, partons d'ici !

Jean 15,9 : Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés ; demeurez dans mon amour.

Jean 15,12 : **Voici mon commandement : aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés.**

Jean 15,13 : Nul n'a d'amour plus grand que celui qui se dessaisit de sa vie pour ceux qu'il aime.

Jean 15,17 : Ce que je vous commande, c'est de vous aimer les uns les autres.

Jean 16,27 : **Car le Père lui-même vous aime parce que vous m'avez aimé et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu.**

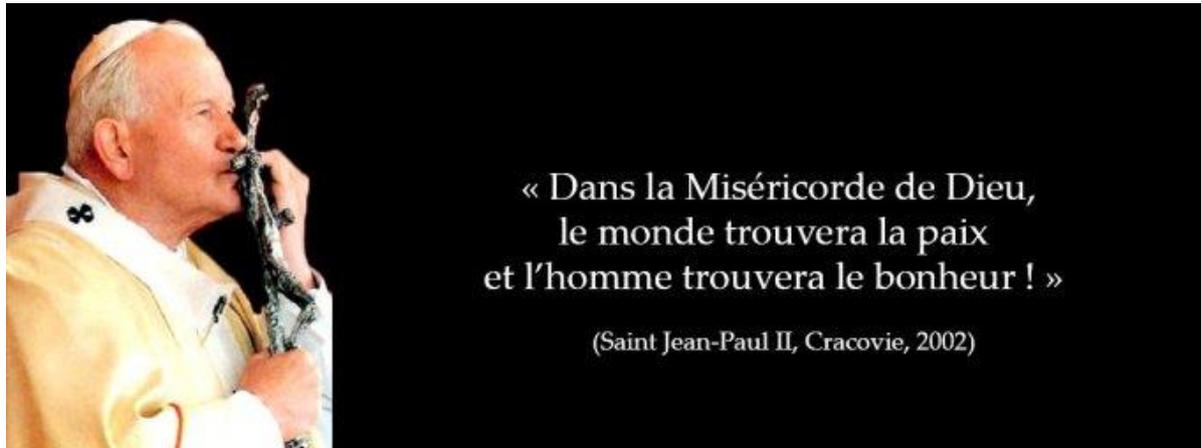
Jean 17,23 : Moi en eux comme toi en moi, pour qu'ils parviennent à l'unité parfaite et qu'ainsi le monde puisse connaître que c'est toi qui m'as envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé.

Jean 17,24 : Père, je veux que là où je suis, ceux que tu m'as donnés soient eux aussi avec moi, et qu'ils contemplent la gloire que tu m'as donnée, car tu m'as aimé dès avant la fondation du monde.

Jean 17,26 : Je leur ai fait connaître ton nom et je le leur ferai connaître encore, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux.

Jean 19,26 : Voyant ainsi sa Mère et près d'elle le disciple qu'il aimait, Jésus dit à sa Mère :  
« Femme, voici ton fils. »

## Troisième semaine

**Premier Jour**

## Un changement de paradigme dans l'Église

L'enseignement de l'Église évolue dans le temps au fur et à mesure que nous nous rapprochons de la seconde venue du Christ. Elle discerne les temps et les moments. Elle n'apporte pas de nouveauté, mais développe l'intelligence des Écritures, explicite les dogmes et peut proclamer de nouveaux dogmes.

Jamais elle ne renie la Tradition, mais guidée par l'Esprit elle ne demeure pas enfermée dans la Tradition, ce qui serait une idolâtrie qui la rendrait stérile. L'Église n'est pas traditionaliste, elle est traditionnelle tout en demeurant ouverte. C'est une grande différence avec l'Église orthodoxe.

Qu'est-ce qu'un paradigme ? C'est un ensemble de concepts qui constitue un modèle, une référence pour la pensée. Le paradigme médiéval s'est forgé au cours des siècles et repose sur le jugement et la crainte, la peur de la condamnation et de l'enfer, la souffrance du peuple et du Christ. Nous ne sommes sortis de ce paradigme que lentement et presque sans nous en rendre compte pour entrer dans le paradigme de la miséricorde. La miséricorde est, bien entendu, présente chez les Pères de l'Église, surtout chez saint Augustin mais pas en tant que paradigme. Car sa doctrine du salut exclut la grande majorité des hommes et sera encore amplifiée chez Thomas d'Aquin : la grande masse des damnés, la prédestination au salut ou à la damnation. Elle est présente chez saint Bernard et l'école cistercienne, mais surtout chez les mystiques. La miséricorde se développera dans la mystique du Cœur. Le cœur du cœur de l'Évangile de saint Jean c'est le Cœur transpercé du Christ. Dieu n'est qu'un Cœur et un Cœur blessé d'amour. Cœur de Jésus et Cœur de Marie, unis dans une même blessure d'amour. C'est en suivant cette piste de la dévotion « eucharistique » au Cœur de Jésus et dans le développement de la mariologie que s'opère le lent changement de paradigme. C'est cette piste qu'il faut suivre pour comprendre l'enseignement de saint Jean-Paul II et de ses successeurs sur la miséricorde.

Les orthodoxes disent qu'il y a pas de sens à vénérer une partie du corps du Christ, pourquoi le cœur plutôt que le nez ou les yeux ? Le cœur est le résumé de la personne et c'est toute la personne du Christ et de son Père que nous révèle le Sacré-Cœur.

Saint Bernard avait une dévotion à la plaie du côté où il voyait le creux du rocher où venait se nicher la colombe du Cantique. On pourrait dire que les saints ont progressé de la plaie du côté jusqu'à l'intime du cœur.

Les traditionalistes ne supportent pas sainte Thérèse de Lisieux, sainte Faustine et le pape Jean-Paul II. Pourquoi ? Parce qu'ils restent fidèles à l'ancien paradigme dont la caricature a été le jansénisme. Ils craignent que l'avènement d'un nouveau paradigme soit une trahison de la Tradition.

Cette révolution d'amour a commencé avec le Concile de Trente et la floraison mystique qui l'a suivi. De même que l'épanouissement de la miséricorde au cœur de l'Église s'est manifesté après le Concile Vatican II.

Nous ne pouvons pas citer tous les mystiques qui ont contribué à ce bienheureux cheminement. Mais pour stimuler votre recherche, nous citerons les grands jalons en commençant par saint Bonaventure qui eut le premier la révélation du Sacré-Cœur lors d'une apparition de la Vierge. Il parle de la plaie du côté :

« Établissez votre demeure dans la pierre. Or, la pierre, c'est Jésus-Christ. Établissez-vous en lui ; qu'il soit le terme de vos pensées, l'objet de vos affections. Jacob, dans le désert, se reposa sur la pierre et s'endormit ; et, dans son sommeil, il vit le ciel ouvert ; il conversa avec les anges, il fut béni du Seigneur... Soyez comme la colombe qui établit son nid au plus profond du creux de la pierre. Si Jésus-Christ est la pierre, le creux de la pierre où l'âme religieuse doit se réfugier, c'est la plaie du côté de Jésus-Christ. N'est-ce pas à cet asile choisi que le divin Époux appelle l'âme religieuse, quand il lui dit dans le Cantique : « Lève-toi, ma colombe, mon amie, mon épouse, hâte-toi de venir dans les ouvertures du rocher, dans les profondeurs « de la pierre » !<sup>1</sup> Le divin Époux parle des creux multiples de la pierre, mais il parle aussi de la grotte profonde. Il y a, dans sa chair, de nombreuses blessures et il y a la plaie de son côté. Celle-là mène à son cœur et c'est là qu'il appelle l'âme dont il a fait son épouse. Il lui a tendu les bras, il lui a ouvert son côté et son cœur, pour qu'elle vienne s'y cacher. »

## Deuxième jour

La dévotion au Sacré-Cœur est née dans le milieu franciscain avec l'amour de la Croix que prêchait saint François. Sa stigmatisation ne fait que renforcer cette dévotion qui, en fait, est dynamique. Elle présente une progression de l'amour, comme chez tous les mystiques où on passe de l'anéantissement où les cinq plaies peu à peu s'unissent, à un amour de plus en plus fort jusqu'aux délices du cœur. Et sainte Claire est la première femme de l'histoire à avoir eu la révélation du Sacré-Cœur, délice de tous les saints.

Prière de Sainte Claire d'Assise à la Plaie de la main gauche de Notre Seigneur Jésus-Christ :  
 « Louange et gloire à toi, très doux Seigneur Jésus-Christ, pour la très sainte Plaie de ta main gauche. Par cette Plaie sacrée, aie pitié de moi ; tout ce qui te déplaît en moi, daigne le transformer ; donne-moi de vaincre tes ennemis ; que, par ta force, je puisse les terrasser. Par ta très douce mort, délivre-moi de tous les dangers de la vie présente et de la vie future, et rends-moi digne de la gloire de ton Royaume. Amen. »

Prière de Sainte Claire d'Assise à la Plaie du pied droit de Notre Seigneur Jésus-Christ :

---

<sup>1</sup> Cant., xlv, 13-14

« Louange et gloire à toi, très doux Seigneur Jésus-Christ, pour la très sainte Plaie de ton pied droit. Par cette Plaie sacrée, accorde-moi de faire pénitence pour mes péchés. Par ta très douce mort, je t'en supplie : garde ta servante jour et nuit dans ta volonté, arrache-moi aux malheurs de l'âme et du corps, reçois mon âme au jour du jugement dans ta foi et ta miséricorde et conduis-moi aux joies éternelles. Amen. »

Prière de Sainte Claire d'Assise à la Plaie du côté de Notre Seigneur Jésus-Christ :

« Louange et gloire à toi, très bon Seigneur Jésus-Christ, pour la très sainte Plaie de ton côté. Par cette Plaie sacrée, par l'immensité de l'amour que tu as manifesté à Longin autrefois, et maintenant encore à nous tous, par ton côté ouvert, je t'en prie très bon Jésus, toi qui m'as purifiée par le baptême de toutes les tâches originelles, délivre-moi de tout mal passé, présent et futur, par ton Sang très précieux encore offert et versé aujourd'hui sur toute la terre. Par ta mort très amère, donne-moi la grâce d'une foi droite, d'une ferme espérance et d'une charité parfaite. Que je t'aime de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes forces ; fortifie-moi dans le bien, donne-moi une persévérance virile à ton service, afin que je puisse te plaire parfaitement maintenant et toujours. Amen.

V- Que les cinq très saintes Plaies de Dieu

R- Soient un remède à mes blessures.

V- Par tes cinq très saintes Plaies, ô Christ

R- Délivre-moi de mes péchés.

V- Par tes cinq très saintes Plaies, ô Christ

R- Donne-nous la Paix.

Prions : Dieu Tout-Puissant et Éternel, tu as racheté le genre humain par les cinq Plaies de ton Fils Jésus-Christ, notre Seigneur ; donne à celles qui te supplient en vénérant chaque jour ces Plaies, d'échapper, par les mérites de ton Sang précieux, à la mort subite et à la mort éternelle. Par Jésus, le Christ, notre Seigneur. Amen.

## Troisième jour



La dévotion à la Passion de Jésus, au Crucifix, aux saintes Plaies va marquer pour toujours le christianisme occidental. Elle est le fruit de l'école franciscaine et elle culminera dans cette fameuse déclaration de Jésus : « Voici ce Cœur qui a tellement aimé les hommes. » Formulation johannique s'il en est ! Dieu confirmera ce charisme de l'Église catholique en accordant le charisme de la stigmatisation, cette conformation à l'Amour rédempteur dans la chair du Christ. Le docteur Imbert-Goubert, dans les années 50, recensait 400 cas de stigmatisation depuis saint François. Il y en eut bien d'autres depuis et le XX<sup>ème</sup> siècle a été marqué par la vénérable Marthe Robin et le saint Padre Pio. Aujourd'hui, je suis témoin que

les cas de stigmatisation se multiplient, certains sont publics et font l'objet d'enquêtes de la part de l'Église, d'autres sont anonymes et cachés, j'en compte parmi mes amis.

Ils peuvent faire l'objet d'une vénération exagérée, car le but est de témoigner de l'amour de Dieu en cette période critique de l'histoire et non de donner un spectacle aux amateurs de phénomènes extraordinaires (la foi n'en a pas besoin) ou renforcer une piété doloriste. Je le redis, la douleur est intimement liée à la fruition de l'amour, à une ineffable jouissance que seul connaît le mystique.

Après sainte Claire viennent saint Antoine de Padoue dont la dévotion au Cœur de Jésus demeure assez ignorée alors qu'elle était forte, et le grand théologien franciscain saint Bonaventure. Cela vaut la peine de le citer un peu longuement. Je le ferai à partir d'une synthèse d'un ouvrage de Barenton.

« 1° L'amour de Jésus crucifié est l'unique voie qui conduit au ciel.

Quand nous parlons de cet amour de Jésus qui est l'unique voie vers le ciel, nous l'entendons dans le sens exposé plus haut. Nous ne voulons pas dire seulement qu'il faut aimer Jésus pour aller au ciel, nous voulons dire surtout qu'il faut vivre, en notre cœur, l'amour dont vécut le Cœur de Jésus. C'est cet amour qui est, d'après le séraphique Docteur, l'unique chemin qui conduit au ciel.

Voici à ce sujet les enseignements précis, formulés dans l'itinéraire de l'âme à Dieu. Il y parle du chemin qui conduit à la paix promise par l'Évangile.

À l'exemple du bienheureux Père saint François, écrit-il, avec une âme haletante, je recherchais cette paix (évangélique), moi pécheur, qui, le septième depuis sa mort, lui succède dans la charge de Ministre Général des Frères. Or, il arriva, par la permission divine, que, à l'époque de l'année où l'on célèbre son trépas, la trente-troisième année, je me retirai sur l'Alverne comme vers un lieu de repos pour y trouver cette paix de l'esprit. J'étais là, occupant mon esprit de quelques élévations spirituelles vers Dieu, et, entre autres, se présenta devant moi le souvenir du miracle, accompli en ce lieu, en faveur du bienheureux François, la vision du séraphin ailé, semblable au Crucifié. Pendant que je m'occupais de cette pensée, tout à coup il m'apparut que cette vision manifestait à merveille le ravissement de ce bienheureux Père dans la contemplation et la voie par laquelle on peut y parvenir.

Car les six ailes du séraphin peuvent, à bon droit, signifier les six ravissements de la contemplation, lesquels sont comme autant de degrés ou de chemins, par où l'âme s'élève vers les dispositions nécessaires à son entrée dans la paix, par le moyen des extases de la sagesse chrétienne. Mais ce chemin vers la paix n'est point ailleurs que dans le très ardent amour du divin Crucifié. »

#### **Quatrième jour**

« C'est cet amour qui ravit saint Paul jusqu'au troisième ciel et le transforma dans le Christ, au point de lui faire dire : « Avec le Christ, je suis cloué sur la croix ; mais, si je vis, ce n'est pas moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. » C'est cet amour qui absorba à ce point l'âme de François qu'il se manifesta jusque dans sa chair, alors que, pendant deux années avant sa mort, il porta dans son corps les stigmates sacrés de la Passion.

C'est donc bien, aux yeux de saint Bonaventure, l'amour de Jésus crucifié, vivant au cœur de Paul et de François, qui a transformé ces grands saints à l'image du Crucifié. Cet amour est l'unique porte qui conduit à Dieu. Le séraphique Docteur va encore insister sur cette grande vérité.

L'image des six ailes du séraphin, continue-t-il, représente les six degrés de la contemplation, qui commencent aux créatures et conduisent jusqu'à Dieu en possession duquel nul ne peut entrer, si ce n'est par le Crucifix. Car celui qui n'entre pas par la porte, mais veut entrer par une autre voie, celui-là est un voleur et un brigand. Mais, si quelqu'un s'introduit par cette porte, il entrera et sortira (à son gré) et il trouvera de fertiles pâturages.

Aussi saint Jean, dans l'Apocalypse, s'écrie-t-il : « Bienheureux ceux qui lavent leurs vêtements dans le sang de l'Agneau. Ils auront pouvoir sur l'arbre de vie et ils entreront par la porte dans la cité. » C'est-à-dire que nul ne peut, par la contemplation, entrer dans la céleste Jérusalem, s'il ne se sert du sang de l'Agneau comme d'une porte.

Cette doctrine mise à la base de l'itinéraire de l'âme à Dieu a toujours été et restera toujours celle de la mystique chrétienne : la contemplation, l'amour du Crucifix est l'unique porte qui fait entrer les âmes dans la paix intérieure et en possession de Dieu. Car cette contemplation donne au cœur de l'homme l'amour d'immolation qui brûlait au Cœur de Jésus. Et c'est en cet amour que réside la Vie.

2° Le Cœur de Jésus est, pour toutes les âmes, l'unique foyer de son amour, il en est la demeure.

Le Cœur de Jésus a été blessé par l'amour et est mort d'amour.

Ils percèrent et transpercèrent non seulement ses mains, mais aussi ses pieds et son côté, et ils perforèrent, avec la lance de leur haine rageuse, les profondeurs de son Cœur très saint. Certes, depuis longtemps déjà, la lance de l'amour l'avait transpercé. Tu as blessé mon Cœur, a-t-il dit, ô ma sœur, mon épouse, tu as blessé mon Cœur. Elle a blessé votre Cœur, ô bien-aimé Jésus, votre épouse, votre sœur, votre amie ; qu'était-il besoin qu'il fût blessé par vos ennemis ! Que faites-vous donc, ô ennemis ? S'il est blessé ou mieux puisqu'il est blessé, le Cœur du très doux Jésus, pourquoi lui faire une seconde blessure ? Ignorez-vous donc qu'une blessure, faite au cœur, suffit à le faire mourir et à le rendre, en quelque sorte, insensible ? Il est mort, le Cœur de mon très doux Seigneur Jésus, parce qu'il a été blessé. L'amour, par sa blessure, s'est emparé du Cœur de Jésus époux, la mort d'amour en a pris possession.

Le Cœur de Jésus est la maison de l'amour ; il fait bon y habiter.

(La mort d'amour a pris possession du Cœur de Jésus). Comment donc l'autre mort pourrait-elle y pénétrer ? L'amour est fort comme la mort et même plus fort que la mort. La première mort, c'est-à-dire la mort causée par l'amour de beaucoup de morts, ne pourra donc être expulsée de la maison du cœur, parce qu'elle l'a conquise d'une manière inviolable par sa blessure. Si deux hommes également forts se rencontrent pour la lutte, et que l'un soit dans la maison et l'autre dehors, peut-on douter de la victoire en l'Union des Cœurs dans l'amour divin de Celui qui est à l'intérieur ! Jugez donc combien grande est la force de l'amour, puisqu'il est le maître de la maison du cœur et qu'il tue par la force de sa charité. Et cette force de l'amour se manifeste non seulement dans le Seigneur Jésus, mais encore dans ses serviteurs. Ainsi donc, depuis longtemps, il était blessé et mort, le Cœur du Seigneur Jésus,

mis à mort à cause de nous, traité comme l'agneau du sacrifice. Elle vint cependant, la mort corporelle et elle vainquit pour un temps, mais pour être vaincue pour l'éternité.

Mais, puisque déjà nous sommes entrés, une première fois, dans le Cœur de Jésus, et qu'il est bon y habiter, ne nous en éloignons pas à la légère, car c'est de lui qu'il a été dit : 'Ceux qui s'éloignent de vous seront écrits sur la terre, mais que réservez-vous à ceux qui s'approchent de vous ?' Nous nous approcherons de vous, dit le Cantique, et, en tous, nous serons dans la joie et dans l'allégresse au souvenir de votre Cœur. Oh! Qu'il est agréable d'habiter dans ce Cœur ! Le bon trésor, la perle précieuse, c'est votre Cœur, ô très bon Jésus ; nous l'avons trouvée en creusant le champ de votre corps. Qui donc dédaignerait cette perle ? Que dis-je ! Je veux donner toutes mes perles, mes pensées et mes affections, je les échangerai pour acheter cette perle. Mon esprit tout entier, je veux le jeter dans le Cœur du bon Jésus et sans faute il me le nourrira. »



### Cinquième jour

« 3° Le Cœur de Jésus est le temple de l'amour : l'unité de cœur avec Jésus.

Dans la suite du même chapitre de sa « Vitis Mystica », saint Bonaventure développe cet autre axiome de sa mystique, que, par l'amour, nous ne formons qu'un cœur avec Jésus. Cela signifie, selon la doctrine exposée précédemment, que nous devons adorer Dieu notre Père avec l'amour du Cœur de Jésus, en lui empruntant son amour. Cette doctrine sera reprise, sous mille formes, par tous les mystiques.

« Dans ce temple, dit-il, dans ce Saint des Saints, dans cette Arche du Testament, j'adorerai et je louerai le Nom du Seigneur et je dirai avec Daniel : J'ai trouvé mon cœur pour prier mon Dieu. Oui, j'ai trouvé le cœur du roi, mon Seigneur, mon frère et mon ami, du très bon Jésus, et alors ne prierai-je donc pas ? Oh! oui, je prierai. Car son cœur est aussi mon cœur, je le dis hardiment. Si, en effet, ou plutôt puisque le Christ est mon chef (ma tête), comment ce qui appartient à mon chef ne m'appartiendrait-il pas aussi ? Car, de même que les yeux de ma tête corporelle sont véritablement mes yeux, ainsi le cœur de mon chef spirituel est

véritablement mon cœur. Il est donc bien à moi. Voici donc que Jésus et moi nous n'avons qu'un seul cœur. Et quoi d'étonnant ? La multitude des croyants n'avaient-ils pas eux-mêmes qu'un seul cœur ? Puis donc, ô très doux Jésus, que j'ai trouvé ce Cœur qui est à vous et à moi, je vous prierai, ô mon Dieu. Ouvrez à mes prières le sanctuaire de vos largesses, bien plus, attirez-moi tout entier dans votre Cœur. Certes, la difformité de mes péchés est un obstacle, mais votre Cœur n'est-il pas dilaté et agrandi par une incompréhensible charité ? Et n'êtes-vous pas Celui qui seul peut rendre pur l'homme formé d'un germe impur (3) ? O vous, la beauté sans égale, lavez-moi de plus en plus de mon iniquité et purifiez-moi de mon péché. Ainsi purifié par vous, je pourrai m'approcher de vous qui êtes très pur et, dans votre Cœur, tous les jours de ma vie, je serai digne d'habiter et de contempler aussi et de faire votre volonté (4).

4° Le Cœur de Jésus est la source de l'amour toujours visible et toujours ouverte.

Après avoir montré que le Cœur de Jésus est pour le monde entier le foyer de l'amour, qu'il en est la maison où il fait bon d'habiter, le temple où nos prières sont exaucées, il va montrer qu'il est, pour chacun de nous, la source de ce même amour intarissable et toujours ouverte. C'est pour nous l'ouvrir que la lance du soldat l'a blessé.

« Si donc, s'écrie-t-il, il a été ouvert, votre côté, il l'a été pour nous en ouvrant l'entrée. S'il a été blessé, votre cœur, ça a été pour nous procurer, dans cette vigne, une demeure à l'abri des troubles extérieurs. Et mieux encore, il a été blessé pour que, par sa blessure visible, la blessure invisible de l'amour nous devînt manifeste. Car si quelqu'un met de l'ardeur dans son amour, c'est qu'il a été blessé par l'amour. Et quel moyen, mieux approprié (pour Jésus), de manifester cette ardeur que de permettre à la lance de blesser non seulement son côté, mais encore son cœur. Et donc la blessure charnelle révèle la blessure spirituelle. C'est ce qu'insinue élégamment l'auteur déjà cité, qui répète deux fois ce mot : Tu m'as blessé. De ces deux blessures, en effet, la sœur et l'épouse sont causes. C'est comme si l'Époux disait ouvertement : parce que tu m'as blessé du zèle de ton amour, la lance du soldat m'a aussi blessé. Qui, en effet, pour son ami, se laisserait percer le cœur d'une lance, si auparavant il n'avait reçu la blessure de son amour ? Il dit donc : « Tu as blessé mon cœur, ma sœur, mon épouse, tu as blessé mon cœur », mais pourquoi l'appelle-t-il « sœur et épouse » ? Ne pouvait-il pas montrer suffisamment son amour d'Époux en l'appelant seulement sa sœur ou son épouse ? - Et aussi, pourquoi épouse et non femme ? Or, alors que tous les jours, sans discontinuer, l'Église et toute âme fidèle enfante à son Époux, au Christ, une génération de bonnes œuvres ? Je réponds en peu de mots : d'ordinaire l'amour des épouses est plus ardent, parce que leur union est plus récente ; plus tard, avec le temps, l'amour lui-même en prend à son aise. Notre Époux donc, afin d'insinuer la grandeur de son amour, qui ne diminue pas avec le temps, appelle son amie son épouse, parce que son amour est toujours nouveau.

Mais l'amour des époux est charnel aussi. Afin donc d'écarter toute pensée charnelle dans son amour, notre Époux appelle son épouse du nom de sœur, parce qu'il n'y a rien de charnel dans l'amour qu'on porte à ses sœurs. Il s'écrie donc : Tu as blessé mon cœur, ma sœur et mon épouse, comme s'il disait : « Parce que je t'aime ardemment comme une épouse et chastement comme une sœur, mon cœur a été blessé à cause de toi. »

**Sixième jour**

« Saint Bonaventure voit donc dans le Cœur de Jésus d'abord la maison de l'amour. Dans cette maison il fait bon habiter. Ce Cœur est encore le temple de l'amour où Dieu se plaît à exaucer nos prières et à laver nos iniquités. Enfin, la blessure matérielle a pour but de révéler l'amour du cœur spirituel. Le saint Docteur termine son chapitre en invitant l'âme chrétienne à la reconnaissance.

5° Amour pour amour ou le devoir de la reconnaissance.

Qui donc n'aimerait un Cœur ainsi blessé ? Qui n'aimerait de retour un Cœur si aimant ? Qui n'embrasserait un Ami si chaste ? Elle aime, certes, le divin Blessé, celle qui, blessée à son tour du même amour, s'écrie : « J'ai été blessée par l'amour ! » Elle aime de retour son Epoux bien-aimé, celle qui dit : « Annonce à mon Bien-aimé que je languis d'amour. » Nous donc, qui vivons encore dans la chair, autant que nous pouvons, aimons de retour Celui qui nous a tant aimés. Embrassons Celui qui a été blessé pour nous, Celui dont les laboureurs impies ont percé les pieds et les mains, le côté et le cœur. Prions afin qu'il daigne enserrer dans les liens de son amour notre cœur encore dur et impénitent et le blesser des traits de sa charité. Amen.

Dans son opuscule, « L'Arbre de Vie, Lignuni Vitae », saint Bonaventure trouve de nouveaux accents pour exprimer sa dévotion au Cœur de Jésus. Voici ses paroles.

Or, afin que du Côté du Christ endormi sur la croix, l'Église naquît et que fût accomplie l'Écriture qui dit : « Ils regarderont Celui qu'ils auront transpercé », dans les conseils divins, il fut décidé qu'un soldat ouvrirait ce Côté en le transperçant. De la sorte, le sang s'étant mis à couler avec l'eau, le prix de notre salut se trouva versé. Sorti de sa source, c'est-à-dire de l'arcane du cœur, il a donné aux sacrements de l'Église la force de produire la vie de la grâce, et il est devenu, pour ceux qui vivent dans le Christ, le breuvage d'eau vive jaillissant de la fontaine pour la vie éternelle. Lève-toi donc, bien-aimée du Christ, sois comme la tourterelle qui fait son nid au sommet de l'ouverture ; tiens-toi là comme le passereau qui a trouvé une maison ; veille sans cesse ; comme la tourterelle, caches-y tes petits nés d'un chaste amour, appliques-y tes lèvres afin d'y puiser les eaux des sources du Sauveur. Car il est la source qui, jaillissant du milieu du Paradis, se divise en quatre branches et se répand dans les cœurs dévots, les féconde et arrose toute la terre.

Cette ardeur de l'amour du Cœur de Jésus, que la blessure a pour mission de nous révéler, avait frappé tout spécialement le séraphique Docteur. Et, pour comprendre toute sa doctrine sur ce point, il faut savoir qu'il aimait, comme saint Antoine, à se représenter la Personne du Christ et son rôle dans la création, sous l'image du soleil qui illumine le monde. Il s'en explique tout particulièrement, dans la treizième conférence de l'Hexaémeron. »



### Septième jour

« D'autres franciscains continueront à répandre la dévotion au Sacré-Cœur. Telle Sainte Marguerite de Cortone (1251-1297) dont nous connaissons ces dialogues.

Un jour, le Christ lui apparut, il se montra sous la forme du Crucifix, et il lui dit : « Mets tes mains sur les ouvertures que les clous ont faites à mes mains. » Et comme Marguerite, toute intimidée, répondait : « Oh ! non, mon Seigneur ! » aussitôt le bien-aimé Jésus ouvrit la blessure du Côté et, dans cette caverne, Marguerite aperçut le Cœur de son Sauveur. Ravie en extase, elle embrassa son Seigneur crucifié et se sentit entraînée par lui et enlevée au Ciel. Et elle l'entendit qui lui disait : « Ma fille, de ces blessures, recueille des enseignements qui puissent servir aux prédicateurs qui les transmettront aux fidèles. »

Et un autre jour, il lui commanda d'annoncer à tous l'amour de son Cœur. « Dans cette mission que je te confie, lui disait-il, tu auras beaucoup à souffrir. Cependant, n'hésite pas. Crie et proclame que c'est par amour pour vous que je suis descendu du sein de mon Père,

dans le sein de la Vierge Marie. Proclame les douleurs de la circoncision, l'adoration des Mages, mon oblation au Temple, ma fuite en Égypte... Proclame ma sueur de sang dans la Passion... ma flagellation... mon crucifiement entre deux larrons... Proclame qu'au milieu de tant d'angoisses mon Cœur s'est desséché et qu'ils m'ont servi un breuvage de fiel... Proclame que, après ma mort, mes cruels ennemis, sans pitié, percèrent mon Côté d'une lance d'où il jaillit du sang et de l'eau, prix de la Rédemption des âmes. Mais je veux que, à l'occasion de toutes ces œuvres de ma bonté, tu redises que mon seul amour pour les âmes m'a porté à faire ou à endurer toutes ces choses. »

Et Catherine de Sienne d'écrire : « **Ce ne sont ni les clous ni la croix qui l'ont tenu, mais l'Amour**, car ce ne sont pas les clous qui auraient suffi à maîtriser Dieu-et-Homme... C'est Lui qui est la voie... et voici qu'Il est un père... Celui qui suit le Verbe à travers les injures, les tortures, les moqueries, les flétrissures, les peines et les tourments, celui qui véritablement et saintement pauvre, supporte avec humilité et douceur n'importe quelle épreuve avec une sincère patience, celui-là, imitant ce Maître qui est la voie... rend à chacun le bien pour le mal. » (Lettre 101)

Catherine, émerveillée par la miséricorde de Dieu, épanche son cœur. On verra qu'insensiblement la miséricorde du Père se confond avec la miséricorde du Fils, car le Père et le Fils ne font qu'un : « O Miséricorde éternelle, tu couvres les fautes de tes créatures... ô Miséricorde ineffable... qui s'écoule de ta divinité, ô Père Éternel !... C'est dans ta miséricorde que nous avons été créés, dans ta miséricorde que nous avons été recréés dans le Sang de ton Fils. C'est ta miséricorde qui nous conserve. Ta miséricorde donne la vie. Elle donne la lumière qui permet de connaître ta clémence... Ta miséricorde resplendit dans tes saints. La terre entière foisonne de ta miséricorde... Car je sais que la miséricorde t'appartient en propre et c'est pourquoi tu ne peux pas la refuser à qui te la demande. Ils frappent à la porte de ta vérité, puisque c'est dans ta vérité, ton Fils, qu'ils connaissent l'amour ineffable que tu éprouves pour l'homme.

Avec ta miséricorde tu tempères ta justice. Par ta miséricorde tu nous as lavés dans le Sang. Par miséricorde, **ô fou d'Amour**, tu as voulu vivre avec tes créatures ! T'incarner ne t'a point suffi : c'est mourir que tu as voulu ! Mais la mort ne te suffisant point encore, tu descendis aux enfers pour délivrer les saints patriarches, afin qu'en eux s'accomplissent aussi ta vérité et ta miséricorde... C'est ta miséricorde qui t'a poussé à donner à l'homme encore davantage puisque tu t'es laissé toi-même en nourriture... O Miséricorde ! Le cœur s'y perd ! ... Ne tarde pas, tourne vers nous l'œil de ta miséricorde et réponds-nous de ta voix miséricordieuse puisque tu veux répondre avant que nous ne t'appelions. »

Le Père complète la contemplation de Catherine : « ...Sans qu'aucune comparaison soit possible, sache que ma miséricorde est encore plus grande que vous ne sauriez le voir, puisque ta vue est imparfaite et limitée, alors que ma miséricorde est parfaite et illimitée. Si une comparaison était possible ce serait celle du fini à l'infini. »



### Premier jour

J'écris au fil de la plume et selon le débordement de mon cœur et donc, bien que suivant un plan, je fais des allers et retours dans le temps. Nous reviendrons un peu plus loin sur l'Évangile du Cœur et du Père selon saint Jean. Mais pour l'instant continuons à progresser dans la découverte du Cœur de Jésus.

Ubertain de Casale (1248-1301) au XIII<sup>ème</sup> s. est le premier à unir le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie, dans son unique livre « L'arbre de la Vie Crucifiée de Jésus », plusieurs siècles avant saint Jean Eudes qui demeure la référence dans ce domaine,

« Et, parce que le fondement et la racine de toute grâce et de tout mérite se trouvent dans les douleurs de la Croix de Jésus, que ce doux Sauveur endura dans son Cœur et dans son corps, l'Esprit-Saint remplit cette douce Vierge des douleurs du Christ à un tel degré que, pour le comprendre, il faudrait participer à sa grâce de la maternité divine... Plus elle savait que le temps était court, que la mort ne régnerait que trois jours sur le Christ, plus elle s'efforçait, dans tout son Cœur, de mourir avec lui, d'entrer avec lui dans le tombeau, et de se consacrer à la douleur.

Et comme Jésus savait que sa Mère voulait participer à ses souffrances, il l'aidait de sa grâce. Il l'exauça pleinement, s'écrie Ubertain, et se jetant tout entier dans son Cœur virginal, à la manière d'une flèche, il dit : « Femme, voilà votre fils ! » Certes, selon le sens de la lettre, il est bien vrai qu'un glaive de douleur pénétra dans les profondeurs de son Cœur virginal, alors que, par un douloureux échange, le Fils de Zébédée lui fut donné pour compagnon, à la place du Fils de Dieu. Mais, au sens spirituel selon lequel ces deux séraphins, la Mère et le

Fils se parlaient toujours, ce fut une bien autre douleur qui remplit ses entrailles maternelles... Recueille, voulait-il dire, recueille cette pâleur de mon visage, ces douleurs de mes membres, cette clameur de mes lamentations, ces anxiétés sans mesure qui déchirent mon Cœur et verse sur moi de dignes sentiments de compassion. Avec moi, souffre ma croix et ma mort, et supplée à l'ingratitude de tes fils qui m'abandonnent, tu obtiendras ainsi pour eux la grâce de ma clémence. »

Et Ubertin s'adressant à la Vierge lui dit :

« Recevez ce glaive de douleur que vous promit le prophète Siméon, quand il vous disait : « Un glaive de douleur transpercera ton âme qui est la sienne ! » Oui vraiment, elle est à lui votre âme, parce que votre âme appartenait au béni Jésus, bien plus qu'elle ne vous appartenait, transportée qu'elle était au dedans de lui par l'incendie de l'amour. Également elle est à vous son âme, parce que le glaive de son cruel supplice et de sa mort (en transperçant son corps) transperçait votre âme, puisque votre âme se transportait tout entière dans chacune de ses douleurs. »

Mais cette compassion n'était pas pour Marie sans douceurs. Ubertin de Casale la représente faisant ses délices de compatir avec son Fils, il la montre conversant avec la croix, et lui disant : « O croix... et vous épines... et clous..., vous qui êtes sauvages par nature, et rudes, mon très doux Fils vous a plantés dans un Paradis très délicieux. Et il vous a arrosés si bien des ruisseaux de son sang, que nulle autre nourriture ne pourra me plaire désormais. Je ne veux plus sentir que vos pointes, je veux les fixer dans mon Cœur. »

Ubertin de Casale passa aux Bénédictins vers la fin de sa vie, puis aux Cisterciens. Il leur transmet sa doctrine sur les Cœurs de Jésus et de Marie.

## Deuxième jour

Ubertin note que l'amour de la croix ne vient que dans un cœur purifié et que c'est l'œuvre du Saint-Esprit que nous attachent à la croix. En effet, ceux qui entretiennent en eux certains vices, et nous en sommes, détournent leur regard de Jésus crucifié. C'est un peu comme Don Camillo qui passe très vite devant le grand crucifix de son église alors qu'il cache un fusil dans son dos, mais Jésus l'interpelle. Il faut bien reconnaître qu'après Vatican II et dans la mouvance des années 70, beaucoup de prêtres et de fidèles ont débarrassé les églises de tout ce qui rappelait la souffrance de Jésus et de sa Mère. On trouvait, à l'époque, chez les brocanteurs, des crucifix d'une très grande valeur marchande, pour une bouchée de pain. On voulait détourner le regard de Celui qu'on avait transpercé. On essayait de promouvoir une autre vision « moderne » du christianisme. Beaucoup, encore aujourd'hui, demeurent allergiques à la vue du Christ en croix. Je pense que c'est pour cela que les cas de stigmatisation se multiplient et que la figure du Padre Pio demeure une référence.

Pensons aux paroles de saint Paul dans l'Épître aux Éphésiens (3, 18-21) : « *Beaucoup, en effet, je vous le disais souvent et le redis maintenant en pleurant, se conduisent en ennemis de la croix du Christ. Leur fin sera la perdition ; leur dieu, c'est leur ventre, et leur gloire, ils la mettent dans leur honte, eux qui n'ont à cœur que les choses de la terre. Car notre cité à nous est dans les cieus, d'où nous attendons, comme sauveur, le Seigneur Jésus Christ, qui*

*transfigurera notre corps humilié pour le rendre semblable à son corps de gloire, avec la force qui le rend capable aussi de tout soumettre à son pouvoir. »*

Il est bon de s'interroger : est-ce que j'aime le crucifix, est-ce que j'aime faire le Chemin de Croix ? Est-ce que mon regard cherche à rencontrer le corps ensanglanté du Crucifié ? Sinon, pourquoi ? Le crucifix est l'ultime parole d'amour de Dieu pour l'humanité. Pour recevoir cet amour, je dois prendre le chemin de la croix et le Cœur de Jésus est la porte ouverte sur le bonheur que procure une douleur, mais qui s'intensifie de plus en plus sous l'action du Saint-Esprit.

Ubertin nous dit que plus un cœur est pur, plus il souffre. Or, l'Immaculée ressent une douleur comparable à la sienne. Plus un cœur est doux et tendre plus aussi il ressent la douleur. Parfois j'essaye de me rendre insensible à la souffrance du monde tant elle est insupportable. Je sais que la solution n'est pas de s'endurcir, mais d'avoir recours à l'amour manifesté dans le Cœur de Jésus et Marie. La seule réponse à la souffrance c'est l'amour.

Jésus sur la croix communique avec son Père et avec sa Mère, avec saint Jean aussi qui représente l'humanité qui est dans l'incompréhension de ce mystère d'amour. Pourquoi tant de douleurs ? « Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas votre cœur », mais devenez amis de la croix.

La dévotion au Sacré-Cœur s'étendit à d'autres Ordres qui comptèrent de grandes mystiques, telles sainte Mechtide (1241-1298) et sa sœur sainte Gertrude (1234-1303), bénédictines d'Helfta ; sainte Lutgarde (1182-1246), cistercienne de Saint-Trond ; la vénérable Ida (1247-1300), également cistercienne ; Gertrude de Saxe (vers 1300), Christine de Stommeln, près de Cologne (1230-1312), dominicaines. Ces noms sont familiers à ceux qui ont lu « Pour un renouveau de la vie mystique dans le peuple de Dieu ».

Saint Elzéar de Sabran (1285-1323) écrivait à la bienheureuse Delphine, son épouse : « Ma chère sœur, je me porte fort bien. Que si vous voulez me voir, cherchez-moi en la plaie du côté de notre doux Jésus, car c'est là que j'habite. C'est là, seulement que vous me trouverez. Pour néant me chercheriez-vous ailleurs. »

Saint Elzéar et la bienheureuse Delphine étaient tertiaires franciscains.

La bienheureuse Claire de Rimini (1300-1346), tertiaire, mérita de voir Jésus lui montrer la plaie béante de son côté et de l'entendre lui dire : « Ma fille, tu obtiendras de mon Cœur tout ce que tu lui demanderas. »

Saint Bernardin de Sienne (1383-1446), connu sous le nom de l'Apôtre des saints Cœurs de Jésus et de Marie. « L'amour de Dieu s'est donc révélé à nous dans l'Incarnation de son Fils, par le don qu'il nous a fait de sa divinité, de son âme et de son corps. Cet amour se trouve caché dans le Cœur de Jésus-Christ et représenté sous la figure de l'encensoir d'or. C'est de lui qu'on peut interpréter ce passage de l'Écriture : « Il tenait en sa main un encensoir d'or. Car un encensoir n'a-t-il pas la forme d'un cœur ? Et n'est-il pas dès lors tout indiqué pour signifier le Cœur du Christ ? Il est ouvert par en haut et fermé par en bas. Cela veut dire d'abord que, sur cette terre, il ne vécut pas seulement de la vie de la foi, mais qu'il jouit de la claire vue de la gloire : il était fermé aux choses de la terre et ouvert aux choses de Dieu. Les charbons de l'encensoir représentent ses désirs ardents et spécialement son désir de souffrir la mort pour notre salut, selon la parole de saint Luc : « Je dois être baptisé d'un baptême et je suis dans l'angoisse, jusqu'à ce qu'il soit accompli. » L'encens qui brûlait dans l'encensoir représente sa prière très fervente... Cet encensoir est d'or et non pas doré, parce qu'il ne fut pas sanctifié par l'éclat de sa sagesse, mais il fut la sainteté même, selon la parole

de l'Ange à Marie : « Le saint qui naîtra de toi sera appelé Fils de Dieu. » Cet encensoir, c'est-à-dire ce Cœur, était dans la main du Christ, parce que la chair dans le Christ ne s'opposait pas à sa sainte opération...

Vois donc, ô âme sainte, à quel prix le Seigneur t'a rachetée, quel grand trésor il t'a donné, de quel immense amour il t'a gratifiée : toutes choses qui sont contenues, signifiées, dans l'encensoir qui est le Cœur du Christ. Il a donné pour notre rédemption la divinité et la chair du Christ, à tous il a donné l'amour du Christ, à chacun le Christ offre son corps. Accepte, ô âme, épouse du Christ, prends, embrasse, avec des transports de joie et dis avec le prophète : « Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens dont il m'a comblé? »

Et saint Bernardin expose qu'en retour de tant de bienfaits, Jésus ne réclame que notre cœur. En échange de son Cœur, il ne réclame que le nôtre. Et le saint s'extasie sur ce marché, sur ce merveilleux échange et il invite toutes les âmes à en profiter.

Souvent, dans ses discours, saint Bernardin revient sur ce mystère du Cœur de Jésus. Il y voit non seulement un encensoir d'or, mais aussi un cœur de charité, un asile pour les âmes. C'est de son Cœur que Jésus a tiré les sept paroles prononcées du haut de sa croix.

« Notre bon Jésus, dit-il, qui du bon trésor de son divin Cœur avait tiré tant de choses excellentes, en tire, dans sa Passion, de plus excellentes encore. Il nous montre son Cœur, comme une fournaise de charité très ardente, capable d'embraser et de consumer tout l'univers. De ce Cœur embrasé d'amour, il tire sept paroles sacrées et ardentes, comme sept amours brûlants du feu le plus communicatif. »

### Troisième jour

Mais c'est surtout comme apôtre du Cœur de Marie que Bernardin de Sienne mérite de retenir notre attention. Officiellement, l'Église semble avoir voulu lui reconnaître la paternité du culte envers le Saint Cœur de la Vierge, car c'est à l'un de ses sermons qu'elle a emprunté les principales leçons de son office. En voici un passage.

« Par quelles paroles pourrai-je, moi, homme de rien, exprimer les profonds sentiments du Cœur de la Vierge, que les paroles sorties de ses lèvres nous ont fait connaître ? À cette tâche ne suffirait pas l'éloquence de tous les hommes ni de tous les anges. Le Seigneur n'a-t-il pas dit : 'L'homme de bien tire de bonnes choses du trésor de son cœur' ? Qui donc parmi les hommes peut être supposé meilleur que celle qui mérita de devenir la Mère de Dieu, celle qui dans son Cœur et dans son sein donna à Dieu même l'hospitalité ? Quel meilleur trésor peut-on concevoir que ce divin amour, dont brûlait le Cœur de la Vierge ?

C'est donc de ce Cœur, comme d'une fournaise enflammée des divines ardeurs, que la bienheureuse Vierge tira de bonnes paroles, c'est-à-dire des paroles de la plus ardente charité. De même, en effet, que d'un vase plein d'excellent vin on ne peut tirer que de très bon vin, de même que d'une fournaise ardente, on ne peut tirer que des charbons capables d'allumer l'incendie, ainsi du Cœur de Marie il ne peut sortir qu'une parole pleine d'un amour excellent et une ardeur toute divine.

Or, de Marie, on ne rapporte que sept paroles. Elle parla deux fois avec l'ange, deux fois avec Élisabeth, deux fois avec son Fils, une fois avec les serviteurs, à Cana. Ces sept paroles répondent aux sept actes de l'amour ; et, prononcées dans un ordre admirable qui en marque les progrès, elles sont comme sept flammes qui s'échappent de son Cœur... La première est la parole de l'amour qui sépare ; la seconde, de l'amour qui transforme ; la troisième, de l'amour qui se communique ; la quatrième, de l'amour lui se réjouit ; la

cinquième, de l'amour qui se repose ; la sixième, de l'amour qui compatit ; la septième, de l'amour qui consomme. »

« Les sept flammes de son Cœur embrasé »

« Quel mortel, s'il ne s'appuie sur la Parole divine, osera célébrer peu ou prou, de ses lèvres non purifiées ou même souillées, cette véritable Mère de Dieu et des hommes, que Dieu le Père, avant tous les siècles, a prédestinée à rester perpétuellement vierge, que le Fils a choisie pour sa très digne Mère, en qui le Saint-Esprit a préparé le séjour de toute grâce ?

Nous trouvons une variante intéressante de ce texte

Par quelles paroles le pauvre homme que je suis osera-t-il exalter les sentiments si profonds conçus par ce Cœur très pur et exprimés par cette bouche très sainte, alors que la langue de tous les Anges en est incapable ? Car le Seigneur a dit : « L'homme bon tire de bonnes choses du bon trésor du cœur » (Lc 6, 45) ; et cette parole aussi peut-être un trésor. Peut-on concevoir, parmi les simples hommes, quelqu'un de meilleur que celle-là qui mérita de devenir la Mère de Dieu, qui pendant neuf mois a abrité Dieu lui-même dans son cœur et dans ses entrailles ? Quel trésor est meilleur que cet Amour divin lui-même, dont le Cœur de la Vierge était l'ardente fournaise ? De ce Cœur donc, comme de la fournaise du feu divin, la bienheureuse Vierge a tiré de bonnes paroles, c'est-à-dire les paroles d'une très ardente charité. De même que d'un vase plein d'un vin souverain et excellent ne peut sortir que du très bon vin ; ou comme d'une fournaise très ardente ne peut sortir qu'un feu brûlant ; ainsi, de la Mère du Christ n'a pu sortir qu'une parole d'amour et de zèle souverains et souverainement divins. C'est le fait d'une maîtresse et d'une dame sage que de proférer des paroles peu nombreuses, mais solides et pleines de sens. Ainsi nous trouvons dans l'Évangile, à sept reprises, sept paroles seulement, d'une sagesse et d'une force étonnantes, prononcées par la très bénie Mère du Christ : il est ainsi montré mystiquement qu'elle fut pleine de la grâce septiforme. Avec l'Ange elle n'a prononcé que deux paroles. Avec Élisabeth deux encore. Avec son Fils deux également, la première fois au Temple, la seconde fois aux Noces de Cana. Avec les serviteurs des noces, une seule parole. Et dans tous les cas, elle a fort peu parlé. Mais elle s'est dilatée davantage dans la louange de Dieu et dans l'action de grâces, lorsqu'elle a dit : « Mon âme magnifie le Seigneur... » (Lc 1, 46). Là, ce n'est pas avec l'homme, mais avec Dieu qu'elle a parlé. Ces sept paroles, elle les a prononcées selon les sept progrès et actions de l'amour, en observant une progression et un ordre admirable : ce sont là comme sept flammes de son Cœur embrasé. Amen. »



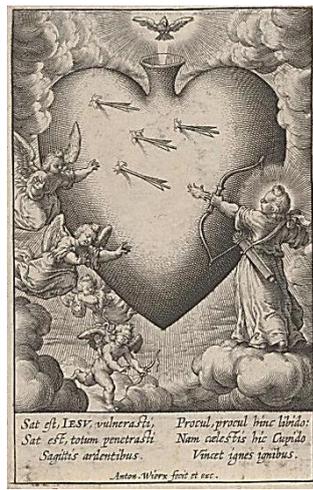
### Quatrième jour

Le grand renouveau mystique du XVII<sup>ème</sup> s. initié au XVI<sup>ème</sup> s. va faire converger un certain nombre de courants : celui du pur amour, de la miséricorde, de l'esprit d'enfance, de l'union des deux Cœurs, pour nous présenter un autre visage de Dieu qui n'est qu'amour et tendresse. Il prépare une éclosion qui est celui du nouveau paradigme dans l'Église dont la clef de voûte est l'encyclique « Dives in Misericordia », « Dieu riche en miséricorde », de saint Jean-Paul II (1980). Il est clair que Dieu a de la suite dans les idées et qu'il ira jusqu'au bout pour nous dire qui il est et ce qu'il attend de nous. Mon analyse de la situation de l'Église est la suivante : elle suit cet avertissement de Jésus à ses disciples en Matthieu 16,6 : « Jésus leur dit : Attention ! Gardez-vous du levain des Pharisiens et des Sadducéens ! » Le levain a presque toujours une connotation négative dans les Écritures parce qu'il est un principe actif acide qui fait gonfler la pâte. Quel est le principe actif qui nous rend acides et qui fait gonfler les polémiques alors que nous ne sommes que de passage et que seul l'amour est notre préoccupation ? Le levain des Pharisiens est celui des conservateurs qui n'acceptent pas la nouveauté de l'Esprit, qui érigent des murs pour conserver les traditions. Il comporte une part d'hypocrisie, car la pureté extérieure cache souvent une impureté intérieure que l'on dissimule. Dans ces conditions, on n'a pas besoin de la miséricorde, car on se fie à sa propre justice. Pures comme des anges et orgueilleuses comme des démons, disait-on des moniales de Port-Royal. Le levain des Sadducéens, c'est le modernisme, le besoin de s'adapter au monde d'aujourd'hui, quitte à trahir l'héritage du passé pour se mettre à la remorque des philosophies et des courants de pensées actuels en s'affranchissant si nécessaire de l'obéissance au Magistère. La vérité n'est pas un concept, c'est une Personne : Jésus qui dispense l'Esprit envoyé par le Père et qui guide son Église. Entre les Pharisiens et les Sadducéens qui menacent de schisme, il y a les Prophètes et les Docteurs, les Saints et le discernement théologique. Que sainte Thérèse de l'Enfant Jésus ait été reconnue Docteur de l'Église, est d'une audace prophétique inouïe ! Une de mes amies me disait : mais ils savent ce qu'ils font au Vatican ? Est-ce qu'ils se sont rendu compte de ce que cela implique ? La réponse est oui, nous devons faire confiance à l'Esprit qui inspire les Pasteurs. Sainte Faustine est, elle aussi, sur les rangs pour décrocher son doctorat, ainsi que saint Louis-Marie Grignion de Montfort. Bernardin de Sienne, dont nous avons parlé comme l'Apôtre des saints Cœurs de Jésus et de Marie, est tout proche du doctorat.

Dans les temps où nous sommes, souvenez-vous de l'exhortation de saint Paul aux Corinthiens (1 Co 5, 6-8) : « Il n'est pas beau, votre sujet d'orgueil ! Ne savez-vous pas qu'un peu de levain fait lever toute la pâte ? Purifiez-vous du vieux levain pour être une pâte nouvelle, puisque vous êtes sans levain. Car le Christ, notre Pâque, a été immolé. Célébrons donc la fête, non pas avec du vieux levain, ni du levain de méchanceté et de perversité, mais avec des pains sans levain : dans la pureté et dans la vérité. »

### Cinquième jour

C'est en bande dessinée que je propose de méditer ce cinquième jour.



L'Enfant-Jésus résume bien l'innocence de Dieu qui est d'une grande puissance et qui ne nous veut que du bien. La transformation d'un cœur vide et froid en une demeure lumineuse, fournaise d'amour.

Voici, tirées de gravures qui ornent les livres de saint Jean-Eudes, de charmantes illustrations qui nous montrent que cet Enfant est très fort pour renouveler un cœur. L'Enfant-Jésus fait le ménage

dans ce cœur, il y apporte la lumière, il le repeint aux couleurs du Ciel, il l'enseigne par la Parole, il y fait résonner la louange et l'inonde d'eaux vives, il le couronne et le rend vulnérable à l'amour et invulnérable aux attaques du démon.

### Sixième jour

Il nous faudrait citer la Visitation, mais j'y reviendrai plus tard dans nos méditations. Je vais m'attarder sur une grande figure de XVII<sup>ème</sup> s. : saint Jean Eudes, qui est sans doute le héraut de l'union des Cœurs Unis, dans ce renouveau mystique. Son nom est lié à celui de Marie des Vallées, la mystique de Coutances. En dehors des grands auteurs de cette époque, on trouve un peu partout en France des personnages singuliers, de simples femmes souvent stigmatisées qui frappaient par leur étrangeté en même temps que par leurs charismes. Ce fut le cas de la bergère du Laus qui chevauchait sa biquette, Benoîte Rencurel. La Normandie avait son « originale » qui se comportait comme une petite fille, car elle vivait une grande union avec l'Enfant Jésus, mais qui parlait comme une adulte quand il s'agissait de révéler les communications qu'elle avait reçues du Ciel et dont saint Jean-Eudes bénéficia.

Jean Eudes affirme que personne n'a autant aimé Jésus que sa mère Marie et que personne n'a autant aimé Marie que son fils Jésus. C'est dans l'union de ces deux Cœurs qu'il nous faut aller puiser l'Amour pour aimer le Père. C'est tout le traité qu'il faut pour enflammer notre cœur d'amour, car nous aimons ce que admirons et nous admirons ce que nous aimons. Et si c'est vrai dans l'amour humain, c'est d'autant plus vrai dans l'amour divin.

« Si la plus petite action de vertu de cette divine Vierge, représentée par un de ses cheveux, est si agréable à Dieu que lui-même déclare hautement qu'elle a blessé son Cœur et qu'elle le lui a ravi par un cheveu de son cou, que faut-il penser de tant de millions d'actes d'amour qui, comme autant de flammes sacrées, sortaient continuellement de la fournaise ardente de son Cœur virginal tout embrasé de l'amour divin, et qui s'élançaient incessamment vers le ciel et vers le Cœur adorable de la très sainte Trinité ?

Si la sainte Église, conduite par le Saint-Esprit en tout ce qu'elle fait, célèbre depuis longtemps en la terre, et célébrera pour jamais dans le ciel, plusieurs fêtes en l'honneur de quelques actions particulières de la Mère de Dieu, lesquelles n'ont duré que peu de temps : comme la fête de sa Présentation, en l'honneur de l'action qu'elle a faite lorsqu'elle s'est présentée à Dieu dans le temple de Jérusalem ; la fête de sa Purification, en l'honneur de l'action qu'elle a faite lorsqu'elle a obéi à une loi à laquelle elle n'était point sujette ; la fête de Notre-Dame des Neiges, en mémoire de la dédicace du premier temple qui a été bâti en son honneur et par son ordre ; et si quelques églises particulières solennisent des fêtes, comme nous le verrons ailleurs, pour honorer quelques vêtements qui ont servi à son saint corps, quels honneurs, quelles louanges, quelles solennités mérite son divin Cœur, qui durant soixante-douze ou du moins soixante-trois années a produit tant et tant de saints actes de foi, d'espérance et d'amour vers Dieu, de charité vers les hommes, d'humilité, d'obéissance et de toutes sortes de vertus, et qui est le principe et la source, comme nous le ferons voir ci-après, de toutes les saintes pensées, affections, paroles et actions de toute sa vie? Quel esprit pourrait comprendre, quelle langue pourrait exprimer les richesses inestimables et les raretés prodigieuses qui sont renfermées dans ce Cœur non pareil, le roi de tous les cœurs consacrés à Jésus ?

C'est une mer de grâces qui n'a ni fond ni rive ; c'est un océan de perfections qui n'a point de bornes ; c'est une fournaise immense d'amour. Oh! que je me perde comme une goutte d'eau dans cette mer ; que je sois consumé comme une paille dans cette fournaise, afin qu'il n'y ait rien ici du mien, mais que tout y soit de lui, qui est tout et qui est le très unique principe de tout bien !

C'est votre Fils Jésus, ô divine Marie, qui a fait ce grand océan : il n'y a que lui qui connaisse les trésors infinis qu'il y a cachés. C'est lui qui a allumé le feu qui brûle dans cette fournaise : il n'y a que lui qui voie jusqu'à quelle hauteur montent les flammes qui en sortent ; il n'y a que lui qui puisse mesurer les perfections immenses dont il a enrichi ce chef-d'œuvre de sa toute puissante bonté ; il n'y a que lui qui puisse compter les grâces innombrables qu'il a versées dans cet abîme de grâce. Aussi il n'appartient qu'à lui d'en parler dignement.

Afin donc que je ne me trouve point dans les discours qui seront faits ici sur ce sujet, et que ma voix n'y soit point entendue, je vous conjure, par votre très bon Cœur, ô Vierge sainte, et pour l'honneur de ce même Cœur, de m'offrir à votre Fils bien-aimé, et de le prier qu'il m'anéantisse et qu'il s'établisse dans mon néant ; qu'il soit lui-même l'auteur de ce livre ; que je ne sois que l'instrument de son amour incompréhensible vers vous, et du zèle très ardent qu'il a de l'honneur de votre très digne Cœur ; qu'il me suggère toutes les choses dont il désire qu'il soit composé ; qu'il m'inspire les termes et la manière en laquelle il veut qu'elles y soient exprimées ; qu'il verse abondamment sa sainte bénédiction sur ceux qui le liront ; et qu'il change toutes les paroles qui y seront en autant de charbons ardents et luisants, pour purifier, éclairer et embraser leurs cœurs du feu sacré de son amour, afin qu'ils soient dignes d'être selon le Cœur de Dieu, et d'être mis au rang des enfants du Cœur maternel de la Mère de Dieu. »



**Septième jour**

« C'est un privilège très avantageux du disciple bien-aimé de Jésus d'avoir reposé une fois seulement sur sa poitrine adorable, là où il a puisé des lumières et des secrets merveilleux. Mais combien de fois ce divin Sauveur a-t-il pris son repos sur le sein et sur le Cœur virginal de sa très chère Mère ! Quelle abondance de lumières, de grâces et de bénédictions ce Soleil éternel, qui est la source des lumières et des grâces, a-t-il versée dans ce Cœur maternel sur lequel il a reposé cent et cent fois ; dans ce Cœur qui n'a jamais eu en soi aucun empêchement aux grâces divines ; dans ce Cœur qui était toujours parfaitement disposé à les recevoir ; dans ce Cœur qu'il aimait par-dessus tous les cœurs, et duquel il était plus aimé que de tous les cœurs des Séraphins ! Quelle union, quelles communications, quelles correspondances, quels embrasements entre ces deux Cœurs et ces deux fournaies d'amour que le souffle divin du Saint-Esprit enflammait incessamment ! »

« Ces deux Cœurs néanmoins et ces deux harpes sont unies si étroitement ensemble, qu'elles ne sont, en quelque façon, qu'une seule harpe qui n'a qu'un même son et un même chant, et qui chante les mêmes cantiques. Quand la première chante un cantique d'amour, la seconde chante un cantique d'amour. Quand la première chante un cantique de louange, la seconde chante un cantique de louange. Si le Cœur de Jésus aime son Père, le Cœur de Marie l'aime avec lui... Tout ce que le Cœur de Jésus aime, le Cœur de Marie l'aime. Tout ce que le Cœur de Jésus hait (le péché), le Cœur de Marie le hait. Tout ce qui réjouit le Cœur du Fils, réjouit le Cœur de la Mère. Ce qui crucifie le Cœur du Fils, crucifie le Cœur de la Mère.»

« Il n'est pas juste de séparer le divin Cœur de Jésus... et le Cœur virginal de Marie..., deux Cœurs qui sont unis ensemble... Ces deux Cœurs de Jésus et de Marie... Ces deux Cœurs étaient si proches l'un de l'autre et si étroitement unis... Comme ces deux Cœurs d'un tel Fils et d'une telle Mère s'entendaient bien entre eux... Après cela quelle obligation avons-nous d'honorer, d'aimer et de louer ces deux Cœurs très aimables de Jésus et de Marie ! »

« Ah! quel douloureux spectacle de voir ces deux Cœurs de Jésus et de Marie, deux Cœurs si saints...!

O Père des miséricordes, quels sont ces deux Cœurs que vous tenez ainsi crucifiés ? »

**Jean Eudes nous conduit à parler d'un seul Cœur : Le Cœur de Jésus et de Marie**

« Quoique jusqu'ici, nous n'ayons pas célébré une fête propre et particulière du Cœur adorable de Jésus, nous n'avons pourtant jamais eu intention de séparer deux choses que Dieu a unies si étroitement ensemble, comme sont le Cœur très auguste du Fils de Dieu et celui de sa très bénite Mère. Au contraire, notre dessein a toujours été, dès le commencement de notre Congrégation, de regarder et honorer ces deux Cœurs comme un même Cœur en unité d'esprit, de sentiment, de volonté et d'affection, ainsi qu'il paraît manifestement en la Salutation que nous disons tous les jours au divin Cœur de Jésus et de

Marie, comme aussi en l'oraison, et en plusieurs endroits de l'office et de la messe que nous célébrons en la fête du Cœur sacré de la même Vierge. »

**« Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni ! »**



*Collectif*

SIX MOIS POUR AIMER

DIEU

TROISIEME MOIS







### **Premier jour**

Quel Dieu aimons-nous ? Après deux mois de méditations sur l'amour de Dieu dans les Écritures, où nous avons entrevu le visage de Dieu révélé en Jésus par L'Esprit et dans sa Mère, il est bon de faire un retour sur nous-mêmes. Il est nécessaire de faire le ménage dans notre psychisme sur les représentations que nous pouvons avoir de la divinité, afin de nous débarrasser des idées que nous avons héritées d'une culture qui est fille des Maîtres du Soupçon. La démarche la plus radicale serait celle de l'École rhénane, initiée par Maître Eckhart, qui est de s'anéantir et de se détacher de tout, non seulement sur le plan affectif et matériel, mais aussi sur le plan intellectuel et religieux. C'est dans le néant que Dieu se manifeste d'une manière parfaite. Mais quand nous nous engageons dans une vie d'amour de Dieu, un jour nous connaissons la nuit, quels que soient le chemin spirituel ou l'école de spiritualité que nous avons choisie. Nuit de la foi, de l'intelligence, de la sensibilité, l'indispensable traversée du désert pour entrer dans la Terre Promise. Remarquez qu'aucun de ceux qui avaient quitté l'Égypte n'est arrivé à Canaan. Cela signifie qu'il nous faut connaître une mort et une renaissance.

Ce que je vous propose est une nuit active de l'intelligence. N'ayons pas peur de nous confronter à toutes les objections du monde, de la philosophie, du rationalisme, du

politiquement et du religieusement correct. Ne vous inquiétez pas, je traduirai tout cela en langage clair, car ce que nous avons à comprendre et à répondre doit être clair pour nous-mêmes et pour ceux qui nous interrogent sur notre foi, notre espérance et notre amour.

Comment en sommes-nous arrivés au drame de l'humanisme athée ?

Dans l'ordre il y a l'esprit des lumières et la lutte contre la religion comme superstition, puis Feuerbach et son humanisme athée qui dénonce l'aliénation de l'homme à Dieu, puis Marx et Engel qui mettent en pratique Feuerbach dans le changement de la société qui doit être matérialiste et athée. Nietzsche, qui déclare que Dieu est mort. Freud, qui considère la religion comme une illusion. Puis l'avènement du libéralisme et du capitalisme qui engendrent la contestation libertaire et anarchiste : ni Dieu ni maître.

En conclusion : nous vivons et nous subissons l'influence d'une culture sans Dieu et matérialiste, qui se cache sous le visage acceptable de la laïcité obligatoire. Nous sommes dans le consumérisme qui ne peut donner un sens à la vie. Car la question essentielle est là : quel est le sens de ma vie ? Quelle est ma place, et la place des autres, dans ce monde ?

## Deuxième jour

Que nous a dit Ludwig Feuerbach, auquel l'athée militant Michel Onfray fait constamment référence ?

« L'athéisme est un humanisme. Plus exactement, le véritable humanisme se fonde sur la réappropriation de ce que l'homme avait imaginativement projeté en Dieu. La philosophie est une théologie déguisée. L'absolu n'est rien d'autre que l'homme, et ce dernier ne pourra trouver son salut que s'il consent à faire de lui-même l'idéal qu'il cherche. »

Je vais commenter cette phrase qui résume bien le livre de Feuerbach « L'essence du christianisme ».

L'athéisme est un humanisme. Il faut se débarrasser de Dieu qui est une construction humaine, pour revenir à l'homme, car l'homme c'est Dieu. L'homme s'est fabriqué Dieu en projetant dans le ciel tout ce qui était en lui de désir et de frustration. Il faut dire qu'à l'époque où vivait l'auteur, les églises, qu'elles soient catholiques ou protestantes, étaient monarchiques et se plaçaient comme garantes des pouvoirs auprès des riches et des puissants. L'homme donc, est prisonnier d'un Dieu qu'il s'est fabriqué, il est aliéné. Le terme d'aliénation fera fortune et la promesse d'une libération fera partie de tous les programmes révolutionnaires. Devenir sans Dieu, c'est se désaliéner pour devenir libre et instaurer un nouvel humanisme.

Pour Feuerbach, comme pour Hegel, le Dieu du christianisme est le miroir de l'homme. Mais cette projection de l'essence humaine hors d'elle-même est, pour Feuerbach, contrairement à Hegel, une aliénation.

Or, nous pouvons faire une première objection, qui est vraie pour toutes les religions. Si Dieu est « déjà » dans l'homme et qu'il le cherche, il pourra s'en faire une représentation qui donne sens à sa vie et à la société dans laquelle il vit. Mais pour cela il faudrait qu'il ait une perception juste du Dieu qui vit en lui, la Révélation est donc indispensable.

## Troisième jour

« L'objet de l'homme n'est rien d'autre que son essence objective elle-même. Telle est la pensée de l'homme, tels ses sentiments, tel son Dieu : autant de valeur possède l'homme, autant et pas plus, son Dieu. La conscience de Dieu est la conscience de soi de l'homme, la connaissance de Dieu est la connaissance de soi de l'homme. À partir de son Dieu, tu connais l'homme, et inversement à partir de l'homme son Dieu : les deux ne font qu'un. Ce que Dieu est pour l'homme, c'est son esprit, son âme, et ce qui est le propre de l'esprit humain, son âme, son cœur, c'est cela son Dieu : Dieu est l'intériorité manifeste, le soi exprimé de l'homme. La religion est le solennel dévoilement des trésors cachés de l'homme, l'aveu de ses pensées les plus intimes, la confession publique de ses secrets d'amour.

Mais si la religion, conscience de Dieu, est désignée comme étant la conscience de soi de l'homme, cela ne peut signifier que l'homme religieux a directement conscience du fait que sa conscience de Dieu est la conscience de soi de son essence, puisque c'est la carence de cette conscience qui précisément fonde l'essence particulière de la religion. Pour écarter ce malentendu, il vaut mieux dire : la religion est la première conscience de soi de l'homme, mais indirecte. Partout, par suite, la religion précède la philosophie, aussi bien dans l'histoire de l'humanité que dans l'histoire de l'individu. L'homme déplace d'abord à l'extérieur de soi sa propre essence avant de la trouver en lui. La religion est l'essence infantile de l'humanité ».<sup>1</sup>

### **Comment fabriquer un Dieu ?**

*Nous rêvons de toute-puissance ?*

- Nous créons un Dieu Tout-Puissant !

*Nous rêvons de succès ?*

- Dieu est le créateur d'une œuvre admirable !

*Nous rêvons de richesse et de splendeur ?*

- Dieu promet réussite et richesse à ceux qui l'adorent !

*Nous rêvons d'invulnérabilité ?*

- Allah Akbar !

*Nous rêvons de plaisir ?*

- Dieu a créé Éros et Bacchus et des fêtes licencieuses sont organisées en son honneur, ainsi que les Lupercales !

*Nous rêvons de liberté ?*

- Nous nous inventons un Dieu libéral !

*Nous rêvons d'immortalité ?*

- Dieu donne l'immortalité de l'âme !

*Nous rêvons de vengeance ?*

- Dieu châtie nos adversaires !

*Nous rêvons de domination ?*

- Dieu nous délègue ses titres et nous permet (Bible à la main) pratiquer l'esclavage, de nous donner des titres hiérarchiques, d'inventer le droit divin !

Approche freudienne

*Nous sommes masochistes ?*

- Dieu est un dominateur sadique !

---

<sup>1</sup> Ludwig Feuerbach, L'essence du christianisme(1841), traduction Jean-Pierre Osier, Maspero 1968, pp 129-130

*Nous sommes infantiles ?*

- Dieu est un Père qui punit et récompense !

Objection majeure : personne n'aurait pu inventer le christianisme. Je connais un Juif qui est maintenant à la tête d'une communauté de Juifs messianiques en Israël, qui me raconta sa conversion. Il faisait un voyage en bateau et il avait décidé de lire le Nouveau Testament par curiosité. Il découvrit la vie de Jésus et s'enthousiasma, ses paroles étaient merveilleuses et allaient bien au-delà de ce que toute religion enseignait, il devait vraiment être le Messie. Soudain, arrivé au récit de la Passion il arrêta sa lecture, il vécut une intense déception. Ce n'était pas possible. Ce n'est que plusieurs années plus tard qu'il lut la suite : Jésus était ressuscité des morts ! Il se fit baptiser et annonça la Bonne Nouvelle à ses frères juifs.

Le christianisme est une religion que nul n'aurait pu inventer. Un Dieu qui s'abaisse, qui se fait tout petit, un Dieu qui se fait bébé et se livre aux mains des hommes. Un Dieu qui pleure sur l'humanité souffrante et qui fait sans fin miséricorde. Un Dieu qui inverse toutes les valeurs humaines où le premier devient le dernier, où celui qui commande est celui qui sert. Un Dieu qui résiste aux orgueilleux et fait droit aux opprimés, ça ne s'invente pas. Un Dieu qui souffre et s'offre, qui dit : « On ne me prend pas ma vie, c'est moi qui la donne », et qui accepte la mort la plus infamante qui soit, la crucifixion, ça n'existe pas nous plus. Un Dieu qui prêche l'amour envers tous les hommes, à commencer par les ennemis.



**Quatrième jour**

Mais il faut aussi relever ce qui est juste dans la critique de nos ennemis. Puisque nous les aimons. Nous sommes enclins à nous fabriquer des images de Dieu qui soient semblables à ce que nous dicte notre psychologie. L'enseignement de Jésus nous paraît parfois trop exigeant et nous retombons, comme le fit souvent le peuple d'Israël, dans nos vieilles idoles. Dans la mesure où la religion, selon Marx, rend l'oppression supportable, elle peut être comparée à une drogue dure. Cependant, la religion n'est que le symptôme d'une aliénation plus générale et plus profonde.

« La religion est le soupir de la créature opprimée, la chaleur d'un monde sans cœur, comme elle est l'esprit de conditions sociales d'où l'esprit est exclu. Elle est l'opium du peuple.

Abolir la religion en tant que bonheur illusoire du peuple, c'est exiger son bonheur réel. Exiger qu'il renonce aux illusions sur sa situation, c'est exiger qu'il renonce à une situation qui a besoin d'illusions. La critique de la religion est donc en germe la critique de cette vallée de larmes dont la religion est l'auréole. La critique a dépouillé les chaînes des fleurs imaginaires qui les recouvraient, non pour que l'homme porte des chaînes sans fantaisie, désespérantes, mais pour qu'il rejette les chaînes et cueille la fleur vivante. La critique de la religion détruit les illusions de l'homme pour qu'il pense, agisse, façonne sa réalité comme un homme désillusionné parvenu à l'âge de la raison, pour qu'il gravite autour de lui-même, c'est-à-dire de son soleil réel. La religion n'est que le soleil illusoire qui gravite autour de l'homme en tant que l'homme ne gravite pas autour de lui-même. »

« C'est donc la tâche de l'histoire, après la disparition de l'Au-delà de la vérité, d'établir la vérité de ce monde-ci. C'est en premier lieu la tâche de la philosophie, qui est au service de l'histoire, une fois démasquée la forme sacrée de l'auto-aliénation de l'homme, de démasquer l'auto-aliénation dans ses formes non sacrées. La critique du ciel se transforme par là en critique de la terre, la critique de la religion en critique du droit, la critique de la théologie en critique de la politique ». <sup>2</sup>

Je ne voudrais pas ironiser sur les paradis athées et sur le bonheur des hommes qui y vivent, mais je voudrais répondre à cette citation que l'on fait souvent de Marx : « La religion est l'opium du peuple » et c'est une drogue dure. Pendant des siècles les puissants, les propriétaires terriens, les patrons d'une industrie esclavagiste se sont servis de la religion pour tenir en respect les plus pauvres. Pour les menacer de l'enfer et les confiner dans une religion de la résignation en leur promettant un bonheur dans un autre monde.

Tout homme privé de Dieu expérimente le manque, il lui faudra trouver un substitut de Dieu. Le vide dans lequel nous a laissés l'humanisme athée appelle une compensation, une drogue douce ou dure, qu'elle dise son nom ou qu'elle s'impose à notre insu.

La première drogue est la consommation, à laquelle nous sommes contraints par notre cupidité et incités par la publicité qui devrait être déclarée immorale car elle agit sur notre inconscient, nous privant de notre liberté. La drogue qui lui est liée et qui est fortement addictive est l'informatique. Nous surfons dans un monde irréel et jouons dans le virtuel pour mieux oublier notre besoin fondamental qui est religieux, spirituel et mystique. Ces drogues nous enferment dans une solitude où nous devenons imperméables à la communion. Il faut mentionner aussi la saturation d'images qui abîme notre créativité personnelle, la surinformation qui nous rend spectateurs et non plus acteurs du monde politique et social.

---

<sup>2</sup> Karl Marx, Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel (1844), traduction A. Baraquin, dans Critique du droit politique hégélien, Éditions Sociales, 1975, p197,

Je le redis, il est nécessaire de jeûner de tout cela, de nous désintoxiquer, si nous voulons vraiment aimer Dieu et le prochain.

Comme le culte de la Raison sous Robespierre, les régimes totalitaires ont créé leurs religions et leurs cérémonies, leurs grand-messes, leurs rituels innombrables, leurs cultes de la personnalité. Alors, qu'on ne parle plus de la religion comme opium du peuple !

### Cinquième jour

Freud : La religion comme illusion

Pour Freud la religion est une illusion, et non pas une erreur. Freud fournit cependant une explication de l'illusion religieuse tout à fait différente de celle de Marx.

« Ces idées, qui professent d'être des dogmes, ne sont pas le résidu de l'expérience ou le résultat final de la réflexion : elles sont des illusions, la réalisation des désirs les plus anciens, les plus forts, les plus pressants de l'humanité ; le secret de leur force est la force de ces désirs. Nous le savons déjà : l'impression terrifiante de la détresse infantile avait éveillé le besoin d'être protégé - protégé en étant aimé - besoin auquel le Père a satisfait ; la reconnaissance du fait que cette détresse dure toute la vie a fait que l'homme s'est cramponné à un Père, à un Père cette fois plus puissant. L'angoisse humaine en face des dangers de la vie s'apaise à la pensée du règne bienveillant de la Providence divine, l'institution d'un ordre moral de l'univers assure la réalisation des exigences de la justice, si souvent demeurées irréalisées dans les civilisations humaines, et la prolongation de l'existence terrestre par une vie future fournit les cadres de temps et de lieu où ces désirs se réaliseront. Des réponses aux questions que se pose la curiosité humaine touchant ces énigmes : la genèse de l'univers, le rapport entre le corporel et le spirituel, s'élaborent suivant les prémisses du système religieux. Et c'est un formidable allègement pour l'âme individuelle que de voir les conflits de l'enfance émanés du complexe paternel – conflits jamais entièrement résolus -, lui être pour ainsi dire enlevés et recevoir une solution acceptée de tous.

Quand je dis : tout cela ce sont des illusions, il me faut délimiter le sens de ce terme. Une illusion n'est pas la même chose qu'une erreur, une illusion n'est pas non plus nécessairement une erreur. L'opinion d'Aristote, d'après laquelle la vermine serait engendrée par l'ordure - opinion qui est encore celle du peuple ignorant - était une erreur ; de même l'opinion qu'avait une génération antérieure de médecins, et d'après laquelle le tabès aurait été la conséquence d'excès sexuels. Il serait impropre d'appeler ces erreurs des illusions, alors que c'était une illusion de la part de Christophe Colomb, quand il croyait avoir trouvé une nouvelle route maritime des Indes. La part de désir que comportait cette erreur est manifeste ».<sup>3</sup>

Mais plus qu'une illusion, la religion pour Freud est une névrose.

---

<sup>3</sup> Sigmund Freud, *L'avenir d'une illusion* (1927), traduction Marie Bonaparte, Ed. PUF, Coll. Quadrige, 1993, pp 43-44

Nous savons que l'enfant humain ne peut pas accomplir son évolution vers la civilisation sans passer par une phase plus ou moins accentuée de névrose. Ceci provient du fait que l'enfant est incapable de réprimer par un travail mental rationnel un aussi grand nombre d'impulsions instinctives que celles qu'il possède, impulsions dont plus tard, en tant que civilisé, il n'aurait que faire. Et il doit, par suite, en venir à bout par des actes de refoulement, derrière lesquels d'ordinaire se cache un mobile de peur. La plupart de ces névroses infantiles disparaissent spontanément quand l'enfant grandit ; tel est particulièrement le cas des névroses obsessionnelles de l'enfance. On pourrait de même admettre que l'humanité dans son ensemble passe, au cours de son évolution, par des états analogues aux névroses (et ceci pour les mêmes raisons). Aux époques d'ignorance et de faiblesse intellectuelle qu'elle a d'abord traversées, l'humanité ne pouvait réaliser les renoncements aux instincts indispensables à la vie en commun des hommes qu'en vertu de forces purement affectives. Et le résidu de ces démarches, analogues au refoulement, qui eurent lieu aux temps préhistoriques, subsistent longtemps en tant que partie intégrante de la civilisation. La religion serait la névrose obsessionnelle universelle de l'humanité. Comme celle de l'enfant, elle dérive du complexe d'Oedipe, des rapports de l'enfant au père. D'après ces conceptions, on peut prévoir que l'abandon de la religion aura lieu avec la fatale inexorabilité d'un processus de croissance, et que nous nous trouvons à l'heure présente justement dans cette phase de l'évolution.

Aussi notre attitude envers ce phénomène devrait-elle se modeler sur celle d'un éducateur compréhensif, qui ne s'oppose pas au développement nouveau en présence duquel il se trouve, mais cherche au contraire à le favoriser et s'efforce simplement de tempérer la violence avec laquelle il se fait place. Cette analogie n'épuise d'ailleurs pas l'essence de la religion. Si d'une part la religion comporte des entraves d'ordre compulsif telles que seule la névrose obsessionnelle de l'individu en présente, d'autre part elle implique un système d'illusions créées par le désir, avec négation de la réalité, système tel qu'on le retrouve, à l'état isolé, seulement dans la psychose hallucinatoire, qui est un état de confusion mentale bienheureux.

Le système freudien est une mythologie qu'il s'est inventée, qui est très contestée aujourd'hui mais qui a fortement imprégné notre mémoire collective. Nous nous sentons coupables, coupables d'avoir tué, ou d'avoir voulu tuer le père. C'est vrai que le sentiment de culpabilité est universel mais d'autres explications existent. Ce sentiment, même s'il se tapit dans l'ombre, finit toujours par ressortir dans les phobies, dans la psychopathologie de la vie quotidienne. En ceci tous les êtres humains, même les saints, sont plus ou moins névrosés. Une phobie est une peur déplacée, elle peut s'investir dans différents domaines. Nous choisirons celui de la propreté, de la pureté. Le scrupuleux pense être soulagé de son angoisse en accomplissant des rites et il a l'impression que si ces rites ne sont pas scrupuleusement observés dans un certain ordre, un malheur va se produire. C'est l'origine, sous une forme atténuée, de la superstition. Celui qui souffre d'une névrose obsessionnelle dans le domaine de la propreté se livre à des rites de lavage, certains lavent le savon et ne s'essuient pas les mains, il les laisse sécher de peur que la serviette soit contaminée. Ils peuvent tyranniser leur entourage en exigeant qu'il se décontamine en rentrant à la maison, en changeant de vêtement par exemple. Aujourd'hui ces conduites pathologiques réagissent assez bien aux antidépresseurs mais, je suis là pour en témoigner, également aux thérapies cognitives et comportementales. Je me souviens d'un homme qui est venu me voir à la sortie

de la messe pour me dire qu'elle n'était pas valide. Et pourquoi donc ? Parce que le prêtre avait fait un déplacement autour de l'autel en allant de la droite vers la gauche, ce que prohibent les rituels anciens. D'autres vous diront que seule la messe de Saint-Pie X, que j'apprécie beaucoup par ailleurs, est la seule licite.

Mais ce n'est pas le scrupule religieux qui explique la religion. Quel tour de passe-passe nous a joué Freud qui a écrit l'avenir d'une illusion alors qu'il se savait condamné par un cancer ?

Si la religion est l'avenir d'une illusion que l'on s'est acharné à éradiquer...



Démolition de la cathédrale Saint-Sauveur, remplacée par une piscine



... cette illusion a un grand avenir devant elle car Dieu est vivant, l'Esprit est à l'œuvre et le Christ est ressuscité !



La cathédrale Saint-Sauveur reconstruite



Voici comment Leszec Kolakowski expose et résume "les deux manières inconciliables d'accepter le monde et la place que nous y occupons", de l'humanisme athée d'une part et de l'adoration religieuse d'autre part.

« Le message inévitable de l'humanisme prométhéen, le voici : "L'auto-créativité humaine est sans limites, le mal et la souffrance sont contingents, la vie est infiniment inventive, rien n'est valide - au plan moral ou intellectuel - du seul fait d'avoir passé pour tel au long de l'histoire, il n'y a pas d'autorité dans la tradition, l'esprit humain n'a pas besoin d'une quelconque révélation ni d'un quelconque enseignement venu du dehors. Dieu n'est autre que l'homme qui s'opprime lui-même et qui étouffe sa propre raison." »

« Le message invariable de l'adoration religieuse, le voici : "Du fini à l'infini, la distance est toujours infinie ; tout ce que nous créons est voué à périr tôt ou tard, la vie est vouée à l'échec et la mort est insurmontable à moins que nous n'ayons part à cette réalité éternelle qu'il ne nous appartient pas de susciter, mais de laquelle nous dépendons ; nous pouvons la percevoir, quoique de façon très vague et inadéquate, et elle est la source de toute notre connaissance du bien et du mal ; sans elle, nous restons seuls avec nos passions ; or le plus souvent nos passions sont mauvaises et nous rendent ennemis les uns des autres ; rien ne peut les réfréner si ce n'est la confiance en la véracité de la révélation de Dieu par lui-même." » (Leszec Kolakowski, Philosophie de la religion, éditions Fayard, p. 255-256)

## Septième jour

Discours du Pape saint Jean-Paul II au Congrès International sur Evangélisation et Athéisme, Vendredi, 10 octobre 1980

« 1. Soyez remercié de vos paroles. Comme il est facile de le constater, l'athéisme est sans conteste l'un des phénomènes majeurs, et il faut même dire, le drame spirituel de notre temps. Enivré par le tourbillon de ses découvertes, assuré d'un progrès scientifique et technique apparemment sans limites, l'homme moderne se découvre inexorablement affronté à son destin : "À quoi bon aller sur la lune - selon l'expression d'un des hommes de culture les plus prestigieux de notre époque - si c'est pour s'y suicider ?" Qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce que l'amour ? Qu'est-ce que la mort ? Depuis qu'il y a des hommes qui pensent, ces questions fondamentales n'ont cessé d'habiter leur esprit. Depuis des millénaires, les grandes religions se sont efforcées d'y apporter leurs réponses. L'homme lui-même n'apparaissait-il pas, au regard pénétrant des philosophes, comme étant, indissociablement, *homo faber*, *homo ludens*, *homo sapiens*, *homo religious* ? Et n'est-ce pas à cet homme-là que l'Église de Jésus-Christ entend proposer la Bonne Nouvelle du salut, porteuse d'espérance pour tous, à travers le flux des générations et le reflux de civilisations ?

2. Mais voici que, en un gigantesque défi, l'homme moderne, depuis la Renaissance, s'est dressé contre ce message de salut, et s'est mis à refuser Dieu au nom même de sa dignité d'homme. D'abord réservé à un petit groupe d'esprits, l'intelligentsia, qui se considérait

comme une élite, l'athéisme est aujourd'hui devenu un phénomène de masse qui investit les Églises. Bien plus, il les pénètre de l'intérieur, comme si les croyants eux-mêmes, y compris ceux qui se réclament de Jésus-Christ, trouvaient en eux une secrète connivence ruineuse de la foi en Dieu, au nom de l'autonomie et de la dignité de l'homme. C'est d'un "véritable sécularisme" qu'il s'agit, selon l'expression de Paul VI dans son Exhortation apostolique "*Evangelii Nuntiandi*" : "Une conception du monde d'après laquelle ce dernier s'explique par lui-même sans qu'il soit besoin de recourir à Dieu ; Dieu devenu ainsi superflu et encombrant. Un tel sécularisme, pour reconnaître le pouvoir de l'homme, finit donc par se passer de Dieu et même par renier Dieu."

3. Tel est le drame spirituel de notre temps. L'Église ne saurait en prendre son parti. Elle entend, au contraire, l'affronter courageusement. Car le Concile s'est voulu au service de l'homme, non pas de l'homme abstrait, considéré comme une entité théorique, mais de l'homme concret, existentiel, aux prises avec ses interrogations et ses espoirs, ses doutes et ses négations mêmes. C'est à cet homme-là que l'Église propose l'Évangile. Il lui faut donc le connaître, de cette connaissance enracinée dans l'amour, qui ouvre au dialogue dans la clarté et la confiance entre hommes séparés par leurs convictions, mais convergents dans leur même amour de l'homme. "L'humanisme laïque et profane, a dit Paul VI lors de la clôture du Concile, est apparu dans sa terrible stature et a en un certain sens défié le Concile. La religion du Dieu qui s'est fait homme s'est rencontrée avec la religion - car c'en est une - de l'homme qui se fait Dieu. Qu'est-il arrivé ? Un choc, une lutte, un anathème ? Cela pouvait arriver, mais cela n'a pas eu lieu. La vieille histoire du Samaritain a été le modèle de la spiritualité du Concile "[4]. Moi-même, à la tribune des Nations Unies, à New-York, le 2 octobre 1979, j'ai exprimé ce souhait : "La confrontation entre la conception religieuse du monde et la conception agnostique, qui est l'un des signes des temps, pourrait conserver des dimensions humaines loyales et respectueuses, sans porter atteinte aux droits essentiels de la conscience de tout homme ou toute femme qui vivent sur la terre." Telle est la conviction de notre humanisme plénier, qui nous porte au-devant même de ceux qui ne partagent pas notre foi en Dieu, au nom de leur foi en l'homme - et c'est là le tragique malentendu à dissiper. À tous, nous voulons dire avec ferveur : nous aussi, autant et plus que vous, s'il est possible, nous avons le respect de l'homme. Aussi voulons-nous vous aider à découvrir et à partager avec nous la joyeuse nouvelle de l'amour de Dieu, de ce Dieu qui est la source et le fondement de la grandeur de l'homme, lui-même fils de Dieu, et devenu notre frère en Jésus-Christ.

4. C'est vous dire, chers amis, combien je me réjouis de ces journées d'études qui vous rassemblent à Rome, à l'Université Pontificale Urbainienne, sous les auspices de l'Institut Supérieur pour l'Étude de l'Athéisme, promoteur de votre Congrès International sur Évangélisation et Athéisme. Avec beaucoup d'intérêt, j'ai parcouru le programme que vous m'avez adressé. Et j'ai relevé avec sympathie la présence d'illustres professeurs et hommes d'étude, que je suis heureux de recevoir ici. À vrai dire, c'est presque un sentiment de vertige qui monte à l'esprit, en découvrant l'ampleur du champ considéré, et les axes de recherche qui vous y avez tracés : aspects phénoménologique, historique, philosophique et théologique de l'athéisme contemporain. Le phénomène, en effet, nous envahit de tous côtés : de l'Orient à l'Occident, des pays socialistes aux pays capitalistes, du monde de la culture à celui du travail. Aucun des âges de la vie n'y échappe, de la jeune adolescence en proie au doute, au vieillard livré au scepticisme, en passant par les soupçons et les refus de l'âge adulte. Et il n'est aucun continent à être épargné. C'est ce qui a conduit mon prédécesseur Paul VI, de vénérée mémoire, à ériger au sein de la Curie romaine, auprès des

Secrétariats pour l'Unité des Chrétiens et pour les Non-Chrétiens, un autre organisme voué, par vocation, à l'étude de l'athéisme et au dialogue avec les non-croyants. Il doit, en effet, être clair aux yeux de tous que l'Église veut être en dialogue avec tous, y compris ceux qui se sont éloignés d'elle et la rejettent, tant dans leurs convictions affirmées et résolues que dans leurs comportements décidés et parfois militants. L'un et l'autre, du reste, sont intimement mêlés. Les motivations suscitent l'action. Et l'agir, à son tour, modèle la pensée.

5. Aussi est-ce avec reconnaissance que j'accueille vos réflexions, pour les intégrer dans la démarche pastorale de l'Église en direction de tous ceux qui, à des titres divers, et de bien des manières certes, se réclament peu ou prou de l'athéisme polymorphe de notre temps. Qu'y a-t-il apparemment de commun, en effet, entre des pays où l'athéisme théorique, pourrait-on dire, est au pouvoir, et d'autres au contraire dont la neutralité idéologique professée recouvre un véritable athéisme pratique ? Sans doute la conviction que l'homme est, à lui seul, le tout de l'homme. Certes, le psalmiste déjà allait, répétant : "Insensés, ceux qui disent qu'il n'y a pas de Dieu." Et l'athéisme n'est pas d'aujourd'hui. Mais il était comme réservé à notre temps d'en faire la théorisation systématique, indûment prétendue scientifique, et d'en mettre en œuvre la pratique à l'échelle de groupes humains et même d'importants pays.

6. Et pourtant, comment ne pas le reconnaître avec admiration, l'homme résiste devant ces assauts répétés et ces feux croisés de l'athéisme pragmatiste, néopositiviste, psychanalytique, existentialiste, marxiste, structuraliste, nietzschéen... L'envahissement des pratiques et la déstructuration des doctrines n'empêchent pas, bien au contraire, parfois même elles suscitent, au cœur même des régimes officiellement athées, comme au sein des sociétés dites de consommation, un indéniable réveil religieux. Dans cette situation contrastée, c'est un véritable défi que l'Église doit affronter, et une tâche gigantesque qu'il lui faut réaliser, et pour laquelle elle a besoin de la collaboration de tous ses fils : réacculturer la foi dans les divers espaces culturels de notre temps, et réincarner les valeurs de l'humanisme chrétien. N'est-ce pas une requête pressante des hommes de notre temps qui, parfois désespérément et comme à tâtons, recherchent le sens du sens, le sens ultime ? En dépit de leurs différences d'origine et d'orientation, les idéologies modernes se rencontrent au carrefour de l'autosuffisance de l'homme, sans qu'aucune ne réussisse à combler la soif d'absolu qui le tenaille. Car, "l'homme passe infiniment l'homme", comme le notait Pascal en ses Pensées. C'est pourquoi, du trop-plein de ses certitudes, comme du creux de ses questions, toujours resurgit la quête de cet Infini dont il ne peut en lui effacer l'image, alors même qu'il la fuit : "Tu étais au-dedans de moi. Et moi, j'étais au-dehors de moi-même", confessait déjà saint Augustin.

7. Dans son encyclique "*Ecclesiam Suam*", Paul VI s'interrogeait sur ce phénomène, y voyait la voie d'un dialogue de salut : "Les raisons de l'athéisme, imprégnées d'anxiété, colorées de passion et d'utopie, mais souvent aussi généreuses, inspirées d'un rêve de justice et de progrès tendu vers des finalités d'ordre social divinisées : autant de succédanés de l'Absolu et du Nécessaire... Les athées, nous les voyons aussi parfois mus par de nobles sentiments, dégoûtés de la médiocrité et de l'égoïsme de tant de milieux sociaux contemporains, et habiles à emprunter à notre Évangile des formes et un langage de solidarité et de compassion humaine : ne serons-nous pas un jour capables de reconduire à leurs vraies sources, qui sont chrétiennes, ces expressions de valeurs morales ?"[10] L'athéisme proclame la disparition nécessaire de toute religion, mais il est lui-même un phénomène religieux. N'en faisons pas, pour autant, un croyant qui s'ignore. Et ne ramenons pas ce qui est un drame profond à un malentendu superficiel. Devant tous les faux dieux sans cesse

renaissants du progrès, du devenir, de l'histoire, sachons retrouver le radicalisme des premiers face aux idolâtres du paganisme antique, et redire avec saint Justin : "Certes, nous l'avouons, nous sommes les athées de ces prétendus dieux."

8. Soyons donc, en esprit et en vérité, des témoins du Dieu vivant, porteurs de sa tendresse de Père au creux d'un univers refermé sur lui-même et oscillant de l'orgueil luciférien au désespoir désabusé. Comment en particulier ne pas être sensible au drame de l'humanisme athée, dont l'antithéisme, et plus précisément l'antichristianisme, en vient à écraser la personne humaine qu'il avait voulu libérer du pesant fardeau d'un Dieu considéré comme un oppresseur ? "Il n'est pas vrai que l'homme ne puisse organiser la terre sans Dieu. Ce qui est vrai, c'est que, sans Dieu, il ne peut enfin de compte que l'organiser contre l'homme. L'humanisme exclusif est un humanisme inhumain." À quatre décennies de distance, chacun peut emplir ces lignes prémonitoires du Père de Lubac, du poids tragique de l'histoire de notre temps. Quelle invitation à revenir au cœur de notre foi : "Le Rédempteur de l'homme, Jésus-Christ, est le centre du cosmos et de l'histoire."

L'écroulement du déisme, la conception profane de la nature, la sécularisation de la société, la poussée des idéologies, l'émergence des sciences humaines, les ruptures structuralistes, le retour de l'agnosticisme, et la montée du néopositivisme technicien ne sont-ils pas autant de provocations pour le chrétien à retrouver dans un monde vieillissant toute la force de la nouveauté de l'Évangile toujours neuf, source inépuisable de renouvellement : "*Omnem novitatem attulit, semetipsum afferens*" ? Et saint Thomas d'Aquin, à onze siècles de distance, prolongeait le mot de saint Irénée : "*Christus initiavit nobis viam novam*" [14]. C'est au chrétien qu'il appartient d'en donner témoignage. Il porte certes ce trésor dans des vases d'argile. Mais il n'en est pas moins appelé à placer la lumière sur le candélabre, pour qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. C'est le rôle même de l'Église, dont le Concile nous rappelait qu'elle est porteuse de Celui qui, seul, est "*Lumen Gentium*". Ce témoignage doit être à la fois un témoignage de pensée et un témoignage de vie. Puisque vous êtes des hommes d'étude, j'insisterai en terminant sur la première exigence, la seconde en effet nous concerne tous.

9. Apprendre à bien penser était une résolution que l'on professait hier volontiers. C'est toujours une nécessité première pour agir. L'apôtre n'en est pas dispensé. Que de baptisés sont devenus étrangers à une foi qui jamais peut-être ne les avait vraiment habités parce que personne ne la leur avait bien enseignée ! Pour se développer, le germe de la foi a besoin d'être nourri de la Parole de Dieu, des sacrements, de tout l'enseignement de l'Eglise et ceci dans un climat de prière. Et, pour atteindre les esprits tout en gagnant les cœurs, il faut que la foi se présente pour ce qu'elle est, et non pas sous de faux revêtements. Le dialogue du salut est un dialogue de vérité dans la charité. Aujourd'hui, par exemple, les mentalités sont profondément imprégnées par les méthodes scientifiques. Or une catéchèse insuffisamment informée de la problématique des sciences exactes comme des sciences humaines, dans leur diversité, peut accumuler les obstacles dans une intelligence, au lieu d'y frayer le chemin à l'affirmation de Dieu. Et c'est à vous, philosophes et théologiens, que je m'adresse : cherchez les voies pour présenter votre pensée d'une manière qui aide les scientifiques à reconnaître la validité de votre réflexion philosophique et religieuse. Car il y va de la crédibilité, même de la validité de cette réflexion, pour beaucoup d'esprits influencés, à leur insu même, par la mentalité scientifique véhiculée par les media. Et déjà je me réjouis que la prochaine assemblée plénière du Secrétariat pour les non-croyants, en mars-avril prochain, approfondisse ce thème : Science et Non Croyance. Il me faut conclure. Affrontée plus que jamais au drame de l'athéisme, l'Eglise entend aujourd'hui renouveler

son effort de pensée et de témoignage, dans l'annonce de l'Évangile. Alors qu'un essaim de questions envahit l'esprit de l'homme en proie à la modernité, le mystère demeure par-delà les problèmes. Et, comme le Concile Vatican II nous l'a enseigné, "le mystère de l'homme ne s'éclaire vraiment que dans le mystère du Verbe incarné". Que son Esprit de lumière inspire votre labeur intellectuel et que son Esprit de force anime votre témoignage de vie ! J'accompagne ce souhait et cette prière de ma Bénédiction Apostolique.

SOUFFRIR PAR AMOUR



**Premier jour**

Avant même que d'évoquer la communion des saints et l'unité du Corps mystique, j'aimerais partager ma vision du monde qui me vient de l'expérience. Même s'il ne s'agit pas de théologie, on pourra en tirer une analogie. Je ne l'impose à personne, bien entendu, mais sans doute fera-t-elle écho à votre propre expérience et vous aidera-t-elle à transposer cette vision dans la théologie.

Si vous avez, ou si vous avez eu un animal de compagnie, vous me comprendrez aisément. Vous pouvez également lire ce merveilleux livre écrit par un scientifique, docteur en biologie, Rupert Sheldrake : 'Les pouvoirs merveilleux des animaux'.

J'ai eu un chien qui m'était très attaché. Quand je devais partir en voyage je ne l'emmenais avec moi que s'il y avait la possibilité que sa présence ne dérange pas mes hôtes ou si l'hôtel où je devais séjourner acceptait les animaux. Si j'avais décidé de l'emmener avec moi, son comportement était normal. Si j'avais décidé de le laisser à la maison, avant même d'avoir fait ma valise ou montré des préparatifs de départ, il ne me quittait plus d'une semelle et émettait des petits gémissements de temps à autre. Comment savait-il ? Le jour de mon retour, mes proches remarquaient qu'il avait plus d'entrain et une demi-heure avant mon arrivée, il s'avançait sur le chemin qui mène à la maison. Quand je visitais mes parents, j'avais droit au film du soir et le chien s'asseyait et somnolait sous la table. Cinq minutes avant la fin du film, alors que nous n'avions manifesté aucun mouvement, il s'étirait et se levait pour se mettre debout à côté de moi. Ma mère s'émerveillait chaque fois. Si personne n'avait bougé, j'avais pensé : « Ouf ! bientôt la fin de ce film débile ! » Alors, télépathie ? Je ne sais si l'explication de ce phénomène jamais vraiment prouvé scientifiquement suffit, je parlerais plutôt d'empathie. Quand il est mort, je l'avais laissé dans la voiture pendant que je faisais une course dans un magasin, j'ai vu passer son âme comme cela m'arrive parfois pour les humains. Je suis sûre qu'il y aura des animaux au paradis.

Un autre jour j'étais chez des amis qui avaient un magnifique berger allemand, dressé pour la garde et distant avec les étrangers. Je voulus faire un plouf dans la piscine malgré un état fébrile. Le chien grogna et s'interposa entre moi et la piscine et tous mes efforts furent vains pour faire ce que je voulais. Le soir même j'avais une angine. Comment savait-il ? Il me visita tous les jours où je restai alitée, il allongeait sa masse de molosse sur mon lit tout en me jetant de temps en temps des coups d'œil.

Une amie qui a un chat m'a raconté qu'il disparaissait chaque fois qu'elle avait décidé de l'emmener chez le vétérinaire et ne rentrait que le soir.

Et que penser des pigeons voyageurs, des chats et des chiens qui font des centaines de kilomètres pour retrouver leur maître ? Force est de reconnaître qu'il existe un fil invisible entre les créatures qui sont affectivement attachées. Les éthologues ont établi qu'un lien privilégié existait entre la mère et ses petits jusqu'au sevrage. Les soviétiques qui s'intéressaient beaucoup à la possibilité de la manipulation mentale, ont fait des expériences effrayantes. Ils avaient séparé des souriceaux de leur mère. Les petits furent conduits très loin, dans un sous-marin. À certaines heures ils tuaient un petit et notait le moment de l'exécution. La mère souris était, elle, branchée à des électrodes. Chaque fois qu'un souriceau était mis à mort, son cerveau enregistrait un stress majeur.

J'ai eu aussi l'expérience de connaître l'heure de la mort d'amis, soit dans un rêve si c'était la nuit, soit par une image qui me traversait l'esprit si c'était le jour, accompagnée d'une sensation de présence.

## Deuxième jour

Depuis mon enfance je « sais » que tout est connecté dans le monde d'une manière invisible mais bien réelle, c'est un tout cohérent et interdépendant. Les psychologues pourraient dire que j'avais une pensée magique et que bien des enfants sont comme cela. Mais en grandissant je n'ai pas perdu cette conviction et je l'ai expérimentée bien des fois. Nos pensées sont actes, elles possèdent une efficacité sur notre entourage. J'ai lu un livre qui montre d'une manière scientifique qu'une parole prononcée sur de l'eau, quand on la congèle, forme des cristaux qui ont l'harmonie ou la disharmonie du sens des paroles que nous avons prononcées. Déjà enfant, je suis de la campagne, je remarquai sur les flaques d'eau gelée que les dessins sur la glace variaient d'un endroit à l'autre et j'imaginai que l'eau avait dialogué avec les arbres, les pierres ou la mousse givrée. Tout est communication, relation, dans la nature. Je remarquai aussi que les paysans qui aimaient le jardinage obtenaient de plus beaux légumes que ceux qui le faisaient par devoir. Avoir les pouces verts signifie aimer les plantes, alors que quelqu'un qui a des plantes vertes chez lui simplement pour la décoration mais qui ne s'intéresse pas à elles, les voit dépérir en se disant qu'il n'a vraiment pas de chance avec les plantes. Nos pensées positives améliorent le monde. Alors, que dire des prières, de ces paroles qui passent par le standard divin ? Rappelez-vous quand Jésus maudit un figuier, celui-ci se dessèche tout de suite. Maudire c'est mal dire ou dire du mal et bénir c'est dire du bien ou même penser du bien. Tout a été créé par la Parole. Dans les peuples dits primitifs, certains hommes savent dialoguer avec les plantes qui leur indiquent leurs vertus curatives. Jean-Marie Pelt, le regretté pharmacologue chrétien, a fait des voyages d'études parmi ces populations pour découvrir de nouveaux principes actifs et il demandait aux indigènes comment ils savaient quelles étaient les vertus de telle ou telle plante. Il lui fut répondu que c'est la plante qui le disait.

J'ai été interpellée un jour par un article très simple dans le magazine 'Ça m'intéresse' : « Qu'est-ce que l'effet papillon ? » C'est une théorie selon laquelle un battement d'ailes de papillon au Brésil peut provoquer une tempête au Texas. Selon l'expression, inventée par le météorologue Edward Lorenz, il suffit de modifier de façon infime un paramètre dans un modèle météo pour que celui-ci s'amplifie progressivement et provoque, à long terme, des changements colossaux. Cette notion ne concerne plus seulement la météo, mais s'applique également aux sciences humaines, à l'environnement. L'effet boule de neige.

Par exemple, l'utilisation en Europe de bains moussants, de pesticides ou de substances ignifugées bromées, engendre la destruction des ours polaires du Groenland. En effet, ces toxines libérées dans l'environnement voyagent sur des milliers de kilomètres, polluent les eaux et s'accumulent dans les graisses des poissons et autres phoques, eux-mêmes ingérés par les ours. Au final, les plantigrades concentrent tous les polluants et souffrent de troubles du comportement, de la reproduction ou encore de la croissance.

J'ai appliqué ce principe à ma vie spirituelle et surtout à mon intercession pour les autres, aux chaînes de prières. Puis un message de la Vierge à Medjugorje m'a confirmée dans ce que je croyais : « La prière peut arrêter les guerres et les catastrophes naturelles. » Je suis

convaincue que les catastrophes naturelles, Dieu n'en est pas responsable, mais que notre négativité, le mal que nous commettons, exercent une influence sur les forces de la nature.

### Troisième jour

« D'où viennent les guerres, d'où viennent les batailles parmi vous ? N'est-ce pas précisément de vos passions, qui combattent dans vos membres ? » demande saint Jacques (4,1). Il faut ajouter que ces passions s'accumulent, forment une sorte d'âme collective, d'inconscient collectif qui se communique aux membres de tout un groupe, de toute une nation. Elles se transmettent comme une mémoire collective qui forme une sorte de nuage noir qui soudain explose en un terrible orage. La haine s'accumule d'une manière invisible pour, du jour au lendemain, provoquer un génocide. L'antisémitisme est l'élection à l'envers, il est aussi irrationnel que le choix de Dieu pour un petit peuple d'araméens errants. 'Hébreu' signifie errant, celui qui passe. On dit qu'une guerre éclate comme un orage dans un ciel d'été.

Le mal engendre le mal et grandit, comme ce fut le cas au temps de Noé, comme c'est le cas aujourd'hui où nous sommes au bord d'une apocalypse provoquée par les hommes.

Il est temps d'affirmer que s'il existe une solidarité dans le mal, il existe une solidarité dans le bien. Dieu suscite des saints et des vocations « réparatrices », des paratonnerres pour filer notre métaphore sur l'orage. Le premier exemple de cette péréquation, nous le trouvons fortement dans la personne de saint Paul.

Galates 6, 17 : Dorénavant que personne ne me suscite d'ennuis : je porte dans mon corps les marques de Jésus.

2 Corinthiens 4,10 : Sans cesse nous portons dans notre corps l'agonie de Jésus afin que la vie de Jésus soit elle aussi manifestée dans notre corps.

2 Corinthiens 1,6 : Si nous sommes affligés, c'est pour votre consolation et pour votre salut ; si nous sommes consolés, c'est pour votre consolation, qui se réalise par la patience à supporter les mêmes souffrances que nous endurons.

2 Corinthiens 4,12 : Ainsi la mort est à l'œuvre en nous, mais la vie en vous.

Si tout est accompli dans le Christ, si le salut nous est assuré à condition de simplement l'accepter, il reste à l'homme la liberté de dire oui non. La première citation de Paul est capitale : « Je porte dans mon corps les marques de Jésus. » En grec, le mot employé pour les « marques » c'est *stigmata*. Les stigmates. Paul portait-il les stigmates invisibles, comme c'est le cas de certains mystiques, ou ces marques sont-elles les souffrances qu'il a endurées pour le Christ et dont il nous fournit la liste ?

« Dans les fatigues, bien davantage ; dans les prisons, bien davantage ; sous les coups, infiniment plus ; dans les dangers de mort, bien des fois ! Des Juifs, j'ai reçu cinq fois les

trente-neuf coups ; trois fois, j'ai été flagellé ; une fois, lapidé ; trois fois, j'ai fait naufrage ; j'ai passé un jour et une nuit sur l'abîme. Voyages à pied, souvent, dangers des fleuves, dangers des brigands, dangers de mes frères de race, dangers des païens, dangers dans la ville, dangers dans le désert, dangers sur mer, dangers des faux frères ! Fatigues et peine, veilles souvent ; faim et soif, jeûne souvent ; froid et dénuement ; sans compter tout le reste, ma préoccupation quotidienne, le souci de toutes les Églises. Qui est faible, que je ne sois faible ? Qui tombe, que cela ne me brûle ? » (2 Co 11, 22-29)

Saint Paul affirme qu'il achève dans son corps ce qui manque à la Passion du Christ pour son Corps qui est l'Église.



**Quatrième jour**

Je suis particulièrement frappée par cette péricope : « Qui est faible, que je ne sois faible ? Qui tombe, que cela ne me brûle ? » Elle est empreinte d'une immense compassion. L'athéisme et le vide spirituel de notre génération me font personnellement terriblement mal. Cette douleur est un aiguillon qui me pousse à aller plus loin dans l'amour, à m'offrir pour toutes ces âmes tièdes et grises, qui me pousse à pratiquer la relation d'aide chaque fois que c'est possible. Certains de mes amis vivent de véritables agonies pour les âmes qui refusent la miséricorde qui leur est proposée. Là encore nous trouvons un principe d'explication chez saint Paul : la mort agit en moi pour que la vie agisse en vous. Il est d'ordre mystique pour le Corps mystique qui est l'Église. Cependant nous trouvons chez beaucoup de mystiques une extension de cette vocation à toute l'humanité. L'Église ne trouve sa vocation qu'en dépassant sa propre élection : si elle est élue, c'est pour former un peuple saint en vue du salut du monde.

Bien des ouvrages ont été écrits sur la stigmatisation car, outre que Jésus se rappelle à notre bon souvenir, pour nous chaque stigmatisé porte une mission pour le monde.

Avant que se produise la transfixion, un amour immense a grandi dans le cœur du stigmatisé. Prenons le cas d'un jésuite qui était critique et méfiant envers les phénomènes extraordinaires. Il s'agit de Johann Baptiste REUS (1868-1947). Il écrit en 1921 : « Il me vint au cœur un tel embrasement que je ne pus l'atténuer qu'en me laissant aller à pousser les plus vifs gémissements. Cet amour, qui venait d'en haut et qui enflammait mon cœur de façon sensible, s'accrût à un point tel que je fus incapable de le supporter davantage, c'était indicible. »

« Au cours d'une visite au Saint-Sacrement, j'ai vu mon cœur au milieu de flammes ardentes qui, tel un brasier, en sortaient sous la forme d'une croix. Je sursautai sous l'effet de la brûlure, et m'efforçai de soulager cette sensation. En vain. Cela brûlait et brûlait, pour ma plus grande consolation, et cela me brûle encore tandis que j'écris. La croix de feu, que je voyais jusqu'alors toujours à l'intérieur de moi, s'est élargie : elle a dépassé mon cœur dans ses quatre dimensions, et toute ma personne fut alors immergée dans une grande croix de feu. » (Extraits de son Journal)

Sans rechercher les phénomènes extraordinaires, - ceux qui le font ne savent pas à quoi ils exposent ( ! ) - tout chrétien doit demander la grâce d'aimer de plus en plus. Dieu ne peut la refuser. Nous reviendrons plus tard sur ce qu'on appelle l'Incendie d'Amour en nous mettant à l'école de plusieurs mystiques.

Dans son livre sur sainte Lydwine de Schiedam (née en 1380 et morte en 1433) que nous affectionnons beaucoup, Joris-Karl Huysmans, écrivain et critique d'art, présente la stigmatisée du XV<sup>ème</sup> s. comme une âme victime. Il écrit en effet : « En thèse générale, tous les saints, tous les serviteurs du Christ sont des victimes d'expiation ; en dehors même de leur mission spéciale qui n'est pas toujours celle-là, car les uns sont plus personnellement désignés soit pour effectuer des conversions, soit pour régénérer des monastères, soit pour prêcher aux masses, tous néanmoins apportent au trésor commun de l'Église un appoint de maux ; tous ont été des amoureux de la Croix et ont obtenu de Jésus d'être mis en mesure de lui administrer la preuve authentique de l'amour, la souffrance ; l'on pourrait donc justement avancer que tous ont contribué à parachever l'œuvre de Lydwine ; mais elle eut

des héritières plus proches encore, des légataires plus directes, des âmes plus particulièrement indiquées, comme elle-même le fut, pour servir de victimes propitiatoires, d'holocaustes ; et c'est parmi ses consœurs que le Fils blasonna de ses armes, marqua de l'étampe de ses plaies, c'est surtout parmi les stigmatisées qu'il les faut chercher. »



Je n'aime pas particulièrement l'expression d'âme-victime. Ma première réaction est de me jeter dans les bras de la Petite Thérèse, Docteur de l'Amour miséricordieux, mais je suis bien obligée de me rendre compte qu'alors qu'elle souffrait beaucoup, elle s'imposait des sacrifices : « Je marche pour un missionnaire » disait-elle. Une âme victime n'est pas une âme victimaire. Parvenue à un certain degré d'union, l'âme vit dans un bonheur tel qu'il ne s'en rencontre pas d'autre sur la terre. Mais ce bonheur, même s'il reste en arrière-fond en permanence, vient d'un amour comblé. Mais quel amour ? Celui du Crucifié. Et comme le disait Blaise Pascal, « le Christ est en agonie jusqu'à la fin du monde ». L'âme connaît la souffrance du monde, celle de l'enfer que les hommes ont instauré dans bien des lieux. Elle ne peut supporter que quelqu'un à l'heure de la mort refuse ce que lui propose le Christ. Elle anticipe le jugement dernier et s'offre en victime pour que chaque homme fasse le choix du Paradis. Le mot-clef pour comprendre cette vocation de victime, d'holocauste, c'est « la liberté humaine ». Si la Passion du Christ nous a rachetés, si Dieu a fait sa part, pourrions-nous dire, la part de l'humanité reste à faire. Je peux dire oui au nom de quelqu'un d'autre et m'offrir pour qu'il soit suffisamment éclairé pour poser un choix libre.

Je voudrais ici partager l'expérience d'un ami qui se trouvait dans la terrible nuit de l'esprit. Marthe Robin l'aidait et lui avait promis son assistance quotidienne. Mais Marthe mourut et cet ami se retrouva dans une grande solitude - solitude qui fait partie du voyage - il avait beau la supplier, il ne ressentait que l'absence. Absence de Dieu, absence de Marthe. Un jour où la souffrance intérieure était intolérable, il fit une scène à Marthe en sanglotant et en lui disant que c'était la dernière fois qu'il lui demandait un signe. Il lui dit : « Je vais ouvrir ma Bible et je mettrai mon doigt à un endroit précis et je considérerai que c'est ta réponse. » Il s'exécuta et voici ce qu'il lut : « Ce que je fais est une œuvre considérable, et je ne peux pas descendre. Pourquoi l'ouvrage cesserait-il lorsque je le quitterais pour descendre vers vous ? » (Néhémie 6, 3) Il se souvint alors d'une confidence du Père Finet : Marthe avait demandé à Jésus la faveur, qu'après sa mort, elle soit la porte de l'enfer pour empêcher les âmes d'y entrer. Jésus avait refusé mais lui avait permis de se tenir à la porte de l'enfer. Souvent les mystiques vivent des agonies pour les âmes du purgatoire afin de les délivrer de leurs tourments. Marthe, entre autres victimes, en fit l'expérience. Mais ne vous effrayez pas ! Il ne peut pas vous être demandé ce que vous ne souhaitez pas. C'est en effet un choix libre de ceux qui voient l'invisible et qui par un amour débordant décident de s'offrir. Cela n'est pas demandé à tout le monde, loin s'en faut. Dans la vie chrétienne normale, en revanche, c'est une exigence que Jésus pose en parlant des fins dernières, une condition sine qua non, de le reconnaître dans les plus pauvres et de les secourir. Nous pouvons aider ceux qui vivent dans l'enfer terrestre que l'homme a créé.

### Sixième jour

La difficile question de la liberté. Cela fait deux millénaires et demi que les philosophes s'interrogent sur le sens de la liberté et le moins qu'on puisse dire c'est que les réponses sont bien souvent des non-réponses. Les deux derniers en date, Sartre et Camus, pour une fois furent d'accord pour dire qu'exercer sa liberté c'était s'engager. Nous voilà bien avancés. Nous dirons plus simplement que la liberté c'est être en capacité de choisir. Très vite les objections fusent. Je partirai de mon expérience d'accompagnement de couples. Le couple est en crise, tous les deux remettent en question leur choix mutuel. « Quand je t'ai dit oui, je ne te connaissais pas vraiment, je ne savais pas comment tu allais évoluer. » Soit on trouve des cas où l'un des deux conjoints n'était pas mûr ou a été contraint par des circonstances extérieures, ou des cas où les deux n'étaient pas dans leur état normal parce qu'ils étaient amoureux et pensaient que cela allait durer toute leur vie. Piégés par leurs hormones et les lois de nature, en quelque sorte. Pas un instant il ne leur vient à l'esprit que la liberté consiste aussi à choisir par un acte de volonté ce qui nous est imposé, et à ne pas renier un passé et la vie de famille avec les enfants qui sont nés de leur union. Plus difficile est le cas que j'ai entendu souvent, où la personne dit qu'elle n'a pas choisi de venir au monde. Le travail de prise de conscience sera long d'accepter que quelles que soient les conditions de leur conception ils sont, comme le dit Khalil Gibran, une réponse de la vie à elle-même. « Je mets devant toi la vie et la mort, choisis la vie » dit Dieu. (Dt 30, 15-19) La vie est là et on a la liberté de la construire dans un sens ou dans un autre. Les réponses que je l'ai lues chez les théologiens et dans l'enseignement de l'Église ne me satisfont qu'à moitié et je parle en tant que thérapeute pour poser la question : est-ce que l'on choisit le mal en toute liberté ? Cette question a d'importantes implications eschatologiques.

J'ai rencontré dans le cadre de thérapies familiales des adolescents, voire des adultes, qui avaient fait le choix du « gothique », le choix de Lucifer, qui avaient lu la Bible de Satan simplement téléchargée sur internet. Ce choix vient toujours de la révolte et d'une grande souffrance qui s'expriment par l'orgueil. Si je fais le bilan de ces rencontres où il faut repousser un premier moment de dégoût et de répulsion, je me rends compte qu'ils ont de bonnes raisons d'être comme ils sont. Ils se sont trouvés un jour ou l'autre dans une situation de non-choix, c'est-à-dire de mort. Bien sûr, il y a des cas franchement pathologiques et comment pourrait-on leur imputer la faute de délirer dans ce domaine du mal ? Tous souffrent d'un manque génétique de sensibilité ou sont des hypersensibles qui sont comme emprisonnés dans une cage de verre qui les empêche de communiquer. Je me souviens d'un dialogue avec un homme où je lui demandais s'il avait déjà été amoureux. Il me répondit « non » avec un sourire quasi diabolique. Même sourire diabolique pour me dire qu'il n'aimait pas son père, ni sa mère, ni ses frères et sœurs, il n'aimait personne et ne savait pas ce qu'était l'amour. Par contre la haine et le sadisme, il connaissait bien. Comment pouvait-il aimer Celui qui est l'amour, comment le choisir au moment de la mort ? Je remarquai des entailles sur ses poignets et lui demandai s'il avait fait des tentatives de suicide. Non. Cette pratique est courante dans ce milieu et on sait bien que leur insensibilité est telle qu'ils se mutilent pour éprouver des sensations, comme leur musique est hyper violente pour provoquer une quelconque émotion. Je finis par éprouver beaucoup de compassion pour ce genre de personnes et je me dis que Dieu, à plus forte raison, les prendrait en pitié. La liste des circonstances atténuantes est longue et le bilan est que s'ils ont choisi le mal, ils n'étaient pas vraiment libres mais conditionnés.

### **Septième jour**

Ce que je viens d'exprimer, les mystiques le savent et espèrent pour tous. Leur espérance n'est pas qu'une simple vertu, c'est un engagement à lutter jusqu'au sang contre le sang, à réclamer les âmes que le démon a trompées, à les arracher à l'enfer. Les mystiques ont un amour de prédilection pour les plus criminels.

Les stigmatisés suscitent la fureur du démon. Il les persécute de toutes sortes de manières y compris par des coups physiques, ils les précipitent dans les escaliers ou en bas de leur lit. C'est ainsi qu'on a retrouvé Marthe à sa mort et le Père Finet a entendu la voix de Marthe qui disait : « Il m'a tuée. » À l'un de nous elle a dit : « Le démon veut vous tuer. Non, il ne veut pas, il essaye. » Mais les demi-victoires de Satan se transforment en défaites, fortifiant en nous la volonté de redoubler d'ardeur dans l'amour et dans les vertus.



### Thérèse et Pranzini

« Un dimanche, en regardant une photographie de Notre-Seigneur en Croix, je fus frappée par le sang qui tombait d'une de ses mains divines, j'éprouvai une grande peine en pensant que ce sang tombait à terre sans que personne ne s'empresse de le recueillir, et je résolus de me tenir en esprit au pied de la Croix pour recevoir la divine rosée qui en décollait, comprenant qu'il me faudrait ensuite la répandre sur les âmes... Le cri de Jésus sur la Croix retentissait aussi continuellement dans mon cœur : "J'ai soif !" Ces paroles allumaient en moi une ardeur inconnue et très vive... Je voulais donner à boire à mon Bien-Aimé et je me sentais moi-même dévorée de la soif des âmes. » (Thérèse de Lisieux - Ms A 45v°)

Dans sa simplicité, ce texte éclaire profondément le sens de la corédemption et de la médiation de Marie et de l'Église. Il y a une vraie collaboration de la créature, comme épouse et mère, à l'œuvre accomplie par Jésus, l'unique Sauveur, l'unique Rédempteur, l'unique Médiateur. Cette collaboration ne consiste pas à ajouter quoi que ce soit au Sang de Jésus, mais à communiquer ce Sang aux hommes de tous les temps et de tous les pays.

Thérèse se tient près de la Croix comme l'épouse qui veut donner à boire à son "Bien-Aimé", et c'est alors qu'elle devient mère par la fécondité virginale du Sang Rédempteur qu'elle recueille. Elle raconte aussitôt comment Jésus lui donne comme "son premier enfant" le criminel Pranzini. (Ms A 45v°-46v°)

C'est une des pages les plus belles et les plus fortes sur l'espérance en la Miséricorde. Ce criminel condamné à mort est sur le point de mourir dans l'impénitence. Thérèse a conscience de l'extrême danger où il se trouve, mais en même temps, elle ne peut se résigner à la perte de ce frère pour qui le Christ est mort. « Je voulus à tout prix l'empêcher de tomber en enfer », écrit-elle. L'unique prix est celui du Sang de Jésus. La jeune fille fait célébrer la messe pour lui. Elle exprime la certitude de son salut de façon absolue : « Même s'il ne se confessait pas et ne donnait aucune marque de repentir, tant j'avais de confiance en la miséricorde infinie de Jésus. » (Ms A 45v°- 46r°)

Avant d'être exécuté, Pranzini embrassera le Crucifix que lui présentera l'aumônier de la prison. Ce simple signe ramène Thérèse à son point de départ, qui était la contemplation de Jésus Crucifié.

"N'était-ce pas devant les plaies de Jésus, en voyant couler son sang divin que la soif des âmes était entrée dans mon cœur ? Je voulais leur donner à boire ce sang immaculé qui devait les purifier de leurs souillures, et les lèvres de "mon premier enfant" allèrent se coller sur les plaies sacrées !!!... Quelle réponse ineffablement douce !... Ah ! Depuis cette grâce unique, mon désir de sauver les âmes grandit chaque jour, il me semblait entendre Jésus me dire comme à la samaritaine : "Donne-moi à boire !" C'était un véritable échange d'amour ; aux âmes je donnais le sang de Jésus, à Jésus j'offrais ces mêmes âmes rafraîchies par sa rosée Divine. » (Ms A 46v°).

En tout cela, Thérèse est singulièrement proche de Marie, Mère de tous les hommes rachetés par le sang de Jésus, Mère de Miséricorde et Refuge des pécheurs. <sup>1</sup>

Voici ce qu'on lit dans la vie de sainte Catherine de Sienne.

« Son amour du prochain la presse si fort qu'un jour, elle n'hésite pas à pénétrer dans la cellule d'un condamné à mort pour le conjurer de se réconcilier avec Dieu. Nicolas di Toldo avait été condamné à la peine capitale pour des raisons politiques. Exaspéré par cette sentence qu'il considérait comme injuste, il était tombé dans un profond désespoir. La visite que Catherine lui fait dans son cachot, transforme le jeune homme qui se confesse, entend la messe et reçoit la sainte communion. Mais il supplie la sainte de ne pas l'abandonner au moment suprême. Au jour de l'exécution, le condamné arrive sur les lieux « doux comme un agneau ». A la vue de Catherine qui n'a pas manqué à sa parole, il se sent envahi par la paix et rempli de joie. La sainte lui fait faire le signe de la Croix et l'entretient du Ciel et des beautés ineffables qui l'attendent : « Allez aux noces éternelles, bientôt vous posséderez la vie qui n'a pas de fin ! » Lui ne cesse de murmurer les noms de « Jésus » et de « Catherine ». C'est en les prononçant qu'il meurt, passant de cette vie mortelle à la vie éternelle du Ciel, comme l'attestera la sainte qui vit son âme pénétrer dans le sein de Dieu « comme la mariée qui arrive sur le seuil de l'époux ». Plus tard, Dieu révéla à Catherine comment cette condamnation avait permis à Nicolas di Toldo de retrouver l'état de grâce et d'être ainsi

---

<sup>1</sup> Père Lethel, carme. Extraits de "La coopération de Marie et de l'Eglise au mystère de la Rédemption, à la lumière de Thérèse de Lisieux" sur <http://www.carmes-liban.org/teresina1.htm>

sauvé ; car dans les desseins de la Providence, tout procède de l'amour, tout est ordonné au salut de l'homme, et Dieu ne fait rien que dans ce but. »



## TROISIÈME SEMAINE

## SOUFFRIR PAR AMOUR

**Premier jour**

La question qui se pose est la suivante : faut-il payer par la souffrance une dette que quelqu'un d'autre aurait envers Dieu ? Je me suis longtemps débattue avec cette question sachant que l'on peut vivre le purgatoire à la place d'un défunt qu'on connaît et qu'on aime. J'ai en effet vécu cette expérience après le décès d'un proche où dans un songe il me montrait dans quel état de tristesse et d'abattement il se trouvait. J'ai fait une prière imprudente en demandant de prendre sa place. J'ai alors été plongée dans une profonde agonie spirituelle qui a duré plusieurs semaines, puis je lui ai parlé de l'amour de Dieu. Je lui ai dit principalement qu'on ne pouvait entrer dans la lumière qu'en acceptant les règles du jeu de l'amour divin, aimer comme Dieu aime, sans rien demander en échange, inconditionnellement ce qui suppose beaucoup de pardons à donner et à recevoir humblement, sans se dire s'il me demande pardon c'est bien parce que j'étais sa victime. Je lui récitais la recette du bonheur : douceur, pauvreté, humilité, les huit béatitudes, je lisais à haute voix en la commentant, en citant des exemples dans sa vie la fameuse hymne à l'amour que l'on trouve dans le chapitre 13 de la première épître aux Corinthiens. Quelquefois j'avais l'impression de parler dans le vide et je riais toute seule, mais j'étais quand même convaincue qu'une connexion invisible nous liait. C'était un peu comme quand on expose une situation compliquée à quelqu'un au téléphone et que l'autre écoute en silence, on finit par dire : tu es toujours là ? Tu m'entends ? Mais aucun signe que cette personne que je connaissais m'entendait. Je m'appuyais sur les trois vertus qui inaugurent l'hymne à l'amour : la foi, l'espérance et la charité. Puis un matin je me suis réveillée dans une grande paix sans aucune préoccupation pour cette âme. Pendant la journée je sentis une très forte présence invisible dans ma cuisine, c'était tellement fort que j'eus envie de crier de joie : son purgatoire était fini.

Cette expérience me convainquit que dans l'au-delà il ne s'agit pas de payer ou d'expier, mais d'aimer. L'amour et non la justice est nécessaire, grandir dans l'amour. Certes j'ai beaucoup souffert de cette agonie et je me suis fait du souci, j'ai été préoccupée pendant plus d'un mois. Je crois qu'offrir des Messes pour les défunts est très important (mais elles devraient être gratuites à moins que notre offrande pécuniaire ne soit un témoignage de l'affection qu'un porte aux défunts) parce que dans le sang versé par amour le monde guérit, encore faut-il les mettre en relation. À chaque élévation du calice, quand je vais à la Messe, je plonge mentalement dans le sang du Christ les défunts qui me viennent à l'esprit et j'ai foi en l'efficacité de cette offrande d'amour. J'ai aussi entendu dire que l'on pouvait asperger ces âmes avec de l'eau bénite alors je le fais en entrant et en sortant de l'église, rassurez-vous je n'éclabousse pas tout le monde, je place ces âmes dans mon cœur et en me signant je les inclus dans cette auto aspersion qui nous rappelle que dans le baptême nous sommes morts et ressuscités dans le Christ.

J'ai rencontré des gens soit dans mes fréquentations soit chez patients qui ont le don de ressentir les souffrances des autres. C'est comme un outil de diagnostic pour certains, mais pour d'autres, il s'agit d'un véritable transfert de souffrance qui guérit le patient. Je n'ai pas d'explication toute faite pour expliquer ce phénomène, mais il est réel. Empathie, dirait-on

aujourd'hui, mais dans l'empathie il y a une distance. Comment prendre la souffrance des autres ? J'aime beaucoup cette chanson de Camille<sup>1</sup> qui chaque fois que je l'écoute me remue profondément en sachant que je ne peux pas prendre sur moi la douleur de l'autre, ce que j'ai appris douloureusement en tant que maman :

Lève-toi c'est décidé  
Laisse-moi te remplacer  
Je vais prendre ta douleur

Doucement sans faire de bruit  
Comme on réveille la pluie  
Je vais prendre ta douleur

Elle lutte elle se débat  
Mais ne résistera pas  
Je vais bloquer l'ascenseur☒  
Saboter l'interrupteur

Mais c'est qui cette incrustée  
Cet orage avant l'été  
Sale chipie de petite sœur ?

Je vais tout lui confisquer  
Ses fléchettes et son sifflet  
Je vais lui donner la fessée☒  
La virer de la récré

Mais c'est qui cette héritière  
Qui se baigne qui se terre  
Dans l'eau tiède de tes reins ?

Je vais la priver de dessert  
Lui faire mordre la poussière  
De tous ceux qui n'ont plus rien☒  
De tous ceux qui n'ont plus faim

Dites-moi que fout la science  
À quand ce pont entre nos panses ?  
Si tu as mal là où t'as peur  
Tu n'as pas mal là où je pense !

Qu'est-ce qu'elle veut cette conasse  
Le beurre ou l'argent du beurre  
Que tu vives ou que tu meurs ?

---

<sup>11</sup> <https://www.youtube.com/watch?v=YhQcll06QPw>

Faut qu'elle crève de bonheur  
Ou qu'elle change de godasses  
Faut qu'elle croule sous les fleurs  
Change de couleur ☹  
Je vais jouer au docteur

Dites-moi que fout la science  
À quand ce pont entre nos panses ?  
Si tu as mal là où t'as peur  
Tu n'as pas mal là où je chante !

### Deuxième jour



Un de mes amis « mystique » qui va de maladie en maladie, de persécutions des hommes aux persécutions des démons, a toujours le sourire. Un jour son évêque qui souffrait d'un cancer lui dit : « je ne suis pas comme vous, je n'aime pas la souffrance » ce à quoi il répondit : « moi non plus je n'aime pas la souffrance ! » À moi il a dit : « je n'aime pas la souffrance et je prends des antalgiques, mais je ne pourrais pas vivre sans souffrir, quand je ne souffre pas j'ai l'impression que je ne fais rien et que je n'avance pas »  
Job était-il prêt à renoncer à sa souffrance ? Je ne crois pas malgré ses plaintes. Il aurait été soulagé si ses amis et sa femme ne l'avaient pas plaint. "Dieu délivre l'affligé par son affliction même, et c'est par la souffrance qu'il le dispose à l'écouter" (Job 36.15). Autrement dit : pour lui c'est tout bénéfique !

Un jour mon ami a déclaré à un jeune homme qui demandait des conseils spirituels : « je vais te faire gagner dix ans de ta vie, si tu le veux, bien sûr, en te disant ce que j'ai appris de ma souffrance :

- Ne te plains jamais, se plaindre ne soulage pas et mets sur les épaules des autres quelque chose qu'ils ne peuvent pas porter. Il est insupportable celui qui se plaint tout le temps. Une femme qui se plaint est comme une gargouille un jour de pluie !
- Accueille chaque souffrance comme un cadeau du ciel et ne pose aucune distance entre elle et toi
- Profite bien de chacune de tes souffrances, pour t'habituer à elle, car tu dois te configurer à l'Homme de douleur habitué à la souffrance.
- N'aie pas peur de souffrir, car c'est la peur en elle-même qui est la véritable souffrance
- Au bout de toute souffrance, si tu l'acceptes et la suis jusqu'au bout, il y a la joie
- Un Maître m'a appris l'amour c'est la joie de souffrir, mets de l'amour dans ta souffrance et tu obtiendras la joie.
- Au bout de la souffrance, il y a une grande lumière et plus tu aimeras et plus la lumière grandira. Dans mes nombreux séjours à l'hôpital j'ai vu des grabataires perfusés de partout briller comme des soleils. J'ai aussi appris de leur souffrance.

Je voudrais vraiment te faire gagner dix ans ou vingt ans de ta vie qui est un long apprentissage de l'Amour dans lequel tu trouveras Dieu. »

Quand je demande à cet ami : comment va ta santé ? Il répond en riant : « on ne parle pas des absents ! »



### Troisième jour

« D'où viennent les guerres, d'où viennent les batailles parmi vous ? N'est-ce pas précisément de vos passions, qui combattent dans vos membres ? demande saint Jacques (4,1). Il faut ajouter que ces passions s'accumulent, forment une sorte d'âme collective, d'inconscient collectif qui se communique aux membres de tout un groupe, de toute une nation. Elles se transmettent comme une mémoire collective qui forme une sorte de nuage noir qui soudain explose en un terrible orage. La haine s'accumule d'une manière invisible pour, du jour au lendemain, provoquer un génocide. L'antisémitisme est l'élection à l'envers, il est aussi irrationnel que le choix de Dieu pour un petit peuple d'araméens errants. 'Hébreu' signifie errant, celui qui passe. On dit qu'une guerre éclate comme un orage dans un ciel d'été.

Le mal engendre le mal et grandit, comme ce fut le cas au temps de Noé, comme c'est le cas aujourd'hui où nous sommes au bord d'une apocalypse provoquée par les hommes.

Il est temps d'affirmer que s'il existe une solidarité dans le mal, il existe une solidarité dans le bien. Dieu suscite des saints et des vocations « réparatrices », des paratonnerres pour filer notre métaphore sur l'orage. Le premier exemple de cette péréquation nous le trouvons fortement dans la personne de saint Paul.

Galates 6,17 : Dorénavant que personne ne me suscite d'ennuis : je porte dans mon corps les marques de Jésus.

2 Corinthiens 4,10 : Sans cesse nous portons dans notre corps l'agonie de Jésus afin que la vie de Jésus soit elle aussi manifestée dans notre corps.

2 Corinthiens 1,6 : Si nous sommes affligés, c'est pour votre consolation et pour votre salut ; si nous sommes consolés, c'est pour votre consolation, qui se réalise par la patience à supporter les mêmes souffrances que nous endurons.

2 Corinthiens 4,12 : Ainsi la mort est à l'œuvre en nous, mais la vie en vous.

Si tout est accompli dans le Christ, si le salut nous est assuré à condition de simplement l'accepter, il reste à l'homme la liberté de dire oui non. La première citation de Paul est capitale : « Je porte dans mon corps les marques de Jésus. » En grec, le mot employé pour les « marques » c'est *stigmata*. Les stigmates. Paul portait-il les stigmates invisibles, comme c'est le cas de certains mystiques, ou ces marques sont-elles les souffrances qu'il a endurées pour le Christ et dont il nous fournit la liste ?

« Dans les fatigues, bien davantage ; dans les prisons, bien davantage ; sous les coups, infiniment plus ; dans les dangers de mort, bien des fois ! Des Juifs, j'ai reçu cinq fois les trente-neuf coups ; trois fois, j'ai été flagellé ; une fois, lapidé ; trois fois, j'ai fait naufrage ; j'ai passé un jour et une nuit sur l'abîme. Voyages à pied, souvent, dangers des fleuves, dangers des brigands, dangers de mes frères de race, dangers des païens, dangers dans la ville, dangers dans le désert, dangers sur mer, dangers des faux frères ! Fatigues et peine, veilles souvent ; faim et soif, jeûne souvent ; froid et dénuement ; sans compter tout le reste, ma préoccupation quotidienne, le souci de toutes les Églises. Qui est faible, que je ne sois faible ? Qui tombe, que cela ne me brûle ? » (2 Co 11, 22-29)

Saint Paul affirme qu'il achève dans son corps ce qui manque à la Passion du Christ pour son Corps qui est l'Église.



#### Quatrième jour

Je suis particulièrement frappée par cette péricope : « Qui est faible, que je ne sois faible ? Qui tombe, que cela ne me brûle ? » Elle est empreinte d'une immense compassion. L'athéisme et le vide spirituel de notre génération me font personnellement terriblement mal. Cette douleur est un aiguillon qui me pousse à aller plus loin dans l'amour, à m'offrir pour toutes ces âmes tièdes et grises, qui me pousse à pratiquer la relation d'aide chaque fois que c'est possible. Certains de mes amis vivent de véritables agonies pour les âmes qui refusent la miséricorde qui leur est proposée. Là encore nous trouvons un principe d'explication chez saint Paul : la mort agit en moi pour que la vie agisse en vous. Il est d'ordre mystique pour le Corps mystique qui est l'Église. Cependant nous trouvons chez beaucoup de mystiques une extension de cette vocation à toute l'humanité. L'Église ne trouve sa vocation qu'en dépassant sa propre élection : si elle est élue, c'est pour former un peuple saint en vue du salut du monde.

Bien des ouvrages ont été écrits sur la stigmatisation, car, outre que Jésus se rappelle à notre bon souvenir, pour nous chaque stigmatisé porte une mission pour le monde.

Avant que se produise la transfixion, un amour immense a grandi dans le cœur du stigmatisé. Prenons le cas d'un jésuite qui était critique et méfiant envers les phénomènes extraordinaires. Il s'agit de Johann Baptiste REUS (1868-1947). Il écrit en 1921 : « Il me vint au cœur un tel embrasement que je ne pus l'atténuer qu'en me laissant aller à pousser les plus vifs gémissements. Cet amour, qui venait d'en haut et qui enflammait mon cœur de

façon sensible, s'accrût à un point tel que je fus incapable de le supporter davantage, c'était indicible. »

« Au cours d'une visite au Saint-Sacrement, j'ai vu mon cœur au milieu de flammes ardentes qui, tel un brasier, en sortaient sous la forme d'une croix. Je sursautai sous l'effet de la brûlure, et m'efforçai de soulager cette sensation. En vain. Cela brûlait et brûlait, pour ma plus grande consolation, et cela me brûle encore tandis que j'écris. La croix de feu, que je voyais jusqu'alors toujours à l'intérieur de moi, s'est élargie : elle a dépassé mon cœur dans ses quatre dimensions, et toute ma personne fut alors immergée dans une grande croix de feu. » (Extraits de son Journal)

Sans rechercher les phénomènes extraordinaires, - ceux qui le font ne savent pas à quoi ils exposent ( ! ) - tout chrétien doit demander la grâce d'aimer de plus en plus. Dieu ne peut la refuser. Nous reviendrons plus tard sur ce qu'on appelle l'Incendie d'Amour en nous mettant à l'école de plusieurs mystiques.

Dans son livre sur sainte Lydwine de Schiedam (née en 1380 et morte en 1433) que nous affectionnons beaucoup, Joris-Karl Huysmans, écrivain et critique d'art, présente la stigmatisée du XV<sup>ème</sup> s. comme une âme victime. Il écrit en effet : « En thèse générale, tous les saints, tous les serviteurs du Christ sont des victimes d'expiation ; en dehors même de leur mission spéciale qui n'est pas toujours celle-là, car les uns sont plus personnellement désignés soit pour effectuer des conversions, soit pour régénérer des monastères, soit pour prêcher aux masses, tous néanmoins apportent au trésor commun de l'Église un appoint de maux ; tous ont été des amoureux de la Croix et ont obtenu de Jésus d'être mis en mesure de lui administrer la preuve authentique de l'amour, la souffrance ; l'on pourrait donc justement avancer que tous ont contribué à parachever l'œuvre de Lydwine ; mais elle eut des héritières plus proches encore, des légataires plus directes, des âmes plus particulièrement indiquées, comme elle-même le fut, pour servir de victimes propitiatoires, d'holocaustes ; et c'est parmi ses consœurs que le Fils blasonna de ses armes, marqua de l'étampe de ses plaies, c'est surtout parmi les stigmatisées qu'il les faut chercher. »

### Cinquième jour

Je n'aime pas particulièrement l'expression d'âme-victime. Ma première réaction est de me jeter dans les bras de la Petite Thérèse, Docteur de l'Amour miséricordieux, mais je suis bien obligée de me rendre compte qu'alors qu'elle souffrait beaucoup, elle s'imposait des sacrifices : « Je marche pour un missionnaire » disait-elle. Une âme victime n'est pas une âme victimaire. Parvenue à un certain degré d'union, l'âme vit dans un bonheur tel qui ne s'en rencontre pas d'autre sur la terre. Mais ce bonheur, même s'il reste en arrière-fond en permanence, vient d'un amour comblé. Mais quel amour ? Celui du Crucifié. Et comme le disait Blaise Pascal, « le Christ est en agonie jusqu'à la fin du monde ». L'âme connaît la souffrance du monde, celle de l'enfer que les hommes ont instauré dans bien des lieux, elle ne peut supporter que quelqu'un à l'heure de la mort refuse ce que lui propose le Christ. Elle anticipe le jugement dernier et s'offre en victime pour que chaque homme fasse le choix du Paradis. Le mot-clef pour comprendre cette vocation de victime, d'holocauste, c'est « la liberté humaine » Si la Passion du Christ nous a rachetés, si Dieu a fait sa part, pourrions-nous dire, la part de l'humanité reste à faire. Je peux dire oui au nom de quelqu'un d'autre et m'offrir pour qu'il soit suffisamment éclairé pour poser un choix libre.

Je voudrais ici partager l'expérience d'un ami qui se trouvait dans la terrible nuit de l'esprit. Marthe Robin l'aidait et lui avait promis son assistance quotidienne. Mais Marthe mourut et cet ami se retrouva dans une grande solitude - solitude qui fait partie du voyage - il avait beau la supplier, il ne ressentait que l'absence. Absence de Dieu, absence de Marthe. Un jour où la souffrance intérieure était intolérable, il fit une scène à Marthe en sanglotant et en lui disant que c'était la dernière fois qu'il lui demandait un signe. Il lui dit : « Je vais ouvrir ma Bible et je mettrai mon doigt à un endroit précis et je considérerai que c'est ta réponse. » Il s'exécuta et voici ce qu'il lut : « Ce que je fais est une œuvre considérable, et je ne peux pas descendre. Pourquoi l'ouvrage cesserait-il lorsque je le quitterais pour descendre vers vous ? » (Néhémie 6, 3) Il se souvint alors d'une confidence du Père Finet : Marthe avait demandé à Jésus la faveur, qu'après sa mort, elle soit la porte de l'enfer pour empêcher les âmes d'y entrer. Jésus avait refusé, mais lui avait permis de se tenir à la porte de l'enfer. Souvent les mystiques vivent des agonies pour les âmes du purgatoire afin de les délivrer de leurs tourments. Marthe, entre autres victimes, en fit l'expérience. Mais ne vous effrayez pas ! Il ne peut pas vous être demandé ce que vous ne souhaitez pas. C'est en effet un choix libre de ceux qui voient l'invisible et qui par un amour débordant décident de s'offrir. Cela n'est pas demandé à tout le monde, loin s'en faut. Dans la vie chrétienne normale, en revanche, c'est une exigence que Jésus pose en parlant des fins dernières, une condition sine qua non, de le reconnaître dans les plus pauvres et de les secourir. Nous pouvons aider ceux qui vivent dans l'enfer terrestre que l'homme a créé.



### Sixième jour

La difficile question de la liberté. Cela fait deux millénaires et demi que les philosophes s'interrogent sur le sens de la liberté et le moins qu'on puisse dire c'est que les réponses sont bien souvent des non-réponses. Les deux derniers en date, Sartre et Camus, pour une fois furent d'accord pour dire qu'exercer sa liberté c'était s'engager. Nous voilà bien avancés. Nous dirons plus simplement que la liberté c'est être en capacité de choisir. Très vite les objections fusent. Je partirai de mon expérience d'accompagnement de couples. Le couple est en crise, tous les deux remettent en question leur choix mutuel. « Quand je t'ai

dit oui, je ne te connaissais pas vraiment, je ne savais pas comment tu allais évoluer. » Soit on trouve des cas où un des deux conjoints n'était pas mûr ou a été contraint par des circonstances extérieures, ou des cas où les deux n'étaient pas dans leur état normal parce qu'ils étaient amoureux et pensaient que cela allait durer toute leur vie. Piégés par leurs hormones et les lois de nature, en quelque sorte. Pas un instant il ne leur vient à l'esprit que la liberté consiste aussi à choisir par un acte de volonté ce qui nous est imposé, et de ne pas renier un passé et la vie de famille avec les enfants qui sont nés de leur union. Plus difficile est le cas que j'ai entendu souvent, où la personne dit qu'elle n'a pas choisi de venir au monde. Le travail de prise de conscience sera long d'accepter que quelles que soient les conditions de leur conception ils sont, comme le dit Khalil Gibran, une réponse de la vie à elle-même. « Je mets devant toi la vie et la mort, choisis la vie » dit Dieu. (Dt 30, 15-19) La vie est là et on a la liberté de la construire dans un sens ou dans un autre. Les réponses que je l'ai lues chez les théologiens et dans l'enseignement de l'Église ne me satisfont qu'à moitié et je parle en tant que thérapeute pour poser la question : est-ce que l'on choisit le mal en toute liberté ? Cette question a d'importantes implications eschatologiques.

J'ai rencontré dans le cadre de thérapies familiales des adolescents, voire des adultes, qui avaient fait le choix du « gothique », le choix de Lucifer, qui avaient lu la Bible de Satan simplement téléchargée sur internet. Ce choix vient toujours de la révolte et d'une grande souffrance qui s'expriment par l'orgueil. Si je fais le bilan de ces rencontres où il faut repousser un premier moment de dégoût et de répulsion, je me rends compte qu'ils ont de bonnes raisons d'être comme ils sont. Ils se sont trouvés un jour ou l'autre dans une situation de non-choix, c'est-à-dire de mort. Bien sûr, il y a des cas franchement pathologiques et comment pourrait-on leur imputer la faute de délirer dans ce domaine du mal ? Tous souffrent d'un manque génétique de sensibilité ou sont des hypersensibles qui sont comme emprisonnés dans une cage de verre qui les empêche de communiquer. Je me souviens d'un dialogue avec un homme où je demandais s'il avait déjà été amoureux. Il me répondit « non » avec un sourire quasi diabolique. Même sourire diabolique pour me dire qu'il n'aimait pas son père, ni sa mère, ni ses frères et sœurs, il n'aimait personne et ne savait pas ce qu'était l'amour. Par contre la haine et le sadisme, il connaissait bien. Comment pouvait-il aimer Celui qui est l'amour, comment le choisir au moment de la mort ? Je remarquai des entailles sur ses poignets et lui demandai s'il avait fait des tentatives de suicide. Non. Cette pratique est courante dans ce milieu et on sait bien que leur insensibilité est telle qu'ils se mutilent pour éprouver des sensations, comme leur musique est hyper violente pour provoquer une quelconque émotion. Je finis par éprouver beaucoup de compassion pour ce genre de personnes et je me dis que Dieu, à plus forte raison, les prendrait en pitié. La liste des circonstances atténuantes est longue et le bilan est que s'ils ont choisi le mal, ils n'étaient pas vraiment libres, mais conditionnés.

Écoutons cette très bonne réflexion du théologien canadien Paul-André Giguère.<sup>2</sup>

« La poursuite de la liberté intérieure est centrale dans la recherche spirituelle contemporaine. C'est, à n'en pas douter, sa grandeur. Ce peut aussi être son drame en ce qu'il arrive à plusieurs de s'arrêter au seuil ou sur le porche de cette Terre promise, la croyant plus petite qu'elle n'est en réalité.

---

<sup>2</sup> <http://www.spiritualite2000.com/2004/04/de-la-liberte-spirituelle/>

La première conquête, ardue, sans doute toujours inachevée, est celle de la liberté psychologique. L'être humain grandit au sein de multiples et complexes conditionnements. Ils sont faits aussi bien de son hérédité que des expériences fondatrices de sa vie. À certains tournants de la vie, il devient impérieux de les nommer. D'en repérer l'emprise parfois tyrannique sur son présent. De créer des espaces au sein desquels il devient possible de vivre dans une plus grande authenticité. Quel travail incessant que celui de s'affranchir peu à peu de ces 'surmoi' tenaces et de ces voix intérieures qui dictent des attentes ou des interdits ! Quelle lutte éprouvante que celle de faire taire ses peurs fondamentales (la peur de déplaire, la peur de décevoir, la peur d'être abandonné) ! Quel combat toujours à reprendre contre les formes si subtiles de la culpabilité, aussi bien celle qui a trait aux conséquences de ses gestes passés qu'à celle des décisions qu'on aurait envie de prendre !

Pour certains, la liberté intérieure s'identifie, et donc se limite, à cette liberté psychologique. Sans contredit, ce travail intime, réalisé souvent avec l'aide de la psychologie moderne, constitue une véritable exigence spirituelle et pour les chrétiens, Dieu y est à l'œuvre. Mais il existe aussi une liberté spirituelle, plus radicale que la liberté psychologique. En voici deux visages. Il y a d'abord la liberté qui s'obtient par un travail de désencombrement de sa vie. On y parvient en identifiant et en éliminant progressivement le superflu et le non essentiel. Ce sont les choix courageux de ceux qui pratiquent, par exemple, la simplicité volontaire.<sup>3</sup>

Et puis, il y a, sur un plan plus profond encore, la liberté qui découle du détachement par rapport non seulement aux événements, heureux ou malheureux, mais même par rapport au désir lui-même de bonheur et de vie spirituelle. Il s'agit de liberté en ce que la paix intérieure, le bonheur ou l'unité de l'être ne dépendent alors plus des circonstances extérieures. Ce fut l'idéal d'« ataraxie » des stoïciens qui, grâce à certains maîtres spirituels chrétiens, s'est rendu jusqu'à nous. Déjà, saint Paul pouvait écrire : « J'ai appris à me contenter de ce que j'ai. Je sais vivre dans la pauvreté et je sais vivre dans l'abondance. J'ai appris à être satisfait partout et dans toutes les circonstances, que j'aie assez à manger ou que j'aie faim, que j'aie trop ou que je n'aie pas assez » (Ph 4, 12). Puisque tout ce qui arrive dépend de la Providence divine, « la liberté, enseigne Épictète, consiste à vouloir que les choses arrivent non comme il te plaît, mais comme il est juste qu'elles arrivent ». Cette liberté, c'est aussi l'indifférence imperturbable recherchée par la voie bouddhiste pour ceux qui, éveillés à l'impermanence de toute chose, ont découvert le désir comme la cause de toute souffrance et s'inclinent devant le destin (karma) avec la souplesse du roseau sous le vent.

Il est triste de penser que très peu de personnes savent qu'il existe aussi une autre liberté spirituelle, moins austère, plus joyeuse : la liberté intérieure chrétienne. Tout à fait compatible avec ce qui précède, comme nous le voyons avec Paul, cette dernière repose tout entière sur une relation. Pour la tradition judéo-chrétienne qui parle d'Alliance, le lieu de la liberté est la relation. Pour Jésus et ses disciples, l'amour - celui dont on est aimé et celui dont on aime - est le principe absolu qui l'emporte sur toute loi et sur toute obligation, ce qui amènera l'audacieuse formule d'Augustin : « Aime et fais ce que tu voudras. » La liberté chrétienne naît et se déploie dans un jeu de relations. « Là où l'Esprit du Seigneur est présent, écrit encore Paul, là est la liberté. » (2 Co 3, 17). Se savoir aimé de Dieu d'une manière absolue, d'un amour que seule la relation filiale approche, et s'ouvrir à l'amour des

---

<sup>3</sup> <http://www.simplicitevolontaire.org/>

autres, voilà le lieu d'une totale liberté. « Vous n'avez pas reçu un esprit d'esclaves pour retomber dans la crainte, mais un esprit de fils adoptifs qui nous fait nous écrier : Abba ! Père ! » (Rm 8, 14).

Lorsque le Christ fit face à son arrestation, à son procès et à cette mort violente qui éclabousse présentement de sang les écrans du monde occidental, il parut totalement réduit à l'impuissance. En réalité, sans aucune trace d'aliénation (et comme c'est paradoxal), dans la relation d'un « je » et d'un « tu », il témoignait de la plus haute liberté à laquelle l'humain puisse aspirer. « Père, éloigne de moi cette coupe ; toutefois, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux. » (Mc 14, 36) « Ma vie, personne ne me l'enlève : c'est moi qui la donne. » (Jn 10, 18).

### Septième jour

Ce que je viens d'exprimer, les mystiques le savent et espèrent pour tous. Leur espérance n'est pas qu'une simple vertu, c'est un engagement à lutter jusqu'au sang contre le sang, à réclamer les âmes que le démon a trompées, à les arracher à l'enfer. Les mystiques ont un amour de prédilection pour les plus criminels.

Les stigmatisés suscitent la fureur du démon. Il les persécute de toutes sortes de manières y compris par des coups physiques, ils les précipitent dans les escaliers ou en bas de leur lit. C'est ainsi qu'on a retrouvé Marthe à sa mort et le Père Finet a entendu la voix de Marthe qui disait : « Il m'a tuée. » À l'un de nous elle a dit : « Le démon veut vous tuer. Non, il ne veut pas, il essaye. » Mais les demi-victoires de Satan se transforment en défaites, fortifiant en nous la volonté de redoubler d'ardeur dans l'amour et dans les vertus.

Quand nous croyons choisir librement, nous sommes conditionnés, mais nous ne le savons pas. Comme l'adolescent qui dit : « Je suis libre, je fais ce que je veux ! » Il est conditionné par ses hormones, par le contexte familial, par la nécessaire confrontation avec l'autorité pour pouvoir affirmer sa propre identité. C'est aussi l'âge des influences externes. Il pensera avoir choisi librement un courant musical, littéraire ou social dont il suivra les mots d'ordre. Les codes vestimentaires sont de bons indicateurs : est-ce que de lui-même il aurait choisi de ne se vêtir qu'en noir ou de porter des jeans déchirés, des pulls dont les manches lui couvrent les mains et descendent presque jusqu'aux genoux ? Mais si l'adolescence nous fournit un premier modèle, nous rencontrons d'autres caricatures sociales. Costume, cravate, voiture de luxe sont la panoplie du cadre moyen ou supérieur. Mais l'extérieur ne va pas sans les valeurs de ce milieu qu'il n'a pas choisies. Hypertrophie du moi, égotisme, esprit de compétition où il faut écraser les autres. Je connais des hommes qui, au fond, sont bons, mais qui ont été formatés pour devenir xénophobes et indifférents aux milieux défavorisés. Sont-ils libres ? S'ils sont catholiques pratiquants, l'annonce de l'Évangile ne fait pas le poids pour les faire pencher vers l'altruisme et il y a de grandes chances pour que les homélies ne les remettent pas en cause. Avez-vous déjà entendu prêcher sur le Jugement Dernier ? Moi jamais, en des décennies de pratique religieuse ! Avez-vous entendu prêcher sur le jeune homme riche ? Cela m'est arrivé, mais avec tant de bémols et de précautions oratoires que le texte ne me concernait plus. Avez-vous déjà entendu prêcher sur l'amour fou de Dieu autrement que sur la mélodie de la charité minimale que doit pratiquer le chrétien moyen ?

Heureusement que finalement nous ne sommes pas libres, comme les théologiens l'entendent, à propos du choix final.

Il en va de la liberté comme de la vérité, ce ne sont pas des concepts, des idées abstraites, mais des personnes. Jésus nous a dit : « Je suis la vérité ! » (Jn 14, 6) Est dans la vérité celui qui est dans le Christ, qui vit une relation intense avec lui. Il est écrit : « La vérité vous rendra libres. » (Jn 8, 31) Autrement dit, c'est Jésus qui nous rend libres et la vérité n'est pas la capacité à faire des choix, bons ou mauvais, c'est un état d'âme. On pourrait dire que la liberté est une personne : le Saint Esprit.

Un ami avait entendu un enseignement sur le choix final : on mettra devant nous le Paradis et l'Enfer, Dieu et Lucifer, et on devra choisir librement. L'homme qui toute sa vie aura fait le choix de l'orgueil et de la dureté, comme le riche Lazare, qui aura pris le pli du péché mortel, celui-là sera enclin à choisir Lucifer. (Tiens, je croyais que la Vierge lui avait écrasé la tête à celui-là !) Et cet ami fut troublé par cet enseignement. Mais dans une prière profonde il vit le visage de Marie, notre Avocate ! Elle souriait et prononça doucement le mot « liberté » et tout était dit. Il comprit que celui qui s'est enfermé dans le péché ne pourra choisir qu'avec la liberté qui est celle de l'Esprit qui brillait dans le sourire et les yeux de la Vierge. S'il est important de ne pas perdre la perspective de l'Enfer, il nous faut savoir que l'amour aura le dernier mot. On a compté plus d'un millier de stigmatisés au XX<sup>ème</sup> s. Combien en comptera le XXI<sup>ème</sup> ? Même si nous n'avons pas cette vocation extraordinaire, nous avons la vocation d'être des autres Christ. Celui qui est avancé dans les voies de l'amour ne se soucie pas de son propre salut, ce qui engendra la fameuse querelle du 'pur amour' qui culmina au XVII<sup>ème</sup> s. Il éprouve une vive douleur pour le salut de toutes les âmes.

« Tout pour l'amour de Dieu, pour l'honneur de la sainte Église et le salut des âmes.

Gloire à Dieu... Joie au prochain... Sacrifice pour moi.

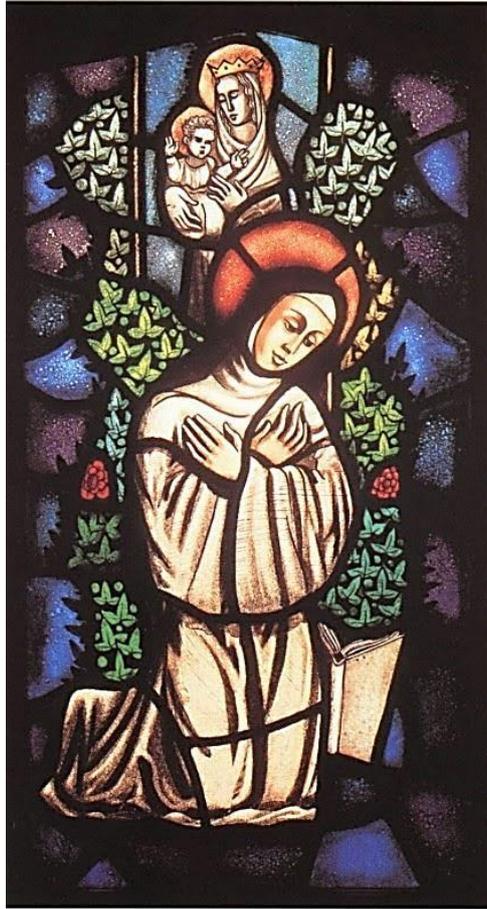
Aimer Jésus, aimer les âmes pour leur faire aimer Jésus.

Ma vie se consume sans fin, dans les douleurs, les épreuves, les déchirements de toutes sortes, dans l'oraison, l'abandon d'amour.

Ma vie est tout entière à Dieu pour les âmes ! Tout entière à Jésus enfant, à Jésus agonisant et crucifié, à Jésus-Hostie, pour l'amour des âmes... tout entière aux âmes pour l'amour de Jésus.

Je brûle du désir immense de donner à tous, de communiquer à tous, les flammes ardentes de mon amour pour Jésus, et pour Jésus crucifié, et de la charité infinie qu'il répand en mon âme en faveur de chacun et de tous. » Marthe Robin





### Premier jour

Pendant cette semaine, nous allons parcourir un merveilleux texte de Béatrice de Nazareth (autour de 1200-1268). Cette bénédictine issue du milieu béguinal a beaucoup écrit et décrit ses expériences mystiques, mais l'original a été perdu et seuls quelques fragments ont été retrouvés dans des copies. C'est le cas heureusement de ce joyau qu'est : « Les Sept Degrés d'Amour ». Nous pourrons la suivre dans cette ascension qui est une transformation jusqu'à l'identification à l'Amour qui est Dieu. Quand je dis la suivre... ce n'est malheureusement pas l'imiter, mais au moins méditer pour susciter le désir et savoir ce qui nous attend dans l'autre monde où nous aimerons parfaitement, et peut-être que certains lecteurs parviendront à l'Incendie d'amour.

**Premier degré : L'âme se purifie et retrouve sa liberté et noblesse spirituelle, à l'image de Dieu, telle qu'elle fut créée.**

« La première manière est un désir actif de l'amour, qui doit régner dans le cœur longtemps avant de vaincre tout obstacle, œuvrer avec force et vigilance et croître vaillamment tant que dure cet état.

Ce désir vient évidemment de l'amour même : l'âme bonne, qui veut servir fidèlement Notre-Seigneur, le suivre sans crainte et l'aimer en toute vérité, est mue par ce désir de vivre dans la pureté, dans la noblesse et la liberté où Dieu l'a créée à son image et à sa ressemblance - ressemblance qu'il nous faut aimer et garder par-dessus tout.

C'est dans cette voie qu'elle veut cheminer, agir et grandir, monter vers un amour plus haut, vers une connaissance de Dieu plus intime, jusqu'à la perfection pour quoi elle est faite, où elle se sent appelée par son Créateur. C'est à cela que matin et soir elle s'applique, à cela qu'elle se livre tout entière. C'est toute sa question, toute son étude, toute son instance devant Dieu, toute sa pensée : comment arriver à gagner l'intimité de l'Amour et à lui ressembler en toute parure de vertus, en toute pureté de constante noblesse, en tout ce qui lui sied ?

Cette âme examine souvent ce qu'elle est et ce qu'elle doit être, ce qu'elle a et ce qui lui manque : pleine de zèle et de grands désirs, avec toute la sagacité dont elle est capable, elle tâche de se garder et d'éviter tout ce qui pourrait lui faire obstacle en ces œuvres d'amour ; son cœur ne se repose point, sa volonté ne se lasse pas de chercher, de réclamer, d'apprendre, de saisir et de garder tout ce qui peut l'aider, la faire avancer en amour.

Tel est le souci de l'âme en cet état, son œuvre et son labeur, jusqu'à ce qu'elle obtienne enfin de Dieu, par son zèle et sa foi, de pouvoir servir l'amour sans que les fautes passées l'arrêtent, avec une conscience libre, un esprit purifié, une claire intelligence.

Le désir d'une telle pureté et d'une telle noblesse vient assurément de l'amour et non de la crainte. Celle-ci nous fait bien agir ou pâtir, prendre ou laisser les choses pour éviter la terrible colère divine, les jugements de ce juste Juge, les châtiments éternels et les maux temporels. Mais l'amour seul nous dirige vers la pureté, vers la haute et suprême noblesse qu'il est par essence, dont il a possession et fruition, qu'il enseigne naturellement aux âmes dès qu'elles se livrent à lui. »

Béatrice est marquée par l'amour courtois dont elle emprunte parfois le vocabulaire. Il s'agit de la quête d'amour, celui qui s'y lance ne doit pas avoir d'autres objectifs. De l'idéal chevaleresque elle retient la pureté et la noblesse. Or noblesse oblige : le comportement du chevalier doit être sans peur, il doit être fier comme celui qui se sait appartenir à la classe des conquérants et ne reculer devant rien de vulgaire. Sa quête est surtout inlassable. Telle est la leçon que nous devons retenir car si l'amour que Dieu a mis en nous souvent nous fait signe, il faut tout abandonner et persévérer avec courage, même si la quête est sans fin et ne s'achève qu'au ciel.



## Deuxième jour

**Deuxième degré : L'âme veut servir l'amour sans désir de récompense, dans la seule joie de servir Dieu.**

« Une autre manière d'amour est en ceci parfois que l'âme veut aimer de façon toute gratuite. Elle veut servir Notre-Seigneur pour rien : l'aimer simplement, sans pourquoi, sans récompense de grâce ou de gloire ; comme une jeune fille qui vaque au service de son seigneur par pur amour, sans salaire aucun, satisfaite de le servir et qu'il la laisse servir. C'est ainsi qu'elle voudrait fidèlement rendre amour à l'Amour, le servir en aimant sans mesure, par-dessus toute raison et tout ce que l'homme peut entendre.

En cet état, elle est si brûlante de désirs, si prête à servir, si prompte à la peine, si douce dans la gêne, si joyeuse dans le chagrin : de tout son être, elle ne veut que plaire à l'amour. Faire ou souffrir quelque chose à son service, voilà ce qui lui plaît et lui suffit. »

L'amour est sans pourquoi. On aime parce qu'on aime car l'amour se suffit à lui-même, il a sa récompense en lui-même alors qu'il ne recherche aucune récompense.

« Pourquoi tu m'aimes ? » Cette question revient, harcelante, dans les couples amoureux. Alors, on fait parfois la liste des qualités de l'autre pour trouver des justifications. Mais cela finit toujours de la même manière : « Je t'aime parce que tu es mon amour. » C'est comme le feu qui aime ce qu'il consume et qui se propage, c'est dans sa nature, dans son essence.

On songe à la célèbre citation de Montaigne dans ses essais : « En l'amitié de quoi je parle, elles se mêlent et confondent l'une en l'autre, d'un mélange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : « Parce que c'était lui ; parce que c'était moi. »

« Il y a, au-delà de tout mon discours, et de ce que j'en puis dire particulièrement, je ne sais quelle force inexplicable et fatale, médiatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous être vus, et par des rapports que nous voyions l'un de l'autre, qui faisaient en notre affection plus d'effort que ne porte la raison des rapports, je crois par quelque ordonnance du ciel ; nous nous embrassions par nos noms. Et à notre première rencontre, qui fut par hasard en une grande fête et compagnie de ville, nous nous trouvâmes si pris, si connus, si obligés entre nous, que rien dès lors ne nous fut si proche que l'un à l'autre. »

Nous pourrions transposer dans le langage mystique : « Parce que c'était Dieu, parce que c'était moi. » Si l'amitié-amour de Montaigne et de la Boétie a été durable, on ne peut pas en dire autant des amours qu'on croit éternelles. La condition pour qu'un amour dure est qu'il soit totalement désintéressé et gratuit. Tous les mystiques qui traversèrent la terrible nuit de l'esprit vous le diront. Ils n'ont plus aucune raison d'aimer le Dieu qui les traite ainsi, mais ils ne peuvent le quitter, tout comme Job. Ils pourraient dire : « Je t'aime même si je ne le sens pas, je t'aime malgré toi. »

Il faut encore citer le distique d'Angélius Silésius : « La rose est sans pourquoi. » C'est un cadeau, une beauté gratuite. Thérèse se voit ainsi comme une fleur printanière. Un pur cadeau de Dieu et de la vie.



**Troisième jour**

**Troisième degré : Ce désir de faire toujours plus, devient une torture. L'âme cherche à agir dans la mesure de l'amour infini, ce qui est impossible, d'où cette « torture » spirituelle.**

« Pour la troisième manière d'aimer, l'âme de bonne volonté y passe par de grandes peines, car elle veut à tout prix contenter l'Amour et le satisfaire en tout honneur, en tout service, en toute obéissance d'amour.

Ce désir parfois s'élève en elle violemment, elle se prend avec passion à vouloir tout faire : il n'est vertu dont elle ne cherche la perfection, rien qu'elle ne veuille souffrir ou supporter, nulle épargne, nulle mesure qu'elle admette en son effort. Elle est disposée à tous les dévouements, prompte et intrépide dans la peine ou le labeur. Mais quoi qu'elle fasse, elle demeure insatisfaite.

Telle est bien sa pire douleur, de ne pouvoir rendre justice à l'amour selon ses désirs, de se trouver toujours avec lui en dette insolvable. Elle sait pourtant que cela dépasse les forces humaines, et de beaucoup ses propres pouvoirs : ce qu'elle désire en vérité est irréalisable pour toute créature. Car elle voudrait, à elle seule, faire autant que tous les hommes sur la terre et tous les esprits dans le ciel, que tous les êtres d'en haut et d'en bas, et infiniment plus encore, pour servir, honorer et aimer l'Amour selon qu'il en est digne. Tout ce qui manque dans ses œuvres, elle veut y suppléer par l'intention parfaite et les puissants désirs. Mais cela même ne la console pas. Elle sait bien que l'accomplissement de tels vœux est au-dessus de ses atteintes, au-dessus de tout sens et de toute raison humaine, mais elle n'arrive pas à se modérer, à se dominer, à se tranquilliser. Elle fait cependant tout ce qu'elle peut : elle rend à l'amour grâces et louanges, elle œuvre et travaille pour lui, elle s'offre tout entière à l'amour et n'agit qu'en lui.

En tout cela donc, point de repos pour elle : elle doit souffrir toujours de ne point saisir ce qu'elle convoite. Elle reste plongée dans le creve-cœur, dans la langueur insatiable : il lui semble qu'elle meurt sans mourir, et que dans cette mort elle souffre l'enfer. Sa vie est infernale en vérité, elle n'est que déception et disgrâce, les désirs anxieux la martyrisent, nul accomplissement, nulle satisfaction, nul apaisement ne se laissent entrevoir.

Il lui faut rester en cet état jusqu'à ce que Notre-Seigneur la console dans un autre mode d'amour, par une connaissance plus intime de lui-même : alors elle pourra mettre en œuvre le don nouveau reçu de lui. »

Ah ! Comme je la connais bien cette ire d'amour, cette colère, cette agitation ! Je pense aux textos que s'envoient les jeunes : « Tu me manques... Tu me manques trop... Même quand tu es là tu me manques. » C'est bien ça : même quand tu es là tu me manques, parce que tu n'es pas assez là, parce que ton amour manque d'une intensité que je recherche. Combien de bûches puis-je ajouter dans le foyer pour qu'il me réchauffe comme je le voudrais ? Cette phase est nécessaire pour montrer à Dieu l'intensité du désir et la volonté devenue indomptable de lui appartenir. Mais l'âme ne sait pas que son agitation ne sert à rien et que c'est la quiétude de la contemplation qui va attiser la fournaise.



### Quatrième jour

**Quatrième degré : Dieu délivre de cette torture, dans la joie de l'amour mystique infus. L'âme vaincue par l'amour fait une première expérience passive de Dieu.**

« Dans la quatrième manière d'amour, Notre-Seigneur fait goûter à l'âme tour à tour de grandes délices et de grandes peines, dont nous allons parler maintenant.

À certaines heures, il semble que l'amour s'éveille doucement en elle et se lève radieux pour émouvoir le cœur sans nulle action de la nature humaine. Le cœur alors est excité si tendrement, attiré si vivement, si fortement saisi et si passionnément embrasé par lui, que l'âme est totalement conquise. Elle éprouve une nouvelle intimité avec Dieu, une illumination de l'esprit, un merveilleux excès de délices, une noble liberté et une étroite nécessité d'obéir à l'amour ; elle connaît la plénitude et la surabondance. Elle sent que toutes ses facultés sont à l'amour, que sa volonté est amour, elle se trouve plongée et engloutie dans l'amour, elle-même n'est plus qu'amour. La beauté de l'amour l'a rendue belle, sa force l'a dévorée, sa douceur l'absorbe, sa justice la submerge, sa noblesse l'étreint

; la pureté de l'amour l'a parée, sa hauteur l'a élevée et l'a comprise en lui-même : elle est toute à l'amour et ne peut s'occuper que de lui.

Lorsqu'elle ressent cette surabondance de délices et cette plénitude, son esprit s'abîme tout entier dans l'amour, son corps défaille, son cœur se liquéfie et ses forces l'abandonnent. Elle est tellement dominée par l'amour qu'elle peut à peine se tenir : souvent elle perd l'usage de ses membres et de ses sens. Elle est comme un vase comble dont le contenu se répand au moindre mouvement : la plénitude de son cœur l'accable, et sans qu'elle y prenne garde, pour un rien l'amour déborde. »

Ce degré d'amour suppose une purification par laquelle Béatrice vient de passer. Sa volonté a été purifiée, elle a acquis la patience. « La patience tout obtient » et le poème de sainte Thérèse d'Avila pourrait bien résumer ce degré d'amour où Béatrice est arrivée :

« Que rien ne te trouble que rien ne t'effraie, tout passe, Dieu ne change pas, la patience obtient tout ; celui qui possède Dieu ne manque de rien :

Dieu seul suffit. »

Elle a appris à marcher au rythme de Dieu qui suscite les désirs et vient les combler. « C'est toi qui nous fais désirer et combles nos désirs » dira la petite sainte de Lisieux. Mais les deux termes « impatience et patience » contiennent la racine latine « souffrir ». L'impatience est une souffrance difficilement tolérable, une souffrance agitée alors que la patience est une souffrance paisible. Or, comme le dit encore Thérèse : « Une souffrance paisible n'est plus une souffrance. » Elle est l'espérance que l'Amant fidèle honorera ses rendez-vous au moment qui est le meilleur pour nous.

Béatrice sait maintenant que tout ce qui dure dans la vie mystique comme dans la vie chrétienne normale ne vient pas de nous mais nous est infusé par l'Esprit Saint.



## Cinquième jour

### Cinquième degré : l'Incendie d'amour

« Dans la cinquième manière, il arrive parfois que l'amour s'élève dans l'âme en tempête, avec grand bruit et excès délicieux en sorte que le cœur semble devoir se briser et l'âme sortir d'elle-même dans l'acte de l'amour et de la fruition. Elle est entraînée dans le désir d'amour à l'accomplissement de ses grandes œuvres, aux œuvres pures de l'amour : elle veut satisfaire l'amour en ses multiples exigences. Ou bien elle veut se reposer dans le doux embrassement de l'amour, dans la richesse délicieuse et la suffisance de tout bien : son cœur et tous ses sens le désirent avec ardeur, le cherchent avec zèle et le réclament avec passion. Lorsqu'elle est en cet état, elle se trouve si forte en esprit, elle embrasse tant de choses en son cœur, elle ressent un tel surcroît de vertu physique, de promptitude et d'énergie en son opération, au-dehors et au-dedans, que tout en elle, lui semble-t-il, est activité et travail, alors même que son corps est tranquille. Elle se sent néanmoins attirée de l'intérieur, fortement saisie par l'amour, pressée par l'impatience et les peines multiples d'un cœur insatisfait. Tantôt c'est le sentiment de l'amour même qui, sans raison aucune, la fait souffrir, tantôt l'absence de ces biens dont l'amour a soif, et la fruition refusée à son désir. Par instant, l'amour perd à ce point toute mesure en elle, il jaillit avec une telle effraction, agite le cœur si fort et si furieusement, que ce cœur semble de toutes parts blessé, et ses blessures ne cessent de se renouveler, chaque jour plus brûlantes et plus douloureuses. Il lui paraît que ses veines se rompent, que son sang l'abandonne, que sa moelle dépérit ; ses os défaillent, sa poitrine éclate, sa gorge se dessèche ; son visage et tous ses membres ressentent la brûlure intérieure et l'ire souveraine de l'amour. Parfois aussi c'est comme une flèche qui traverse son cœur jusqu'à la gorge et lui fait perdre le sens, ou comme un feu qui attire tout ce qu'il peut consumer : telle est la violence que cette âme éprouve, l'action en elle de l'amour sans mesure et sans pitié, qui exige et dévore toute chose.

La Fiancée est ainsi tourmentée, écrasée, épuisée intérieurement, que ses énergies n'y suffisent point, mais son âme est nourrie, son amour est allaité et son esprit maintenu au-dessus de lui-même.

L'amour, en vérité, dépasse tellement ses puissances qu'elle voudrait parfois briser le lien de son pouvoir et de tant de souffrances (s'il se pouvait) sans troubler l'union d'amour ; mais le lien d'amour la serre de si près, son immensité l'assujettit de telle sorte, qu'elle ne peut garder ni mesure ni raison, elle ne peut ni écouter le bon sens, ni se modérer, ni attendre sagement.

Car plus elle reçoit d'en-haut, plus elle réclame, plus on lui révèle de vérité, plus le désir la presse d'approcher cette lumière : la vérité, la pureté, la noblesse et la fruition de l'amour. Elle est donc entraînée et stimulée plus fort chaque jour, nullement satisfaite ni calmée. Ce qui la dévore et la tourmente le plus, est cela même qui la guérit et la console ; ce qui la blesse le plus profondément, lui assure mieux que tout la santé. »

C'est une véritable explosion d'amour dans le cœur mais aussi dans le corps. Peut-on supporter un tel incendie sans craindre pour sa vie ? Tous ceux qui ont connu cet *incendium amoris*, pensent que leur corps ne supportera pas un tel feu. Nul ne peut voir Dieu sans mourir et il s'est tellement approché qu'on a l'impression que la mort est proche et pourtant on s'écrie : « Encore ! Plus d'amour ! Mon Dieu ! »

Beaucoup de saints, comme saint Philippe Néri, ont connu à un point incroyable cette grâce. « Tous les saints ont aimé Dieu ; car l'amour de Dieu est le premier et le plus grand commandement, mais la vie de Philippe réalise ce divin précepte avec une plénitude, pour ainsi dire, incomparable. Son existence ne fut qu'un transport d'amour envers le souverain Seigneur de toutes choses ; et sans un miracle de la puissance et de la bonté de Dieu, cet amour si ardent au cœur de Philippe eût consumé sa vie avant le temps. Il était arrivé à la vingt-neuvième année de son âge, lorsqu'un jour, dans l'Octave de la Pentecôte, le feu de la divine charité embrasa son cœur avec une telle impétuosité que deux côtes de sa poitrine éclatèrent, laissant au cœur l'espace nécessaire pour céder désormais sans péril aux transports qui l'agitaient. Cette fracture ne se répara jamais ; la trace en était sensible par une proéminence visible à tout le monde ; et grâce à ce soulagement miraculeux, Philippe put vivre cinquante années encore, en proie à toutes les ardeurs d'un amour qui tenait plus du ciel que de la terre. »



**Sixième jour**

**Sixième degré : L'amour divin triomphant se rend maître de l'âme. Travail et repos dans la paix. L'amour est en elle : l'âme ne craint plus rien ni personne.**

« En la sixième manière, lorsque la Fiancée de Notre-Seigneur est plus haut et plus avant dans la piété, elle éprouve encore une autre forme de l'amour avec connaissance plus intime et plus élevée.

Elle sent que l'amour a triomphé de ses défauts, qu'il domine ses sens, qu'il orne sa nature, qu'il dilate et exalte son être. Elle est maîtresse d'elle-même à présent et ne trouve plus de résistance, elle possède son cœur en toute sécurité pour agir librement ou reposer dans la fruition. Rien en cet état qui lui paraisse petit : tout est facile à faire ou à laisser, à souffrir ou à porter, de ce qui sied à l'amour, l'exercice de la charité ne lui coûte plus.

Elle éprouve alors une dévotion divine, une pureté limpide, une suavité spirituelle, une liberté fervente, un sage discernement, une douce égalité avec Notre-Seigneur et une science intime de Dieu.

Voyez : elle est pareille maintenant à une ménagère qui a réglé comme il sied sa maison, qui l'a sagement arrangée et bellement ordonnée, et bien garantie et prudemment gardée, qui prend et laisse ce qui lui convient, ouvre et ferme à son gré. Ainsi en est-il de cette âme : elle est amour et l'amour règne en elle, puissant et souverain, dans l'action ou le repos, dans ce qu'elle entreprend ou évite de faire, dans les choses extérieures ou intérieures selon sa volonté.

Et comme le poisson qui nage dans la largeur du fleuve ou se repose dans sa profondeur, comme l'oiseau qui vole hardiment dans les hauteurs, ainsi sent-elle que son esprit erre librement dans l'altitude et la profondeur et l'abondance délicieuse de l'amour.

La puissance de l'amour a requis et conduit cette âme, l'a gardée et protégée, lui a donné la prudence et la sagesse, la douceur et la force de la charité. Cette puissance pourtant, l'amour l'a tenue cachée jusqu'au moment où, par une ascension nouvelle, elle est devenue maîtresse d'elle-même, en sorte que le domaine de l'amour en elle fût incontesté. Il la rend alors si hardie qu'elle ne craint ni homme ni démon, ni ange ni saint, ni Dieu même, en ce qu'elle fait ou ne fait point, dans son agir et son repos.

Et elle sent bien d'ailleurs que l'amour est en elle aussi éveillé, aussi actif lorsque son corps est en repos qu'en des labeurs multiples. Elle sait et sent que ni travail ni souffrance n'importe à l'amour lorsqu'il règne dans une âme.

Mais tous ceux qui veulent venir à lui doivent le chercher en tremblant, le suivre avec foi, s'y exercer avec ardeur et ne s'épargner eux-mêmes ni dans l'effort ni dans les douleurs, ni dans le support patient de la gêne ou du mépris. Il n'est chose petite que ces âmes ne doivent tenir pour grande, jusqu'à ce que l'amour vainqueur opère en elles ses œuvres souveraines, rende petites les grandes choses, facilite tout labeur, adoucisse toute peine, et de tout débit les acquitte.

Ceci est liberté de la conscience, douceur du cœur, sagesse des sens, noblesse de l'âme, élévation de l'esprit et commencement de la vie éternelle. C'est une vie angélique déjà dans cette chair, dont l'autre vie sera la suite. Que Dieu daigne à tous nous l'accorder. Ainsi soit-il. »

Dans l'étape précédente nous avons pu remarquer que Béatrice était entrée dans les voies passives, c'est-à-dire dans les voies illuminatives. Dans ce nouveau degré qu'elle décrit, nous la voyons dans les dernières demeures, dans l'union transformante, elle se nomme elle-même Fiancée. Elle est entrée dans la passivité car elle est morte à elle-même, elle s'est anéantie, elle est détachée de tout et Dieu peut enfin naître en elle pour reprendre l'expression d'un sermon de Maître Eckhart : « La naissance de Dieu dans l'âme. » Nous sommes incapables d'aimer vraiment mais c'est Dieu qui vient s'aimer en nous, en nous infusant toutes les vertus.

### Septième jour

**Septième degré : Passage de l'âme dans l'amour éternel. Désir d'être délivré du corps de chair et d'être toujours avec l'amour, car l'âme ne peut plus aimer que Dieu.**

Cet hymne à l'amour se termine sur les resplendissantes perspectives de l'éternelle béatitude.

« L'âme bienheureuse connaît encore une septième sorte d'amour sublime, qui opère en elle intérieurement un singulier travail. Elle est attirée dans l'amour au-dessus d'elle-même, au-dessus des sens, de l'humaine raison et de toute opération de son propre cœur ; elle est attirée par le seul amour divin dans l'éternité, dans l'immensité inconcevable, dans la latitude, la hauteur inattingible et l'abîme profond de la Dêité, qui est en toute chose et demeure incomprise, immuable dans la plénitude de l'être, toute-puissante, comprenant tout et opérant tout par son acte souverain.

La Fiancée est alors si tendrement abîmée dans l'amour, emportée par une aspiration si forte que son cœur affolé ne peut plus contenir l'élan intérieur, son âme dans l'excès d'amour s'écoule et s'évanouit, son esprit cède tout entier à la fureur des puissants désirs. Elle veut s'établir dans la fruition : tout en elle y tend. C'est cela qu'elle exige de Dieu, elle le cherche ardemment et passionnément en lui, elle ne peut cesser de le vouloir, car l'amour ne lui laisse ni répit ni repos, ni paix d'aucune sorte. L'amour l'exalte et l'abaisse, lui fait goûter mort et vie, la guérit et la blesse derechef, la rend folle et de nouveau sage, et par ces voies l'attire à l'état le plus haut.

C'est ainsi qu'elle est élevée en esprit au-dessus de la durée, au-dessus des dons de l'amour, dans l'éternité de l'amour qui n'a point de temps, qui transcende tous les modes humains d'aimer ; elle est élevée au-dessus de sa propre nature par le désir qui veut la dépasser.

Tout son être alors et toute sa volonté, son aspiration et son amour sont établis dans la vérité et dans la clarté pure, dans la haute noblesse et dans la beauté délicieuse, dans la douce société de ces esprits supérieurs qui s'écoulent tous en flots d'amour tandis qu'ils contemplent leur Amour et le connaissent clairement dans la fruition. Sa volonté reste là-haut parmi les esprits, c'est là qu'elle erre par le désir, surtout dans le chœur des Séraphins brûlants ; mais c'est la Divinité, la très-haute Trinité qui est son habitation et son repos bienheureux.

Elle cherche le Bien-Aimé dans sa majesté, elle le suit et le contemple avec le cœur et l'esprit. Elle connaît, elle l'aime, elle le désire de telle sorte qu'elle ne regarde ni saint ni

ange, ni homme ni créature aucune, sinon dans cet amour commun, en Dieu même, par quoi elle aime tous les êtres avec lui. C'est lui seul qu'elle a choisi dans l'amour au-dessus de tout, au-dessous de tout et en tout : la passion de son cœur et les forces de son esprit ne veulent rien que le voir, le posséder, avoir fruition de lui.

La terre est donc pour elle un grand exil, une dure prison, un tourment cruel. Elle ne ressent pour le monde que dégoût et mépris, rien de ce qui est terrestre ne peut la flatter ni la satisfaire : c'est grande peine pour l'âme d'être ainsi, de devoir vivre au loin et partout étrangère. Elle ne peut oublier son exil ni apaiser sa langueur, le désir la tourmente à faire pitié. Ce qu'elle éprouve est passion et martyre, sans comparaison ni mesure.

Elle a donc grande soif d'être libérée de ce ban et déchargée des liens de ce corps ; elle soupire souvent d'un cœur brûlant avec l'Apôtre : *Cupio dissolvi et esse cum Christo*, c'est-à-dire « je voudrais être détachée et rester avec le Christ ». Telle est bien l'ardente langueur, la douloureuse impatience qu'elle ressent d'être affranchie et de demeurer avec le Christ, non par ennui de cette vie ni par crainte des peines à venir, mais en vertu d'un amour saint et éternel : le désir la mine, la consume et la dévore d'atteindre le pays de l'éternité, la gloire et la fruition.

Sous l'empire immense de ce désir, sa condition est dure et pesante : la peine que lui fait endurer la soif est indicible. Il lui faut pourtant vivre dans l'espoir, et cet espoir même la fait haleter et souffrir. Ah ! Saints désirs de l'amour, que vous avez de force dans une âme éprise ! C'est un mal aigu et une vie mourante ! L'âme ne peut ni monter là-haut ni se sentir en paix ici-bas. Elle ne peut supporter la pensée de l'Ami, tant elle le désire, et la pensée d'en être privée la torture incessamment. Il lui faut vivre tous les tourments.

Aussi ne peut-elle et ne veut-elle nullement être consolée, comme dit le Prophète : *Renuit consolari anima mea*, c'est-à-dire « Mon âme refuse la consolation ». Oui, elle la refuse et souvent de la part de Dieu comme de celle des créatures, car toute consolation qu'elle reçoit, en faisant croître son amour, l'attire vers un état plus haut, renouvelle son désir de la fruition et lui rend plus intolérable cet exil. Elle reste donc inapaisée, inconsolée malgré tous les dons qu'elle peut recevoir, tant qu'elle est privée de la présence du Bien-Aimé.

C'est une vie de grands labeurs que celle-ci, où l'âme repousse toute consolation et n'admet nulle trêve en sa recherche. L'amour l'a appelée et conduite, lui a montré ses voies qu'elle a tenues fidèlement en de lourdes peines, en de pesants travaux, avec ardente langueur et puissants désirs, grande patience et grande impatience, dans les douceurs et les douleurs et maintes meurtrissures, dans la quête et la prière, dans la disette et la possession, dans la montée et le suspens et la poursuite et l'étreinte, dans le besoin et l'inquiétude, dans l'angoisse et le souci, dans la fièvre mortelle, dans la foi pure et dans le doute aussi, bien souvent. Joie ou douleur, elle est prête à tout porter ; morte ou vive, elle veut se livrer à l'amour, elle endure en son cœur d'immenses souffrances et c'est pour l'amour seul qu'elle veut gagner la Terre Promise. Lorsqu'elle s'est bien éprouvée en tout ceci, la gloire est son unique refuge. Car telle est par-dessus tout l'œuvre de l'amour : il veut l'union la plus étroite et l'état le plus haut, où l'âme se livre à l'union la plus intime.

La Bien-Aimée ne cesse donc point de chercher l'amour, elle voudrait le connaître et en jouir toujours, mais c'est chose qui ne peut être en cet exil : elle veut donc migrer vers ce pays où elle a fondé sa demeure et fixé son cœur, où déjà elle repose avec l'amour. Car elle le sait bien, c'est là que tout obstacle cessera et que l'Aimé tendrement l'embrassera.

Elle y contempera passionnément ce qu'elle a si tendrement aimé ; elle possédera pour son salut éternel celui qu'elle a si fidèlement servi ; elle jouira en toute plénitude de celui que par l'amour elle a si souvent embrassé dans son âme.

Ainsi elle entrera dans la joie de son Seigneur, comme le dit saint Augustin : *Qui in te intrat, intrat in gaudium Domini sui*, « Celui qui entre en vous, entre dans la joie de son Seigneur et n'aura plus de crainte, mais sera bienheureux dans le Bien souverain ».

C'est alors que l'âme est unie à son Époux et devient un seul esprit avec lui, dans un amour indissoluble et une foi éternelle. Ceux qui dans le temps de la grâce se sont appliqués à l'amour jouiront de lui dans la gloire éternelle, où rien ne nous occupera que louange et amour. Dieu veuille nous y conduire tous ! Amen. »



*Collectif*

# SIX MOIS POUR AIMER

## DIEU

QUATRIÈME MOIS





**« Traité de l'Amour de Dieu » – St Bernard****PREMIÈRE SEMAINE**

Le Traité de l'Amour de Dieu est fait de considérations d'ordre général sur l'amour de Dieu pour les hommes, et sur la nécessité pour eux d'aimer Dieu en retour. Il ne traite que de l'Amour de Dieu considéré dans ses manifestations extérieures. Il est comme un prélude aux Sermons sur le Cantique des Cantiques où saint Bernard parle explicitement du Cœur de Dieu, et plus particulièrement du Cœur de Jésus. Nous pourrions, toutefois, trouver dans la lecture de quelques citations l'évocation de la richesse du Cœur de Dieu.

**Premier jour**

La première fois que j'ai entendu parler de saint Bernard, j'étais enfant, et c'était par le témoignage de mes oncles trappistes. J'en ai retenu qu'ils se parlaient par signes des doigts et leur tonsure les faisait ressembler à des extra-terrestres. Ceci dit, ils vivaient en silence mais étaient rayonnants de la vie d'un autre monde que je ne connaissais pas encore ! Bien plus tard, jeune adulte en communauté, la lecture à table de la vie de ce grand saint me toucha profondément : « Mais, il fait partie de notre famille, pensé-je, ce serait bien de faire

connaissance ! » Il vint lui-même, pour ainsi dire, par le biais des cadeaux de Noël : je reçus son commentaire sur le Cantique des Cantiques. Comme je n'étais pas encore tout à fait prête à entrer dans sa contemplation, au Noël suivant je me suis dépouillée de ce chef-d'œuvre pour faire plaisir à quelqu'un d'autre. Mais saint Bernard est tenace : c'est encore à moi qu'il fut attribué ! Et ainsi pendant trois années de suite. Au final, j'en conclus qu'il fallait vraiment que je le prenne en amitié, que je l'écoute et me laisse guider par lui, non pas pour ressembler à mes oncles, mais pour aimer Dieu, tout simplement !

Nous allons donc refaire ce chemin intérieur avec lui. De son vivant, il semblait facile de le suivre. Quand il rentrait de mission, il était accompagné de dizaines de nouvelles vocations, tant la route qu'il traçait était lumineuse et belle, attirante et accessible. Alors, rejoignons-les !

Saint Bernard nous dit qu'il n'y a rien de plus grand que l'amour et que nous sommes tous faits pour cet amour. Dans l'un de ses derniers sermons sur le Cantique des Cantiques, aux approches de la fin de sa vie, il écrit : « L'amour se suffit à lui-même, il plait par lui-même et pour lui-même. Il est à lui-même son mérite, à lui-même sa récompense. L'amour ne cherche hors de lui-même ni sa raison d'être ni son fruit. Son fruit, c'est l'amour même. J'aime parce que j'aime, j'aime pour aimer ! Quelle grande chose que l'amour, si du moins il remonte à Dieu, son principe, s'il retourne à son origine, s'il reflue vers sa source, pour y puiser toujours son jaillissement. De tous les mouvements de l'âme, de ses sentiments, de ses affections, seul l'amour permet à la créature de répondre à son Créateur, non pas certes d'égal à égal, mais tout de même dans une réciprocité de ressemblance. [...] Car dans son amour, Dieu ne veut rien d'autre que d'être aimé. Il n'aime que pour qu'on l'aime. Car il le sait : ceux qui l'aiment trouvent précisément dans cet amour la plénitude de la joie. Oui, quelle grande chose que l'amour ! »

## Deuxième jour

### Le Docteur melliflue

Saint Bernard est qualifié de « Docteur melliflue » dès le XII<sup>ème</sup> siècle parce que ses paroles « ont la suavité du miel ». Il excelle dans l'art d'extraire le miel de la Parole de Dieu, c'est-à-dire le sens spirituel qu'il nous faut goûter. Il va donc nous donner le goût de l'amour. Autant le dire tout de suite, sinon son Traité de l'Amour de Dieu pourrait nous paraître trop ascétique. Au contraire, il va nous donner à partir de son expérience de Dieu, le goût de Dieu. C'est vraiment son charisme et son génie. Il découvre, pour notre plus grande joie, que le Christ s'incarne et naît à chaque instant en nous, que ce n'est pas demain qu'il viendra combler notre attente, mais il est là. Il est possible que nous le rencontrions et que nous fassions une expérience ineffable de Dieu. Il ne nous faut pas plus que la méditation des Ecritures dans le souffle du Saint-Esprit, de saint Paul qui prêche que nous sommes appelés à être d'autres Christ, de saint Jean qui médite l'incarnation de l'amour de Dieu en chaque âme, pour que le miel, la douceur de la Parole inonde notre cœur et nous fasse migrer en Dieu. Nous verrons à la fin de cette retraite avec quelle liberté saint Bernard parle de la folie

d'amour d'un Dieu qui veut ici et maintenant nous communiquer tout lui-même, gratuitement, immensément, sans jamais se reprendre. A nous d'être vigilants, pour ne pas manquer ses visites, ni assécher notre cœur ni mettre aucun obstacle au don parfait qui nous est promis.

« Qui aime veille et observe. Et heureuse l'âme que le Seigneur trouvera vigilante (Lc 12, 37) ! Il ne la laissera pas de côté, il ne la négligera pas, il s'arrêtera pour lui parler, et lui dire des paroles d'amour, des paroles de bien-aimé [...]. Elle n'est pas en effet de ceux à qui le Seigneur a sujet de reprocher qu'habiles à apprécier les bienfaits du ciel, ils n'ont point su connaître le temps de son avènement (Mt 16, 4). L'Épouse est si adroite, si prudente, si prévoyante qu'elle l'a distingué de loin, lorsqu'il venait, qu'elle l'a vu bondir en son empressement. Et lorsqu'il était debout, caché derrière la muraille, elle a discerné sa présence, et senti qu'il regardait à travers les fenêtres et le treillis [...]. Qui de nous est assez vigilant, observe si bien le temps où Dieu le visite, surveille avec assez de diligence chacune des démarches de l'Époux dans son avènement, qu'à son arrivée et lorsqu'il frappe, il lui ouvre sans délai (Lc 12, 36 ; Ap 3, 20) ? Car ce passage ne s'applique pas si exclusivement à l'Église, que chacun de nous, qui tous ensemble sommes l'Église, ne puisse participer à ses bénédictions [...]. Si quelqu'un de nous, fidèle au conseil du sage, livre son cœur dès le matin à veiller pour Dieu qui l'a créé ; s'il prie en présence du Très-Haut (Si 39, 6) ; s'il s'applique en même temps de tous ses vœux à préparer les voies du Seigneur, selon l'expression d'Isaïe, et à rendre droits ses sentiers (Is 40, 3), de façon à pouvoir dire, avec David, un autre prophète : Mes yeux sont constamment tournés vers Dieu (Ps 24, 15) ; et : Je gardais le Seigneur devant moi sans relâche (Ps 15, 8) : celui-là ne sera-t-il pas béni de Dieu et l'objet des miséricordes de son Sauveur (Ps 23, 5) ? Il en recevra des visites fréquentes ; il n'ignorera jamais le temps de ces visites, fussent-elles clandestines et furtives. L'âme vigilante et sobre (1 P 5, 8) le verra donc venir de loin [...]. Et lorsqu'il sera près d'elle ou devant elle, elle l'apercevra sur le champ ; s'il la regarde, elle verra avec joie son regard comme un rayon de soleil qui entre par les fenêtres de la muraille, et enfin, elle entendra ces joyeuses paroles d'amour : ma bien-aimée, ma colombe, ma toute belle ! » (Sermon du Cantique des Cantiques 57)

Mais commençons maintenant par entrer dans ce Traité, où il nous décrit ce qu'est l'amour de Dieu, dans quelle mesure nous devons l'aimer, pour quels motifs, d'où vient cet amour, comment on y progresse. Il nous rappelle que l'amour de Dieu est le don par excellence et le but vers lequel nous devons tendre sans cesse. Mais nous sommes si petits que nous n'arriverons jamais à égaler l'amour que Dieu a pour nous. Ce n'est pas grave car Dieu met lui-même en nous le désir d'aimer. Bernard prie ainsi : « Mon Dieu et mon soutien, je vous aimerai de toutes mes forces, non pas autant que vous le méritez, mais certainement autant que je le pourrai, si je ne le puis autant que je le dois : car il m'est impossible de vous aimer plus que de toutes mes fanées. Je ne vous aimerai davantage qu'après que vous m'aurez fait la grâce de le pouvoir, et ce ne sera pas encore vous aimer comme vous le méritez. »

### Troisième jour

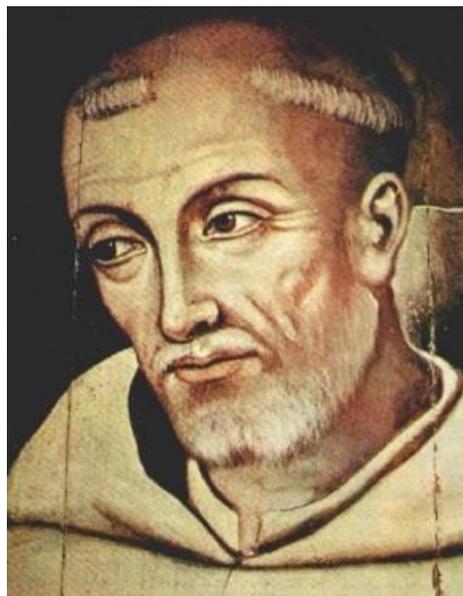
Dieu nous a donné le commandement suprême : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu... » Si nous le prenons comme un commandement, et que nous décidons de lui obéir, nous faisons le premier pas, parce que déjà Dieu nous a séduits. Mais nous ne le goûtons pas encore.

C'est une sorte d'amour que saint Bernard appelle l'amour actuel, mis en actes, c'est tout ce que je fais « pour » Dieu. Si nous persévérons, cela nous conduira à l'autre forme de l'amour : l'amour affectif.

« L'un actuel et l'autre affectif, et je crois que c'est du premier qu'il a été fait une loi et un commandement aux hommes, car pour la charité affective, dit-il, comment peut-elle être l'objet d'un précepte ? L'une est donc comme le sujet du mérite et l'autre comme la récompense (Serm. in Cantic., L, n. 2). »

Saint Bernard ne veut pas que notre amour de Dieu soit sec, vide et extérieur, il veut qu'il soit intérieur et en même temps extérieur, c'est-à-dire manifesté par les œuvres. L'amour intérieur est charité, l'amour extérieur met en actes cette charité. L'un ne va pas sans l'autre. « Je ne veux point dire par là, continue-t-il, que nous devons être sans affection, et qu'ayant le cœur sec et aride, nous nous contentions de remuer seulement les mains pour l'action ; car parmi les maux les plus graves que décrit l'Apôtre, je trouve aussi celui d'être sans affection (Serm. in Cant., L, n. 4). »

Il explique que dans les actes de charité, on trouve trois sortes d'affections : « L'une que la chair produit, l'autre que la raison règle, et la troisième que la sagesse assaisonne. » Puis il ajoute : « C'est la seconde qui produit les œuvres : elle est accompagnée de la charité, non pas de cette charité affective qu'assaisonne le sel de la sagesse et qui fait goûter à l'âme toutes les douceurs qui se trouvent en Dieu ; mais de cette charité actuelle qui, bien qu'elle ne nous rassasie pas encore de cet amour si doux et si agréable, ne laisse pas d'allumer en nous un violent amour pour cet amour même (Ibid). » C'est de la charité actuelle, effective (et non affective), que saint Bernard dit qu'il nous est fait un commandement ; elle est inférieure à la charité béatifique qui est la troisième espèce de charité, « qui élimine la première et récompense la seconde ». « Ainsi donc, il y a une dilection qui surpasse toute espèce d'obligation et qui doit régner seule en nous, pour ainsi dire, en sorte qu'elle attire à elle tout ce qui est dû aux autres devoirs et que nous ne fassions que par elle tout ce que nous faisons. » (Douzième sermon sur le psaume 90)



### Quatrième jour

Aimer Dieu pour lui-même

Saint Bernard suppose que nous connaissons Dieu, que nous avons entendu parler de lui, que nous avons lu les Ecritures et que nous avons donc pris un chemin de vie chrétienne pour passer de la connaissance à l'amour. Même si nous avons déjà pris de l'avance sur ce chemin, il est bon de replacer Dieu à sa juste place dans nos vies, car il veut les combler, gratuitement, bien que nous n'ayons rien mérité.

« Vous voulez donc apprendre de moi pour quel motif et dans quelle mesure il faut aimer Dieu ? Eh bien, je vous dirai que le motif de notre amour pour Dieu, c'est Dieu lui-même, et que la mesure de cet amour, c'est d'aimer sans mesure. Est-ce assez explicite ? Oui, peut-être, pour un homme intelligent ; mais je dois parler pour les savants et pour les ignorants, et si j'ai dit assez pour les premiers, je dois aussi tenir compte des seconds ; c'est donc pour eux que je vais développer ma pensée, sinon la creuser davantage. Or je dis que nous avons deux motifs d'aimer Dieu pour lui-même ; il n'est rien de plus juste, il n'est rien de plus avantageux. En effet, cette question : 'pourquoi devons-nous aimer Dieu ?' se présente sous deux aspects : ou l'on demande à quel titre Dieu mérite notre amour, ou bien quel avantage nous trouvons à l'aimer ; je ne vois à cette double question qu'une réponse à faire : le motif pour lequel nous devons aimer Dieu, c'est Dieu lui-même. Et d'abord si nous nous plaçons au point de vue du mérite, il n'en est pas en Dieu de plus grand que de s'être donné à nous malgré notre indignité ; en effet, que pouvait-il, tout Dieu qu'il est, nous donner qui valût mieux que lui ? Si donc en demandant quel motif nous avons d'aimer Dieu, nous recherchons quel droit il s'est acquis à notre amour, nous trouvons tout d'abord qu'il nous a aimés le premier. Il mérite donc que nous le payions de retour, surtout si nous considérons quel est celui qui aime, quels sont ceux qu'il aime et comment il les aime. Quel est en effet celui qui nous aime ? N'est-ce pas Celui à qui tout esprit rend ce témoignage : « Vous êtes mon Dieu et vous n'avez pas besoin de ce qui m'appartient (Ps 15, 2) ? »

« Et cet amour en Dieu n'est-il pas la vraie charité qui ne cherche point ses intérêts ? Mais à qui s'adresse cet amour gratuit ? L'Apôtre répond : « C'est quand nous étions encore ennemis de Dieu, que nous avons été réconciliés avec lui (Rm 5, 10). » Dieu nous a aimés d'un amour désintéressé et il nous a aimés tandis que nous étions ses ennemis. Mais de quel amour nous a-t-il aimés ? Saint Jean répond : « Dieu a aimé le monde au point de lui donner son Fils unique (Jn 3, 16). » Saint Paul continue : « Il n'a point épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous (Rm 8, 32) » et ce Fils dit lui-même, en parlant de lui : « Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis (Jn 15, 13). » Voilà les droits que le Dieu saint, souverainement grand et puissant, s'est acquis à l'amour des hommes pécheurs, infiniment petits et faibles. »

### Cinquième jour

Aimer l'Auteur de tout don tout en respectant ses dons

Dieu nous a donné les moyens humains et spirituels pour l'aimer : nous sommes dépositaires de ses dons et chargés de les faire fructifier pour sa gloire.

« Quiconque a compris ce qui précède voit aussi, je pense, pourquoi, c'est-à-dire, pour quel motif nous devons aimer Dieu. Si cela échappe aux infidèles, Dieu a de quoi confondre leur ingratitude dans les biens sans nombre dont il comble le corps et l'âme. N'est-ce pas de lui, en effet, que l'homme tient le pain qui le nourrit, la lumière qui l'éclaire et l'air qu'il respire ? Mais il y aurait folie à vouloir énumérer des biens que je viens de déclarer innombrables et il me suffit d'en citer les plus importants, tels que le pain, l'air et la lumière ; si je les place au premier rang, ce n'est pas que je les trouve les plus excellents, ils n'intéressent que le corps, mais ce sont les plus nécessaires. Pour les biens de premier ordre, c'est dans l'âme, dans cette portion de notre être qui l'emporte sur l'autre, que nous devons les chercher ; ce sont l'excellence, l'intelligence et la vertu. Quand je parle d'excellence en l'homme, c'est à son libre arbitre que je fais allusion ; en effet, c'est par là qu'il s'élève au-dessus de tous les autres êtres vivants, et qu'il les soumet à son empire : l'intelligence lui montre quelle est son excellence et lui fait comprendre en même temps qu'elle ne vient pas de lui ; enfin la vertu lui fait rechercher avec ardeur et embrasser avec énergie, quand il l'a trouvé, Celui dont il est l'ouvrage.

Ces trois biens se montrent chacun sous deux aspects en même temps : l'excellence apparaît dans la prérogative propre à la nature humaine et dans la crainte que l'homme a sans cesse inspirée à tous les êtres qui vivent sur la terre : l'intelligence, non seulement perçoit la dignité de l'homme, mais comprend aussi que pour être en nous, néanmoins elle ne vient pas de nous ; enfin la vertu, dans sa double tendance, nous fait d'un côté rechercher avec ardeur et d'un autre embrasser avec force, une fois que nous l'avons trouvé, Celui de qui nous tenons l'être. Aussi l'excellence sans l'intelligence ne sert-elle de rien, et celle-ci ne peut-elle que nuire sans la vertu, comme le prouve le raisonnement suivant : nul ne peut se glorifier de ce qu'il a, s'il ne sait pas qu'il l'a ; mais si, le sachant, il ignore que ce qu'il a ne vient pas de lui, il se glorifie, mais ne le fait pas en Dieu, et c'est à lui que l'Apôtre dit : « Qu'avez-vous que vous n'avez reçu, et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez pas reçu (1 Co 4, 7) » Il ne dit pas simplement : « Pourquoi vous en glorifiez-vous ? » Mais il ajoute : « Comme si vous ne l'aviez pas reçu » pour montrer qu'il est répréhensible, non pas de se glorifier de ce qu'il a, mais de s'en glorifier comme s'il ne l'avait pas reçu. Aussi est-ce avec raison que cette gloire-là est appelée vaine, puisqu'elle ne repose pas sur le fondement solide de la vérité. L'Apôtre la distingue de la vraie gloire, en disant : « Que celui qui se glorifie le fasse dans le Seigneur (1 Co 1, 31), » c'est-à-dire dans la vérité : car Dieu est vérité. »

Comment ne pas faire écho à l'encyclique du Pape François « Laudato Sí » quand il dit : « Si nous prenons en compte la complexité de la crise écologique et ses multiples causes, nous devons reconnaître que les solutions ne peuvent pas venir d'une manière unique d'interpréter et de transformer la réalité. Il est nécessaire d'avoir aussi recours aux diverses richesses culturelles des peuples, à l'art et à la poésie, à la vie intérieure et à la spiritualité. Si nous cherchons vraiment à construire une écologie qui nous permette de restaurer tout ce que nous avons détruit, alors aucune branche des sciences et aucune forme de sagesse ne peut être laissée de côté, la sagesse religieuse non plus, avec son langage propre. De plus, l'Église catholique est ouverte au dialogue avec la pensée philosophique, et cela lui permet de produire diverses synthèses entre foi et raison. En ce qui concerne les questions sociales, cela peut se constater dans le développement de la doctrine sociale de l'Église, qui est appelée à s'enrichir toujours davantage à partir des nouveaux défis. » (Laudato Sí §63)

« Nous ne pouvons pas avoir une spiritualité qui oublie le Dieu tout-puissant et créateur. Autrement, nous finirions par adorer d'autres pouvoirs du monde, ou bien nous prendrions la place du Seigneur, au point de prétendre piétiner la réalité créée par lui, sans connaître de limite. La meilleure manière de mettre l'être humain à sa place, et de mettre fin à ses prétentions d'être un dominateur absolu de la terre, c'est de proposer la figure d'un Père créateur et unique maître du monde, parce qu'autrement l'être humain aura toujours tendance à vouloir imposer à la réalité ses propres lois et intérêts. » (Laudato Sí §75)



### Sixième jour

Aimer en toute humilité

Comme tout ami de Dieu, saint Bernard a déclaré la guerre à notre ennemi numéro 1 : l'orgueil. Son enseignement, résumé dans ce passage, peut nous servir à tout moment sur le chemin de l'amour, car notre orgueil restera jusqu'au bout l'obstacle principal à l'amour. Dans sa finesse, saint Bernard connaît bien l'être humain et ses tendances vicieuses. Il nous met en garde donc pour nous affermir dans la bonne direction, celle de l'amour qui ne quitte pas Dieu de vue.

« Il y a donc deux choses à savoir : d'abord ce que nous sommes, ensuite que nous ne le sommes pas par nous-mêmes ; autrement nous ne nous glorifierons point du tout, ou la

gloire que nous nous attribuerons sera vaine ; enfin, « si vous ne vous connaissez pas vous-mêmes, est-il dit, vous serez confondus avec la troupe de vos pareils (Ct 1, 7). » C'est en effet ce qui arrive, car lorsqu'un homme en dignité ne connaît même pas son élévation, on le compare avec raison, pour une telle ignorance, aux animaux qui sont comme les compagnons de sa corruption et de sa vie périssable en ce monde. Ainsi donc en ne se connaissant pas elle-même, la créature que la raison distingue des bêtes, commence à se confondre avec elles, parce qu'elle ignore sa propre gloire qui est tout intérieure, cède aux attraits de sa curiosité et ne se préoccupe plus que de la beauté extérieure et sensible ; elle devient aussi pareille aux autres créatures, parce qu'elle ne sent pas qu'elle a reçu quelque chose de plus qu'elles. Aussi faut-il nous garder soigneusement de l'ignorance qui fait que peut-être nous nous estimons moins qu'il ne convient. Mais évitons avec un soin plus grand encore cette autre ignorance, qui nous porte à nous attribuer plus que nous n'avons, comme cela arrive quand nous faisons la méprise de nous imputer le bien, quel qu'il soit, que nous voyons en nous. Mais ce qu'il faut plus encore détester et fuir que ces deux sortes d'ignorance, c'est la présomption par laquelle sciemment et de propos délibéré nous nous glorifions du bien qui est en nous, comme s'il venait de nous, ne craignant pas de ravir à un autre la gloire que nous savons bien ne nous être pas due pour les choses qui sont en nous mais qui ne viennent pas de nous. Dans le premier cas, on ne se glorifie de rien, dans le second on se glorifie, mais ce n'est pas en Dieu, et dans le troisième on ne pêche plus par ignorance, mais on usurpe sciemment, en le revendiquant pour soi, ce qui appartient à Dieu. Or, cette audace comparée à la seconde ignorance semble d'autant plus grave et plus dangereuse que si l'une méconnaît Dieu, l'autre le méprise ; mais comparée à la première, elle paraît d'autant plus mauvaise et plus détestable que si cette ignorance nous assimile aux brutes, cette audace nous associe aux démons. Car il n'y a que l'orgueil, le plus grand des maux, qui puisse se servir des biens qu'il a reçus, comme s'il ne les avait pas reçus, et détourner à son profit la gloire qu'un bienfaiteur doit trouver dans ses bienfaits. »

### **Septième jour**

Rendre gloire à Dieu pour son amour

En cette fin de semaine, rendons gloire à Dieu pour la lumière qu'il met dans notre âme, pour le désir renouvelé d'être des créatures à la ressemblance du Père afin de vivre de son amour autant qu'il nous est possible ici-bas.

« Aussi à l'excellence et à l'intelligence faut-il unir la vertu qui en est le fruit ; c'est par elle que nous recherchons et que nous possédons l'auteur libéral de toutes choses, celui à qui nous devons, en tout, rendre la gloire qui lui appartient ; autrement nous serons rudement châtiés pour avoir su ce qu'il fallait faire et ne l'avoir point fait. Pourquoi cela ? Parce que celui qui agit ainsi, n'a pas voulu acquérir l'intelligence pour faire le bien, mais au contraire, il a médité l'iniquité jusque sur sa couche (Ps 35, 4-5), et il a tenté, comme un serviteur infidèle, de détourner et même de ravir à son profit la gloire que son excellent maître devait recueillir de biens dont il savait parfaitement, par la vertu de l'intelligence, qu'il n'était pas lui-même la source. Il est donc bien évident que l'excellence, sans l'intelligence, est inutile, et que l'intelligence, sans la vertu, nous mène à notre perte. Mais pour l'homme qui est en possession de la vertu, l'intelligence ne saurait être funeste ni l'excellence inutile, il s'écrie et loue Dieu ingénument en ces termes : « Non, Seigneur, ce n'est pas à nous qu'est due la gloire, donnez-la uniquement à votre nom (Ps 113, 9). » Ce qui revient à dire : Seigneur, nous

ne nous attribuons ni l'intelligence ni l'excellence, nous rapportons tout à votre nom, parce que c'est de lui que nous tenons tout. »

**DEUXIÈME SEMAINE****Premier jour**

## Douceur de l'amour de Dieu

Dans le quatrième chapitre de son *Traité*, saint Bernard nous pose les conditions pour que nous soyons heureux d'aimer Dieu, d'une manière sensible, propre à encourager nos pas peut-être encore hésitants ou parfois perplexes devant l'immensité d'un si grand mystère. Il parle même de consolation dans le souvenir de Dieu, alors qu'il a des paroles très dures pour ceux qui se portent vers d'autres amours. Jésus ne nous dit-il pas que son fardeau est doux et léger ?

« Mais il est intéressant de voir quels sont ceux qui trouvent de la consolation dans le souvenir de Dieu. Ce ne sont pas les hommes corrompus qui irritent Dieu sans cesse et à qui il est dit : « Malheur à vous, riches, qui avez votre consolation (Lc 6, 24), » mais ceux qui peuvent s'écrier avec vérité : Mon âme a refusé toute consolation (Ps 76, 3), » nous les croirons volontiers, s'ils ajoutent avec le Psalmiste « Mais je me suis souvenu de Dieu et j'ai trouvé ma joie dans ce souvenir (Ps 76, 4). » Il est juste, en effet, que ceux qui ne jouissent pas encore de la présence du bien-aimé, jettent les yeux sur l'avenir, et que ceux qui dédaignent de puiser quelques consolations au torrent des choses qui passent, en goûtent d'abondantes dans le souvenir de celles qui demeurent éternellement. Tels sont ceux qui recherchent le Seigneur et la face du Dieu de Jacob, au lieu de leurs propres intérêts. Pour ceux qui soupirent après Dieu et qui appellent sa présence de tous leurs vœux, son souvenir est doux ; mais bien loin d'apaiser leur faim, il l'accroît pour l'aliment qui doit les rassasier. C'est ce que prédit cet aliment lui-même quand il dit, en parlant de lui : « Ceux qui me mangent auront encore faim (Si 24, 21). » C'est également ce que dit celui qui s'en nourrit : « Je me rassasierai quand vous m'aurez montré votre gloire (Ps 16, 15). » Heureux toutefois, dès maintenant, ceux qui ont faim et soif de la justice, puisqu'il n'y a qu'eux qui seront

rassasiés. Et malheur à toi, race méchante et perverse, malheur à toi, peuple sot et insensé, qui ne te complais point dans son souvenir et qui redoutes sa présence ! Tu as bien raison de craindre, puisque tu ne veux point échapper maintenant aux filets des chasseurs, car « ceux qui aspirent à devenir riches en cette vie, tombent dans les pièges du démon (1 Tm 6, 9), » tu ne pourras un jour te soustraire à cette parole bien dure, oui, bien dure et bien cruelle : « Allez, maudits, au feu éternel (Mt 25, 41). » Combien plus tendre et plus douce est celle que nous entendons répéter tous les jours dans l'Église, en souvenir de la Passion : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang vivra éternellement (Jn 6, 55) ! » Ce qui revient à dire : Celui qui honore ma mort, et, à mon exemple, mortifie sa chair sur la terre, aura la vie éternelle ; ou bien, si vous partagez mes souffrances, vous partagerez aussi mon royaume. Et pourtant aujourd'hui encore, beaucoup, à ces mots, se retirent et s'éloignent en disant, sinon de la bouche du moins par leur conduite : « Ce discours est bien dur ; qui est-ce qui peut l'écouter (Ibid 61) ? » Ainsi les hommes qui, au lieu de conserver leur cœur droit et pur et de demeurer fidèles à Dieu, ont mieux aimé placer leurs espérances dans des richesses incertaines, ne peuvent entendre maintenant parler de la croix ; le simple souvenir de la Passion leur semble d'un poids écrasant ; combien plus accablantes seront pour eux ces paroles du juge : « Allez, maudits, au feu éternel, qui a été préparé pour le diable et pour ses anges (Mt 25, 41) ? » Elles écraseront, comme un rocher pourrait le faire, celui sur qui elles tomberont. Mais les saints seront bénis ; avec l'Apôtre, ils n'ont pas d'autre ambition « que d'être agréables à Dieu, tant qu'ils sont loin de lui, et de lui plaire encore, quand ils seront en sa présence (2 Co V, 9). » Aussi entendront-ils ces paroles : « Venez, les bien-aimés de mon Père, etc. » C'est alors que ceux qui n'ont pas maintenu leur cœur dans la droite voie, sentiront, mais trop tard, combien doux et légers sont le joug et le fardeau du Christ, auxquels ils ont orgueilleusement soustrait leur cœur endurci, comme s'il se fût agi d'un joug accablant et d'un pesant fardeau. Vous ne pouvez pas, ô malheureux esclaves de l'argent, vous glorifier dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ et mettre en même temps vos espérances dans les trésors, soupirer après la fortune et goûter combien le Seigneur est doux ; aussi trouverez-vous certainement bien redoutable, quand vous le verrez, Celui dont le souvenir ne vous a pas semblé plein de douceur. »

## Deuxième jour

Promis à entrer dans le mystère d'amour de la Trinité

Il peut arriver qu'au début de notre itinéraire spirituel et mystique, Dieu nous laisse entrevoir dans une grâce exceptionnelle, vers quel bonheur il nous conduit. L'âme peut être saisie dans une extase de lumière trinitaire pour comprendre, comme les apôtres sur le Mont Thabor, que malgré les ombres, les chutes, les obstacles du chemin et le péché, c'est vers la Terre de la promesse, c'est vers le sein de la Trinité qu'elle est invitée à marcher, à croire et à espérer surtout quand l'heure de la nuit aura sonné et que ses forces l'auront abandonnée. Si Dieu a la délicatesse de nous faire des promesses, ayons l'audace de la foi et de la confiance pour croire qu'il les accomplira, à son heure, même si elle tarde. La promesse de Dieu est un roc sur lequel nous pouvons nous appuyer, en faire mémoire, quand nos pas chancellent.

« Non, ce n'est pas sans raison que l'Époux place son bras gauche sous la tête de l'Épouse, afin qu'elle s'y laisse aller et qu'elle y repose ce qu'on peut appeler sa tête, c'est-à-dire l'attention de son âme, de peur quelle ne faiblisse et qu'elle ne s'incline vers les désirs

charnels du siècle ; car l'enveloppe terrestre et corruptible du corps pèse lourdement sur l'âme et la fait descendre des pensées, auxquelles elle ne peut manquer de s'élever, en considérant une miséricorde à laquelle nous avons si peu de droits, un amour si gratuit et si bien prouvé, un honneur si inespéré, une mansuétude et une douceur si persévérantes et si admirables. Comment la méditation attentive de toutes ces choses, n'élèverait-elle pas jusqu'à elles l'esprit qui s'en nourrit et ne le détacherait-elle pas de toute affection mauvaise ? Quelle impression profonde ne fera-t-elle pas sur lui, et comment pourrait-elle ne pas lui inspirer du mépris pour ce dont on ne peut jouir qu'en renonçant à toutes ces grandes choses ? C'est à la bonne odeur qu'elles répandent comme autant de parfums délicieux que l'Épouse hâte gaiement le pas et se sent consumée d'amour ; quand elle se voit tant aimée, il lui semble qu'elle aime trop peu, lors même qu'elle serait elle-même tout amour, et elle a raison de le croire ; de quel retour en effet, un grain de poussière pourra-t-il payer un amour si grand et venu de si haut, quand même il se consumerait tout entier d'amour et de reconnaissance ? La Majesté divine ne l'a-t-elle pas prévu, ne s'est-elle pas montrée tout entière occupée à le sauver ? Car « Dieu a aimé le monde au point de lui donner son Fils unique (Jn 3, 16). » Or c'est évidemment de Dieu le Père qu'il est question ici, et, lorsqu'il est dit : « Il a livré son âme à la mort (Is 53, 12), » c'est du Fils qu'il s'agit ; quant au Saint-Esprit nous lisons : « Le Paraclet que mon Père vous enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous remettra en mémoire tout ce que je vous ai dit (Jn 14, 26). » Dieu nous aime donc et nous aime de tout son être ; car la Trinité nous aime tout entière, s'il est permis de s'exprimer ainsi, en parlant de l'Être infini et incompréhensible dans lequel il n'y a pas de parties. »



### Troisième jour

Aimer Dieu en raison du bien qu'il nous a fait depuis les origines

Autant qu'il nous est possible, il s'agit pour nous de décider de tout remettre à Dieu, de ne chercher que sa volonté, de n'aimer rien en dehors de lui, de renoncer à soi-même et d'accepter de mourir à soi-même. L'âme est sur le bon chemin si elle se donne tout entière à Dieu. Mais, même cela ne sera encore rien en comparaison du don que Dieu fait de lui-même pour nous faire vivre de son amour. Courage et détermination et... en avant !

« Que rendrai-je donc au Seigneur pour tout cela ? La raison et la justice naturelle me font une obligation pressante de me donner tout entier à celui de qui j'ai reçu tout ce que je suis, et de consacrer tout mon être à l'aimer. La foi me dit aussi d'avoir pour lui un amour d'autant plus grand que je comprends mieux combien je dois l'estimer plus que moi-même, car si je tiens de sa munificence tout ce que je suis, je lui dois aussi le don de lui-même. Enfin le jour de la foi chrétienne n'avait pas lui encore, un Dieu ne s'était pas encore montré revêtu de notre chair, il n'était ni mort sur la croix, ni descendu dans le sépulcre, ni remonté vers son Père ; il n'avait, dis-je, pas encore fait éclater toute l'étendue de son amour pour nous, de cet amour dont je me suis complu à vous parler plus haut, que déjà l'homme avait reçu l'ordre d'aimer le Seigneur son Dieu, de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces, c'est-à-dire de tout son être, de tout l'amour dont il est capable, en tant qu'il est une créature douée de force et d'intelligence. Ce n'était certes pas une injustice, de la part de Dieu, de réclamer son œuvre et ses dons. Pourquoi en effet l'ouvrage n'aimerait-il pas celui qui l'a fait, s'il en a reçu le pouvoir d'aimer, et pourquoi ne l'aimerait-il pas de toutes ses forces s'il n'a reçu que de lui toutes celles qu'il a ? Ajoutez à cela qu'il a été tiré du néant sans aucun mérite antérieur, pour être ensuite élevé en dignité ; l'obligation d'aimer Dieu vous en paraîtra d'autant plus évidente et ses droits à notre amour d'autant plus fondés. D'ailleurs, n'a-t-il pas mis le comble à ses bienfaits et à ses miséricordes, lorsqu'il nous a sauvés, quand nous étions tombés au rang des animaux (Ps 48, 13) ? En effet, par le péché nous étions déchus du rang honorable qui était le nôtre, pour devenir semblables au bœuf qui broute dans les champs, et aux animaux privés de la raison. Si donc je me dois tout entier à mon Créateur, que ne dois-je pas de plus à mon Réparateur, et à un tel réparateur ? Il lui fut beaucoup moins facile de me réparer que de me créer ; car, pour donner l'être non seulement à moi, mais encore à tout ce qui existe, l'Écriture rapporte « qu'il n'eut qu'à parler et tout fut fait (Ps 148, 5). » Mais pour réparer l'être qu'il m'avait, d'un seul mot, donné si complet, que de paroles il a dû prononcer, que de merveilles il a dû opérer, que de traitements cruels, ce n'est pas assez dire, que de traitements indignes il lui a fallu souffrir ! « Que rendrai-je donc au Seigneur, en reconnaissance de tout ce qu'il a fait pour moi (Ps 115, 12) ? » Quand il m'a créé, il m'a donné à moi-même ; mais il m'a rendu à moi-même quand il s'est donné à moi ; donné d'abord, rendu ensuite, je me dois donc pour moi et je me dois deux fois. Mais que rendrai-je à Dieu pour lui ? Car si je pouvais me donner mille fois, que serait-ce en comparaison de Dieu ? »

## Quatrième jour

### Avantages et récompenses de l'amour de Dieu

Saint Bernard nous dit que la vraie charité mérite son salaire, car en réalité le mouvement qu'elle donne à l'âme est une récompense, un bonheur : Dieu est lui-même ce mouvement et cette vie de l'âme.

« Voyons maintenant quel avantage il y a pour nous dans l'amour de Dieu. Oui, voyons, mais quel rapport y a-t-il entre ce que nous verrons et ce qui est ? Pourtant, il ne faut pas le passer sous silence, bien que notre regard ne puisse embrasser toute la vérité. Nous nous sommes demandé plus haut pour quel motif et dans quelle mesure il faut aimer Dieu, et nous avons dit que cette question, pour quels motifs faut-il l'aimer, se présente sous deux points de vue, car on peut l'entendre de cette manière, quels droits Dieu a-t-il à notre amour ; ou de cette autre, quel avantage trouvons-nous à l'aimer ? Nous avons parlé, du mieux que nous avons pu, sinon d'une manière digne de Dieu, des droits qu'il possède à notre amour : nous ferons de même pour les avantages que nous trouvons dans cet amour ; car si nous devons aimer Dieu, sans nous préoccuper de la récompense, nous n'en sommes pourtant pas moins récompensés pour l'avoir aimé. La vraie charité ne peut demeurer sans salaire, et pourtant elle n'est point mercenaire, car elle ne recherche pas son intérêt (1 Co 13, 5) ; l'amour est un mouvement de l'âme et non pas un contrat ; il ne s'acquiert point en vertu d'une convention, et n'acquiert rien non plus par cette voie ; il est tout spontané dans ses mouvements et il nous rend semblables à lui : enfin le véritable amour trouve sa satisfaction en lui-même. Sa récompense est dans l'objet aimé ; car, quel que soit l'objet qu'on paraisse aimer, si on l'aime en vue d'un autre, c'est véritablement cet autre qu'on aime et non pas celui dont le cœur se sert pour l'atteindre. C'est ainsi que saint Paul ne prêche pas l'Évangile pour se procurer de quoi manger, mais il mange afin de pouvoir prêcher l'Évangile ; car ce qu'il aime, ce n'est pas la nourriture qu'il prend, mais l'Évangile qu'il annonce (1 Co 9, 18). Le véritable amour ne recherche point de récompense, mais il en mérite une ; il est bien certain qu'on ne propose point à celui qui aime de le récompenser de son amour, mais il mérite d'être récompensé et il le sera s'il continue d'aimer. Enfin, dans un ordre de choses moins élevé, on excite à les faire, par les promesses de récompenses, non pas ceux qui s'y portent d'eux-mêmes, mais seulement ceux qui ne s'y prêtent qu'avec peine. À qui la pensée est-elle jamais venue d'offrir à quelqu'un une récompense pour lui faire faire ce qu'il brûle de faire ? Assurément, on ne donne pas de l'argent à un homme mourant de faim et de soif, pour l'engager à manger ou à boire, non plus qu'à une véritable mère, pour lui faire allaiter le fruit de ses entrailles, et on n'emploie ni prières ni promesses, pour engager quelqu'un à entourer sa vigne d'une haie, à remuer la terre au pied de ses arbres ou à relever le pignon de sa maison. À bien plus forte raison, celui qui aime Dieu n'a-t-il pas besoin d'y être excité par l'appât d'une récompense qui n'est pas Dieu lui-même ; autrement, ce ne serait pas Dieu qu'il aimerait, ce serait la récompense. »

## Cinquième jour

### Le danger des désirs de notre nature

Aujourd'hui plus que jamais, l'esprit d'individualisme et de consumérisme nous rend esclaves du « tout, tout de suite ». Mais, le Seigneur nous redit sans cesse : « Veillez et priez

pour ne pas entrer en tentation. » Saint Bernard nous met en garde contre les tentations de l'avidité, de la concupiscence, de la faiblesse de nos penchants, de la perversion de notre volonté même. Les fausses pistes sont faciles à emprunter, nous ne sommes jamais à l'abri du danger. Or, la soif de pouvoir, d'avoir, de paraître est un risque mortel pour notre âme.

« Il est dans la nature de tout être raisonnable de désirer, chacun selon sa pente et sa manière de voir, ce qui lui semble mieux que ce qu'il possède, et de n'être jamais satisfait d'une chose qui manque précisément de ce qu'il voudrait trouver en elle. Citons des exemples : Si un homme qui possède une belle femme, en voit une plus belle, son cœur la désire, son regard la convoite ; s'il a un habit précieux, il en désire un plus somptueux encore ; et quelques richesses qu'il ait, il porte envie à ceux qui sont plus riches que lui. Ne voit-on pas tous les jours des hommes riches en terres et en propriétés acheter de nouveaux champs, et, dans leurs convoitises sans fin reculer continuellement les bornes de leurs domaines ? Ceux qui habitent dans des demeures royales, dans de vastes palais, ne cessent d'ajouter tous les jours de nouveaux édifices aux anciens ; poussés par une curiosité inquiète, ils ne font qu'édifier et détruire, changer les ronds en carrés. Si nous passons aux hommes qui sont comblés d'honneurs, ne les voyons-nous pas constamment aspirer de toutes leurs forces et avec une ambition de plus en plus difficile à satisfaire, à s'élever plus encore ? Il n'y a pas de fin à tout cela, parce que dans toutes ces choses, on ne saurait trouver un point qui fût proprement le plus élevé et le meilleur. Mais faut-il s'étonner que ceux qui ne peuvent s'arrêter tant qu'ils ne possèdent pas ce qu'il y a de plus grand et de plus parfait, ne soient jamais satisfaits de ce qui est moins bon et moins élevé ? Mais ce que je trouve insensé au-delà de toute expression, c'est qu'on désire toujours des choses qui ne sauraient jamais, je ne dis pas satisfaire, mais simplement endormir nos convoitises. Quoi qu'on possède, on n'en désire pas moins ce qu'on n'a pas encore, et c'est toujours après ce qui nous manque que nous soupignons davantage. Aussi qu'arrive-t-il de là ? C'est que notre cœur, en cédant aux charmes variés et trompeurs du siècle, se fatigue inutilement dans sa course et n'arrive point à se rassasier ; il est toujours affamé et ne compte pour rien ce qu'il a consommé en comparaison de ce qui lui reste encore à manger ; il est bien plus tourmenté par le désir de ce qui lui manque que satisfait de ce qu'il possède. On ne peut tout avoir, et le peu qu'on a, on ne l'acquiert qu'au prix du travail, on n'en jouit qu'avec crainte, et l'on a la douloureuse certitude de le perdre un jour, bien qu'on ignore quel sera ce jour. Voilà donc la voie que suit une volonté pervertie qui tend vers le souverain bien ; c'est en suivant cette direction, qu'elle se hâte d'atteindre ce qui doit la satisfaire ; ou plutôt, c'est dans ces détours que la vanité se joue d'elle-même et que l'iniquité se trompe. Si on veut ainsi atteindre au but qu'on se propose et acquérir enfin ce dont la possession met le comble à tous les vœux, pourquoi chercher de tant d'autres côtés ? C'est s'écarter du droit chemin, et la mort arrivera bien avant qu'on ait atteint le but désiré. »

## Sixième jour

Avoir le courage d'entrer par la porte étroite

Saint Bernard nous invite à considérer tous les biens de la terre comme des choses sans importance, afin que nous ne nous y attachions pas et restions libres pour choisir les biens du ciel. C'est chaque jour qu'il faut refaire ce choix, devant des choses bien concrètes que nous présente la vie quotidienne. À nous d'éviter les pièges de l'apparente utilité ou efficacité. Ne retenir que ce qui nous élève, nous fait progresser vers les hauteurs de la vie intérieure, sans s'écarter du sentier où nous précède le Seigneur. Cela me fait toujours penser à la route de montagne, ou plutôt au chemin de randonnée en haute montagne. Il faut un désir et une détermination très fermes dès le départ, choisir un bon guide et lui obéir, car il sait mesurer nos forces connaissant par cœur le parcours. Il faut faire attention aux glissements ou aux chemins plus faciles, rester fidèle même et surtout dans la traversée d'un tunnel, ne pas céder au découragement ou aux appels de la vallée que l'on a quittée, etc. Plus on monte, plus on a soif de voir le sommet, et aussi plus on comprend la nécessité d'être de plus en plus léger, déchargé des encombrements stériles, intérieurs comme matériels. Et la récompense du sommet dépasse toute attente.

« Mais il est absolument impossible de procéder de cette manière, la vie est trop courte pour cela, les forces nous manquent et le nombre de ceux qui partagent notre sort est trop considérable. Aussi, quiconque veut essayer de toutes les créatures, prend-il une peine inutile, car dans la longue voie où il s'engage, il ne saurait arriver au terme et goûter à tout ce qui peut exciter ses convoitises. Pourquoi ne pas faire tous ces essais en esprit, plutôt qu'en réalité ? Ce serait plus facile et plus avantageux ; l'esprit a reçu une activité et une perspicacité plus grandes que le cœur, précisément afin de pouvoir le devancer en tout, et pour que le cœur n'ait pas l'imprudence de s'attacher à ce que l'esprit qui va plus vite que lui n'a pas commencé par trouver utile. C'est pour cela, selon moi, qu'il est écrit: « Éprouvez tout et ne retenez que ce qui est bon (1 Th 5, 21), » afin que le premier prépare le terrain à l'autre, et que le cœur ne s'attache qu'en conséquence du jugement que l'esprit aura porté. On ne peut autrement s'élever jusqu'au sommet de la montagne du Seigneur (Ps 23, 3) et se reposer dans son sanctuaire, car c'est en vain qu'on possède une âme, c'est-à-dire une âme raisonnable, puisqu'à l'exemple des bêtes on l'abandonne à l'impulsion venue des sens, pendant que la raison se tait et n'oppose aucune résistance. Ceux dont la raison n'éclaire point la marche, n'en courent pas moins, mais ils sont hors de la voie, et, en dépit du conseil de l'Apôtre, ils ne courent pas de manière à remporter le prix (1 Co 9, 24) ; en effet, quand pourraient-ils l'obtenir, s'ils n'en veulent qu'après avoir obtenu tout le reste ? C'est prendre une voie bien détournée et s'engager dans un circuit sans fin que de vouloir essayer de tout en commençant par le commencement.

Ce n'est pas ainsi que procède le juste. Frappé du blâme adressé à la multitude de ceux qui se sont engagés dans ces détours, car le chemin qui conduit à la mort est large et fréquenté par la foule, il préfère la voie royale qui ne s'écarte ni à gauche ni à droite, selon ces paroles du Prophète : « Le sentier du juste est droit, et le chemin qu'il suit est sans détours (Is 26, 7). » Il prend en effet la voie la plus courte, pour éviter sagement les longs et inutiles détours, et il goûte un mot aussi simple que simplifiant, ne point désirer ce qu'on voit, vendre ce qu'on a et le donner aux pauvres, car bienheureux sont certainement les pauvres, puisque le royaume, des cieux est à eux (Mt 5, 3) ; il sait bien que tous ceux qui courent dans le stade

n'arrivent pas au même rang (1 Co 9, 24). Enfin le Seigneur connaît et approuve la voie que suit le juste (Ps 1, 6), il connaît aussi celle du pécheur qui ne peut que périr ; l'un est plus heureux dans sa médiocrité que l'autre au milieu de ses immenses richesses (Ps 36, 16), car, le Sage l'a dit et l'insensé l'a éprouvé : « Ceux qui aiment l'argent n'en ont jamais assez (Qo 5, 9), ceux-là seuls qui ont faim et soif de la justice sont certains d'être rassasiés un jour (Mt 5, 6) ; » un esprit raisonnable fait de la justice son aliment vital et naturel, quant à l'argent, l'âme ne s'en nourrit pas plus que le corps de l'air du temps. Si on voyait un homme que la faim dévore, humer l'air à pleine bouche, en aspirer les bouffées à longs traits pour se rassasier, on le regarderait comme un fou ; ainsi en est-il de ceux qui pensent rassasier l'âme, quand ils ne font que la gonfler par toutes les choses corporelles qu'ils lui donnent en effet, qu'importent ces choses-là pour un esprit ? Il ne s'en nourrit pas plus que le corps des choses spirituelles. O mon âme, bénis le Seigneur qui te comble de biens et remplit tous tes vœux (Ps 102, 1) ; il te prodigue ses biens, et, en même temps, il t'excite au bien, il te fixe dans le bien. Il te prévient, il te soutient, il te comble ; il allume les désirs en toi, et l'objet pour lequel il les enflamme, c'est lui-même. »



### Septième jour

Saint Bernard précise ce dont nous avons sans cesse besoin de nous rappeler : si nous cherchons Dieu, c'est parce que Dieu, le premier, nous cherche. Il est toujours premier et si nous savons l'écouter, dans le silence intérieur, nous n'avons pas de peine à nous mettre en marche pour répondre à son attente, à son appel, quels qu'ils soient et à quelque moment qu'ils se manifestent. Notre amour ne sera jamais qu'une réponse à son amour, qu'il aura allumé en nous parce qu'il est Dieu.

« Je l'ai dit, le motif de l'amour de Dieu c'est Dieu même, et j'ai eu raison de le dire, il est en effet la cause en même temps efficiente et finale de notre amour. Car c'est lui qui fait naître l'occasion de l'amour, lui qui en allume les ardeurs et lui encore qui en comble les désirs. Il fait que nous l'aimions, ou plutôt, il est tel qu'il ne peut point ne pas être l'objet de notre amour ; il l'est aussi de notre espérance : si nous ne comptions avoir le bonheur de l'aimer

un jour, nous l'aimerions maintenant en vain. Son amour prépare et récompense le nôtre. Dans sa bonté excessive il commence par nous prévenir, puis il réclame de nous un bien juste retour, et, dans l'avenir, il nous réserve les plus douces espérances. Il est riche pour tous ceux qui l'invoquent ; néanmoins, dans toute sa richesse, il n'a rien qui vaille mieux que lui. Il est le terme de nos mérites et notre récompense, il est l'aliment des âmes saintes et la rançon de celles qui sont captives. Si vous êtes déjà pour l'âme qui vous cherche, une source de félicité, qu'êtes-vous donc, Seigneur, pour celle qui vous a trouvé ? Mais ce qui doit paraître étrange, c'est qu'on ne saurait vous chercher si déjà on ne vous a trouvé, si bien que vous voulez qu'on vous trouve pour qu'on vous cherche et qu'on vous cherche afin qu'on vous trouve : mais si on peut vous chercher et vous trouver, nul ne peut vous prévenir ; car, si nous disons : « Dès le matin ma prière vous préviendra, Seigneur (Ps 87, 14), » il n'en est pas moins certain qu'elle serait bien tiède, si votre inspiration, ô mon Dieu, ne commençait par la prévenir elle-même. »



**TROISIEME SEMAINE****Les degrés de l'amour****Premier jour**

« Nous commençons par nous aimer pour nous-mêmes ; c'est, pour nous, le premier degré de l'amour. »

L'expérience communautaire nous a enseigné que notre époque, peut-être plus que les précédentes, fabrique des êtres humains qui ne s'aiment pas eux-mêmes, qui sont blessés au plus profond du cœur par le manque d'amour. Blessures d'enfance, le plus souvent, qui s'aggravent avec l'adolescence et posent de sérieuses limites à l'épanouissement humain de l'adulte. Avant de pouvoir se donner dans une relation d'amitié ou d'amour, il sera alors nécessaire de passer par l'étape d'une guérison. Saint Bernard ne parle pas de cette guérison, mais il éclaire sur ce qu'il en coûte à l'homme pour passer de l'être charnel à l'être

spirituel, de l'être blessé à l'être réconcilié, de l'être solitaire à l'être de relation. Pour cela il faut dès lors choisir de renoncer à ses propres désirs et combattre ses penchants, dans un effort de volonté. Et c'est en se donnant à l'autre que sa capacité d'amour va se fortifier et grandir sans cesse.

« L'amour est une des quatre affections naturelles que tout le monde connaît et qu'il est par conséquent inutile de nommer. Or, ce qui est naturel et ce qui serait juste, ce serait avant tout d'aimer l'Auteur de la nature : aussi le premier et le plus grand commandement est-il celui-ci : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu (Mt 22, 37). » Mais la nature est trop molle et trop faible pour un tel précepte, aussi commence-t-elle par s'aimer elle-même ; c'est cet amour qu'on appelle charnel, et dont l'homme s'aime avant toute autre chose et pour lui, ainsi qu'il est écrit : « Ce n'est pas le spirituel mais le charnel qui commence (1 Co 15, 46). » Ce n'est pas en vertu d'un précepte que les choses se passent de la sorte, c'est le fait de la nature. En effet, vit-on jamais quelqu'un haïr sa propre chair (Ep 5, 29) ? Mais si cet amour glisse trop sur sa pente, comme cela arrive ordinairement, s'il se répand un peu trop, s'il sort du lit de la nécessité et s'épanche au loin dans les champs de la volupté, comme un fleuve dont les eaux se gonflent et débordent, aussitôt s'élève pour le contenir, la digue du précepte qui nous ordonne « d'aimer le prochain comme nous-mêmes (Mt 22, 39). » Quoi de plus juste, en effet, que celui qui partage notre nature, en partage aussi les sentiments dont elle est la source commune ? Si donc il en coûte trop à un homme de songer, je ne dis pas aux besoins de ses frères, mais à leurs plaisirs, qu'il se modère lui-même à l'endroit des siens propres ; autrement il se mettra dans son tort. Qu'il pense à lui tant qu'il le voudra, pourvu qu'il soit pour autrui ce qu'il est pour lui-même. Tels sont, ô homme, le frein et la juste mesure que t'impose la loi de ton être et de ta conscience afin que tu ne t'emportes pas au gré de tes convoitises et que tu ne coures pas à ta perte (Si 18, 30), en mettant les biens de la nature au service des ennemis de ton âme, c'est-à-dire de tes passions. Il vaut bien mieux que tu les fasses partager à ton semblable, c'est-à-dire à ton prochain, qu'à ton ennemi. Mais si, d'après le conseil du Sage (ibid), l'homme renonce à ses passions, se contente, suivant la doctrine de l'Apôtre, de la nourriture et du vêtement (1 Tm 6, 8), et se résigne volontiers à moins aimer les choses de la chair qui combattent contre l'esprit (1 P 2, 11), il n'aura pas de peine, je pense, à donner à son semblable ce qu'il refuse à l'ennemi de son âme. Son amour se trouvera maintenu dans les limites de la justice et de la modération, dès l'instant où il consacrera aux besoins de ses frères tout ce qu'il refuse à ses propres passions. C'est ainsi que l'amour personnel devient un amour fraternel, en se répandant au dehors. »

## Deuxième jour

Ce premier degré de l'amour dont parle notre saint bien-aimé, a besoin d'être déjà enraciné en Dieu, sans quoi nous n'allons pas loin, nous calons en route ou nous glissons dans des fausses pistes plus aisées que celle que nous propose l'amour de Dieu et nous risquons de nous faire illusion. Bernard est un fin connaisseur de l'âme humaine, des faiblesses de la chair, des difficultés que rencontrent tous ceux qui osent s'aventurer sur le chemin. Il nous rappelle donc que dès le début il s'agit de compter sur Dieu et de ne chercher que Lui et de l'aimer comme des petits.

« Mais si, pendant qu'on partage avec le prochain, on vient soi-même à manquer du nécessaire, que faut-il faire ? Rien autre chose que prier avec confiance Celui qui donne à tous libéralement, sans jamais reprocher ses dons (Jc 1, 5), qui ouvre une main généreuse et

remplit de ses biens tous les êtres vivants (Ps 144, 16) ; car on ne peut douter que celui qui ne refuse pas même le superflu à la plupart des hommes, ne vienne volontiers en aide à ceux qui sont dans le besoin. Car il a dit : « Commencez par rechercher le royaume de Dieu et sa justice, ensuite tout le reste vous sera donné comme par surcroît » (Lc 12, 31). Il s'est ainsi engagé à donner le nécessaire à celui qui restreint son superflu et aime son prochain ; c'est en effet chercher d'abord le royaume de Dieu et implorer son secours contre la tyrannie du péché que de supporter le joug de la pureté et de la sobriété, plutôt que de permettre au péché de régner dans notre corps périssable. Or, c'est justice encore de partager ce qu'on a reçu des biens de la nature avec ceux dont on partage déjà la nature elle-même.

Mais, pour que notre amour du prochain soit irréprochable, il faut que Dieu s'y trouve mêlé ; est-il en effet possible d'aimer le prochain comme il faut, si ce n'est en Dieu ? Or, quiconque n'a pour Dieu aucun amour, ne saurait aimer rien en Dieu ; il faut donc commencer par aimer Dieu, si on veut aimer le prochain en lui, en sorte que Dieu qui est l'auteur de tous les autres biens l'est aussi de notre amour pour lui, voici comment non seulement il a créé la nature, mais encore comment il la soutient, car elle est telle, qu'après avoir reçu l'existence, elle a besoin encore que Celui qui la lui a donnée la lui conserve ; si elle ne peut être que par lui, elle ne peut subsister sans lui. C'est pour que nous en soyons bien convaincus et que nous ne nous attribuions pas avec orgueil les biens dont nous lui sommes redevables, que le Créateur, par un dessein profond et salutaire, a voulu que nous fussions sujets à la tribulation : de cette manière, si nous faiblissons, Dieu vient à notre secours, et sauvés par Dieu, nous lui rendons l'honneur qui lui convient. C'est ce qu'il dit lui-même : « Invoquez mon secours au jour de l'épreuve ; je vous en tirerai et vous me glorifierez (Ps 49, 15). » Voilà comment il se fait que l'homme animal et charnel, qui ne savait d'abord que s'aimer lui-même, commence ensuite, mais pour lui encore, à aimer Dieu, en voyant, par sa propre expérience, que tout son pouvoir, du moins pour le bien, il le tient de lui et que sans lui il ne peut absolument rien. »

### Troisième jour

Le second degré de l'amour : amour de Dieu à cause de nous

Dans le chapitre 9 de son Traité, Bernard montre que, progressant, nous aimons d'abord Dieu pour ce que nous recevons de lui. Il est légitime de demander son secours chaque fois que nous sommes en peine, et c'est déjà grand que de se tourner vers Dieu au lieu de chercher autour de nous une aide inutile ou insatisfaisante. Dans sa sagesse, Dieu permet également que nous passions par différentes sortes d'épreuves, pour nous établir en vérité devant lui : nous ne sommes rien, il est tout. Il est libérateur, il est guérisseur, il est consolateur. Il ne nous fait que du bien. Aussi, malgré les duretés de notre cœur, nous arrivons peu à peu à être sensibles à la bonté de Dieu, à la manière dont il ne cesse de nous dire qu'il nous aime. Et nous découvrons qu'il nous attire à lui en nous détachant progressivement de tout autre amour.

« L'homme ressent donc déjà de l'amour pour Dieu, mais il ne l'aime encore que pour soi et non pas pour Dieu. Néanmoins, il y a quelque sagesse à lui de savoir ce dont il est capable par lui-même et ce qu'il ne peut faire sans l'aide de Dieu, et de se conserver irréprochable aux yeux de Celui qui lui conserve toute sa puissance intacte.

Mais que le cortège des tribulations fonde sur lui et l'oblige souvent à recourir à Dieu, s'il en reçoit chaque fois un secours qui le délivre, ne faudra-t-il pas qu'il ait un cœur de marbre ou de bronze pour ne pas être touché, toutes les fois qu'il aura été secouru, de la bonté de son libérateur et pour ne pas commencer à l'aimer pour lui-même, non plus seulement pour soi. Car la fréquence des épreuves nous oblige à recourir fréquemment à Dieu, or il est impossible de revenir souvent à lui, sans le goûter et impossible de le goûter, sans reconnaître combien il est doux. »



### Quatrième jour

Troisième degré de l'amour : amour de Dieu à cause de lui, amour filial

« Enfin, nous aimons Dieu d'un amour désintéressé, à cause de lui et de ce qu'il est en lui-même. »

C'est au cœur de l'épreuve, quand tout semble nous faire du mal, quand nous ne comprenons plus rien, que nos plans se compliquent ou sont bloqués, que même nos proches paraissent indifférents à nos problèmes et que Dieu ne fait rien de ce que nous attendions de lui, c'est alors qu'il va attirer notre âme, en attisant notre foi, pour que nous n'ayons plus de raison de l'aimer à cause de ses bienfaits, mais seulement à cause de lui. Ce degré d'amour est une force d'âme qui va grandir encore et se fortifier dans d'autres combats, si nous continuons courageusement à dire oui à la volonté d'un Dieu Père, dont on ne peut plus se passer. A ce stade, l'âme est déjà embellie dans une pureté que nous ne voyons pas nous-mêmes mais qui se laisse voir à notre accompagnateur, et peut-être à notre

entourage, parce que l'amour nous transforme non seulement à l'intérieur mais aussi à l'extérieur de nous-mêmes.

« Aussi arrive-t-il bientôt que nous sommes portés à l'aimer comme il faut, beaucoup plus à cause de la douceur que nous trouvons en lui, qu'à cause de notre propre intérêt, en sorte qu'à l'exemple des Samaritains disant à la femme qui leur avait annoncé l'arrivée du Seigneur parmi eux : « Maintenant ce n'est plus à cause de ce que tu nous as dit que nous croyons en lui, mais parce que nous l'avons entendu nous-mêmes et que nous savons qu'il est le Sauveur du monde (Jn 4, 42). » Nous disons aussi à notre chair : maintenant ce n'est plus à cause de toi que nous aimons le Seigneur, mais c'est parce que nous avons goûté nous-mêmes et nous avons reconnu combien il est doux. Les nécessités de la chair sont une sorte de langage qui proclame dans des transports de joie et de bonheur, les bienfaits dont, par expérience, elle a reconnu la grandeur. Quand nous en sommes arrivés là, il n'est plus difficile d'accomplir le précepte d'aimer le prochain comme nous-mêmes : car, si nous aimons Dieu véritablement, nous aimons aussi ce qui est à lui, notre amour est chaste et nous n'avons pas de peine à nous soumettre au précepte dont il est dit « qu'il rend chaste notre cœur par l'obéissance et par l'amour (1 P 1, 22) » ; il est juste et nous accomplissons volontiers un si juste commandement ; enfin, il est plein de charme et d'intérêt parce qu'il est tout à fait désintéressé. C'est donc un amour plein de chasteté, puisqu'il ne se manifeste ni par les gestes ni par les paroles, mais par les œuvres et par la vérité ; c'est un amour plein de justice, car il rend autant qu'il reçoit. Quiconque aime de cet amour-là, aime tout autant qu'il est aimé et ne recherche plus à son tour que les intérêts de Jésus-Christ, non pas les siens propres, de même que Jésus a recherché les nôtres ou plutôt nous a recherchés nous-mêmes. Voilà l'amour de celui qui dit : « Chantez les louanges du Seigneur, car il est bon (Ps 117, 1). » Celui qui loue le Seigneur, non pas parce qu'il est bon pour lui, mais simplement parce qu'il est bon, aime véritablement Dieu pour Dieu et non pour lui. Il n'en est pas ainsi de celui dont il est écrit : « Il vous louera, quand vous lui aurez fait du bien (Ps 48, 19). » Le troisième degré de l'amour est donc d'aimer Dieu pour lui. »

### **Cinquième jour**

« Amour de Dieu pur et désintéressé : amour béatifique »

« Le quatrième degré de l'amour est de ne plus s'aimer que pour Dieu. »

L'exemple de la rando en montagne a ses limites mais il est très parlant. Encore une fois, nous y revenons. Ceux qui ont fait de la haute montagne se souviennent sans doute d'avoir rencontré d'autres marcheurs en cours d'ascension, et s'ils sont arrivés au sommet, d'avoir été étonnés de ne pas les retrouver. C'est que beaucoup ont fait demi-tour devant la dureté de l'effort, soit pour ne pas avoir su estimer ou se faire conseiller sur le niveau du parcours, soit pour avoir négligé leur préparation physique, matérielle, morale. C'est un fait, de même dans la vie spirituelle, que tous n'arrivent pas au sommet, bien qu'ayant commencé sur le bon chemin. Comme en montagne, il faut s'alimenter convenablement au fur et à mesure que l'on avance, il faut se délester tant des objets du sac à dos que des soucis intérieurs, il faut ne jamais perdre de vue le sommet visé, surtout quand il se cache aux yeux du corps, respecter les balises ! Il faut savoir s'abandonner à la sagesse du rythme cardiaque comme à la conduite de Dieu minute après minute, jour après jour, année après année. Pour avoir fait moi-même cette expérience un jour, au sommet d'un 4 000m des Alpes, je peux dire que ce

jour-là, j'ai compris quelque chose à l'amour de Dieu. J'ai compris comment l'immensité de Dieu était conciliable avec le néant de l'homme. Il habite l'univers entier mais en même temps il habite aussi mon cœur. J'ai fait une expérience d'union à Dieu indicible, peut-être plus grande et plus profonde que celles vécues devant le Saint-Sacrement, un véritable avant-goût du royaume. J'aurais aimé recommencer mais cela ne m'a pas été donné, de même que nous avons ce désir légitime de retrouver les moments de visite intime de Dieu dans l'oraison et cela ne nous est pas donné. Nous n'avons pas les ailes de la colombe, comme dit saint Bernard. Mais ce qui nous est acquis, c'est d'en garder le souvenir et de s'en nourrir, humblement, en attendant d'être délivrés définitivement de notre corps mortel pour voir Dieu face à face.

« Heureux celui qui a pu monter jusqu'au quatrième degré de l'amour et qui en est arrivé à ne plus s'aimer que pour Dieu. Votre justice, Seigneur, est aussi élevée que les plus hautes montagnes (Ps 35, 7) ; il en est de même de ce quatrième amour, c'est un mont très élevé, une montagne grasse et fertile (Ps 67, 16) ; quel homme pourra la gravir (Ps 23, 3) ? Qui me donnera les ailes de la colombe, afin que je puisse voler à son sommet et m'y reposer (Ps 54, 7) ? C'est un endroit paisible, c'est la demeure de Sion (Ps 75, 3). Ah ! Que mon exil est long ! (Ps 119, 5). Quand donc la chair et le sang, la boue et la poussière dont je suis fait s'élèveront-ils jusque là ? Quand donc, enivrée de l'amour de Dieu, mon âme s'oubliant elle-même et ne s'estimant pas plus qu'un vase brisé, s'élancera-t-elle vers Dieu, se perdra-t-elle en lui et, ne faisant plus qu'un seul et même esprit avec lui (1 Co 6, 17), quand pourra-t-elle s'écrier : « Ma chair et mon cœur sont tombés en défaillance, Seigneur, Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité (Ps 72, 26) ? » Saint et heureux, m'écrierai-je, celui qui a pu quelquefois, rarement, une seule fois même, éprouver quelque chose de semblable durant cette vie mortelle, quand même il ne l'aurait ressenti qu'une minute, un seul instant et comme à la dérobée ! Car ce n'est pas un bonheur humain, mais c'est déjà la vie éternelle que de se perdre soi-même en quelque sorte, comme si on n'existait plus, de n'avoir plus le sentiment de son être, d'être vide de soi et presque réduit à rien ; s'il arrive à quelque mortel de s'élever jusque-là, même comme en passant, ainsi que nous le disions, l'espace d'une seconde, et pour ainsi dire à la dérobée, ce siècle méchant semble en être jaloux et vient troubler son bonheur ; ce corps de mort le sollicite à descendre, les soucis et les nécessités de la vie pèsent sur lui de tout leur poids, la corruption de la chair refuse de le soutenir, et, par-dessus tout, l'amour de ses semblables le rappelle avec la plus grande violence et le force, hélas ! à revenir, à retomber en lui-même et à s'écrier : « Seigneur, je souffre des maux d'une violence extrême, répondez pour moi (Is 38, 14) ; » ou bien encore : « Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort (Rm 7, 24) ! »

### Sixième jour

Pur et saint amour du face à face

Après avoir gravi la montagne sainte, après avoir goûté l'amour de Dieu pour lui-même, saint Bernard prononce pour la première fois dans ce Traité, le mot de sainteté. Il note que « les saints » sont ceux qui s'écoulent dans la volonté de Dieu, totalement détachés de leur volonté propre et que c'est justement là que réside le bonheur d'aimer Dieu pour lui-même. Aussi nous exhorte-t-il encore et encore à nous détourner de notre bon plaisir, de nos désirs aussi spirituels soient-ils, pour n'avoir plus pour but que le seul vouloir de Dieu, dans le concret de notre vie. Etre l' « esclave de Dieu », comme le dit la Vierge Marie dans son

Magnificat, « en toute soumission et amour », selon le terme de Grignon de Montfort, c'est la marque de la sainteté à laquelle nous sommes appelés. Saint Bernard ne nous assure pas que nous y arriverons sur cette terre, mais il pose la question. Quelle réponse allons-nous lui donner ?

« L'écriture disant que Dieu a tout fait pour lui, il faut que les créatures se conforment et se rangent, au moins quelquefois, à la pensée de leur auteur. Nous devons donc entrer aussi dans ce sentiment et nous en rapporter tout entiers à lui, à son bon plaisir, non pas au nôtre, avec tout ce qui est, aussi bien que ce qui a été, puisqu'il a voulu que rien ne fût que pour lui. Nous trouverons notre félicité beaucoup moins dans l'apaisement de nos besoins et dans les biens qui nous seront échus que dans l'accomplissement de sa volonté en nous ; c'est d'ailleurs ce que nous lui demandons tous les jours en disant : « Que votre volonté se fasse sur la terre comme au ciel (Mt 6, 10). » O pur et saint amour ! O douce et sainte affection ! O soumission de l'âme entière et désintéressée ! D'autant plus entière et plus désintéressée qu'elle est exempte de tout retour sur soi-même, d'autant plus tendre et plus douce que tout ce que l'âme éprouve alors est divin. En arriver là, c'est être déifié. De même qu'une petite goutte d'eau mêlée à une grande quantité de vin semble disparaître en prenant le goût et la couleur de ce liquide, de même encore que, dans la fournaise où il est plongé, le fer semble perdre sa nature et se changer en feu ou bien comme l'air pénétré par les rayons du soleil se change en lumière et semble plutôt éclairer qu'être éclairé lui-même : ainsi en est-il chez les saints de tous leurs sentiments humains ; il semble qu'ils se fondent et s'écoulent dans la volonté de Dieu. Autrement s'il restait encore quelque chose de l'homme dans l'homme, comment se pourrait-il que Dieu fût tout en tous ? Sans doute, la nature humaine ne se dissoudra pas ; mais elle sera autrement belle, autrement glorieuse et puissante. Quand cela sera-t-il ? A qui sera-t-il donné de le voir et de l'éprouver ? Quand irai-je et paraîtrai je devant la face de Dieu (Ps 41, 3) ? Seigneur, mon Dieu, mon cœur vous a parlé, mes yeux vous ont cherché ; je m'efforcerai, Seigneur, de contempler votre visage (Ps 26, 8). Me sera-t-il donné de voir votre saint temple ? »

### **Septième jour**

Saint Bernard termine ce chapitre en nous rassurant : nous ne sommes pas tenus d'arriver à la perfection absolue de l'amour ici-bas, mais nous sommes invités à creuser sans cesse le désir de cette perfection. « En sorte que, autant que la faiblesse humaine le permet, nous ne soyons constamment occupés que de la pensée, de l'amour, de l'union et de la volonté de Dieu. »

« Pour moi, je ne crois pas qu'on puisse observer parfaitement ce précepte : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces (Mt 22, 37), » tant que le cœur est obligé de s'occuper du corps, que l'âme n'est pas dispensée de veiller à le conserver plein de vie et de sensibilité dans l'état présent, et que son énergie, délivrée de toutes nos misères, ne s'appuie pas sur la force même de Dieu, car elle ne saurait s'appliquer à Dieu et ne contempler que sa face divine, tant qu'elle doit veiller sur ce corps fragile et malheureux et lui donner ses soins. Qu'elle n'espère donc atteindre à ce quatrième degré de l'amour ou plutôt en être elle-même atteinte, que lorsqu'elle aura revêtu un corps spirituel et immortel, pur et calme, obéissant et soumis en toutes choses à l'esprit, ce qui ne peut être l'œuvre que de la puissance de Dieu en faveur de qui il lui plaît et non pas celle de l'industrie d'un homme. Je dis donc que notre âme arrivera facilement à ce degré suprême de l'amour, quand les misères ou les charmes de la chair ne feront plus obstacle à sa marche

rapide et empressée vers la joie qu'elle doit trouver dans le Seigneur. Faut-il croire cependant que les saints martyrs, avant même que leur âme eût quitté leurs corps victorieux, ont goûté, au moins en partie, ce bonheur ? Il est certain, en tout cas, qu'un immense amour ravissait leur âme, pour leur donner la force d'exposer leur vie et de mépriser les tourments comme ils le faisaient. Néanmoins, on ne peut douter que les affreux supplices qu'ils ont soufferts, n'aient altéré, sinon détruit, la joie de leur âme. »



## QUATRIÈME SEMAINE

**Premier jour**

« L'amour parfait ne sera le partage des saints qu'après la résurrection générale »

Saint Bernard nous enseigne quelque chose sur la vie de notre âme dans l'attente de la résurrection des corps, pour que nous comprenions bien que c'est uniquement dans cette vie de ressuscités que nous serons totalement unis à Dieu, dans un échange d'amour indicible et éternel, pur et sans comparaison possible avec notre amour d'ici-bas. La perfection de l'amour en Dieu sera notre couronne après la résurrection des morts, c'est pourquoi notre corps, quels que soient ses imperfections, ses handicaps, ses limites, est le lieu indispensable et précieux pour préparer cette vie d'amour à laquelle aspire notre âme. Ceci dit, il nous incite à aspirer de toutes nos forces à la sainteté, en décrivant ce qu'il pense être la béatitude des saints, dans l'attente de la résurrection des morts. Notre vocation n'est-elle pas eschatologique ? N'est-elle pas de devenir des saints ?

« Mais que faut-il penser des âmes actuellement délivrées de leur corps ? Je les crois plongées tout entières dans l'océan sans fond de la lumière éternelle et de l'éternité lumineuse. Mais si elles aspirent encore, ce qu'on ne saurait nier, à se réunir au corps qu'elles ont animé, si elles en nourrissent le désir et l'espérance, il est évident qu'elles ne sont pas entièrement différentes de ce qu'elles étaient, et qu'il leur reste encore quelque

chose en propre, qui attire bien peu sans doute, mais néanmoins qui attire leur attention. Aussi tant que la mort ne sera pas absorbée dans sa victoire, que la lumière éternelle n'aura pas envahi de toutes parts le domaine de la nuit et que la gloire céleste n'éclatera pas aussi dans nos corps, les âmes ne peuvent se jeter et passer tout entières en Dieu, les liens du corps les retiennent toujours enchaînées, sinon par la vie et le sentiment, du moins par une certaine affection naturelle qui ne leur laisse ni la volonté ni le pouvoir d'atteindre à la consommation. Aussi jusqu'à ce que leurs corps leur soient rendus, les âmes n'éprouveront pas cette défaillance en Dieu qui est pour elles la suprême perfection, elles ne recherchent pas cette union si, pour elles, tout était consommé, sans l'avoir obtenue ; mais si c'est un progrès pour l'âme de quitter son corps, c'est une perfection de le reprendre. Enfin, la mort des justes est précieuse aux yeux de Dieu (Ps 115, 15) ; si on peut parler ainsi de la mort, que ne peut-on dire de la vie, et surtout de cette vie-là ? Il n'y a rien d'étonnant que l'âme croie pouvoir retirer quelque gloire de son corps en songeant que, tout mortel et infirme qu'il soit, il a contribué beaucoup à ses mérites. Comme il disait vrai celui qui s'écriait : « Ceux qui aiment Dieu font tout concourir au bien » (Rm 8, 28) ! Ainsi l'âme qui aime Dieu tire avantage de son corps faible et infirme, qu'il soit vivant, mort ou ressuscité ; pendant la vie il produit avec elle des fruits de pénitence ; dans la mort il lui sert pour son repos, et après la résurrection il concourt à la consommation de son bonheur. Elle a donc raison de ne pas se trouver parfaite sans lui, puisqu'elle le voit concourir avec elle au bien dans chacun de ces trois états. »

## Deuxième jour

C'est en s'appuyant sur le Cantique des Cantiques, que Bernard explique le lien voulu par Dieu, entre le corps et l'âme. Prendre soin de son corps est donc une invitation riche de sens par charité pour nous-mêmes, bien que la gloire qui lui est promise soit impossible à imaginer. Il est aussi l'instrument de la charité puisque c'est avec lui que nous opérons les œuvres de charité en vue du royaume de Dieu.

« Le corps est donc pour l'âme un bon et fidèle compagnon : s'il est pour elle un fardeau, il est en même temps une aide ; quand il cesse de l'aider, il cesse également de peser sur elle ; enfin il lui revient en aide et n'est plus un fardeau pour elle. Le premier état est laborieux, mais utile ; le second inoccupé, mais en aucune façon ennuyeux, et le troisième est glorieux. Écoutez comment l'Époux des Cantiques invite l'âme à cette triple succession : « Mes amis, mangez et buvez, enivrez-vous, mes bien chers amis (Ct 5, 1). » Les âmes qu'il invite à manger sont celles qui travaillent dans leur corps ; l'ont-elles quitté pour se reposer dans la mort, il les convie à boire, il les presse de s'enivrer quand elles l'ont repris, et s'il les appelle ses bien chères amies, c'est pour indiquer qu'elles sont toutes remplies de charité ; car aux premières, il dit seulement « mes amies », attendu que celles qui gémissent encore sous le poids de leur corps ne lui sont chères qu'à proportion de l'amour qu'elles éprouvent elles-mêmes. Quant à celles qui sont délivrées des entraves du corps, elles lui sont d'autant plus chères qu'elles ont acquis plus d'indépendance et de facilité pour l'aimer. Mais, en comparaison des âmes placées dans l'une ou dans l'autre de ces conditions, il tient pour très

chères, comme elles le lui sont en effet, celles qui ont revêtu leur seconde robe en reprenant leur corps dans la gloire et se sentent portées à aimer Dieu avec d'autant plus de liberté et de joie qu'il ne reste plus rien derrière elles qui les rappelle et retarde leur élan. Or, il n'en est ainsi dans aucun des deux premiers cas ; en effet, le corps dans l'un fait sentir son poids et sa fatigue à l'âme et, dans l'autre, il est pour elle l'objet d'une espérance où se mêle quelque désir personnel.

L'âme fidèle commence donc par manger son pain, mais hélas ! à la sueur de son front (Gn 3, 19) ; en effet tant qu'elle demeure dans le corps elle ne marche que par la foi, qui doit agir par la charité, car sans les œuvres la foi est morte. Or, ce sont ces œuvres qui sont sa nourriture selon ce que dit le Seigneur : « Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père (Jn 4, 34). » Quand elle a quitté sa dépouille mortelle, elle cesse de manger le pain de la douleur, et comme à la fin du repas, elle commence à boire à longs traits le vin de l'amour ; mais ce breuvage n'est pas tout à fait sans mélange, selon l'Époux du Cantique, qui dit : « J'ai bu mon vin avec mon lait (Ct 5, 1), » parce qu'au vin de l'amour de Dieu, l'âme qui désire se réunir à son corps, mais à son corps devenu glorieux, mêle le lait plein de douceur d'une affection naturelle : elle ressent bien déjà l'influence des fumées du vin de la charité divine qu'elle boit, mais ça ne va pas encore jusqu'à l'ivresse ; le lait mêlé au vin en tempère la force ; l'ivresse trouble l'esprit et lui fait perdre jusqu'au souvenir de lui-même ; et l'âme qui songe à la résurrection future du corps qui lui a appartenu, n'a point encore entièrement perdu le souvenir d'elle-même. Mais après avoir obtenu la seule chose qui lui manquait encore, qu'est-ce qui peut désormais l'empêcher de se quitter en quelque sorte elle-même, pour se plonger tout entière en Dieu, et de se ressembler d'autant moins qu'il lui est donné de devenir plus semblable à Dieu ? Pouvant alors approcher ses lèvres de la coupe de la sagesse, dont il est dit : « Que mon calice qui porte l'ivresse est beau (Ps 22, 5) ! » il ne faut pas s'étonner si elle s'enivre de l'abondance qui est dans la maison de Dieu ; libre de tout souci en ce qui la concerne, elle boit à longs traits et tranquillement, dans le royaume du Père, le vin pur et nouveau du Fils. »

### Troisième jour

Nous sommes faits pour les Noces de l'Agneau, pour être admis à la table de l'Époux. Saint Bernard nous le commente afin de nourrir notre espérance et donner force à notre foi. C'est ainsi que se termine son Traité de l'Amour de Dieu.

« Dieu récompense éternelle de ceux qui l'aiment éternellement »

« Or, c'est la sagesse qui donne ce triple festin où elle ne sert que les mets de la charité ; elle donne du pain à manger à ceux qui travaillent encore, du vin à boire à ceux qui déjà goûtent le repos et elle verserait l'ivresse à ceux qui sont entrés dans le royaume du ciel ; ce qu'on fait aux tables ordinaires elle le fait à la sienne, et ne sert à boire qu'après que ses convives ont pris de la nourriture. Tant que nous sommes dans cette vie, revêtus d'un corps mortel, nous ne faisons encore que manger le pain que nos bras ont gagné, et nous ne l'avalons qu'après l'avoir péniblement broyé sous la dent ; à peine avons-nous rendu le dernier soupir, que nous commençons à boire dans la vie spirituelle, où nous nous versons, avec un laisser-aller plein de douceur, le breuvage qui nous est donné ; puis quand nous avons recouvert notre corps rendu à la vie, nous buvons l'ivresse à pleins bords dans une vie qui ne doit pas finir. Voilà le sens de ces paroles de l'Époux : « Mes amis, mangez et buvez ; enivrez-vous,

mes bien-aimés (Ct 5, 1) !» Mangez pendant cette vie, buvez après votre mort, enivrez-vous après la résurrection, vous qu'alors j'appelle avec raison mes bien-aimés, puisque vous êtes ivres d'amour. Comment ne le seraient-ils pas quand ils sont admis aux noces de l'Agneau, assis à sa table, buvant et mangeant dans son royaume, alors qu'il fait paraître devant lui son Eglise pleine de gloire, sans tache ni ride, ni rien de semblable (Ep 5, 27) ? C'est alors qu'il enivre ses plus chers amis en leur versant un torrent de voluptés (Ps 35, 9) ; car pendant les vives et chastes étreintes de l'Époux et de l'Épouse, un torrent de bonheur arrose et réjouit la cité de Dieu (Ps 45, 5), ce qui selon moi ne désigne pas autre chose que le Fils même de Dieu, qui passe comme s'il servait des convives (Lc 12, 37) ainsi qu'il l'a promis, afin que les justes mangent et se réjouissent en présence de Dieu et se livrent à des transports d'allégresse (Ps 67, 4). Voilà d'où vient cette satiété, que le dégoût ne suit pas ; cette ardeur insatiable et pourtant calme et paisible de voir ; cet éternel et incomparable désir d'avoir qui n'a pas sa source dans la privation ; enfin cette ivresse sans excès qui se plonge et se noie, non dans le vin, mais en Dieu et dans la Vérité. L'âme est donc arrivée pour toujours au quatrième degré de l'amour, quand elle n'aime plus que Dieu et qu'elle l'aime souverainement ; car, en ce cas, nous ne nous aimons plus pour nous, mais pour lui, en sorte qu'il est la récompense, mais la récompense éternelle de ceux qui l'aiment et l'aiment pour toujours. »



### Quatrième jour

« Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche ! »

Pour terminer ce mois de retraite avec saint Bernard, nous ouvrirons quelques pages de son Commentaire sur le Cantique des Cantiques. Il a été tellement séduit par ce poème d'amour qu'il lui a consacré neuf sermons. Dans le deuxième sermon, il propose une présentation allégorique du premier verset : la bien-aimée s'exprime avec une ardeur toute enflammée : « Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche ! » (Ct 1, 1) Saint Bernard résume ainsi sa pensée : « Il est visible que ce saint baiser a été accordé au monde pour deux raisons : pour affermir la foi des faibles et pour satisfaire au désir des parfaits ; et que ce baiser n'est autre chose que le médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ. » Il s'attriste de la faiblesse de la foi et souhaite que soient le plus nombreux possible ceux qui désirent brûler d'amour pour Dieu.

« Sermon 2. Avec quelle impatience les patriarches et les prophètes attendaient l'incarnation du Fils de Dieu, qu'ils ont annoncée.

1. Je pense souvent aux brûlants désirs avec lesquels les anciens patriarches soupiraient après l'incarnation de Jésus-Christ, et je suis touché d'un vif sentiment de douleur, j'en ressens une grande confusion en moi-même, et maintenant encore à peine puis-je retenir mes larmes, tant je suis confus de la tiédeur et de l'insensibilité des malheureux temps où nous vivons. Car, qui d'entre nous ressent autant de joie, d'avoir reçu cette grâce, que les saints de l'ancienne loi avaient de désir de voir s'accomplir la promesse qui leur en avait été faite ? Plusieurs, à la vérité, se réjouiront au jour de cette naissance que nous allons bientôt célébrer, mais Dieu veuille que ces réjouissances aient vraiment pour objet la nativité de Jésus, non la vanité. Ces paroles donc : « Qu'il me baise du baiser de sa bouche (Ct 1, 1), » respirant l'ardeur des désirs et la pieuse impatience de ces grands hommes. Le petit nombre de ceux qui, pour lors, étaient animés de l'Esprit-Saint, sentaient par avance combien grande devait être la grâce qui serait répandue sur ses lèvres divines. C'est ce qui leur faisait dire, dans l'ardeur du désir dont leur âme était enflammée: « Qu'il me baise du baiser de sa bouche, » souhaitant passionnément de n'être pas privés d'une si grande douceur.

2. ...Celui que le Père a sacré avec une huile de joie d'une manière plus excellente que tous ceux qui participent à sa gloire, ne versera-t-il pas en moi une grâce plus abondante, si toutefois il daigne me baiser du baiser de sa bouche, lui dont le discours vif et efficace est un baiser pour moi et un baiser qui ne consiste pas dans l'union des lèvres, marque trop souvent trompeuse de celle des esprits, mais dans une infusion de joie, une révélation de mystères, et un rapprochement parfait et admirable de la lumière céleste qui éclaire l'âme, et de l'âme qui en est éclairée ? Car celui qui adhère à Dieu ne fait qu'un esprit avec lui. (1 Co 6, 17). Aussi est-ce avec raison que je ne reçois ni visions, ni songes, que je ne veux pas de figures ni d'énigmes, et que je méprise même les beautés angéliques. Car mon Jésus les surpasse infiniment par les charmes de ses grâces infinies. Ce n'est donc pas à un autre que lui, quel qu'il soit, à un ange ou à un homme; mais c'est à lui-même que je demande qu'il me baise d'un baiser de sa bouche. Je n'ai pas assez de présomption, pour qu'il me baise de sa bouche. Ce bonheur unique, ce privilège singulier n'appartient qu'à l'homme que le Verbe a pris dans l'Incarnation. Mais je me contente de lui demander très humblement qu'il me baise

seulement d'un baiser de sa bouche, ce qui est commun à tous ceux qui peuvent dire: « Nous avons tous reçu quelque chose de sa plénitude et de son abondance (Jn 1, 16). »

3. Mais écoutez, le Verbe qui s'incarne est la bouche qui baise. La chair qu'il prend est la bouche qui reçoit ce baiser. Le baiser qui se forme sur les lèvres de celui qui le donne et de celui qui le reçoit, est la personne composée de l'un et de l'autre, Jésus-Christ, l'homme médiateur entre Dieu et les hommes. C'est donc pour cette raison que nul saint n'osait dire qu'il me baise de sa bouche ; mais seulement, d'un baiser de sa bouche, laissant cette prérogative à celle sur qui la bouche adorable du Verbe s'est une fois imprimée d'une manière unique, lorsque la plénitude de la Divinité s'est jointe corporellement à elle. Heureux baiser, honneur étonnant et merveilleux, dans lequel la bouche ne s'est pas appliquée sur la bouche, mais où l'union des deux natures assemble les choses divines avec les humaines, lie par un lien de paix la terre avec le ciel. « Car il est notre paix, lui qui de deux n'a fait qu'un (Ep 2, 14). » C'était donc après ce baiser, que les saints de l'Ancien Testament soupiraient ; parce qu'ils pressentaient qu'il renfermerait une joie immortelle, et tous les trésors de la sagesse et de la science, et qu'ils désiraient avoir part à l'abondance des biens qu'il devait apporter. »

### Cinquième jour

#### Le baiser des pieds

Dans le troisième sermon, en dégagant le sens allégorique, saint Bernard nous invite à vivre dans notre cheminement personnel les grands événements de l'histoire sainte, et tout particulièrement le mystère pascal de Jésus. Nous avons vu que ce baiser est Jésus lui-même, et donc qu'il s'agit de notre vie en Christ, qu'il s'agit de toute notre vie spirituelle et mystique pour laquelle il va nous donner des repères indispensables à notre croissance.

Ce sermon 3 expose le progrès de l'âme sous la figure des trois baisers. Commençons aujourd'hui par le baiser des pieds. Pour Bernard, rares sont les personnes qui ont reçu la grâce d'expérimenter le baiser de la bouche du Seigneur. Il ne s'estime même pas du nombre. Il propose à ceux qui sont comme lui de se tenir à une place mieux adaptée à leur état spirituel. Avant d'aspirer au baiser de la bouche de l'Époux, ils doivent se prosterner dans la crainte à ses pieds, les couvrir de baisers et les inonder de leurs larmes, à l'exemple du publicain et de la pécheresse de l'Évangile. Ces larmes sont celles de la contrition, du cœur brisé, elles purifient l'âme. A ce stade, le Christ n'est pas encore aimé comme l'Époux, mais plutôt comme le « médecin céleste » qui soigne l'âme et va la rendre plus forte.

« 1. Nous lisons aujourd'hui au livre de l'expérience : faites un retour sur vous-mêmes, et que chacun examine sa propre conscience sur ce que nous avons à dire. Je voudrais bien savoir si jamais quelqu'un de vous a reçu la grâce de dire ces paroles du fond du cœur : « Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche. » Car il n'appartient pas à tout le monde de le dire ainsi, mais celui-là seul peut le faire, qui a reçu une fois un baiser spirituel de la bouche de Jésus-Christ, sa propre expérience l'excite sans cesse, et le porte avec plus de passion encore à recommencer ce qu'il a déjà trouvé si doux. Pour moi, je crois qu'on ne peut savoir ce que c'est, quand on ne l'a pas éprouvé : car c'est une manne cachée, et il n'y a que celui qui en mange qui aura encore faim : c'est une fontaine scellée, à laquelle nul étranger ne participe, mais dont celui-là seul qui en boit aura encore soif. Écoutez celui qui l'avait éprouvé comme il l'a redemandé : « Rendez-moi, dit-il, la joie de votre Sauveur (Ps 50, 14). » Qu'une âme donc qui me ressemble, une âme chargée de péchés, sujette aux passions de la chair, qui n'a

pas encore goûté les douceurs de l'Esprit-Saint, et n'a jamais éprouvé ce que c'est que des joies intérieures, n'aspire pas à une grâce pareille.

2. Néanmoins, à celui-là je veux montrer dans le Sauveur un lieu qui lui convienne. Qu'il n'ait pas la témérité de s'élever jusqu'à la bouche de ce divin Époux mais que, saisi d'une sainte frayeur, il se tienne prosterné avec moi aux pieds de ce Seigneur si sévère, et qu'il regarde la terre en tremblant avec le Publicain (Lc 18, 13), sans oser non plus que lui regarder le Ciel, de peur que ses yeux accoutumés aux ténèbres, ne soient éblouis par une si vive lumière, qu'il ne soit accablé sous le poids de la gloire, et que, frappé des splendeurs extraordinaires de cette Majesté souveraine, il ne soit enveloppé de nouveau de ténèbres encore plus épaisses. Qui que vous soyez, si vous êtes pécheur, que cette partie du corps où la sainte pécheresse se dépouilla de ses péchés, et se revêtit de la sainteté, ne vous semble ni vil ni méprisable. C'est là que cette Éthiopienne changera de peau, et que, rétablie dans une nouvelle blancheur, elle répondait avec autant de confiance que de vérité à ceux qui lui faisaient des reproches. « Filles de Jérusalem, je suis noire, mais je suis belle (Ct 1, 4). » Si vous vous étonnez que cela ait pu se faire, et si vous me demandez comment elle a mérité une si grande faveur, apprenez-le en un mot. Elle pleura amèrement, et, tirant de longs soupirs du plus profond de son âme, elle poussa des sanglots salutaires et vomit le fiel qui infestait son cœur. Le céleste Médecin la secourut promptement, parce que sa parole court avec vitesse (Ps 147, 15). La parole de Dieu n'est-elle pas un breuvage ? Elle en est un, en effet, mais un breuvage fort, actif, et qui pénètre les cœurs et les reins (Ps 7, 10). « Enfin, elle est vive et efficace, elle est plus perçante qu'une épée à deux tranchants, elle va jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, jusqu'à la moelle des os, et elle sonde les plus secrètes pensées (He 4, 12). » A l'exemple donc de cette, bienheureuse pénitente, prosternez-vous aussi, vous qui êtes misérable, afin de ne plus l'être ; prosternez-vous en terre, embrassez ses pieds, apaisez-le en les baisant, arrosez-les de vos larmes, non pour les laver, mais pour vous laver vous-même et pour devenir l'une de ces brebis tondues qui sortent du lavoir ; et n'ayez pas l'assurance de lever vos yeux abattus de honte et de douleur, avant que vous entendiez aussi ces paroles : « Vos péchés vous sont remis (Lc 7, 48). Levez-vous, levez-vous, fille de Sion qui êtes captive, levez-vous et sortez de la poussière (Is 52, 2). »



## Sixième jour

### Le baiser des mains

Le repentir exprimé par le baiser des pieds produit des fruits de conversion s'il est sincère. Le baiser de la main obtient du Seigneur la grâce de pratiquer les vertus, les œuvres de miséricorde et la louange pour tant de bienfaits reçus. L'âme entre alors dans une recherche de Dieu pleine de dévotion et d'espérance de grâces encore plus grandes.

« 3. Ayant ainsi commencé par baiser les pieds, ne présumez pas aussitôt de vous élever au baiser de la bouche. Mais que le baiser de la main vous serve comme d'un degré pour y arriver. En voici la raison. Quand Jésus lui-même me dirait : vos péchés vous sont remis, à quoi cela me servirait-il, si je ne cessais pas de pécher ? Que me servirait-il d'avoir lavé mes pieds, si je les souille encore ? Je suis demeuré longtemps couché dans le borbier des vices, mais si je viens à retomber, je serai sans doute en un état beaucoup plus déplorable qu'auparavant. Car je me souviens que celui qui m'a guéri, m'a dit : « Voilà que vous avez reçu la santé, allez et ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive encore pire (Jn 5, 14). » Il faut que Celui qui m'a donné la volonté de faire pénitence, me donne encore la force de m'abstenir de pécher, de peur que je ne vienne à retomber dans le crime et que mon dernier état ne soit pire que le premier. Malheur à moi, lors même que je ferais pénitence, s'il vient aussitôt à retirer la main dont il me soutenait, lui sans qui je ne puis rien faire : non, dis-je, absolument rien, puisque sans lui je ne saurais ni me repentir ni m'abstenir du péché. J'entends le conseil que me donne le Sage « de ne pas demander deux fois la même grâce (Eccle. VII, 14). » L'Arrêt que le Juge prononce contre l'arbre qui ne porte pas de bon fruit, m'épouvante (Mt 3, 8). J'avoue donc que je ne saurais être entièrement satisfait de la première grâce, par laquelle je me repens de mes fautes, si je n'en reçois une seconde, qui me fasse faire de dignes fruits de pénitence, et m'empêche de retourner à mon premier vomissement.

4. C'est donc ce qui me reste à demander et à obtenir, avant d'entreprendre de m'élever plus haut et de baiser un endroit plus sacré. Je ne veux pas m'élever si haut en si peu de temps, je veux ne m'avancer que peu à peu. Car autant l'impudence d'un pécheur déplaît à Dieu, autant la modestie d'un pénitent lui est agréable. Il y a loin, et il n'est même pas facile d'aller du pied à la bouche, et il y aurait même de l'irrévérence à passer sitôt de l'un à l'autre. Quel excès de hardiesse, en effet ! Encore tout souillé des ordures du péché, oser toucher à sa bouche sacrée ? Ce n'est que d'hier que vous êtes tirés de la boue, et vous aspireriez dès aujourd'hui à la majesté de son visage ? Il faut auparavant que vous baisiez sa main, qu'elle essuie vos impuretés, et qu'elle vous relève. Mais comment vous relèvera-t-elle ? C'est en vous donnant sujet d'aspirer plus haut. Qu'est-ce à dire ? C'est-à-dire en vous accordant la beauté de la continence, et les dignes fruits d'une pénitence sincère, qui sont les œuvres de piété. Ces grâces vous relèveront du fumier où vous êtes couché, et vous feront espérer de monter un peu plus haut. Et après que vous aurez reçu ces dons, baisiez-lui la main, c'est-à-dire ne vous en attribuez pas la gloire, mais donnez-la-lui tout entière. Offrez-lui un double sacrifice de louanges, et parce qu'il vous a pardonné vos crimes, et parce qu'il vous a donné des vertus. Autrement, voyez comment vous pourrez vous défendre de ces paroles de l'Apôtre : « Qu'avez-vous que vous n'avez reçu ? Et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez pas reçu ? (1 Co 4, 7) »

## Septième jour

### Le baiser de la bouche

Saint Bernard traite ici du degré le plus élevé de la vie mystique. L'âme peut l'atteindre parce qu'elle a reçu de la miséricorde divine, dans les deux premiers baisers, un amour qui l'a guérie, dilatée et préparée à l'union avec le Christ. Elle peut alors en toute confiance aspirer à s'enivrer dans la douceur de l'amour qui l'unit à son Bien-aimé.

« 5. Après que ces deux baisers vous auront donné une double preuve de la bonté divine, peut-être serez-vous plus hardi à entreprendre quelque chose de plus saint. Car, à mesure que vous croîtrez en grâce, votre confiance augmentera, vous aimerez d'un amour plus fervent, et vous frapperez à la porte avec plus d'assurance, pour obtenir ce dont vous sentirez le besoin. Or, on ouvre à celui qui frappe. Et dans cette disposition, je crois qu'on ne vous refusera pas ce baiser, le plus excellent et le plus saint de tous, et qui enferme en soi des consolations et des douceurs ineffables. Voici donc la voie et l'ordre qu'on doit suivre. D'abord nous nous jetons aux pieds du Seigneur, et nous pleurons devant Celui qui nous a faits, les fautes que nous avons commises. Ensuite nous cherchons cette main favorable qui nous relève et fortifie nos genoux défaillants. Enfin, après avoir obtenu ces deux premières grâces avec beaucoup de prières et de larmes, nous nous hasardons à nous élever jusqu'à cette bouche pleine de gloire et de majesté, je ne le dis qu'avec frayer et tremblement, non seulement pour la regarder, mais même pour la baiser, parce que le Christ notre Seigneur est l'esprit qui précède notre face. Et par ce saint baiser nous nous unissons étroitement à lui, et nous devenons, par un effet de sa bonté infinie, un même esprit avec lui. »

Saint Bernard a été interrompu dans son discours sur le baiser de la bouche, par une visite qui lui a donné l'occasion de mettre en pratique la charité dont il parle. Donc il reprend plus tard son commentaire du baiser de la bouche, dans le sermon 4, et surtout dans le sermon 8 que voici en partie. Là il nous en offre un approfondissement mystique et théologique en s'appuyant sur l'Écriture qui situe magnifiquement ce baiser dans le sein de la Trinité. Il fait aussi appel à l'esprit de sagesse et d'intelligence, qui sont les plus grands dons de l'Esprit Saint, et nous met en garde de ne pas chercher par la connaissance ou les désirs des sens ce que nous ne pouvons recevoir que par l'Amour, à son heure et selon son bon plaisir. La bonté de saint Bernard, qui nous disait ne pas être digne d'une telle grâce, est telle qu'en fin de compte il espère que nous allions de hauteur en hauteur, sur le chemin de la sainteté, dans l'adoration continuelle, dans la brûlure ardente du Cœur de Jésus qui doit nous consumer et nous faire goûter dès ici-bas un avant-goût du ciel. C'est pourquoi ces pages sont un peu longues mais incontournables si tel est notre désir : « Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche. »

« 1. Pour m'acquitter aujourd'hui de la promesse que je vous ai faite, j'ai dessein de vous parler du principal baiser, qui est celui de la bouche. Donnez une attention plus grande à quelque chose de bien doux, qu'on goûte bien rarement, et qu'on comprend bien difficilement. Il me semble, pour reprendre d'un peu plus haut que celui qui dit : « Personne ne connaît le Fils que le Père, et personne ne connaît le Père que le Fils ou celui à qui le Fils le voudra révéler, (Mt 11, 27) » parlait d'un baiser ineffable que nulle créature n'avait encore reçu. Car le Père aime le Fils, et l'embrasse avec un amour singulier ; le Très-Haut embrasse son égal, l'Éternel son coéternel, et le Dieu unique, son unique. Mais l'amour qui unit le Fils

au Père, n'est pas l'amour de lui, ainsi que lui-même l'atteste lorsqu'il dit : « Afin que tout le monde sache que j'aime mon Père, levez-vous et allons. (Mt 26, 2). » Sans doute vers la Passion. Or, la connaissance de l'amour mutuel de Celui qui engendre et de Celui qui est engendré, qu'est-ce autre chose qu'un baiser très doux, mais très secret ?

2. Je tiens pour certain que même la créature angélique n'est pas admise à un secret si grand et si saint du divin amour ; c'est d'ailleurs le sentiment de saint Paul, qui nous assure que cette paix surpasse toute la connaissance même des anges (Ph 4, 7). Aussi l'Épouse, bien qu'elle s'avance beaucoup, n'ose-t-elle pas dire : qu'il me baise de sa bouche. Cela n'est réservé qu'au Père. Elle demande quelque chose de moindre : « Qu'il me baise, dit-elle, d'un baiser de sa bouche. » Voici une autre épouse qui reçut un autre baiser, mais ce n'est pas de la bouche, c'est un baiser du baiser de la bouche : « Il souffla sur eux (Jn 20, 22), » dit saint Jean. (Il parle de Jésus qui souffla sur les apôtres, c'est-à-dire sur la primitive Église) et leur dit : « Recevez le Saint-Esprit. » Ce fut sans doute un baiser qu'il leur donna. En effet, était-ce un souffle matériel ? Pas du tout, c'était l'Esprit invisible qui était donné dans ce souffle du Seigneur afin qu'on reconnût par là qu'il procède également de lui et du Père, comme un véritable baiser, qui est commun à celui qui le donne et à celui qui le reçoit. Il suffit donc à l'Épouse d'être baisée du baiser de l'Époux, bien qu'elle ne le soit pas de sa bouche. Car elle estime que ce n'est pas une faveur médiocre et qu'on puisse dédaigner, d'être baisée du baiser, puisque ce n'est autre chose que recevoir l'infusion du Saint-Esprit. Car, si on entend bien le baiser du Père et celui du Fils, on jugera que ce n'est pas sans raison qu'on entend par là le Saint-Esprit, puisqu'il est la paix inaltérable, le nœud indissoluble, l'amour et l'unité indivisible du Père et du Fils.

3. L'Épouse donc, animée par le Saint-Esprit, a la hardiesse de demander avec confiance sous le nom de baiser, d'en recevoir l'infusion. Mais aussi c'est qu'elle a comme un gage qui lui donne lieu de l'oser. C'est cette parole du Fils qui, après avoir dit : « Nul ne connaît le Fils que le Père et nul ne connaît le Père que le Fils (Mt 2, 27), » ajoute aussitôt, « ou celui à qui il plaira au Fils de le révéler. » L'Épouse croit fermement que s'il le veut révéler à quelqu'un, ce sera certainement à elle. C'est ce qui lui fait demander hardiment un baiser, c'est-à-dire cet Esprit en qui le Fils et le Père lui soient révélés. Car l'un n'est pas connu sans l'autre, suivant cette parole de Jésus-Christ : « Celui qui me voit, voit aussi mon Père » (Jn 14, 9) ; et cette autre de l'apôtre saint Jean : « Quiconque nie le Fils n'a pas le Père, mais celui qui confesse le Fils a aussi le Père. » (Jn 2, 24). Ce qui montre clairement que le Père n'est pas connu sans le Fils, ni le Fils sans le Père. C'est donc à bon droit que celui qui dit : « La vie éternelle consiste à vous connaître pour le Dieu véritable, et à connaître celui que vous avez envoyé, qui est Jésus-Christ (Jn 17, 3), » n'établit pas la souveraine félicité dans la connaissance de l'un des deux, mais dans celle de tous les deux. Aussi lisons-nous dans l'Apocalypse « que ceux qui suivent l'Agneau ont le nom de l'un et de l'autre écrit sur le front (Ap 14, 1), » c'est-à-dire qu'ils se glorifient de ce qu'ils les connaissent tous les deux.

4. Quelqu'un dira peut-être : La connaissance du Saint-Esprit n'est donc pas nécessaire puisque saint Jean, en disant que la vie éternelle consiste à connaître le Père et le Fils, ne parle pas du Saint Esprit. Cela est vrai, mais aussi n'en était-il pas besoin, puisque lorsqu'on connaît parfaitement le Père et le Fils, on ne saurait ignorer la bonté de l'un et de l'autre qui est le Saint-Esprit ? Car un homme ne connaît pas pleinement un autre homme, tant qu'il ignore si sa volonté est bonne ou mauvaise. Sans compter que lorsque saint Jean dit : « Telle est la vie éternelle, c'est de vous connaître, vous qui êtes le vrai Dieu et Jésus-Christ que vous avez envoyé », cette mission témoignant la bonté du Père qui a daigné l'envoyer et celle du Fils qui a obéi volontairement, il n'a pas oublié tout à fait le Saint-Esprit, puisqu'il a

fait mention d'une si grande faveur de l'un et de l'autre. Car l'amour et la bonté de l'un et de l'autre est le Saint-Esprit même.

5. Lors donc que l'Épouse demande un baiser, elle demande de recevoir la grâce de cette triple connaissance, au moins autant qu'on en peut être capable dans ce corps mortel. Or, elle le demande au Fils parce qu'il appartient au Fils de le révéler à qui il lui plaît. Le Fils se révèle donc à qui il veut et il révèle aussi le Père ; ce qu'il fait par un baiser, c'est-à-dire par le Saint-Esprit, selon le témoignage de l'Apôtre, qui dit : « Dieu nous a révélé ces choses par l'Esprit-Saint (1 Co 2, 10). » Mais en donnant l'Esprit par lequel il communique ces connaissances, il fait connaître aussi l'Esprit qu'il donne. Il révèle en le donnant, et le donne en le révélant. Et cette révélation qui se fait par le Saint-Esprit, n'éclaire pas seulement l'entendement pour connaître, mais chauffe aussi la volonté pour aimer, suivant ce que dit saint Paul : « L'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par l'Esprit-Saint, qui nous a été donné (Rm 5, 5). » Aussi est-ce peut-être à cause de cela que, en parlant de ceux qui, connaissant Dieu, ne lui ont pas rendu les hommages qui lui étaient dus, il ne leur dit pas que leur connaissance fut un effet de la révélation du Saint-Esprit, parce que, bien qu'ils le connussent, ils ne l'aimaient pas. On lit bien : « Car Dieu le leur avait révélé, » mais il n'est pas dit que ce fut par le Saint-Esprit, de peur que des esprits impies qui se contentaient de la science qui enfle et ne connaissent pas celle qui édifie, ne s'attribuassent le baiser de l'Épouse. L'Apôtre nous marque par quel moyen ils ont eu ces lumières : « Les beautés invisibles de Dieu se comprennent clairement par les beautés visibles des choses créées (Rm 1, 20). » D'où il est évident qu'ils n'ont pas connu parfaitement Celui qu'ils n'ont pas aimé. Car s'ils l'eussent connu pleinement, ils n'auraient pas ignoré cette bonté ineffable qui l'a obligé à s'incarner, à naître et à mourir pour leur rédemption. Enfin, écoutez ce qui leur a été révélé de Dieu : « Sa puissance souveraine, est-il dit, et sa divinité (Ibid.). » Vous voyez que, s'élevant par la présomption de leur propre esprit, non de l'Esprit de Dieu, ils ont voulu pénétrer ce qu'il y avait de grand et de sublime en lui ; mais ils n'ont pas compris qu'il fût doux et humble de cœur. Et il ne faut pas s'en étonner, puisque Béhémot, qui est leur chef, « regarde tout ce qui est haut et élevé (Jb 40, 25), » ainsi qu'il est écrit de lui, sans jamais jeter la vue sur les choses humbles et basses. David était bien dans un autre sentiment (Ps 130, 42), lui qui ne se portait jamais de lui-même aux choses grandes et admirables qui le dépassaient, de peur que, voulant sonder la majesté de Dieu, il ne demeurât accablé sous le poids de sa gloire (Pr 25, 27).

6. Et vous pareillement, mes frères, pour vous conduire avec prudence dans la recherche des divins mystères, souvenez-vous de l'avis du Sage qui vous dit : « Ne cherchez pas des choses qui vous passent, et ne tâchez pas de pénétrer ce qui est au-delà de votre portée (Si 31, 22). » Marchez dans ces connaissances sublimes selon l'Esprit, non pas selon votre propre sens. La doctrine de l'Esprit-Saint n'allume pas la curiosité, mais enflamme la charité. Aussi est-ce avec raison que l'Épouse, cherchant celui qu'elle aime, ne se fie pas aux sens de la chair et ne suit pas les faibles raisonnements de la curiosité humaine, mais demande un baiser, c'est-à-dire invoque le Saint-Esprit, afin que, par son moyen, elle reçoive en même temps et le goût de la science et l'assaisonnement de la grâce. Or, c'est avec raison que la science qui se donne dans ce baiser est accompagnée d'amour, car le baiser est le symbole de l'amour. Ainsi la science qui enfle, étant sans l'amour, ne procède pas du baiser, non plus que le zèle pour Dieu qui n'est pas selon la science, parce que le baiser donne l'une et l'autre de ces grâces, et la lumière de la connaissance et l'onction de la piété. Car il est un esprit de sagesse et d'intelligence et, comme l'abeille qui forme la cire et le miel, il a en lui-même de quoi allumer le flambeau de la science et de quoi répandre le goût et les douceurs de la

grâce. Que celui donc qui entend la vérité mais ne l'aime pas, non plus que celui qui l'aime et ne l'entend pas, ne s'imaginent ni l'un ni l'autre avoir reçu ce baiser. Car il n'y a place ni pour l'erreur ni pour la tiédeur dans ce baiser. C'est pourquoi, pour recevoir la double grâce qu'il communique, l'Épouse présente ses deux lèvres, je veux dire la lumière de l'intelligence et l'amour de la sagesse afin que, dans la joie qu'elle ressentira d'avoir reçu un baiser si entier et si parfait, elle mérite d'entendre ces paroles : « La grâce est répandue sur vos lèvres ; c'est pourquoi Dieu vous a bénie pour toute l'éternité (Ps 44, 3). » Ainsi le Père en baisant le Fils lui communique pleinement et abondamment les secrets de sa divinité, et lui inspire les douceurs de l'amour. L'Écriture sainte nous le marque lorsqu'elle dit : « Le jour découvre ses secrets au jour (Ps 18, 3). » Or, comme nous l'avons déjà dit, il n'est accordé à aucune créature, quelle qu'elle soit, d'assister à ces embrassements éternels et bienheureux. Il n'y a que le Saint-Esprit, qui procède de l'un et de l'autre, qui soit témoin de cette connaissance et de cet amour mutuels et qui y participe. « Car, qui a connu les desseins de Dieu, ou qui a été son conseil ? (Rm 2, 34) »

7. Mais quelqu'un me dira peut-être : comment donc avez-vous pu connaître ce que vous avouez vous-même n'avoir été confié à aucune créature ? C'est sans doute « le Fils unique qui est dans le sein du Père, qui vous l'a appris (Jn 1, 18). » Oui, c'est lui qui l'a appris, non pas à moi qui suis un homme misérable, absolument indigne d'une si grande faveur, mais à Jean, l'ami de l'Époux, de qui sont les paroles que vous avez alléguées, et non seulement à lui, mais encore à Jean l'Évangéliste, comme au disciple bien-aimé de Jésus. Car son âme aussi fut agréable à Dieu, bien digne certainement du nom et de la dot d'Épouse, digne des embrassements de l'Époux, digne enfin de reposer sur la poitrine du Seigneur. Jean puisa dans le sein du Fils unique de Dieu ce que lui-même avait puisé dans le sein de son Père. Mais il n'est pas le seul qui ait reçu cette grâce singulière ; tous ceux à qui l'Ange du grand conseil disait : « Je vous ai appelés mes amis, parce que je vous ai découvert tout ce que j'ai appris de mon Père (Jn 15, 15), » l'ont également reçue. Paul puisa aussi dans ce sein adorable, lui dont l'Évangile ne vient ni des hommes ni par les hommes, mais par une révélation de Jésus-Christ lui-même (Ga 1, 12). » Assurément, tous ces grands saints peuvent dire avec autant de bonheur que de vérité : « C'est le Fils unique qui était dans le sein du Père qui nous l'a appris (Jn 1, 18). » Mais, en leur faisant cette révélation, qu'a-t-il fait autre chose que de leur donner un baiser ? Mais c'était un baiser du baiser, non un baiser de la bouche. Écoutez un baiser de la bouche : « Mon père et moi ne sommes qu'une même chose (Jn 10, 30) » ; et encore : « Je suis en mon Père, et mon Père est en moi (Jn 10, 38). » C'est là un baiser de la bouche sur la bouche ; mais personne n'y a part. C'est certainement un baiser d'amour et de paix, mais cet amour surpasse infiniment toute science, et cette paix est au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer. Cependant Dieu a bien révélé à saint Paul ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas ouï, et ce qui n'est tombé dans la pensée d'aucun homme ; mais il le lui a révélé par son Esprit, c'est-à-dire par un baiser de sa bouche. Ainsi le Fils est dans le Père et le Père dans le Fils, voilà qui est un baiser de la bouche. Pour ce qui est de ces paroles : « Nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu, afin que nous sachions les grands dons qu'ils nous a faits par sa bonté (1 Co 2, 12), » c'est un baiser de sa bouche.

8. Et pour distinguer encore plus clairement ces deux baisers : celui qui reçoit la plénitude reçoit un baiser de la bouche, mais celui qui ne reçoit que de la plénitude ne reçoit qu'un baiser du baiser. Le grand Paul, quelque haut qu'il porte sa bouche, et bien qu'il aille jusqu'au troisième ciel, demeure néanmoins au-dessous de la bouche du Très-Haut et doit se renfermer dans les bornes de sa condition. Comme il ne peut atteindre jusqu'au visage

adorable de la gloire, il est obligé de demander humblement que Dieu se proportionne à sa faiblesse et lui envoie un baiser d'en haut. Mais celui qui ne croit pas faire un larcin en se rendant égal à Dieu (Ph 2, 6), en sorte qu'il ose bien dire : « Mon Père et moi ne sommes qu'une même chose (Jn 10, 30), » parce qu'il est uni à lui comme à son égal et l'embrasse d'égal à égal, celui-là ne mendie pas un baiser d'en bas, mais étant à la même hauteur, il applique sa bouche sacrée sur la sienne et, par une singulière prérogative, il prend un baiser sur sa bouche même. Ce baiser est donc pour Jésus-Christ la plénitude, et pour Paul la participation, attendu que Jésus-Christ est baisé de la bouche, et Paul seulement du baiser de la bouche.

9. Heureux néanmoins ce baiser par lequel, non seulement on connaît, mais on aime Dieu le Père, qui ne peut être pleinement connu que lorsqu'on l'aime parfaitement. Qui de vous a entendu quelquefois l'Esprit du Fils, criant dans le secret de sa conscience, « Père, Père ? » L'âme qui se sent animée du même esprit que le Fils, cette âme, dis-je, peut se croire l'objet d'une tendresse singulière du Père. Qui que vous soyez, ô âme bienheureuse, qui êtes dans cet état, ayez une parfaite confiance ; je le répète encore, ayez une confiance entière et n'hésitez pas. Reconnaissez-vous fille du Père, dans l'esprit du Fils, en même temps que l'épouse ou la sœur de ce même Fils. On trouve, en effet, que celle qui est telle est appelée de l'un et de l'autre nom. La preuve n'en est pas difficile, et je n'aurai pas beaucoup de peine à vous le montrer. C'est l'Époux qui s'adresse à elle : « Venez dans mon jardin, dit-il, ma sœur, mon épouse (Ct 5, 1). » Elle est sa sœur, parce qu'elle a le même Père que lui. Elle est son épouse, parce qu'elle n'a qu'un même esprit. Car si le mariage charnel établit deux personnes en une même chair, pourquoi le mariage spirituel n'en unira-t-il pas plutôt deux en un même esprit ? Après tout, l'Apôtre ne dit-il pas que celui qui s'attache à Dieu est un même esprit avec lui. Mais voyez aussi avec quelle affection et quelle bonté le Père la nomme sa fille, en même temps que la traitant comme sa bru, il l'invite aux doux embrassements de son Fils : « Écoutez, ma fille, ouvrez les yeux, et prêtez l'oreille, oubliez votre nation et la maison de votre père, et le Roi concevra de l'amour pour votre beauté (Ps 44, 11). » Voilà Celui à qui elle demande un baiser. O âme sainte, soyez dans un profond respect, car il est le Seigneur votre Dieu, et peut-être est-il plus à propos de l'adorer avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles, que de le baiser. Amen. »





*Collectif*

# SIX MOIS POUR AIMER DIEU

CINQUIÈME MOIS







### Premier jour

Quand je cherchais Dieu, en plus de consulter des prêtres qui ne me comprenaient pas, je visitais les monastères et je me demandais quel trésor pouvait cacher ce fascinant silence. Un jour après un office dans une Visitation, je demandais à m'entretenir avec une religieuse. Séparée par un muret, la sœur était affable et douce, elle m'écouta respectueusement et me déclara : « J'ai ce qu'il vous faut, c'est un livre de notre saint fondateur. » Elle disparut un moment et revint avec le précieux ouvrage : 'Traité de la vie dévote'. Elle ajouta : c'est la vraie dévotion.

J'avoue que le titre me déplut tout de suite mais je me dis que s'il y avait une vraie dévotion c'est parce qu'il y en avait une fausse. Les faux dévots, j'en avais entendu parler en étudiant Molière au lycée et me souvins de la citation célèbre : « Cachez ce sein que je saurais voir. » Je n'étais pas attirée et je ne le suis toujours pas, par les pratiques de dévotion, les neuvaines, les chapelets récités au pas de course, les pèlerinages en groupe et j'en passe. Je lus la table des matières et le livre me tomba des mains : il n'était question que de vertus et de mortifications, de pratiques extérieures et intérieures pour s'humilier.

J'essayais de faire un effort pour avoir quelque chose à dire à la sœur en lui rendant le livre. Je l'ouvris au hasard et tombai sur le chapitre quinze : « Les damnés sont dedans l'abîme infernal comme dedans cette ville infortunée, en laquelle ils souffrent des tourments indicibles en tous leurs sens et en tous leurs membres, parce que, comme ils ont employé tous leurs sens et leurs membres pour pécher, ainsi souffriront-ils en tous leurs membres et en tous leurs sens les peines dues au péché : les yeux, pour leurs faux et mauvais regards, souffriront l'horrible vision des diables et de l'enfer ; les oreilles, pour avoir pris plaisir aux discours vicieux, n'entendront jamais que pleurs, lamentations et désespoirs ; et ainsi des

autres. Outre tous ces tourments, il y en a encore un plus grand, qui est la privation et perte de la gloire de Dieu, laquelle ils sont forclos de jamais voir. »

Je lus encore quelques passages du même acabit et au bout d'un mois je rapportais le livre à la sœur en lui disant que ce genre de spiritualité ne m'intéressait pas. Elle me regarda avec douceur et plongeant ses yeux dans les miens, elle dit : « Je vois, vous êtes une mystique, j'ai le livre qu'il vous faut. » Elle alla chercher un plus fort volume du même François de Sales et me dit que c'était le « chef-d'œuvre de la littérature mystique ». Je le pris par politesse et j'eus la très belle surprise de constater qu'effectivement c'était LE chef d'œuvre de la littérature mystique de celui qui fut déclaré « Docteur de l'amour de Dieu et de la suavité spirituelle ». Il n'était plus question que d'amour. Si le mot « dilection » qui veut dire « amour de préférence de Dieu » se trouve 4 fois dans l'introduction, il ne revient pas moins de 158 fois dans 'le Traité de l'Amour de Dieu'. François de Sales est passé de l'humanisme dévot à la vie mystique, du XVI<sup>ème</sup> s au XVII<sup>ème</sup> s. le grand siècle des âmes.

Dans le salon de Madame Acarie, cousine du cardinal de Bérulle, se retrouvaient avec François de Sales des êtres exceptionnels qui pratiquaient autant l'extase que le dévouement aux pauvres quels qu'ils soient, reconnaissant en eux le Christ souffrant. Le fossé se creusa entre eux et la tendance des dévots qui s'érigèrent en société secrète pour traquer les hérésies et particulièrement les protestants, et se débarrasser des pauvres. C'est ce que Michel Foucault appelle « le grand renfermement », où les asiles d'aliénés sont de véritables prisons les plus inhumaines qui soient. Chez Barbe Acarie on trouvait le mystérieux Vincent de Paul, grand mystique la nuit et travailleur acharné le jour au service des orphelins et des filles perdues. L'Esprit du Carmel soufflait, au grand désespoir des jansénistes et du parti des dévots. L'hôtel de Madame Acarie autrefois très mondain devint un cénacle de mystiques et un asile où s'entassaient les sans-abris. Une nouvelle approche de Dieu se faisait jour. On sortait du Moyen-âge qui avait pour longtemps marqué l'esprit chrétien : angoisse de la mort, peur de l'enfer, scrupule jusqu'à l'obsession mentale dans la pratique religieuse.

Que chacun de nous s'interroge dans la crise actuelle de l'Église, car si l'histoire ne se répète pas, elle a tendance à bégayer. Au XVII<sup>ème</sup> s. il y avait les dévots, les libertins (pas au sens du libertinage mais au sens de liberté de penser autrement) et les mystiques. Chacune de ces catégories représente une relation avec le divin. Quelle est la vôtre aujourd'hui ?

En préparant ces méditations je me suis aperçue que la table des matières occupait seize pages ! J'essayerai donc d'extraire l'essentiel des douze livres qui constitue ce traité en sachant que je ne résumerai pas certains livres qui traitent des sujets communs à la vie mystique et que vous pouvez retrouver dans « Pour un renouveau mystique dans le peuple de Dieu », tel que le schéma qui conduit de la méditation aux différents états d'oraison et à la contemplation. Le traité est complet et peut servir de guide à toute une vie. Après la Bible, il peut être votre livre de chevet. Une version établie en langage contemporain est maintenant disponible, mais personnellement je préfère le charme de la langue du XVII<sup>ème</sup> s. à laquelle, avec un peu d'habitude, on prend goût.

La lecture est facile et savoureuse, elle n'emprunte pas aux concepts compliqués, elle s'illustre d'exemples concrets et du langage de l'amour humain qui n'est pas sans rappeler le réalisme sensuel du Cantique des cantiques et autres amours bibliques. Je cite, pour piquer

vosre curiosité et par provocation légitime, une recension contemporaine dans la très sérieuse revue CAIRN.<sup>1</sup>

« ... les « baisers de la grâce », en ce monde, entretiennent le désir du « grand et solennel baiser nuptial qui doit durer éternellement ». Il tient d'ailleurs à justifier la franchise du langage en s'appuyant sur « la naïveté du texte hébreu », qui ne recule pas devant les images explicites. Les différentes formes d'union amoureuse (filiale, parentale, sponsale), ainsi que toutes les nuances de l'amour physique, concourent à l'expression de la sainte dilection qui les intègre et les dépasse, c'est-à-dire les transcende sur un autre plan que le texte ne peut que suggérer. Pour déficientes qu'elles soient, et donc approximatives, ces analogies accréditent l'idée d'un isomorphisme amoureux capable de traduire l'indicible ou l'interdit de la théologie mystique. Un cas particulièrement intéressant est celui de la fréquence des scènes d'allaitement, toujours décrites avec un luxe de détails physiologiques. Ainsi par exemple ce tableau dépeint au livre III : 'Alors, certes, comme on voit un petit enfant affamé, si fort collé au flanc de sa mère et attaché à son tétin, presser avidement cette douce fontaine de suave et désirée liqueur, de sorte qu'il est avis qu'il veuille, ou se fourrer tout dans ce sein maternel, ou bien tirer et sucer toute cette poitrine dans la sienne, ainsi notre âme toute haletante de la soif extrême du vrai bien, lorsqu'elle en rencontrera la source inépuisable en la Divinité. O vrai Dieu, quelle sainte et suave ardeur à s'unir et joindre à ces mamelles fécondes de la toute bonté, ou pour être abîmée en elle, ou afin qu'elle vienne toute en nous !' Ce genre de scènes est pudiquement oublié par la plupart des commentateurs, alors que non seulement elles sont récurrentes dans le Traité, mais qu'elles concentrent tous les grands thèmes salésiens (la gratuité et l'innocence du geste, la suavité, le passage insensible de l'amour physique à l'amour extatique). Par ailleurs, l'écrivain a souligné lui-même l'importance symbolique qu'il accordait à ce scénario. »

## Deuxième jour

François de Sales est un fin psychologue, rien de ce qui est humain ne lui est étranger. Il constate que l'homme est fait pour aimer mais que la machine est complètement dérégulée. Dieu est UN et son unité est dans l'Amour, il est UN-AMOUR. L'homme est amour éclaté. Le Traité enseignera comment réparer la machine et ce qu'il propose ressemble beaucoup au processus d'individuation de Carl Gustav Jung. Le maître-mot de cette thérapie est « rien par force, tout par amour »

« Que pour la beauté de la nature humaine, Dieu a donné le gouvernement de toutes les facultés de l'âme à la volonté.

L'union établie en la distinction fait l'ordre ; l'ordre produit la convenance et la proportion ; et la convenance, ès choses entières et accomplies, fait la beauté. Une armée est belle quand elle est composée de toutes ses parties tellement rangées en leur ordre, que leur distinction est réduite au rapport qu'elles doivent avoir ensemble pour ne faire qu'une seule armée. Afin qu'une musique soit belle, il ne faut pas seulement que les voix soient nettes, claires et bien distinguées ; mais qu'elles soient alliées en telle sorte les unes aux autres, qu'il s'en fasse une juste consonance et harmonie, par le moyen de l'union qui est en la

---

<sup>1</sup> LA NAÏVETÉ AMOUREUSE DANS LE TRAITÉ DE L'AMOUR DE DIEU Christian Belin Presses Universitaires de France | « Dix-septième siècle »

<https://www.cairn.info/revue-dix-septieme-siecle-2007-2-page-393.htm>

distinction, et la distinction qui est en l'union des voix, que non sans cause on appelle un accord discordant, ou plutôt une discorde accordante.

Or, comme dit excellemment l'angélique saint Thomas, après le grand saint Denis, la beauté et la bonté, bien qu'elles aient quelque convenance<sup>2</sup>, ne sont pas néanmoins une même chose : car le bien est ce qui plaît à l'appétit et volonté ; le beau, ce qui plaît à l'entendement et à la connaissance ; ou pour le dire autrement, le bon est ce dont la jouissance nous délecte ; le beau, ce dont la connaissance nous agrée. Et c'est pourquoi jamais, à proprement parler, nous n'attribuons la beauté corporelle, sinon aux objets des deux sens qui sont les plus connaissant et qui servent plus à l'entendement, qui sont la vue et l'ouïe ; de sorte que nous ne disons pas : 'Voilà des belles odeurs ou des belles saveurs', mais nous disons bien : 'Voilà des belles voix et des belles couleurs.'

Le beau donc étant appelé beau, parce que sa connaissance délecte, il faut que, outre l'union et distinction d'intégrité, l'ordre et la convenance de ses parties, il ait beaucoup de splendeur et clarté, afin qu'il soit connaissable et visible ; les voix, pour être belles, doivent être claires et nettes, les discours intelligibles, les couleurs éclatantes et resplendissantes ; l'obscurité, l'ombre, les ténèbres sont laides, et enlaidissent toutes choses parce qu'en elles rien n'est connaissable, ni l'ordre, ni la distinction, ni l'union, ni la convenance : qui a fait dire à saint Denis<sup>3</sup> « que Dieu, comme souveraine beauté, est auteur de la belle convenance, du beau lustre et de la bonne grâce, qui est en toutes choses, » faisant éclater, en forme de lumière, les distributions et répartitions de son rayon, par lesquels toutes choses sont rendues belles, voulant que pour établir la beauté, il y eût la convenance, la clarté, et la bonne grâce.

La conquête de cet accord parfait pour filer la métaphore musicale s'atteint par la volonté qu'il faut fortifier et discipliner mais la volonté ne suffit pas. Comme le dit saint Paul : « Car je sais que nul bien n'habite en moi, je veux dire dans ma chair ; en effet, vouloir le bien est à ma portée, mais non pas l'accomplir : puisque je ne fais pas le bien que je veux et commets le mal que je ne veux pas. »<sup>4</sup> Heureusement il y a l'amour qui produit le désir, mais il y a l'amour pour ce qui est bon et l'amour pour ce qui est mal. Choisir l'amour divin provoque les bons désirs et la bonne volonté. » Et plus l'amour de Dieu grandit et plus la volonté se fait forte et se consacre à ce qui est bon. »

### Troisième jour

#### L'amour de Dieu comme *dilection*

Saint François de Sales n'est pas toujours satisfait du mot "amour" qui, en français, est trop galvaudé. Aussi, est-il tenté, comme l'avait fait avant lui le Concile de Trente, d'utiliser le mot 'dilection'.

"Le céleste commandement d'aimer est exprimé par le mot de "dilection", plutôt que par celui d'aimer. Car bien que la dilection soit un amour, cependant elle n'est pas un simple

---

<sup>2</sup> convenance : Conformité, accord d'une chose avec une autre. En anglais alliance se dit Covenant, on parle encore de mariage de convenance quand les intérêts des deux parties concordent

<sup>3</sup> Chap. IV. Des noms divins

<sup>4</sup> Romains 7, 18-19

amour, mais un amour accompagné de “choix” et “d’élection”, ainsi que la même parole le porte” (celle de 1 Cor 15,41) : “Ce commandement nous enjoint un amour élu entre mille, comme le Bien-aimé de cet amour est “exquis entre mille”.<sup>5</sup>“C’est ce que Dieu requiert de nous, qu’entre tous nos amours, le sien soit le plus cordial, dominant sur tout notre cœur ; le plus affectionné, occupant toute notre âme ; le plus général, employant toutes nos puissances ; le plus relevé, remplissant tout notre esprit ; et le plus ferme, exerçant toute notre force et vigueur.

Et parce que nous choisissons et élisons Dieu pour le souverain objet de notre esprit, c’est un amour de souveraine élection ou une élection de souverain amour... L’Amour de Dieu est l’Amour sans égal, parce que la bonté de Dieu est la bonté non pareille... C’est l’Amour d’excellence ou l’excellence de l’Amour qui est commandé à tous les mortels en général et à chacun d’eux en particulier...

La dilection est liée à la beauté de Dieu : “Le beau est appelé beau parce que sa connaissance délecte. Il faut, outre l’union et la distinction, l’intégrité, l’ordre et la convenance de ses parties, qu’il ait beaucoup de splendeur et clarté afin qu’il soit connaissable et visible...



Ainsi un sentiment de dilection, comme par exemple, que Dieu est bon, étant entré dedans le cœur, d’abord il fait l’union avec cette bonté, mais étant entretenu un peu longuement, comme un parfum précieux il pénètre de tous les côtés l’âme, il se répand et dilate dans notre volonté, et, par manière de dire, il s’incorpore avec notre esprit, se joignant et serrant de toutes parts de plus en plus à nous et nous unissant à lui. Et c’est ce que nous enseigne le grand David, quand il compare les sacrées paroles au miel<sup>6</sup> ; car qui ne sait que la douceur du miel s’unit de plus en plus à notre sens par un progrès continu de savourement, lorsque le tenant longuement en la bouche, ou que l’avalant tout bellement, sa saveur pénètre plus

<sup>5</sup> Cant 5, 10

<sup>6</sup> Ps., CXVII, 103

avant le sens de notre goût ? Et de même, ce sentiment de la bonté céleste exprimé par cette parole de saint Bruno : 'O bonté !' ou par celle de saint Thomas : 'Mon Seigneur et mon Dieu !' ou par celle de Magdeleine : 'Eh ! mon Maître !' ou par celle de saint François : 'Mon Dieu et mon tout !' ce sentiment, dis-je, demeurant un peu longuement dedans un cœur amoureux, il se dilate, il s'étend et s'enfonce par une intime pénétration en l'esprit, et de plus en plus le détrempe tout de sa saveur, qui n'est autre chose qu'accroître l'union, comme fait l'onguent précieux ou le baume, qui, tombant sur le coton, se mêle et s'unit tellement de plus en plus, petit à petit, avec icelui, qu'enfin on ne saurait plus dire si le coton est parfumé ou s'il est parfum ; ni si le parfum est coton, ou le coton parfum. O qu'heureuse est une âme qui, en la tranquillité de son cœur, conserve amoureusement le sacré sentiment de la présence de Dieu ! Car son union avec la divine bonté croîtra perpétuellement, quoiqu'insensiblement, et détrempera tout l'esprit d'icelui de son infinie suavité. Or, quand je parle du sacré sentiment de la présence de Dieu en cet endroit, je n'entends pas parler du sentiment sensible, mais de celui qui réside en la cime et suprême pointe de l'esprit, où le divin amour règne et fait ses exercices principaux. »

#### Quatrième jour

« De la différence des amours

On partage l'amour en deux espèces, dont l'une est appelée amour de bienveillance, et l'autre, amour de convoitise. L'amour de convoitise est celui par lequel nous aimons quelque chose pour le profit que nous en prétendons ; l'amour de bienveillance est celui par lequel nous aimons quelque chose pour le bien d'icelle ; car qu'est-ce autre chose, avoir l'amour de bienveillance envers une personne, que de lui vouloir du bien ?

2° Si celui à qui nous voulons du bien, l'a déjà et le possède, alors nous le lui voulons par le plaisir et contentement que nous avons de quoi il l'a et le possède ; et ainsi se forme l'amour de complaisance, qui n'est autre chose que l'acte de la volonté par lequel elle s'unit et joint au plaisir, contentement et bien d'autrui. Mais si celui à qui nous voulons du bien, ne l'a pas encore, nous le lui désirons ; et partant cet amour se nomme amour de désir.

3° Quand l'amour de bienveillance est exercé sans correspondance de la part de la chose aimée, il s'appelle amour de simple bienveillance ; quand il est avec mutuelle correspondance, il s'appelle amour d'amitié. Or, la mutuelle correspondance consiste en trois points car il faut que les amis s'entr'aient, sachent qu'ils s'entr'aient, et qu'ils aient communication, privauté et familiarité ensemble.

4° Si nous aimons simplement l'ami, sans le préférer aux autres, l'amitié est simple ; si nous lui préférons, alors cette amitié s'appellera dilection, comme qui dirait amour d'élection ; parce qu'entre plusieurs choses que nous aimons, nous choisissons celle-là, pour la préférer.

5° Or, quand par cette dilection nous ne préférons pas de beaucoup un ami aux autres, elle s'appelle simple dilection ; mais quand au contraire nous préférons grandement et beaucoup un ami aux autres de la sorte, alors cette amitié s'appelle dilection d'excellence.

6° Que si l'estime et préférence que nous faisons de l'ami, quoiqu'elle soit grande, et n'en ait point d'égale, ne laisse pas néanmoins de pouvoir entrer en comparaison et proportion avec les autres, l'amitié s'appellera dilection éminente. Mais, si l'éminence de cette amitié est hors de proportion et de comparaison, au-dessus de toute autre, alors elle sera dite dilection

incomparable, souveraine, suréminente ; et en un mot, ce sera la charité, laquelle est due à un seul Dieu ; et de fait, en notre langage même, les mots de cher, chèrement, enchérir, représentent une certaine estime, un prix, une valeur particulière : de sorte que comme le mot d'homme, parmi le peuple, est presque demeuré aux mâles, comme au sexe plus excellent ; et celui d'adoration est aussi presque demeuré pour Dieu, comme pour son principal objet ; ainsi le nom de charité est demeuré à l'amour de Dieu, comme à la suprême et souveraine dilection.

Que la charité doit être nommée amour

Origène<sup>7</sup> dit en quelque lieu, qu'à son avis, l'Écriture divine voulant empêcher que le nom d'amour ne donnât quelque sujet de mauvaise pensée aux esprits infirmes, comme plus propre à signifier une passion charnelle qu'une affection spirituelle, en lieu de ce nom-là d'amour, elle a usé de ceux de charité et de dilection, qui sont plus honnêtes. Au contraire, saint Augustin<sup>8</sup> ayant mieux considéré l'usage de la parole de Dieu, montre clairement que le nom d'amour n'est pas moins sacré que celui de dilection, et que l'un et l'autre signifient parfois une affection sainte, et quelquefois aussi une passion dépravée, alléguant à ces fins plusieurs passages de l'Écriture. Mais le grand saint Denis<sup>9</sup>, comme excellent docteur de la propriété des noms divins, parle bien plus avantageusement en faveur du nom d'amour ; enseignant que les théologiens, c'est-à-dire les apôtres et premiers disciples d'iceux (car ce saint n'avait point vu d'autres théologiens), pour désabuser le vulgaire et dompter sa fantaisie qui prenait le nom d'amour en sens profane et charnel, ils l'ont plus volontiers employé à choses divines, que celui de dilection, et quoiqu'ils estimassent que l'un et l'autre étaient pris pour une même chose, il a toutefois semblé à quelques-uns d'entre eux que le nom d'amour était plus propre et convenable à Dieu que celui de dilection ; si que le divin Ignace a écrit ces paroles : 'Mon amour est crucifié.' Ainsi, comme ces anciens théologiens employaient le nom d'amour à choses divines, afin de lui ôter l'odeur d'impureté, de laquelle il était suspect selon l'imagination du monde, de même pour exprimer les affections humaines, ils ont pris plaisir d'user du nom de dilection comme exempt du soupçon de déshonnêteté ; dont quelqu'un d'entre eux a dit, au rapport de saint Denis : 'Ta dilection est entrée en mon âme', ainsi que la dilection des femmes. Enfin, le nom d'amour représente plus de ferveur, d'efficace et d'activité, que celui de dilection ; de sorte qu'entre les Latins, dilection est beaucoup moins qu'amour. 'Clodius, dit leur grand orateur, me porte dilection, et pour le dire plus excellemment, il m'aime' ; et partant, le nom d'amour, comme plus excellent, a été justement donné à la charité, comme au principal et plus éminent de tous les amours : si que pour toutes ces raisons, et parce que je prétendais de parler des actes de la charité plus que de l'habitude d'icelle, j'ai appelé ce petit ouvrage : 'Traité de l'amour de Dieu'. »

### Cinquième jour

« Que pour avoir le désir de l'amour sacré, il faut retrancher les autres désirs

<sup>7</sup> Homélie sur le Cantique

<sup>8</sup> De civit., 1. XIV, c. XLVII.

<sup>9</sup> Lib. de Div. nom., c. IV.

Pourquoi pensez-vous, Théotime, que les chiens, en la saison printanière, perdent plus souvent qu'en autre temps la trace et piste de la bête ? C'est parce, disent les chasseurs et les philosophes, que les herbes et fleurs sont alors en leur vigueur ; si que la variété des odeurs qu'elles répandent étouffe tellement le sentiment des chiens, qu'ils ne savent ni choisir ni suivre la senteur de la proie entre tant de diverses senteurs que la terre exhale. Certes, ces âmes qui foisonnent continuellement en désirs, desseins et projets, ne désirent jamais comme il faut le saint amour céleste, ni ne peuvent bien sentir la trace amoureuse et piste du divin bien-aimé, qui est comparé au chevreuil et petit faon de biche.<sup>10</sup>

Le lis n'a point de saison, mais fleurit tôt ou tard, selon qu'on le plante plus ou moins avant en terre : car si on ne le pousse que de trois doigts en terre, il fleurira incontinent ; mais si on le pousse six ou neuf doigts, il fleurira aussi toujours plus tard à même proportion. Si le cœur qui prétend à l'amour divin est fort enfoncé dans les affaires terrestres et temporelles, il fleurira tard et difficilement ; mais s'il n'est dans le monde que justement autant que sa condition le requiert, vous le verrez bientôt fleurir en dilection, et répandre son odeur agréable.

Pour cela les saints se retirèrent dans les solitudes, afin que dépris des sollicitudes mondaines, ils vaquassent plus ardemment au céleste amour. Pour cela l'épouse sacrée fermait l'un de ses yeux, afin d'unir plus fortement sa vue en l'autre seul, et visiter plus justement par ce moyen au milieu du cœur de son bien-aimé qu'elle veut brûler d'amour. Pour cela elle-même tient sa chevelure tellement plissée et ramassée dans sa tresse, qu'elle semblait n'avoir qu'un seul cheveu, duquel elle se sert comme d'une chaîne pour lier et ravir le cœur de son époux qu'elle rend esclave de sa dilection.

Les âmes qui désirent tout de bon d'aimer Dieu ferment leur entendement aux discours des choses mondaines pour l'employer plus ardemment ès méditations des choses divines, et ramassent toutes leurs prétentions sous l'unique intention qu'elles ont d'aimer uniquement Dieu. Quiconque désire quelque chose qu'il ne désire pas pour Dieu, il en désire moins Dieu.

Un religieux demanda au bienheureux Gilles ce qu'il pourrait faire de plus agréable à Dieu. Il lui répondit en chantant : Une à un, une à un : c'est-à-dire, une seule âme à un seul Dieu ; Tant de désirs et d'amour en un cœur sont comme plusieurs enfants sur une mamelle, qui, ne pouvant téter tous ensemble, la pressent tantôt l'un, tantôt l'autre, à l'envi, et la font enfin tarir et dessécher. Qui prétend au divin amour, doit soigneusement réserver son loisir, son esprit et ses affections pour cela. »

### Sixième jour

« L'oraison de quiétude

Suivant ce que nous avons dit, la sainte quiétude a donc divers degrés : car quelquefois elle est en toutes les puissances de l'âme, jointes et unies à la volonté ; quelquefois elle est seulement en la volonté, en laquelle elle est aucunes fois sensiblement, et d'autres fois imperceptiblement ; d'autant qu'il arrive parfois que l'âme tire un contentement

---

<sup>10</sup> Cant. Cant., n, 9

incomparable de sentir par certaines douceurs intérieures que Dieu lui est présent ; comme il advint à sainte Élisabeth, quand Notre-Dame la visita<sup>11</sup> ; et d'autres fois l'âme a une certaine ardente suavité d'être en la présence de Dieu, laquelle pour lors lui est imperceptible ; comme il advint aux disciples pèlerins qui ne s'aperçurent bonnement de l'agréable plaisir dont ils étaient touchés, marchant avec notre Seigneur, sinon quand ils furent arrivés, et qu'ils l'eurent reconnu en la divine fraction du pain.<sup>12</sup> Quelquefois non seulement l'âme s'aperçoit de la présence de Dieu, mais elle l'écoute parler par certaines clartés et persuasions intérieures qui tiennent lieu de paroles ; aucunes fois elle le sent parler et lui parle réciproquement, mais si secrètement, si doucement, si bellement, que c'est sans pour cela perdre la sainte paix et quiétude ; si que sans se réveiller elle veille avec lui, c'est-à-dire, elle veille et parle à son bien-aimé avec autant de suave tranquillité et de gracieux repos, comme si elle sommeillait doucement. Et d'autres fois elle sent parler l'époux, mais elle ne saurait lui parler, parce que l'aise de l'entendre, ou la révérence qu'elle lui porte, la tient en silence ; ou bien parce qu'elle est en sécheresse et tellement engourdie d'esprit qu'elle n'a de force que pour entendre, et non pas pour parler ; comme il arrive corporellement quelquefois à ceux qui commencent à s'endormir, ou qui sont grandement affaiblis par quelque maladie.

Mais enfin quelquefois ni elle n'entend son bien-aimé, ni elle ne lui parle, ni elle ne sent aucun signe de sa présence, mais simplement elle sait qu'elle est en la présence de son Dieu, auquel il plait qu'elle soit là. Imaginez-vous, Théotime, que le glorieux apôtre saint Jean eût dormi d'un sommeil corporel sur la poitrine de son cher Seigneur en la sainte cène, et qu'il se fût endormi par le commandement d'icelui. Certes, en ce cas-là, il eût été en la présence de son Maître sans le sentir en façon quelconque. »

### Septième jour

« De l'écoulement ou liquéfaction de l'âme en Dieu

Les choses humides et liquides reçoivent aisément les figures et limites qu'on leur veut donner, d'autant qu'elles n'ont nulle fermeté ni solidité qui les arrête ou borne en elles-mêmes. Mettez de la liqueur dans un vaisseau, et vous verrez qu'elle demeurera bornée dans les limites du vaisseau ; lequel, s'il est rond ou carré, la liqueur sera de même, n'ayant aucune limite ni figure, sinon celle du vaisseau qui la contient.

L'âme n'en est pas de même par nature, car elle a ses figures et ses bornes propres. Elle a la figure par ses habitudes et inclinations, et ses bornes par sa propre volonté ; et quand elle est arrêtée à ses inclinations et volontés propres, nous disons qu'elle est dure, c'est-à-dire, opiniâtre, obstinée. 'Je vous ôterai, dit Dieu, votre cœur de pierre'<sup>13</sup>, c'est-à-dire, je vous ôterai votre obstination. Pour faire changer de figure au caillou, au fer, au bois, il y faut la cognée, le marteau, le feu. On appelle cœur de fer, de bois ou de pierre, celui qui ne reçoit

---

<sup>11</sup> Luc., I, 41.

<sup>12</sup> Luc, XXIV, 30.

<sup>13</sup> Ezech., XXXVI, 26.

pas aisément les impressions divines, mais demeure en sa propre volonté parmi les inclinations qui accompagnent notre nature dépravée. Au contraire, un cœur doux, maniable et traitable, est appelé un cœur fondu et liquéfié.

‘Mon cœur, dit David parlant en la personne de notre Seigneur sur la croix, mon cœur est fait comme de la cire fondue au milieu de mes entrailles.’<sup>14</sup> Cléopâtre, cette infâme reine d’Égypte, voulant enchérir sur tous les excès et toutes les dissolutions que Marc-Antoine avait faits en banquets, fit apporter, à la fin d’un festin qu’elle faisait à son tour, un bocal de fin vinaigre, dans lequel elle jeta une des perles qu’elle portait en ses oreilles, estimée deux cent cinquante mille écus ; puis la perle étant résolue, fondue et liquéfiée, elle l’avala, et eût encore enseveli dans le cloaque de son vilain estomac l’autre perle qu’elle avait en l’autre oreille, si Lucius Plautus ne l’eût empêchée. Le cœur du Sauveur, vraie perle orientale, uniquement unique et de prix inestimable, jeté au milieu d’une mer d’aigreur incomparables au jour de sa Passion, se fondit en soi-même, se résolut, défit et écoula en douleur sous l’effort de tant d’angoisses mortelles ; mais l’amour, plus fort que la mort, amollit, attendrit et fait fondre les cœurs encore bien plus promptement que toutes les autres passions.

‘Mon âme, dit l’amante sacrée, s’est toute fondue quand mon bien-aimé a parlé.’<sup>15</sup> Et qu’est-ce à dire, elle s’est fondue, sinon elle ne s’est plus contenue en elle-même, mais s’est écoulée devers son divin amant ? Dieu ordonna à Moïse qu’il parlât au rocher, et qu’il produirait des eaux<sup>16</sup> ; ce n’est donc pas merveille si lui-même fit fondre l’âme de son amante, lorsqu’il lui parlait en sa douceur. Le baume est si épais de sa nature, qu’il n’est point fluide ni coulant, et plus il est gardé, plus il s’épaissit, et enfin s’endurcit, devenant rouge et transparent ; mais la chaleur le dissout et le rend fluide. L’amour avait rendu l’époux fluide et coulant, dont l’épouse l’appelle une huile répandue. Et voilà que maintenant elle assure qu’elle-même est toute fondue d’amour : ‘Mon âme, dit-elle, s’est écoulée, lorsque mon bien-aimé a parlé.’ L’amour de l’époux était dans son cœur et dans son sein, comme un vin nouveau bien puissant qui ne peut être retenu dans son tonneau, car il se répandait de toutes parts, et parce que l’âme suit son amour, après que l’épouse a dit : ‘Vos mamelles sont meilleures que le vin’, répandant des onguents précieux, elle ajoute : ‘Votre nom est comme une huile répandue.’ Et comme l’époux aurait répandu son amour et son âme dans le cœur de l’épouse ; aussi l’épouse réciproquement verse son âme dans le cœur de l’époux. Et comme l’on voit qu’une ruche de miel touché des rayons ardents sort de soi-même et quitte sa forme pour s’écouler devers l’endroit duquel les rayons le touchent ; ainsi l’âme de cette amante s’écoula du côté de la voix de son bien-aimé, sortant d’elle-même et des limites de son être naturel, pour suivre celui qui lui parlait.

Mais comme se fait cet écoulement sacré de l’âme en son bien-aimé ? Une extrême complaisance de l’amant en la chose aimée produit une certaine impuissance spirituelle qui fait que l’âme ne se sent plus aucun pouvoir de demeurer en soi-même. C’est pourquoi, comme un baume fondu qui n’a plus de fermeté ni de solidité, elle se laisse aller et écouler en ce qu’elle aime ; elle ne se jette pas par manière d’élancement, ni elle ne se serre pas par manière d’union, mais elle se va doucement coulant, comme une chose fluide et liquide,

---

<sup>14</sup> Ps., XXI, (5).

<sup>15</sup> Cant. cant., V, 6.

<sup>16</sup> Num., XX, 8

dedans la Divinité qu'elle aime. Et comme nous voyons que les nuées épaissies par le vent du midi, se fondant et convertissant en pluie, ne peuvent plus demeurer en elles-mêmes, mais tombent et s'écoulent en bas, se mêlant si intimement avec la terre qu'elles détrempernt, qu'elles ne sont plus qu'une même chose avec elle ; ainsi l'âme, laquelle, quoique aimante, demeurait encore en elle-même, sort par cet écoulement sacré et fluidité sainte, et se quitte soi-même, non seulement pour s'unir au bien-aimé, mais pour se mêler toute et se détremper avec lui.

Vous voyez donc bien, Théotime, que l'écoulement d'une âme en son Dieu n'est autre chose qu'une véritable extase, par laquelle l'âme est toute hors des bornes de son maintien naturel, toute mêlée, absorbée et engloutie en son Dieu, dont il arrive que ceux qui parviennent à ce saint excès de l'amour divin, étant par après revenus à eux, ne voient rien en la terre qui les contente, et vivant en un extrême anéantissement d'eux-mêmes, demeurent fort endormis en tout ce qui appartient aux sens, et ont perpétuellement au cœur la maxime de la bienheureuse vierge Térèse de Jésus : 'Ce qui n'est pas Dieu ne m'est rien.' Et semble que telle fut la passion amoureuse de ce grand ami du bien-aimé, qui disait : 'Je vis, mais non pas moi, aine Jésus-Christ vit en moi'<sup>17</sup>; et notre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu<sup>18</sup>. Car, dites-moi, je vous prie, Théotime, si une goutte d'eau élémentaire jetée dans un océan d'eau de fleur d'oranger était vivante et qu'elle pût parler et dire l'état auquel elle serait, ne crierait-elle pas de grande joie : O mortels, je vis en apparence, mais je ne vis pas moi-même, mais cet océan vit en moi, et ma vie est cachée en cet abîme.

L'âme écoulée en Dieu ne meurt pas ; car comme pourrait-elle mourir d'être abîmée en la vie ? Mais elle vit sans vivre en elle-même, parce que comme les étoiles, sans perdre leur lumière, ne luisent plus en la présence du soleil, mais le soleil luit en elles, et sont cachées en la lumière du soleil, aussi l'âme, sans perdre sa vie, ne vit plus étant mêlée avec Dieu, mais Dieu vit en elle. Tels furent, je pense, les sentiments des grands bienheureux Philippe Néri et François Xavier, quand, accablés des consolations célestes, ils demandaient à Dieu qu'il se retirât pour un peu d'eux, puisqu'il voulait que leur vie parût aussi encore un peu au monde, ce qui ne se pouvait tandis qu'elle était toute cachée et absorbée en Dieu.

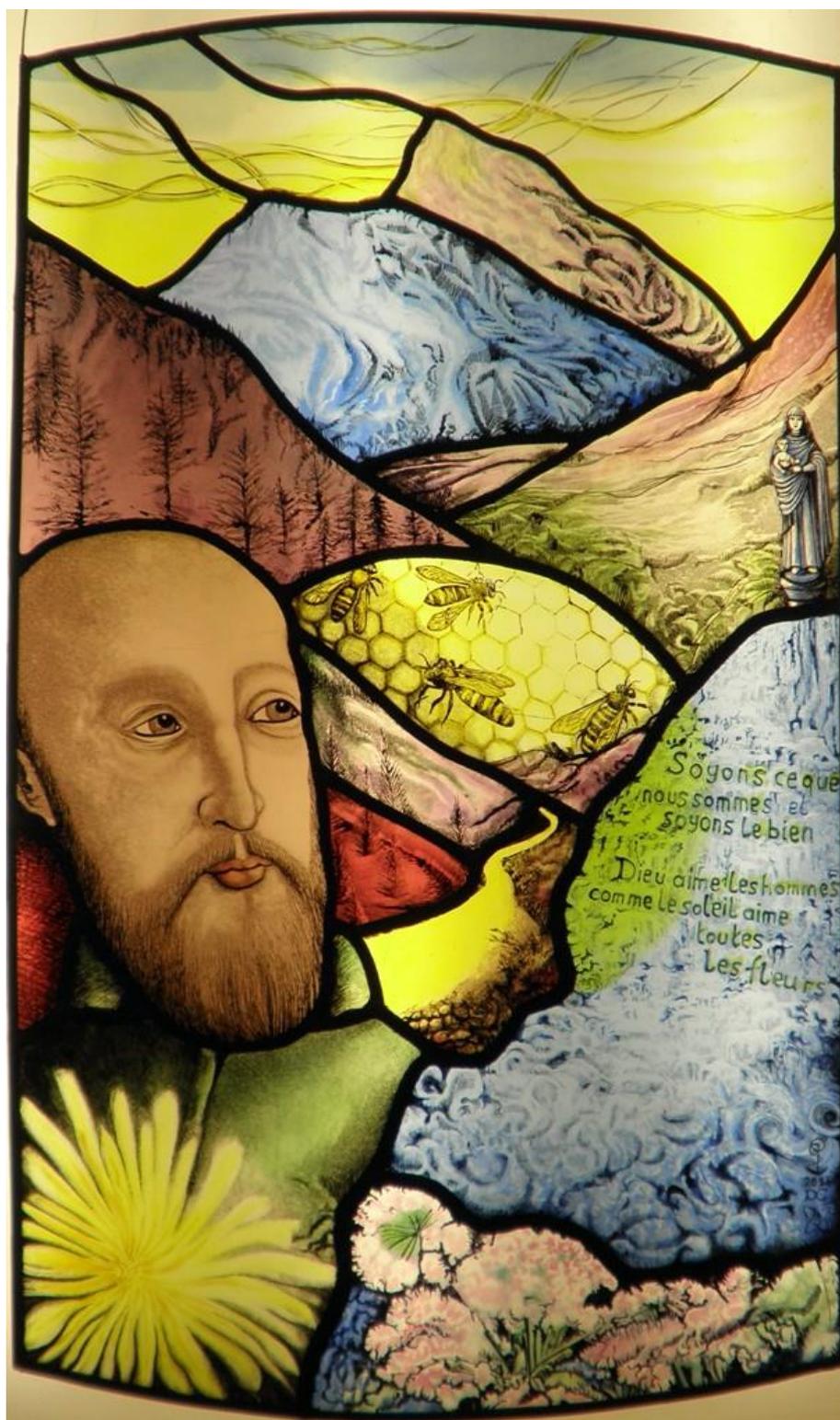


---

<sup>17</sup> Gal., II, 20.

<sup>18</sup> Col., III, 3.

Saint François de Sales à l'instar de saint Bernard mérite le titre de « Docteur melliflue », c'est-à-dire dont les lèvres distillent le miel de la parole.



Vitrail de Dominique Chatelain-Notari <sup>19</sup>

<sup>19</sup> <http://vitraildomiquech.eklablog.com/>

**Deuxième semaine** (si les méditations sont un peu longues vous pouvez les diviser en deux, quitte à allonger un peu la retraite, l'essentiel étant d'intégrer les notions dans notre cœur et de nourrir notre pensée)

### Premier jour

#### La blessure du cœur

« L'amour est la première, le principe et l'origine de toutes les passions ; c'est pourquoi c'est lui qui entre le premier dans le cœur, et parce qu'il pénètre et perce jusqu'au fond de la volonté, où il a son siège, on dit qu'il blesse le cœur. Il est aigu, dit l'Apôtre de la France<sup>1</sup>, et entre très intimement dans l'esprit. Les autres affections entrent vraiment aussi, mais c'est par l'entremise de l'amour ; car c'est lui qui, perçant le cœur, leur fait passage. Ce n'est que la pointe du dard qui blesse, le reste agrandit seulement la blessure et la douleur.

Or, s'il blesse, il donne par conséquent de la douleur. Les grenades, par leur couleur vermeille, par la multitude de leurs grains si bien serrés et rangés, et par leurs belles couronnes, représentent naïvement, ainsi que dit saint Grégoire, la très sainte charité, toute vermeille à cause de son ardeur envers Dieu, comblée de toute la variété des vertus, et qui seule obtient et porte la couronne des récompenses éternelles ; mais le suc des grenades, qui, comme nous savons, est si agréable aux sains et aux malades, est tellement mêlé d'aigre et de douceur, qu'on ne saurait discerner s'il réjouit le goût ou bien parce qu'il a son aigre doux ou bien parce qu'il a une douceur un peu aigre. Certes, Théotime, l'amour est ainsi aigre-doux, et tandis que nous sommes en ce monde, il n'a jamais une douceur parfaitement douce, parce qu'il n'est pas parfait ni jamais purement rassasié et satisfait ; et néanmoins il ne laisse pas d'être grandement agréable, son aigre affinant la suavité de sa douceur, comme sa douceur aiguise la grâce de son aigre. Mais cela comme, se peut-il faire ? On a vu tel jeune homme entrer en conversation, libre, sain et fort gai, qui, ne prenant pas garde à soi, sent, bien avant que d'en sortir, que l'amour, se servant des regards, des maintiens, des paroles d'une imbécile et faible créature, comme d'autant de flèches, aura féru et blessé son chétif cœur, en sorte que le voilà tout triste, morne et étonné. Pourquoi, je vous prie, est-il triste ? C'est sans doute parce qu'il est blessé. Et qui l'a blessé ? L'amour. Mais puisque l'amour est enfant de la complaisance, comme peut-il blesser et donner de la douleur ? Quelquefois l'objet bien-aimé est absent ; et lors, mon cher Théotime, l'amour blesse le cœur par le désir qu'il excite, lequel, ne pouvant être satisfait, tourmente gratuitement l'esprit.

Si une abeille avait piqué un enfant, certes vous auriez beau lui dire : 'Ah ! mon enfant, l'abeille qui t'a piqué, c'est celle-là même qui fait le miel que tu trouves si bon.' Car il est vrai, dirait-il, son miel est bien doux à mon goût, mais sa piqûre est bien douloureuse ; et tandis que son aiguillon est dedans ma joue, je ne puis m'accoiser, et ne voyez-vous pas que ma face en est toute enflée ? Théotime, certes l'amour est une complaisance, et par conséquent il est fort agréable, pourvu qu'il ne laisse point dedans nos cœurs l'aiguillon du désir ; mais quand il le laisse, il laisse avec icelui une grande douleur. Il est vrai que cette douleur provient de l'amour, et partant c'est une amiable (1) et aimable douleur. Oyez les élans douloureux, mais amoureux d'un amant royal : 'Mon âme a soif de son Dieu fort et vivant. Eh ! Quand viendrai-je et paraîtrai-je devant la face de mon Dieu ? Mes larmes m'ont

---

<sup>1</sup> Saint Denys l'Aréopagite

servi de pain nuit et jour, tandis qu'on me dit : Où est ton Dieu<sup>2</sup>? Ainsi la sacrée Shulamite toute détremée en ses douleurs amoureuses, parlant aux filles de Jérusalem : 'Hélas ! dit-elle, je vous conjure, si vous rencontrez mon ami, annoncez-lui ma peine, parce que je languis toute blessée de son amour.'<sup>3</sup> L'espérance différée afflige l'âme.<sup>4</sup>

Or, les douloureuses blessures de l'amour sont de plusieurs sortes : 1° Les premiers traits que nous recevons de l'amour s'appellent blessures, parce que le cœur, qui semblait sain, entier et tout à soi-même, tandis qu'il n'aimait pas, commence, lorsqu'il est atteint d'amour, à se séparer et diviser de soi-même pour se donner à l'objet aimé. Or cette division ne se peut faire sans douleur, puisque la douleur n'est autre chose que la division des choses vivantes qui se tiennent l'une à l'autre. 2° Le désir pique et blesse incessamment le cœur dans lequel il est, comme nous avons dit. 3° Mais, Théotime, parlant de l'amour sacré, il y a, en la pratique de celui-ci une sorte de blessure que Dieu lui-même fait quelquefois en l'âme qu'il veut grandement perfectionner. Car il lui donne des sentiments admirables et des attraits nonpareils pour sa souveraine bonté, comme le pressant et sollicitant de l'aimer, et lors elle s'élançe de force comme pour voler plus haut vers son divin objet ; mais demeurant courte, parce qu'elle ne peut pas tant aimer comme elle désire, ô Dieu ! elle sent une douleur qui n'a point d'égale. A même temps qu'elle est attirée puissamment à voler vers son cher bien-aimé, elle est aussi retenue puissamment et ne peut voler, comme attachée aux basses misères de cette vie mortelle et de sa propre impuissance ; elle désire des ailes de colombe pour voler en son repos<sup>5</sup>, et elle n'en trouve point. La voilà donc rudement tourmentée entre la violence de ses élans et celle de son impuissance. 'O misérable que je suis ! disait l'un de ceux qui ont expérimenté ce travail, qui me délivrera du corps de cette mortalité ?'<sup>6</sup> Alors, si vous y prenez garde, Théotime, ce n'est pas le désir d'une chose absente qui blesse le cœur, car l'âme sent que son Dieu est présent, il l'a déjà menée dans son cellier é vin, il a arboré sur son cœur l'étendard de son amour<sup>7</sup>; mais quoique déjà il la voie toute sienne, il la presse, et décoche de temps en temps mille et mille traits de son amour, lui montrant par des nouveaux moyens combien il est plus aimable qu'il n'est aimé : et elle qui n'a pas tant de force pour l'aimer, que d'amour pour s'efforcer, voyant ses efforts si impuissants, en comparaison du désir qu'elle a pour aimer dignement celui que nulle force ne peut assez aimer ; hélas ! elle se sent outrée d'un tourment incomparable : car autant d'élans qu'elle fait pour voler plus haut en son désirable amour, autant reçoit-elle de secousses de douleur.

Ce cœur amoureux de son Dieu désirant infiniment d'aimer, voit bien que néanmoins il ne peut ni assez aimer ni assez désirer. Or ce désir qui ne peut réussir, est comme un dard dans le flanc d'un esprit généreux ; mais la douleur qu'on en reçoit ne laisse pas que d'être aimable, d'autant que quiconque désire bien d'aimer aime aussi bien à désirer, et s'estimerait le plus misérable de l'univers s'il ne désirait continuellement d'aimer ce qui est si souverainement aimable. Désirant d'aimer, il reçoit de la douleur ; mais aimant à désirer, il reçoit de la douceur.

---

<sup>2</sup> Ps., LXI, 4

<sup>3</sup> Cant. cant., V, 8

<sup>4</sup> Prov., XIII, 12

<sup>5</sup> Ps., LIV, 7

<sup>6</sup> Rom., iv, 24

<sup>7</sup> Cant. cant., II, 4.

Vrai Dieu ! Théotime, que vais-je dire ? Les bienheureux qui sont en paradis voyant que Dieu est encore plus aimable qu'ils ne l'aiment, pâmeraient et périraient éternellement du désir de l'aimer davantage, si la très sainte volonté de Dieu n'imposait à la leur le repos admirable dont elle jouit ; car ils aiment si souverainement cette souveraine volonté, que son vouloir arrête le leur et le contentement divin les contente, acquiesçant d'être bornés en leur amour par la volonté même de laquelle la bonté est l'objet de leur amour. Que si cela n'était, leur amour serait également délicieux et douloureux ; délicieux pour la possession d'un si grand bien, douloureux pour l'extrême désir d'un plus grand amour. Dieu donc tirant continuellement, s'il faut ainsi dire, des flèches du carquois de son infinie beauté, blesse l'âme de ses amants, leur faisant clairement voir qu'ils ne l'aiment pas à beaucoup près de ce qu'il est aimable. Celui des mortels qui ne désire pas d'aimer davantage la divine bonté, il ne l'aime pas assez : la suffisance en ce divin exercice ne suffit pas à celui qui veut s'y arrêter comme si elle lui suffisait. »



## Deuxième jour

« De quelques autres moyens par lesquels le saint amour blesse les cœurs

Rien ne blesse tant un cœur amoureux que de voir un autre cœur blessé d'amour pour lui. Le pélican fait son nid en terre, dont les serpents viennent souvent piquer ses petits. Or quand cela arrive, le pélican, comme un excellent médecin naturel, de la pointe de son bec blesse de toutes parts ses pauvres poussins, pour, avec le sang, faire sortir le venin que la morsure des serpents a répandu par tous les endroits de leur corps ; et pour faire sortir tout le venin, il laisse sortir tout le sang, et par conséquent il laisse ainsi mourir cette petite troupe pélicane. Mais les voyant morts, il se blesse soi-même et répand son sang sur eux, il les vivifie d'une nouvelle et plus pure vie ; son amour les a blessés, et soudain par ce même amour il se blesse soi-même. Jamais nous ne blessons un cœur de la blessure d'amour, que nous n'en soyons soudain blessés nous-mêmes. Quand l'âme voit son Dieu blessé d'amour pour elle, elle en reçoit soudain une réciproque blessure. 'Tu as blessé mon cœur', dit le

céleste amant à sa Shulamite et la Shulamite s'écrie : 'Dites à mon bien-aimé que je suis blessée d'amour.' Les abeilles ne blessent jamais qu'elles ne demeurent blessées à mort. Voyant aussi le Sauveur de nos âmes blessé d'amour pour nous jusques à la mort et la mort de la croix, comme pourrions-nous n'être pas blessés pour lui ? Mais je dis blessés d'une plaie d'autant plus douloureusement amoureuse, que la sienne a été amoureusement douloureuse, et que jamais nous ne le pouvons tant aimer que son amour et sa mort le requièrent.

C'est encore une autre blessure d'amour, quand l'âme sent bien qu'elle aime son Dieu, et que néanmoins Dieu la traite comme s'il ne savait pas d'être aimé, ou comme s'il était en défiance de son amour. Car alors, mon cher Théotime, l'âme reçoit des extrêmes angoisses, lui étant insupportable de voir et sentir le seul semblant que Dieu fait de se défier d'elle.

Le pauvre saint Pierre avait et sentait son cœur tout rempli d'amour pour son Maître, et notre Seigneur dissimulant de le savoir : 'Pierre, dit-il, m'aimes-tu plus que celui-ci ? Eh ! Seigneur, répondit cet apôtre, vous savez que je vous aime. Mais, Pierre, m'aimes-tu, réplique le Sauveur ? Mon cher Maître, dit l'apôtre, je vous aime certes, vous le savez.' Et ce doux Maître, pour l'éprouver, et se défiant d'être aimé : 'Pierre, dit-il, m'aimes-tu ? Ah ! Seigneur, vous blessez ce pauvre cœur, qui, grandement affligé, s'écrie amoureusement, mais douloureusement : Mon Maître, vous savez toutes choses, vous savez certes bien que je vous aime.'<sup>8</sup>

Un jour on faisait des exorcismes sur une personne possédée ; et le malin esprit étant pressé de dire quel était son nom : 'Je suis, répondit-il, ce malheureux privé d'amour' et soudain sainte Catherine de Gênes, qui était là présente, se sentit troubler et renverser toutes les entrailles, d'autant qu'elle avait seulement ouï prononcer le mot de privation d'amour. Car, comme les démons haïssent si fort l'amour divin, qu'ils tremblent lorsqu'ils en voient le signe ou qu'ils en entendent le nom, c'est-à-dire, quand ils voient la croix et qu'ils entendent prononcer le nom de Jésus ; ainsi ceux qui aiment fortement notre Seigneur, trémoussent de douleur et d'horreur quand ils voient quelque signe ou qu'ils entendent quelque parole qui représente la privation de ce saint amour.

Saint Pierre était bien assuré que notre Seigneur sachant tout, ne pouvait pas ignorer combien il était aimé de lui ; mais parce que la répétition de cette demande : 'M'aimes-tu ?' a l'apparence de quelque défiance, saint Pierre s'en attriste grandement. Hélas ! cette pauvre âme qui sent bien qu'elle est résolue de mourir plutôt que d'offenser son Dieu, mais ne sent pas néanmoins un seul brin de ferveur, mais au contraire une froideur extrême qui la tient tout engourdie et si faible qu'elle tombe à tous coups en des imperfections fort sensibles ; cette âme, dis-je, Théotime, elle est toute blessée ; car son amour est grandement douloureux de voir que Dieu fait semblant de ne voir pas combien elle l'aime, la laissant comme une créature qui ne lui appartient pas, et lui est avis qu'au milieu de ses défauts, ses distractions et froideurs, notre Seigneur décoche contre elle ce reproche : 'Comme peux-tu dire que tu m'aimes, puisque ton âme n'est pas avec moi ?' Ce qui lui est un dard de douleur au travers de son cœur, mais un dard de douleur qui procède d'amour, car si elle n'aimait pas, elle ne serait pas affligée de l'appréhension qu'elle a de ne pas aimer.

Quelquefois cette blessure d'amour se fait par le seul souvenir que nous avons d'avoir été jadis sans aimer Dieu. 'Oh ! que tard je vous ai aimée, beauté antique et nouvelle', disait ce

---

8

(1) Jean XXI, 15 et suivants

saint qui avait été trente ans hérétique. La vie passée est en horreur à la vie présente de celui qui a passé sa vie précédente sans aimer la souveraine bonté.

L'amour même nous blesse quelquefois par la seule considération de la multitude de ceux qui méprisent l'amour de Dieu ; si que nous pâmons de détresse pour ce sujet, comme faisait celui qui disait : 'Mon zèle, ô Seigneur, m'a fait sécher de douleur, parce que mes ennemis n'ont pas gardé ta loi.' Et le grand saint François, pensant ne point être entendu, pleurait un jour, sanglotait et se lamentait si fort, qu'un bon personnage l'oyant, accourut comme au secours de quelqu'un qu'on voulût égorger ; et le voyant tout seul, il lui demanda : 'Pourquoi cries-tu ainsi, pauvre homme ? Hélas! dit-il, je pleure de quoi notre Seigneur a tant enduré pour l'amour de nous, et personne n'y pense.' Et ces paroles dites, il recommença ses larmes ; et ce bon personnage se mit aussi à gémir et pleurer avec lui.

Mais quoiqu'il en soit, ceci est admirable dans les blessures reçues par le divin amour que la douleur en est agréable, et tous ceux qui la sentent y consentent, et ne voudraient pas changer cette douleur à toute la douceur de l'univers. Il n'y a point de douleur au milieu de l'amour ; ou s'il y a de la douleur, c'est une bien-aimée douleur. Un séraphin tenant un jour une flèche toute d'or de la pointe de laquelle sortait une petite flamme, il la darda dans le cœur de la bienheureuse mère Térèse, et la voulant retirer, il semblait à cette vierge qu'on lui arrachait les entrailles ; la douleur étant si grande qu'elle n'avait plus de forces que pour jeter des faibles et petits gémissments, mais douleur pourtant si aimable, qu'elle eût voulu n'en être jamais délivrée. Telle fut la flèche d'amour que Dieu décocha dans le cœur de la grande sainte Catherine de Gênes, au commencement de sa conversion, dont elle demeura toute changée et comme morte au monde et aux choses créées, pour ne vivre plus qu'au Créateur. Le bien-aimé est un bouquet de myrrhe amère, et ce bouquet amer est réciproquement le bien-aimé qui demeure chèrement colloqué sur le sein de la bien-aimée, c'est-à-dire, le plus aimé de tous les bien-aimés. »

### Troisième jour

De la langueur amoureuse du cœur blessé de dilection

C'est chose assez connue que l'amour humain a la force non seulement de blesser le cœur, mais de rendre malade le corps jusqu'à la mort, d'autant qu'en l'homme la passion et tempérament du corps a beaucoup de pouvoir d'incliner l'âme et la tirer après soi, aussi les affections de l'âme ont une grande force pour remuer les humeurs et changer les qualités du corps. Mais, outre cela, l'amour quand il est véhément, porte si impétueusement l'âme en la chose aimée, et l'occupe si fortement, qu'elle manque à toutes ses autres opérations, tant sensibles qu'intellectuelles, si que pour nourrir cet amour et le seconder, il semble que l'âme abandonne tout autre soin, tout autre exercice, et soi-même encore. Dont Platon a dit que l'amour était pauvre, déchiré, nu, sans chaussure, chétif, sans maison, couchant dehors sur la dure ès portes, toujours indigent. Il est pauvre, parce qu'il fait quitter tout pour la chose aimée ; il est sans maison, parce qu'il fait sortir l'âme de son domicile pour suivre toujours celui qui est aimé ; il est chétif, pâle, maigre et défait, parce qu'il fait perdre le sommeil, le boire et le manger ; il est nu et déchaux, parce qu'il fait quitter toutes autres affections pour prendre celle de la chose aimée ; il couche dehors sur la dure, parce qu'il fait demeurer à découvert le cœur qui aime, lui faisant manifester ses passions par des soupirs,

plaintes, louanges, soupçons, jalousies ; il est tout étendu comme un gueux aux portes, parce qu'il fait que l'amant est perpétuellement attentif aux yeux et à la bouche de la personne qu'il aime, et toujours attaché à ses oreilles pour lui parler et mendier des faveurs, desquelles il n'est jamais rassasié : or, les yeux, les oreilles et la bouche sont les portes de l'âme. Et enfin c'est sa vie que d'être toujours indigent ; car si une fois il est rassasié, il n'est plus ardent, et par conséquent il n'est plus amour.

Certes, je sais bien, Théotime, que Platon parlait ainsi de l'amour abject, vil et chétif des mondains ; mais néanmoins ces propriétés ne laissent pas de se trouver en l'amour céleste et divin. Car voyez un peu ces premiers maîtres de la doctrine chrétienne, c'est-à-dire, ces premiers docteurs du saint amour évangélique, et oyez ce que disait l'un d'entre eux qui avait le plus de travail : Jusques à maintenant, dit-il, nous avons faim et soif, et sommes nus, et sommes souffletés, nous sommes vagabonds, et nous sommes rendus comme les balayures de ce monde, et comme la raclure ou pelure de tous. Comme s'il disait : Nous sommes tellement abjects, que si le monde est un palais, nous en sommes estimés les balayures ; si le monde est une pomme, nous en sommes la raclure. Qui les avait réduits, je vous prie, à cet état, sinon l'amour ? Ce fut l'amour qui jeta saint François nu devant son évêque, et le fit mourir nu sur la terre ; ce fut l'amour qui le fit mendiant toute sa vie ; ce fut l'amour qui envoya le grand saint François Xavier, pauvre, indigent, déchiré, çà et là parmi les Indes et entre les Japonais ; ce fut l'amour qui réduisit le grand cardinal saint Charles, archevêque de Milan, à cette extrême pauvreté parmi toutes les richesses que sa naissance et sa dignité lui donnaient ; que comme dit cet éloquent orateur d'Italie, monseigneur Panigarole, il était comme un chien en la maison.

Écoutons de grâce la sainte Sulamite, comme elle s'écrie presque en cette sorte : 'Quoiqu'à raison de mille consolations que mon amour me donne, je sois plus belle que les riches tentes de mon Salomon, je veux dire plus belle que le ciel, qui n'est qu'un pavillon inanimé de sa majesté royale, puisque je suis son pavillon animé, si suis-je néanmoins toute noire (1), déchirée, poudreuse et toute gâtée de tant de blessures et de coups que ce même amour me donna. Eh ! Ne prenez pas garde à mon teint ; car je suis réellement brune, d'autant que mon bien-aimé, qui est mon soleil, a dardé les rayons de son amour sur moi : rayons qui éclairent par leur lumière, mais qui, par leur ardeur, m'ont rendue hâlée et noirâtre, et me touchant de leur splendeur ils m'ont ôté ma couleur. La passion amoureuse me fait trop heureuse de me donner un tel époux comme est mon roi ; mais cette même passion qui me tient lieu de mère, puisqu'elle seule m'a mariée, et non mes mérites, elle a des autres enfants qui me donnent des assauts et des travaux nonpareils, me réduisant à telle langueur, que comme d'un côté je ressemble à une reine qui est au côté de son roi, aussi de l'autre je suis comme une vigneronne qui dans une chétive cabane garde une Vigne, et une vigne encore qui n'est pas sienne.'

Certes, Théotime, quand les blessures et plaies de l'amour sont fréquentes et fortes, elles nous mettent en langueur et nous donnent la plus aimable maladie d'amour. Qui pourrait jamais décrire les langueurs amoureuses des saintes Catherine de Sienne et de Gênes, ou de sainte Angèle de Foligno, ou de sainte Christine, ou de la bienheureuse mère Tèreise, ou de saint Bernard, ou de saint François ? Et quant à ce dernier, sa vie ne fut autre chose que larmes, soupirs, plaintes, langueurs, défaillances, pâmoisons amoureuses. Mais rien n'est si admirable en tout cela, que cette admirable communication que le doux Jésus lui fit de ses amoureuses et précieuses douleurs, par l'impression de ses plaies et stigmates. Théotime, j'ai souvent considéré cette merveille, et en ai fait cette pensée. Ce grand serviteur de Dieu,

homme tout séraphique, voyant la vive image de son Sauveur crucifié effigée en un séraphin lumineux qui lui apparut sur le mont Alverne, il s'attendrit plus qu'on ne saurait imaginer, saisi d'une consolation et d'une compassion souveraine ; car regardant ce beau miroir d'amour que les anges ne se peuvent jamais assouvir de regarder, hélas ! il pâma de douceur et de contentement. Mais voyant aussi d'autre part la vive représentation des plaies et blessures de son Sauveur crucifié, il sentit en son âme ce glaive impitoyable qui transperça la sacrée poitrine de la Vierge mère au jour de la Passion<sup>9</sup> avec autant de douleur intérieure que s'il eût été crucifié avec son cher Sauveur. O Dieu ! Théotime, si l'image d'Abraham élevant le coup de la mort sur son cher fils unique pour le sacrifier, image faite par un peintre mortel, eut bien le pouvoir toutefois d'attendrir et faire pleurer le grand saint Grégoire, évêque de Nysse, toutes les fois qu'il la regardait ; eh ! combien fut extrême l'attendrissement du grand saint François quand il vit l'image de notre Seigneur se sacrifiant soi-même sur la croix ! Image que non une main mortelle mais la main maîtresse d'un séraphin céleste avait tirée et effigée sur son propre original, représentant si vivement et au naturel le divin Roi des anges, meurtri, blessé, percé, froissé, crucifié !

Cette âme donc ainsi amollie, attendrie et presque toute fondue en cette amoureuse douleur, se trouva par ce moyen extrêmement disposée à recevoir les impressions et marques de l'amour et douleur de son souverain amant. Car la mémoire était toute détremée en la souvenance de ce divin amour, l'imagination appliquée fortement à se représenter les blessures et meurtrissures que les yeux regardaient alors si parfaitement bien exprimées en l'image présente ; l'entendement recevait les images infiniment vives que l'imagination lui fournissait, et enfin l'amour employait toutes les forces de la volonté pour se complaire et conformer à la passion du Bien-aimé, dont l'âme sans doute se trouvait toute transformée en un second crucifix. Or, l'âme comme forme et maîtresse du corps, usant de son pouvoir sur icelui, imprima les douleurs des plaies dont elle était blessée, ès endroits correspondants à ceux dans lesquels son amant les avait endurées. L'amour est admirable pour aiguïser l'imagination, afin qu'elle pénètre jusqu'à l'extérieur. L'amour donc fit passer les tourments intérieurs de ce grand amant saint François jusqu'à l'extérieur et blessa le corps du même dard de douleur duquel il avait blessé le cœur. Mais de faire les ouvertures en la chair par dehors, l'amour qui était dedans ne le pouvait pas bonnement faire : c'est pourquoi l'ardent séraphin, venant au secours, darda des rayons d'une clarté si pénétrante, qu'elle fit réellement en la chair les plaies extérieures du crucifix que l'amour avait imprimées intérieurement en l'âme. Ainsi le séraphin voyant Isaïe n'oser entreprendre de parler, d'autant qu'il sentait ses lèvres souillées, vint au nom de Dieu lui toucher et épurer les lèvres avec un charbon pris sur l'autel, secondant en cette sorte le désir d'icelui. La myrrhe produit sa gomme et première liqueur comme par manière de sueur et de transpiration ; mais afin qu'elle jette bien tout son suc, il la faut aider par l'incision. De même l'amour divin de saint François parut en toute sa vie comme par manière de sueur, car il ne respirait en toutes ses actions que cette sacrée dilection ; mais pour en faire paraître tout à fait l'incomparable abondance, le céleste séraphin le vint inciser et blesser. Et afin que l'on sut que ses plaies étaient plaies de l'amour du ciel, elles furent faites non avec le fer, mais avec des rayons de lumière. O vrai Dieu ! Théotime, que de douleurs amoureuses, et que d'amours douloureuses ! Car non seulement alors, mais tout le reste de sa vie ce pauvre saint alla toujours tramant et languissant comme bien malade d'amour.

---

<sup>9</sup> Luc., XIII, 35.

Le bienheureux Philippe Néri, âgé de quatre-vingts ans, eut une telle inflammation de cœur pour le divin amour, que la chaleur se faisant faire place aux côtes, les élargit bien fort, et en rompit la quatrième et la cinquième, afin qu'il pût recevoir plus d'air pour le rafraîchir. Le bienheureux Stanislas Kostka, jeune garçon de quatorze ans, était si fort assailli de l'amour de son Sauveur, que maintes fois il tombait en défaillance, tout pâmé, et était contraint d'appliquer sur sa poitrine des linges trempés en l'eau froide pour modérer la violence de l'ardeur qu'il sentait.



Et en somme, comme pensez-vous, Théotime, qu'une âme qui a une fois un peu à souhait tâté les consolations divines, puisse vivre en ce monde, mêlé de tant de misères, sans douleur et langueur presque perpétuelle ? On a maintes fois oui ce grand homme de Dieu, François Xavier, lançant sa voix au ciel, lorsqu'il croyait être bien solitaire, en cette sorte : 'Eh ! mon Seigneur, non, de grâce, ne m'accablez pas d'une si grande affluence de consolations ; ou si par votre infinie bonté il vous plait me faire ainsi abonder en délices, tirez-moi donc en paradis car qui a une fois bien goûté en l'intérieur votre douceur, il lui est force de vivre en amertume tandis qu'il ne jouit pas de vous.' Quand donc Dieu a donné un peu largement de ses divines douceurs à une âme, et qu'il les lui ôte, il la blesse par cette privation, et elle par après demeure languissante, soupirant avec David : 'Hélas ! Quand viendra le jour que la douceur d'un retour m'ôtera cette souffrance ?'<sup>10</sup> Et avec le grand Apôtre : 'O moi misérable homme ! Qui me délivrera du corps de cette mortalité ?'<sup>11</sup>

### Quatrième jour

Concept essentiel de la théologie mystique : la syndérèse est ce lieu le plus profond de l'âme, le plus lucide, qui demeure marqué par le péché originel dont elle a une conscience aiguë. Mais ce n'est pas l'expérience de ces explorateurs de l'âme que sont les mystiques : ils

<sup>10</sup> Ps., XLI, 3.

<sup>11</sup> Rom., VII, 24.

y découvrent, au contraire, un point de contact divin qui permet la naissance de Dieu dans l'âme et son envahissement dans toutes les facultés. Enfin un regard optimiste sur l'homme que nous partageons avec les Orthodoxes pour qui « Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu », expression reprise par saint Irénée de Lyon.

Maître Eckhart y voit : « Ce petit château fort de l'âme, j'ai dit que c'était une étincelle mais maintenant je dis ceci : il est libre de tout nom, dépourvu de toute forme, absolument dégagé et libre, comme Dieu est dégagé et libre en lui-même. Il est aussi absolument un et simple que Dieu est un et simple. » Mais c'est aussi, chez lui, le fond du fond de l'âme, lieu de communication avec Dieu quand on s'est dépouillé de tout.

François de Sales, quant à lui, ne reprend aucune formulation traditionnelle et ne mentionne pas la « syndérèse » dans ses traités théologiques. Il mentionne cependant les expressions la « pointe de l'esprit », le « fond de l'âme », le « fond du cœur » ou encore la « haute région de l'esprit ». Pour François de Sales ce lieu de l'âme ne dépend pas seulement de l'intelligence ou de la raison à proprement parler, mais aussi de la volonté, ce qui constitue un retour vis-à-vis des conceptions scolastiques qui contribuaient à faire de la syndérèse une faculté de l'intelligence et de la raison.

J'ai bien conscience en écrivant ce cinquième mois de retraite, que mes choix de textes du 'Traité de l'Amour de Dieu' ont pour objectif premier d'éveiller le plus grand amour possible et aussi de donner le goût de lire tout le traité. Je ne suis pas le plan pédagogique des auteurs mystiques comme dans le 'Chemin de la Perfection' de Thérèse d'Avila. Il est bien évident que pour aimer Dieu à en mourir il faudra pratiquer la méditation et franchir les différentes étapes de l'oraison qui conduisent à l'union à Dieu. Mais je voudrais montrer ce qui est original chez François de Sales, à commencer par l'expression qui est à la portée de tous. Je veux aussi montrer son optimisme qui croit que tout homme est naturellement porté à aimer Dieu. Le plus grand criminel, le plus grand blasphémateur, le plus endurci dans l'athéisme possède Dieu dans le fond de son âme. Et quand Jésus paraîtra devant lui, nous pouvons croire que cette étincelle divine qu'il possède en lui pourra le faire flamber comme une torche et qu'il se mettra à aimer Celui qui est 'le chemin, la vérité et la vie' et qui est mort d'amour pour lui. Alors, la multitude de ses crimes et offenses ne sera plus qu'une goutte d'eau dans un brasier ardent, pour reprendre l'expression et la pensée de la Petite Thérèse.

L'amour pour Dieu est totalement gratuit et pur de tout intéressement.

Mais au cours de notre vie, l'amour peut se refroidir, prendre un coup de froid, il est bon d'en faire le constat pour développer la capacité de revenir à Lui.

### **Cinquième jour**

« Nous sommes comme le corail qui, dans l'océan, lieu de son origine, est un arbrisseau pâle vert, faible, fléchissant et pliable ; mais étant tiré hors du fond de la mer comme du sein de sa mère, il devient presque pierre, se rendant ferme et impliable, à mesure qu'il change son vert blafard en un vermeil fort vif ; car ainsi étant encore au milieu de la mer de ce monde, lieu de notre naissance, nous sommes sujets à des vicissitudes extrêmes, et pliables à toutes

les mains : à la droite de l'amour céleste par l'inspiration, à la gauche de l'amour terrestre par la tentation. Mais si une fois tirés hors de cette mortalité, nous avons changé le pâle vert de nos craintives espérances au vif vermeil de l'assurée jouissance, jamais plus nous ne serons changeants, mais demeurerons à toujours arrêtés en l'amour éternel.

Il est impossible de voir la Divinité et ne l'aimer pas. Mais ici-bas, où, sans la voir, nous l'entrevoions seulement ais travers des ombres de la foi, comme en un miroir<sup>12</sup>, notre connaissance n'est pas si grande, qu'elle ne laisse encore l'entrée à la surprise des autres objets et biens apparents, lesquels, entre les obscurités qui se mêlent en la certitude et vérité de la foi, se glissent insensiblement comme petits renardeaux, et démolissent notre vigne fleurie.<sup>13</sup> En somme, Théotime, quand nous avons la charité, notre franc arbitre est paré de la robe nuptiale, de laquelle comme il peut toujours demeurer vêtu, s'il veut, en bien faisant, aussi s'en peut-il dépouiller, s'il lui plaît, en péchant.

#### Du refroidissement de l'âme en l'amour sacré

L'âme est maintes fois contristée et affligée dans le corps, jusque même à quitter plusieurs de ses membres, qui demeurent privés de mouvement et sentiment, encore qu'elle n'abandonne pas le cœur, où elle est toujours entière jusques à l'extrémité de la vie. Ainsi, la charité est quelquefois tellement engourdie et abattue dans le cœur, qu'elle ne paraît presque plus en aucun exercice, et néanmoins elle ne laisse pas d'être entière en la suprême région de l'âme, et c'est lorsque, sous la multitude des péchés véniels, comme sous des cendres, le feu du saint amour demeure couvert et sa lueur étouffée, quoique non pas amorti ni éteint ; car tout ainsi que la présence du diamant empêche l'exercice et l'action de la propriété que l'aimant a d'attirer le fer, sans toutefois lui ôter la propriété, laquelle opère soudain que cet empêchement est éloigné ; de même la présence du péché véniel n'ôte pas visiblement à la charité sa force et puissance d'opérer, mais elle l'engourdit en certaine façon, et la prive de l'usage de son activité, si qu'elle demeure sans action, stérile et inféconde.

Certes, le péché véniel, ni même l'affection au péché véniel, n'est pas contraire à l'essentielle résolution de la charité qui est de préférer Dieu à toutes choses, d'autant que par ce péché nous aimons quelque chose hors de la raison, mais non pas contre la raison ; nous déférons un peu trop, et plus qu'il n'est convenable à la créature, mais non pas en la préférant au Créateur ; nous nous amusons plus qu'il ne faut aux choses terrestres, mais nous ne quittons pas pour cela les célestes. En somme, cette sorte de péché nous retarde au chemin de la charité, mais il ne nous en retire pas ; et partant le péché véniel n'étant pas contraire à la charité, il ne la détruit jamais, ni en tout ni en partie.

Dieu fit savoir à l'évêque d'Éphèse qu'il avait délaissé sa première charité.<sup>14</sup> Où il ne dit pas qu'il était sans charité, mais seulement qu'elle n'était plus telle qu'au commencement, c'est-à-dire, qu'elle n'était plus prompte, fervente, fleurissante et fructueuse ; ainsi que nous avons accoutumé de dire d'un homme qui, de brave, joyeux et gaillard, est devenu chagrin, paresseux et maussade : ce n'est plus celui d'autrefois, car nous ne voulons pas entendre

---

<sup>12</sup> I Cor., XIII, 12.

<sup>13</sup> Cant. cant., II, 15.

<sup>14</sup> (1) Apoc., II, 4.

que ce ne soit pas le même selon la substance, mais seulement selon les actions et exercices. Et de même Notre-Seigneur a dit qu'ès derniers jours la charité de plusieurs se refroidira<sup>15</sup>, c'est-à-dire, elle ne sera pas si active et courageuse, à cause de la crainte et de l'ennui qui opprèssera les cœurs. Certes, la concupiscence ayant conçu, elle engendre le péché<sup>16</sup>; mais ce péché, quoique péché, n'engendre pas toujours la mort de l'âme, mais seulement lorsqu'il eut une malice entière, et qu'il est consommé et accompli, comme dit saint Jacques, qui en cela établit si clairement la différence entre le péché véniel et le péché mortel, que je ne sais comme il s'est trouvé des gens en notre siècle qui aient eu la hardiesse de le nier.<sup>17</sup>

Néanmoins, le péché véniel est péché, et par conséquent il déplaît à la charité, non comme chose qui lui soit contraire, mais comme chose contraire à ses opérations et à son progrès, voire même à son intention, laquelle étant que nous rapportions toutes nos opérations à Dieu, elle est violée par le péché véniel, qui porte les actions pour lesquelles nous le commettons, non pas visiblement contre Dieu, mais hors de Dieu et de sa volonté. Et comme nous disons d'un arbre qui a été rudement touché et réduit en friche par la tempête, que rien n'y est demeuré, parce qu'encore que l'arbre est entier, néanmoins il est resté sans fruit : de même, quand notre charité est battue des affections que l'on a aux péchés véniels, nous disons qu'elle est diminuée et défaille, non que l'habitude de l'amour ne soit entière en nos esprits, mais parce qu'elle est sans les œuvres qui sont ses fruits.

L'affection aux grands péchés rendait tellement la vérité prisonnière de l'injustice entre les philosophes païens, que, comme dit le grand Apôtre connaissant Dieu, ils ne le glorifiaient pas<sup>18</sup>, selon que cette connaissance requérait, si que cette affection n'exterminant pas la lumière naturelle, elle la rendait infructueuse. Aussi les affections au péché véniel n'abolissent pas la charité ; mais elles la tiennent comme une esclave, liée pieds et mains, empêchant sa liberté et son action. Cette affection nous attachant par trop à la jouissance des créatures, nous prive de la privauté spirituelle entre Dieu et nous, à laquelle la charité, comme vraie amitié, nous incite. Et par conséquent, elle nous fait perdre les secours et assistances intérieurs, qui sont comme les esprits vitaux et animaux de l'âme, du défaut desquels provient une certaine paralysie spirituelle ; laquelle enfin, si on n'y remédie, nous conduit à la mort. Car en somme la charité étant une qualité active, ne peut être longtemps sans agir ou périr. Elle est, disent nos anciens, de l'humeur de Rachel : 'Donne-moi des enfants, disait celle-ci à son mari, autrement je mourrai.'<sup>19</sup> Et la charité presse le cœur auquel elle est mariée, de la féconder en bonnes œuvres ; autrement elle périra. »

---

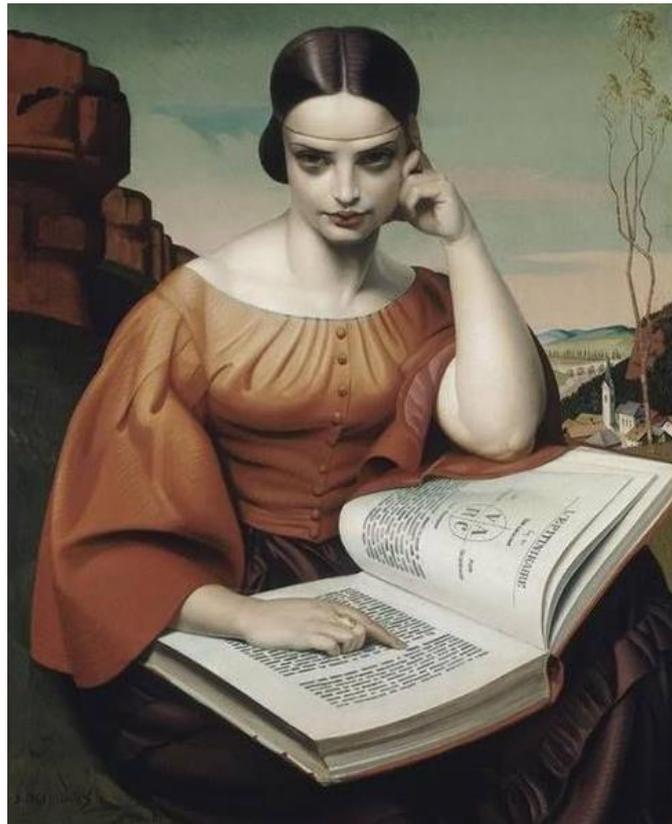
<sup>15</sup> (2) Matth., XXIV, 12.

<sup>16</sup> (3) Jac., I, 15.

<sup>17</sup> Les protestants

<sup>18</sup> Rom., X, 18-21

<sup>19</sup> Gen., XXX, 1.



### Sixième jour

« Nous ne sommes guère en cette vie mortelle sans beaucoup de tentations. Or, ces esprits vils, paresseux et adonnés aux plaisirs extérieurs, n'étant pas instruits aux combats, ni exercés aux armes spirituelles, ils ne gardent jamais guère la charité, mais se laissent ordinairement surprendre au péché mortel : ce qui arrive d'autant plus aisément, que par le péché véniel l'âme se dispose au mortel. Car, comme cet ancien ayant continué à porter tous les jours un même veau, le porta enfin encore qu'il fût devenu un gros bœuf, la coutume ayant petit à petit rendu insensible à ses forces l'accroissement d'un si lourd fardeau : ainsi celui qui s'affectionne à jouer des piécettes, jouerait enfin des écus, des pistoles, des chevaux, et, après ses chevaux, tout son bien. Qui lâche la bride aux menues colères, se trouve enfin furieux et insupportable ; qui s'adonne à mentir par raillerie, est grandement en danger de mentir avec calomnie.

Ce malheur de quitter Dieu pour la créature arrive ainsi. Nous n'aimons pas Dieu sans interruption ; d'autant qu'en cette vie mortelle la charité est en nous par manière de simple habitude, de laquelle, comme les philosophes ont remarqué, nous usons quand il nous plaît, et non jamais contre notre gré. Quand donc nous n'usons pas de la charité qui est en nous, c'est-à-dire, quand nous n'employons pas notre esprit aux exercices de l'amour sacré, mais que le tenant diverti à quelque autre occupation, ou que, paresseux en soi-même, il se tient inutile et négligent, alors, Théotime, il peut dire touché de quelque objet mauvais, et surpris de quelque tentation. Et bien que l'habitude de la charité en même temps soit au fond de notre âme et qu'elle fasse son office, nous inclinant à rejeter la suggestion mauvaise, si est-ce qu'elle ne nous presse pas, ni nous porte à l'action de la résistance qu'à mesure que nous

la secondons, comme les habitudes ont coutume de faire ; et partant nous laissant en notre liberté, il advient maintes fois que le mauvais objet ayant jeté bien avant ses attraits dans notre cœur, nous nous attachons à lui par une complaisance excessive, laquelle venant à croître, il nous est malaisé de nous en défaire ; et comme des épines, selon que dit notre Seigneur, elle suffoque enfin la semence de la grâce et dilection céleste.<sup>20</sup> Ainsi arriva-t-il à notre première mère Ève, de laquelle la perte commença par un certain amusement qu'elle prit à deviser avec le serpent ; recevant de la complaisance d'ouïr parler de son agrandissement en science, et de voir la beauté du fruit défendu ; si que la complaisance grossissant en l'amusement, et l'amusement se nourrissant dans la complaisance, elle s'y trouva enfin tellement engagée, que se laissant aller au consentement, elle commit le malheureux péché auquel par après elle attira son mari.<sup>21</sup>

Dieu ne veut pas empêcher que nous ne soyons attaqués de tentations, afin que résistant, notre charité soit plus exercée, et puisse par le combat emporter la victoire, et par la victoire obtenir le triomphe. Mais que nous ayons quelque sorte d'inclination à nous délecter en la tentation, cela vient de la condition de notre nature, qui aime tant le bien, que pour cela elle est sujette d'être attachée par tout ce qui a apparence de bien ; et ce que la tentation nous présente pour amorce, est toujours de cette sorte. Car, comme enseignent les saintes lettres, ou c'est un bien honorable, selon le monde, pour nous provoquer à l'orgueil de la vie mondaine, ou un bien délectable aux sens, pour nous porter à la convoitise charnelle, ou un bien utile à nous enrichir, pour nous inciter à la convoitise et avarice des yeux. Que si nous tenions notre foi, laquelle sait discerner entre les vrais biens qu'il faut pourchasser, et les faux qu'il faut rejeter, vivement attentive à son devoir, certes elle servirait de sentinelle assurée à la charité, et lui donnerait avis du mal qui s'approche du cœur sous prétexte du bien, et la charité le repousserait soudain. Mais parce que nous tenons ordinairement notre foi ou dormante, ou moins attentive qu'il ne serait requis pour la conservation de notre charité, nous sommes aussi souvent surpris de la tentation, laquelle séduisant nos sens, et nos sens incitant la partie inférieure de notre âme à la rébellion, il advient que maintes fois la partie supérieure de la raison cède à l'effort de cette révolte, et commettant le péché, elle perd la charité. »

---

<sup>20</sup> Luc., VIII, 7.

<sup>21</sup> Gen., III.



### Septième jour

« Que l'amour se perd en un moment

L'amour de Dieu qui nous porte jusqu'au mépris de nous-mêmes, nous rend citoyens de la Jérusalem céleste ; l'amour de nous-mêmes qui nous pousse jusqu'au mépris de Dieu, nous rend esclaves de la Babylone infernale. Or, nous allons, certes petit à petit, à ce mépris de Dieu ; mais nous n'y sommes pas plus tôt parvenus, que soudain, en un moment, la sainte charité, se sépare de nous, ou pour mieux dire, elle périt tout à fait. Oui, Théotime, car en ce mépris du Bien consiste le péché mortel, et un seul péché mortel bannit la charité de l'âme, d'autant qu'il rompt le lien et l'union avec Dieu, qui est l'obéissance et soumission à sa volonté. Et comme le cœur humain ne peut être vivant et divisé, aussi la charité, qui est le cœur de l'âme et l'âme du cœur, ne peut jamais être blessée qu'elle ne soit tuée ; ainsi

qu'on dit des perles, qui tombent de la rosée céleste, périssent si une seule goutte de l'eau marine entre dedans leur écaille. Notre esprit, certes, ne sort pas petit à petit de son corps, mais en un moment, lorsque l'indisposition du corps est si grande qu'il ne peut plus y faire des actions de vie ; de même, à l'instant que le cœur est tellement détraqué en ses passions, que la charité n'y peut plus régner, elle le quitte et abandonne ; car elle est si généreuse, qu'elle ne peut cesser de régner sans cesser d'être.

Les habitudes que nous acquérons par nos seules actions humaines, ne périssent pas par un seul acte contraire ; car nul ne dira qu'un homme soit intempérant pour un seul acte d'intempérance, ni qu'un peintre ne soit pas bon maître pour avoir une fois manqué à l'art ; mais comme toutes telles habitudes nous arrivent par la suite et impression de plusieurs actes, ainsi nous les perdons par une longue cessation de leurs actes, ou par multitude d'actes contraires. Mais la charité, Théotime, que le Saint-Esprit répand en un moment dans nos cœurs, lorsque les conditions requises à cette infusion se rencontrent en nous, certes aussi en un instant elle nous est ôtée sitôt que détournant notre volonté de l'obéissance que nous devons à Dieu, nous avons achevé de consentir à la rébellion et déloyauté à laquelle la tentation nous incite.

Il est vrai que la charité s'agrandit par accroissement de degré à degré, et de perfection en perfection, selon que par nos œuvres ou la réception des sacrements nous lui faisons place ; mais toutefois elle ne diminue pas par amoindrissement de sa perfection ; car jamais on n'en perd un seul bien qu'on ne la perde toute ; en quoi elle ressemble au chef-d'œuvre de Phidias, tant célébré par les anciens ; car on dit que ce grand sculpteur fit en Athènes une statue de Minerve toute d'ivoire, haute de vingt-six coudées ; et au bouclier d'icelle, auquel il avait relevé les batailles des Amazones et des géants, il grava avec tant d'art son visage de lui-même, qu'on ne pouvait ôter un seul brin de son image, dit Aristote, que toute la statue ne tombât dé faite ; si que cette besogne ayant été perfectionnée par assemblage de pièce à pièce, en un moment néanmoins elle périssait, si on eût ôté une seule petite partie de la semblance de l'ouvrier. Et de même, Théotime, encore que le Saint-Esprit, ayant mis la charité en une âme, lui donne sa croissance par addition de degré à degré, et de perfection à perfection d'amour, si est-ce toutefois que la résolution de préférer la volonté de Dieu à toutes choses étant le point essentiel de l'amour sacré, et auquel l'image de l'amour éternel, c'est-à-dire, du Saint-Esprit est représentée, on ne saurait en ôter une seule pièce, que soudain toute la charité ne périsse. »

Troisième semaine

LA SAINTE INDIFFERENCE

### Premier jour

La sainte indifférence est un thème majeur de la pensée et de l'enseignement de François de Sales. Une sagesse mise en pratique qui synthétise une démarche de sanctification. Elle a bien sûr déjà été formulée dans le passé notamment dans l'école de Maître Eckhart mais d'une manière beaucoup plus abrupte et donc un peu effrayante pour les âmes craintives. S'abandonner totalement et tout abandonner, se détacher de tout dans tous les domaines de la vie dans une totale confiance à la Providence n'est pas une technique qui s'apparenterait au stoïcisme ou au non-agir bouddhiste, mais un mode de relation à Dieu qui est l'unique partenaire de notre vie.

Saint François illustre d'une histoire d'amour de la Bible, celle de Jacob et Rachel, que j'ai toujours considérée comme une métaphore de mes relations avec Dieu, ce Dieu de l'inattendu et qui nous exerce à la patience qui est un « pâtir » d'amour.

Jacob tombe amoureux de Rachel et veut l'épouser. Laban accepte à condition qu'il travaille pendant sept ans à son service. Au bout de sept ans, Laban exige qu'il épouse Léah et travaille encore sept ans pour épouser Rachel. Jalouse de la fécondité de sa sœur, Rachel fera épouser sa servante Bilha à Jacob.



« De l'union de notre volonté au bon plaisir de Dieu, par l'indifférence

La résignation préfère la volonté de Dieu à toutes choses ; mais elle ne laisse pas d'aimer beaucoup d'autres choses outre la volonté de Dieu. Or, l'indifférence est au-dessus de la résignation, car elle n'aime rien, sinon pour l'amour de la volonté de Dieu. Certes le cœur le plus indifférent du monde peut être touché de quelque affection, tandis qu'il ne sait encore pas où est la volonté de Dieu. Eliezer étant arrivé à la fontaine de Haran, vit bien la vierge Rébecca, et la trouva sans doute excessivement belle et agréable<sup>1</sup>; mais pourtant il demeura en indifférence jusqu'à ce que, par le signe que Dieu lui avait inspiré, il connût que la volonté divine l'avait préparée au fils de son maître ; car alors il lui donna les pendants d'oreilles et les bracelets d'or. Au contraire, si Jacob n'eût aimé en Rachel que l'alliance de Laban, à laquelle son père Isaac l'avait obligé, il eût autant aimé Lia que Rachel, puisque l'une et l'autre étaient également filles de Laban ; et par conséquent la volonté de son père eût été aussi bien accomplie en l'une comme en l'autre. Mais parce que, outre la volonté de son père, il voulait satisfaire à son goût particulier, amorcé de la beauté et gentillesse de Rachel, il se fâcha d'épouser Lia, et la prit à contrecœur par résignation.

Le cœur indifférent n'est pas comme cela : car sachant que la tribulation, quoiqu'elle soit laide comme une autre Léah, ne laisse pas d'être fille, et fille bien-aimée du bon plaisir divin, il l'aime autant que la consolation, laquelle néanmoins en elle-même est plus agréable ; mais il aime encore plus la tribulation parce qu'il ne voit rien d'aimable en elle que la marque de la volonté de Dieu. Si je ne veux que l'eau pure, que m'importe-t-il qu'elle me soit apportée dans un vase d'or ou dans un verre, puisqu'aussi bien ne prendrai-je que l'eau ? Mais je l'aimerai mieux dans le verre parce qu'il n'a point d'autre couleur que celle de l'eau même, laquelle j'y vois aussi beaucoup mieux. Qu'importe-t-il que la volonté de Dieu me soit présentée en la tribulation ou en la consolation, puisqu'en l'une et en l'autre je ne veux ni ne cherche autre chose que la volonté divine, laquelle y paraît d'autant mieux qu'il n'y a point d'autre beauté en elle que celle de ce très saint bon plaisir éternel.

O Seigneur ! Qu'y a-t-il au ciel pour moi, ou que veux-je en terre, sinon vous ?<sup>2</sup>

Le cœur indifférent est comme une boule de cire entre les mains de son Dieu, pour recevoir semblablement toutes les impressions du bon plaisir éternel : un cœur sans choix, également disposé à tout, sans aucun autre objet de sa volonté que la volonté de son Dieu, qui ne met point son amour dans les choses que Dieu veut, mais en la volonté de Dieu qui les veut. C'est pourquoi, quand la volonté de Dieu est en plusieurs choses, il choisit, à quelque prix que ce soit, celle où il y en a plus. Le bon plaisir de Dieu est au mariage et en la virginité : mais parce qu'il est plus en la virginité, le cœur indifférent choisit la virginité, quand elle lui devrait coûter la vie, comme elle fit à la chère fille spirituelle de saint Paul, sainte Thècle, à sainte Cécile, à sainte Agathe et mille autres. La volonté de Dieu est au service du pauvre et du riche, mais un peu plus en celui du pauvre ; le cœur indifférent choisira ce parti. La volonté de Dieu est en la modestie exercée entre les consolations, et en la patience pratiquée entre les tribulations ; l'indifférent préfère celle-ci, car il y a plus de la volonté de Dieu. En somme, le bon plaisir de Dieu est le souverain objet de l'âme indifférente ; partout où elle le voit, elle court à l'odeur de ses parfums (1), et cherche toujours l'endroit où il y en a plus, sans considération d'aucune autre chose. Il est conduit par la divine volonté comme par un lien très aimable ; et partout où elle va il la suit : il aimerait mieux l'enfer avec la volonté de Dieu, que le paradis sans la volonté de Dieu. »

<sup>1</sup> Gen, XXIV, 16.

<sup>2</sup> Psaumes, LXXII, 25

## Deuxième jour

« Que la sainte indifférence s'étend à toutes choses

L'indifférence se doit pratiquer ès choses qui regardent la vie naturelle, comme la santé, la maladie, la beauté, la laideur, la faiblesse, la force ; ès choses de la vie civile, pour les honneurs, rangs, richesses ; ès variétés de la vie spirituelle, comme sécheresses, consolations, goûts, aridités ; ès actions, ès souffrances, et en somme en toutes sortes d'événements. Job, quant à la vie naturelle, fut ulcéré d'une plaie la plus horrible qu'on eût vue. Quant à la vie civile, il fut moqué, bafoué, vilipendé, et par ses plus proches ; en la vie spirituelle, il fut accablé de langueurs, oppressions, convulsions, angoisses, ténèbres et de toutes sortes d'intolérables douleurs intérieures, ainsi que ses plaintes et lamentations font foi. Le grand Apôtre (saint Paul) nous annonce une générale indifférence, pour nous montrer vrais serviteurs de Dieu, en fort grande patience dans les tribulations, dans les nécessités, dans les angoisses, dans les blessures, dans les prisons, dans les séditions, dans les travaux, dans les veilles, dans les jeûnes ; en chasteté, en science, en longanimité et suavité au Saint-Esprit, en charité non feinte, en parole de vérité, en la vertu de Dieu ; par les armes de justice, par la gloire et par l'abjection, par l'infamie et bonne renommée ; comme séducteurs, et néanmoins sincères, comme inconnus, et toutefois reconnus ; comme mourants, et toutefois vivants ; comme châtiés, et toutefois non tués ; comme tristes, et toutefois toujours joyeux ; comme pauvres, et toutefois enrichissant plusieurs ; comme n'ayant rien, et toutefois possédant toutes choses .<sup>3</sup>

Voyez, je vous prie, Théotime, comme la vie des apôtres était affligée : selon le corps, par les blessures ; selon le cœur, par les angoisses ; selon le monde, par l'infamie et les prisons ; et parmi tout cela, ô Dieu, quelle indifférence ! Leur tristesse est joyeuse, leur pauvreté est riche, leurs morts sont vitales et leurs déshonneurs honorables : c'est-à-dire, ils sont joyeux d'être tristes, contents d'être pauvres, revigorés de vivre entre les périls de la mort, et glorieux d'être avilis, parce que telle était la volonté de Dieu.

Et parce qu'elle était plus reconnue dans les souffrances que dans les actions des autres vertus, il met l'exercice de la patience le premier, disant : Paraissons en toutes choses comme serviteurs de Dieu, en beaucoup de patience, ès tribulations, ès nécessités, ès angoisses, et puis enfin, en chasteté, en prudence, en longanimité.<sup>4</sup>

Ainsi notre divin Sauveur fut affligé incomparablement en sa vie civile, condamné comme criminel de lèse-majesté divine et humaine, battu, fouetté, bafoué et tourmenté avec une ignominie extraordinaire ; en sa vie naturelle, mourant entre les plus cruels et sensibles tourments que l'on puisse imaginer ; en sa vie spirituelle, souffrant des tristesses, craintes, épouvantements, angoisses, délaissements et oppressions intérieures qui n'en eurent ni n'en auront jamais de pareilles. Car encore que la suprême portion de son âme fût

---

<sup>3</sup> II Cor., VI, 4 et suiv.

<sup>4</sup> II Cor., VI, 4, 5.

souverainement jouissante de la gloire éternelle, si est-ce que l'amour empêchait cette gloire de répandre ses délices ni dans les sentiments, ni en l'imagination, ni en la raison inférieure, laissant ainsi tout le cœur exposé à la merci de la tristesse et angoisse.

Ézéchiél vit le simulacre d'une main qui le saisit par une seule mèche de cheveux de sa tête, l'élevant entre le ciel et la terre.<sup>5</sup> Notre Seigneur aussi élevé en la croix entre la terre et le ciel, n'était, ce semble, tenu de la main de son Père que par l'extrême pointe de l'esprit, et, par manière de dire, par un seul cheveu de sa tête, qui touché de la douce main du Père éternel, recevait une souveraine affluence de félicité, tout le reste demeurant abîmé dans la tristesse et ennui. C'est pourquoi il s'écrie : 'Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu délaissé ?' (Mt 27, 46)



On dit que le poisson qu'on appelle lanterne de mer, au plus fort des tempêtes tient sa langue hors des ondes, laquelle est si fort luisante, rayonnante et claire, qu'elle sert de phare et flambeau aux nochers. Ainsi au milieu de la mer des passions dont notre Seigneur fut accablé, toutes les facultés de son âme demeurèrent comme englouties et ensevelies dans la tourmente de tant de peines, hormis la pointe de l'esprit, qui, exempte de tout travail, était toute claire et resplendissante de gloire et félicité. Oh ! que bienheureux est l'amour qui règne dans la cime de l'esprit des fidèles, tandis qu'ils sont entre les vagues et les flots des tribulations intérieures ! »

### Troisième jour

« De la pratique de l'indifférence amoureuse dans les choses du service de Dieu

On ne connaît presque point le bon plaisir divin que par les événements ; et tandis qu'il nous est inconnu, il nous faut attacher le plus fort qu'il nous est possible à la volonté de Dieu qui nous est manifestée ou signifiée. Mais soudain que le bon plaisir de sa divine majesté comparait, il faut aussitôt se ranger amoureusement à son obéissance.

<sup>5</sup> Ezech., VIII, 3.

Ma mère ou moi-même sommes au lit, malades ; que sais-je si Dieu veut que la mort s'ensuive ? Certes, je n'en sais rien ; mais je sais bien pourtant qu'en attendant l'événement que son bon plaisir a ordonné, il veut, par sa volonté déclarée, que j'emploie les remèdes convenables à la guérison. Je le ferai donc fidèlement, sans rien oublier de ce que bonnement je pourrai contribuer à cette intention. Mais si c'est le bon plaisir divin que le mal, victorieux des remèdes, apporte enfin la mort, soudain que j'en serai certifié par l'événement, j'acquiescerai amoureusement en la pointe de mon esprit, nonobstant toute la répugnance des puissances inférieures de mon âme. Oui, Seigneur, je le veux bien, ce dirai-je, parce que tel a été votre bon plaisir<sup>6</sup> ; il vous a ainsi plu, et il me plaît ainsi à moi qui suis très humble serviteur de votre volonté.

Mais si le bon plaisir divin m'était déclaré avant l'événement d'icelui, comme au grand saint Pierre la façon de sa mort, au grand saint Paul ses liens et prisons, à Jérémie la destruction de sa chère Jérusalem, à David la mort de son fils ; alors il faudrait unir à l'instant notre volonté à celle de Dieu, à l'exemple du grand Abraham, et comme lui, s'il nous était commandé, entreprendre l'exécution du décret éternel en la mort même de nos enfants. Admirable union de la volonté de ce patriarche avec celle de Dieu qui, croyant que ce fût le bon plaisir divin qu'il sacrifiât son enfant, le voulut et entreprit si fortement ! Admirable celle de la volonté de l'enfant qui se soumit si doucement au glaive paternel, pour faire vivre le bon plaisir de son Dieu au prix de sa propre mort.

Oui, Théotime, car Dieu bien souvent, pour nous exercer en cette sainte indifférence, nous inspire des desseins fort relevés, desquels pourtant il ne veut pas le succès ; et lors, comme il nous faut hardiment, courageusement et constamment commencer et suivre l'ouvrage tandis qu'il se peut, aussi faut-il acquiescer doucement et tranquillement à l'événement de l'entreprise, tel qu'il plaît à Dieu nous le donner. Saint Louis, par inspiration, passe la mer pour conquérir la terre sainte : le succès fut contraire, et il acquiesce doucement. J'estime plus la tranquillité de cet acquiescement que la magnanimité du dessein. Saint François va en Égypte pour y convertir les infidèles ou mourir martyr entre les infidèles, telle fut la volonté de Dieu ; il revient néanmoins sans avoir fait ni l'un ni l'autre, et telle fut aussi la volonté de Dieu. Ce fut également la volonté de Dieu que saint Antoine de Padoue désirât le martyre, et qu'il ne l'obtînt pas. Le bienheureux Ignace de Loyola ayant, avec tant de travaux, mis sur pied la Compagnie de Jésus, de laquelle il voyait tant de beaux fruits, et en prévoyait encore de plus beaux à l'avenir, eut néanmoins le courage de se promettre que, s'il la voyait dissiper, qui serait le plus âpre déplaisir, dans la demi-heure après il en aurait pris son parti et s'accoiserait en la volonté de Dieu. Ce docte et saint prédicateur d'Andalousie, Jean d'Avila, ayant dessein de dresser une compagnie de prêtres réformés pour le service de la gloire de Dieu, en quoi il avait déjà fait un grand progrès, lorsqu'il vit celle des jésuites en campagne, qui lui sembla suffire pour cette saison-là, il arrêta court son dessein avec une douceur et une humilité non pareille. Oh ! Que bienheureuses sont telles âmes, hardies et fortes aux entreprises que Dieu leur inspire, souples et douces à les quitter, quand Dieu en dispose ainsi ! Ce sont des traits d'une indifférence très parfaite, de cesser de faire un bien quand il plaît à Dieu, et de s'en retourner de moitié chemin, quand la volonté de Dieu, qui est notre guide, l'ordonne. Certes, Jonas eut grand tort de s'attrister de quoi, à son avis, Dieu n'accomplissait pas sa prophétie sur Ninive. Jonas fit la volonté de Dieu, annonçant la subversion de Ninive ; mais il mêla son intérêt et sa volonté propre avec celle

---

<sup>6</sup> Matth., II, 26.

de Dieu : c'est pourquoi, quand il voit que Dieu n'exécute pas sa prédiction selon la rigueur des paroles dont il avait usé en l'annonçant, il s'en fâche et murmure indignement. Que s'il eût eu pour seul motif de ses actions le bon plaisir de la divine volonté, il eût été aussi content de le voir accompli en la rémission de la peine que Ninive avait méritée, comme de le voir satisfait en la punition de la culpé que Ninive avait commise. Nous voulons que ce que nous entreprenons et manions réussisse ; mais il n'est pas raisonnable que Dieu fasse toutes choses à notre gré. S'il veut que Ninive soit menacée, et que néanmoins elle ne soit pas renversée, puisque la menace suffit à la corriger, pourquoi Jonas s'en plaint-il ?

Mais si cela est ainsi, il ne faudra donc rien affectionner, mais laisser les affaires à la merci des événements ? Pardonnez-moi, Théotime, il ne faut rien oublier de tout ce qui est requis pour faire bien réussir les entreprises que Dieu nous met en main ; mais à la charge que, si l'événement est contraire, nous le recevons doucement et tranquillement, car nous avons commandement d'avoir un grand soin des choses qui regardent la gloire de Dieu et qui sont en notre charge ; mais nous ne sommes pas obligés ni chargés de l'événement, car il n'est pas en notre pouvoir. 'Ayez soin de lui'<sup>7</sup>, fut-il dit au maître d'étable, en la parabole du pauvre homme à moitié mort entre Jérusalem et Jéricho. Il n'est pas dit, remarque saint Bernard : 'Guéris-le', mais : 'Aie soin de lui.'

Mais derechef, si l'entreprise faite par inspiration périt par la faute de ceux à qui elle était confiée, comme peut-on dire alors qu'il faut acquiescer à la volonté de Dieu ? Car, me dira quelqu'un, ce n'est pas la volonté de Dieu qui empêche l'événement, mais ma faute, de laquelle la volonté divine n'est pas la cause. Il est vrai, mon enfant, ta faute ne t'est pas advenue par la volonté de Dieu, car Dieu n'est pas auteur du péché ; mais c'est bien pourtant la volonté divine que ta faute soit suivie de la défaite et du manquement de ton entreprise en punition de ta faute : car si sa bonté ne lui peut permettre de vouloir ta faute, sa justice fait qu'il veut la peine que tu en souffres. Ainsi Dieu ne fut pas cause que David péchât, mais il lui infligea bien la peine due à son péché. Il ne fut pas la cause du péché de Saül, mais oui, bien qu'en punition, la victoire périt entre ses mains.

Quand donc il arrive que les desseins sacrés ne réussissent pas, en punition de nos fautes, il faut également détester la faute par une solide repentance, et accepter la peine que nous en avons ; car comme le péché est contre la volonté de Dieu, aussi la peine est selon sa volonté. »

#### **Quatrième jour**

« De l'indifférence que nous devons pratiquer en ce qui regarde notre avancement dans les vertus

Dieu nous a ordonné de faire tout ce que nous pourrons pour acquérir les saintes vertus : n'oublions donc rien pour bien réussir dans cette sainte entreprise. Mais après que nous aurons planté et arrosé, sachons que c'est à Dieu de donner l'accroissement aux arbres de nos bonnes inclinations et habitudes. C'est pourquoi il faut attendre le fruit de nos désirs et travaux de sa divine providence. Que si nous ne sentons pas le progrès et avancement de nos esprit en la vie dévote, tel que nous voudrions, ne nous troublons point, demeurons en paix, que toujours la tranquillité règne dans nos cœurs. C'est à nous de bien cultiver nos

---

<sup>7</sup> (1) Luc., X. 35.

âmes, et partant il y faut fidèlement vaquer. Mais quant à l'abondance de la prise et de la moisson, laissons-en le soin à notre Seigneur. Le laboureur ne sera jamais tancé s'il n'a pas belle cueillette, mais oui bien s'il n'a pas bien labouré et ensemencé ses terres. Ne nous inquiétons point pour nous voir toujours novices en l'exercice des vertus ; car au monastère de la vie dévote chacun s'estime toujours novice, et toute la vie y est destinée à la probation, n'ayant point de plus évidente marque d'être non seulement novice, mais digne d'expulsion et réprobation, que de penser et se tenir pour profès ; car selon la règle de cet ordre-là, non la solennité mais l'accomplissement des vœux rend les novices profès. Or les vœux ne sont jamais accomplis, tandis qu'il y a quelque chose à faire pour l'observance de ceux-ci ; et l'obligation de servir Dieu et faire progrès en son amour, dure toujours jusqu'à la mort, pourtant me dira quelqu'un, si je connais que c'est par ma faute que mon avancement ès vertus est retardé, comme pourrai-je m'empêcher de m'en attrister et inquiéter ?

J'ai dit ceci en 'l'Introduction à la Vie Dévote' ; mais je le redis volontiers, parce qu'il ne peut jamais être assez dit. Il se faut attrister pour les fautes commises, d'une repentance forte, rassise, constante, tranquille, mais non turbulente, non inquiète, non découragée. Connaissez-vous que votre retardement au chemin des vertus est provenu de votre faute, alors, humiliez-vous devant Dieu, implorez sa miséricorde, prosternez-vous devant la face de sa bonté, et demandez-lui-en pardon, confessez votre faute, et criez-lui merci à l'oreille même de votre confesseur, pour en recevoir l'absolution ; mais cela fait, demeurez en paix, et ayant détesté l'offense, embrassez amoureusement l'abjection qui est en vous pour le retardement de votre avancement au bien.

Hélas ! Mon Théotime, les âmes qui sont en purgatoire, y sont sans doute pour leurs péchés, qu'elles ont détestés et détestent souverainement. Mais quant à l'abjection et peine qui leur en reste d'être arrêtées en ce lieu-là, et privées pour un temps de la jouissance de l'amour bienheureux du paradis, elles la souffrent amoureusement, et prononcent dévotement le cantique de la justice divine : 'Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement équitable.'<sup>8</sup> Attendons donc en patience notre avancement ; et en lieu de nous inquiéter d'en avoir si peu fait par le passé, procurons avec diligence d'en faire plus à l'avenir. Voyez cette bonne âme, je vous prie, elle a grandement désiré et tâché de s'affranchir de la colère, en quoi Dieu l'a favorisée ; car il l'a rendue quitte de tous les péchés qui procèdent de la colère. Elle mourrait plutôt que de dire un seul mot injurieux ou de lâcher un seul trait de haine. Néanmoins elle est encore sujette aux assauts et premiers mouvements de cette passion, qui sont certains élans, ébranlements et saillies du cœur irrité, que la paraphrase chaldaique appelle trémoussements, disant : 'Trémoussez-vous et ne veuillez point pécher, où notre sacrée version a dit : Courroucez-vous, et ne veuillez point pécher'<sup>9</sup>, qui en est effet une même chose : car le prophète ne veut dire, sinon que si le courroux nous surprend, excitant en nos cœurs les premiers trémoussements de la colère, nous gardions bien de nous laisser emporter plus avant en cette passion, d'autant que nous pécherions. Or, bien que ces premiers élans et trémoussements ne soient aucunement péché, néanmoins la pauvre âme qui en est souvent atteinte, se trouble, s'afflige, s'inquiète, et pense bien faire de s'attrister, comme si c'était l'amour de Dieu qui la provoquât à cette tristesse ; et cependant, Théotime, ce n'est pas l'amour céleste qui fait ce trouble, car il ne se fâche que pour le péché ; c'est notre amour propre qui voudrait que nous fussions exempts de la peine et du travail que les

---

<sup>8</sup> Ps., LXVII, 137

<sup>9</sup> Ps., IV, 5.

assauts de la colère nous donnent. Ce n'est pas la faute qui nous déplaît en ces élans de la colère, car il n'y a du tout point de péché ; c'est la peine d'y résister qui nous inquiète.

Ces rébellions de l'appétit sensuel, tant en colère qu'en la convoitise, sont laissées en nous pour notre exercice, afin que nous pratiquions la vaillance spirituelle en leur résistant. C'est le Philistin que les vrais Israélites doivent toujours combattre, sans que jamais ils le puissent abattre ; ils le peuvent affaiblir, mais non pas anéantir. Il ne meurt jamais qu'avec nous, et vit toujours avec nous ; il est certes exécration et détestable, d'autant qu'il est issu du péché et tend perpétuellement au péché. C'est pourquoi, comme nous sommes appelés terre, parce que nous sommes extraits de la terre, et que nous retournerons en terre<sup>10</sup>, ainsi cette rébellion est appelée par le grand Apôtre péché, comme provenant du péché et tendant au péché, quoiqu'elle ne nous rende nullement coupables, sinon quand nous la secondons et lui obéissons.<sup>11</sup> Donc le même apôtre nous avertit de faire en sorte que ce mal-là ne règne point en notre corps mortel pour obéir à ses convoitises.<sup>12</sup> Il ne nous défend pas de sentir le péché, mais seulement d'y consentir ; il n'ordonne pas que nous empêchions le péché de venir en nous et d'y être, mais il commande qu'il n'y règne pas. Il est en nous quand nous sentons la rébellion de l'appétit sensuel ; mais il ne règne pas en nous, sinon quand nous y consentons. Le médecin n'ordonnera jamais à celui qui a la fièvre de n'avoir pas soif, car ce serait une impertinence trop grande ; mais il lui dira bien qu'il s'abstienne de boire, encore qu'il ait soif. Jamais on ne dira à une femme enceinte qu'elle n'ait pas envie de manger des choses extraordinaires, car cela n'est pas en son pouvoir, mais on lui dira bien qu'elle dise ses appétits, afin que, s'ils sont des choses nuisibles, on divertisse son imagination, et que telle fantaisie ne règne pas en sa cervelle.

L'aiguillon de la chair, messenger de Satan<sup>13</sup>, piquait rudement le grand saint Paul pour le faire précipiter au péché. Le pauvre apôtre souffrait cela comme une injure honteuse et infâme, c'est pourquoi il l'appelait un soufflettement et bafouement, et pria Dieu qu'il lui plût de l'en délivrer ; mais Dieu lui répondit : 'O Paul, ma grâce te suffit, car ma force se perfectionne en l'infirmité' ; à quoi ce grand homme acquiesçant : 'Donc, dit-il, volontiers, je me glorifierai en mes infirmités, afin que la vertu de Jésus-Christ habite en moi.' Mais, remarquez, de grâce, que la rébellion sensuelle est en cet admirable vaisseau d'élection, lequel, recourant au remède de l'oraison, nous montre qu'il nous faut combattre par ce même moyen les tentations que nous sentons. Remarquez encore que si notre Seigneur permet ces cruelles révoltes en l'homme, ce n'est pas toujours pour le punir de quelque péché, mais pour manifester la force et vertu de l'assistance et grâce divine, et remarquez enfin que non seulement nous ne devons pas nous inquiéter en nos tentations ni en nos infirmités ; mais nous devons nous glorifier d'être infirmes, afin que la vertu divine paraisse en nous, soutenant notre faiblesse contre l'effort de la suggestion et tentation ; car le glorieux apôtre appelle ses infirmités les élans et rejetons d'impureté qu'il sentait, et dit qu'il se glorifiait en icelles, parce que si bien il les sentait par sa misère, néanmoins par la miséricorde de Dieu il n'y consentait pas.

---

<sup>10</sup> Gen., III, 19.

<sup>11</sup> Rom., VII.

<sup>12</sup> Rom., VI, 12.

<sup>13</sup> II Cor., XII, 7

Certes, comme j'ai dit ci-dessus, l'Église condamna l'erreur de certains solitaires qui disaient qu'en ce monde nous pouvions être parfaitement exempts des passions d'ire, de convoitise, de crainte et autres semblables. Dieu veut que nous ayons des ennemis, Dieu veut que nous les repoussions. Vivons donc courageusement entre l'une et l'autre volonté divine, souffrant avec patience d'être assaillis, et tâchant avec vaillance de faire tête et résistance aux assaillants. »

### Cinquième jour

Comme je parlais à une amie de la sainte indifférence, elle s'offusqua en me disant que c'était du fatalisme et une indifférence aux souffrances des autres. J'avais dû mal exposer ce qu'est ce concept original et puissant, car il conduit à une grande douceur qui était celle de François, et à une foi inébranlable dans la Providence. Cette indifférence, il la qualifie de sainte et d'amoureuse.

« Comme la très sainte charité produit l'amour du prochain

Comme Dieu créa l'homme à son image et ressemblance<sup>14</sup>, aussi a-t-il ordonné un amour pour l'homme à l'image et ressemblance de l'amour qui est dû à sa divinité. 'Tu aimeras, dit-il, le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur.' C'est le premier et le plus grand commandement. Or, le second est semblable à icelui : 'Tu aimeras ton prochain comme toi-même.'<sup>15</sup> Pourquoi aimons-nous Dieu, Théotime ? La cause pour laquelle on aime Dieu, dit saint Bernard, c'est Dieu même ; comme s'il disait que nous aimons Dieu parce qu'il est la très souveraine et très infinie bonté. Pourquoi nous aimons-nous nous-mêmes : en charité ? Certes, c'est parce que nous sommes l'image et semblance de Dieu. Et puisque tous les hommes ont cette même dignité, nous les aimons aussi comme nous-mêmes, c'est-à-dire, en qualité de très saintes et vivantes images de la divinité : car c'est en cette qualité-là, Théotime, que nous appartenons à Dieu d'une si étroite alliance et d'une si aimable dépendance, qu'il ne fait nulle difficulté de se dire notre père, et nous nommer ses enfants ; c'est en cette qualité que nous sommes, capables d'être unis à sa divine essence par la jouissance de sa souveraine bonté et félicité ; c'est en cette qualité que nous recevons sa grâce, et que nos esprits sont associés au sien très saint ; rendus, par manière de dire, participants de sa divine nature, comme dit saint Pierre. Et c'est donc ainsi que la même charité qui produit les actes de l'amour de Dieu, produit en même temps ceux de l'amour du prochain. Et tout ainsi que Jacob vit qu'une même échelle touchait le ciel et la terre, servant également aux anges pour descendre, comme pour monter ; nous savons aussi qu'une même dilection s'étend à chérir Dieu et aimer le prochain, nous relevant à l'union de notre esprit avec Dieu, et nous ramenant à l'amoureuse société des prochains. En sorte toutefois que nous aimons le prochain en tant qu'il est à l'image et semblance de Dieu, créé pour communiquer avec la divine bonté, participer à sa grâce et jouir de sa gloire.

Théotime, aimer le prochain par charité, c'est aimer Dieu en l'homme, ou l'homme en Dieu ; c'est chérir Dieu seul pour l'amour de lui-même, et la créature pour l'amour d'icelui. Le jeune Tobie accompagné de l'ange Raphaël, ayant abordé Raguel, son parent, auquel

---

<sup>14</sup> Gen., I, 26

<sup>15</sup> Matth., XXII, 37 et seq.

néanmoins il était inconnu, Raguel ne l'eut pas plus tôt regardé, dit la sainte Écriture, que se retournant devers Anne, sa femme : 'Tenez, dit-il, voyez combien ce jeune homme est semblable à mon cousin' ; et ayant dit cela, il les interrogea : 'D'où êtes-vous, jeunes gens, mes chers frères ? A quoi ils répondirent : Nous sommes de la tribu de Nephtali, de la captivité de Ninive. Et il leur dit : Connaissez-vous Tobie mon frère ? Oui, nous le connaissons, dirent-ils. Et Raguel s'étant mis à dire beaucoup de bien de lui, l'ange lui dit : Tobie duquel vous vous enquérez, il est propre père de celui-ci. Lors Raguel s'avança, et le baisant avec beaucoup de larmes, et pleurant sur le col d'icelui : Bénédiction sur toi, mon enfant, dit-il, car tu es fils d'un bon et très bon personnage.'<sup>16</sup> Et la bonne dame Anne, femme de Raguel, avec Sara, sa fille, se mirent aussi à pleurer de tendreté d'amour. Ne remarquez-vous pas que Raguel, sans connaître le petit Tobie, l'embrasse, le caresse, le baise, pleure d'amour sur lui ? D'où provient cet amour, sinon de celui qu'il portait au vieil Tobie le père, que auquel cet enfant ressemblait si fort ? Béni sois-tu, dit-il, mais pourquoi ? Non point, certes, parce que tu es un bon jeune homme, car cela je ne le sais pas encore ; mais parce que tu es fils et ressembles à ton père, qui est un très homme de bien.

Hé ! Vrai Dieu, Théotime, quand nous voyons un prochain créé à l'image et semblance de Dieu, ne devrions-nous pas dire les uns aux autres : Tenez, voyez cette créature comme elle ressemble au Créateur ? Ne devrions-nous pas nous jeter sur son visage, la caresser et pleurer d'amour pour elle ? Ne devrions-nous pas lui donner mille et mille bénédictions ? Et quoi donc, pour l'amour d'elle ? Non certes ; car nous ne savons pas si elle est digne d'amour ou de haine en elle-même. Et pourquoi donc, ô Théotime ? Pour l'amour de Dieu qui l'a formée à son image et semblance, et par conséquent rendue capable de participer à sa bonté, en la grâce et en la gloire ; pour l'amour de Dieu, dis-je, de qui elle est, à qui elle est, par qui elle est, en qui elle est, pour qui elle est, et qu'elle lui ressemble d'une façon toute particulière. Et c'est pourquoi, non seulement le divin amour commande maintes fois l'amour du prochain, mais il le produit et répand lui-même dans le cœur humain, comme sa ressemblance et son image ; puisque tout ainsi que l'homme est l'image de Dieu, de même l'amour sacré de l'homme envers l'homme est la vraie image de l'amour céleste de l'homme envers Dieu. Mais ce discours de l'amour du prochain requiert un traité à part, que je supplie le souverain amant des hommes vouloir inspirer à quelqu'un de ses plus excellents serviteurs, puisque le comble de l'amour de la divine bonté du Père céleste consiste en la perfection de l'amour de nos frères et compagnons. »



<sup>16</sup> Tob., VII, 1 et seq.

## Sixième jour

« Que la très sacrée Vierge mère de Dieu mourut d'amour pour son Fils

On ne peut quasi pas bonnement douter que le grand saint Joseph ne fût trépassé avant la Passion et mort du Sauveur, qui sans cela n'eût pas recommandé sa mère à saint Jean. Et comme pourrait-on donc imaginer que le cher enfant de son cœur, son nourrisson bien-aimé, ne l'assistât à l'heure de son passage ? Bienheureux sont les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde<sup>17</sup>. Hélas ! Combien de douceur, de charité et de miséricorde furent exercées par ce bon père nourricier envers le Sauveur lorsqu'il naquit petit enfant au monde ! Et qui pourrait donc croire qu'icelui sortant de ce monde, ce divin Fils ne lui rendit la pareille au centuple<sup>18</sup>, le comblant de suavités célestes ? Les cigognes sont un vrai portrait de la mutuelle piété des enfants envers les pères, et des pères envers les enfants ; car comme ce sont des oiseaux passagers, elles portent leurs pères et mères vieux en leurs passages, ainsi qu'étant encore petites leurs pères et mères les avaient portées en même occasion. Quand le Sauveur était encore petit, le grand Joseph son père nourricier, et la très glorieuse Vierge sa mère l'avaient porté maintes fois, et spécialement au passage qu'ils firent de Judée en Égypte, et d'Égypte en Judée. Eh ! qui doutera donc que ce saint père, parvenu à la fin de ses jours, n'ait réciproquement été porté par son divin nourrisson, au passage de ce monde en l'autre, dans le sein d'Abraham, pour de là le transporter dans le sien à la gloire, le jour de son ascension ? Un saint qui avait tant aimé en sa vie ne pouvait mourir que d'amour : car son âme ne pouvant à souhait aimer son cher Jésus entre les distractions de cette vie, et ayant achevé le service qui était requis au bas âge d'icelui, que restait-il sinon qu'il dit au Père éternel : 'O Père ! J'ai accompli l'œuvre que vous m'aviez donnée à charge', et puis au Fils : 'O mon enfant ! Comme votre père céleste remit votre corps entre mes mains au jour de votre venue au monde, ainsi en ce jour de mon départ de ce monde je remets mon esprit entre les vôtres.'

Telle, comme je pense, fut la mort de ce grand patriarche, homme choisi pour faire les plus tendres et amoureux offices qui furent ni seront jamais faits à l'endroit du Fils de Dieu, après ceux qui furent pratiqués par sa céleste épouse, vraie mère naturelle de ce même Fils, de laquelle il est impossible d'imaginer qu'elle soit morte d'autre sorte de mort que de celle d'amour, mort la plus noble de toutes, et due par conséquent à la plus noble vie qui fût oncques entre les créatures, mort de laquelle les anges mêmes désireraient de mourir, s'ils étaient capables de mort. Si les premiers chrétiens furent dits n'avoir qu'un cœur et une âme<sup>19</sup>, à cause de leur parfaite mutuelle dilection, si saint Paul ne vivait plus lui-même, mais Jésus-Christ vivait en lui, à raison de l'extrême union de son cœur à celui de son Maître, par laquelle son âme était comme morte en son cœur qu'elle animait, pour vivre dans le cœur de son divin Sauveur ; ô vrai Dieu, combien est-il plus véritable que la sacrée Vierge et son Fils n'avaient qu'une âme, qu'un cœur et qu'une vie ; en sorte que cette sacrée mère, vivant, ne vivait pas elle, mais son Fils vivait en elle ! Mère la plus amante et la plus aimée qui pouvait jamais être, mais amante et aimée d'un amour incomparablement plus éminent que

---

<sup>17</sup> Matth., V, 7.

<sup>18</sup> Matth, XIX, 29.

<sup>19</sup> Act., IV, 32.

celui de tous les ordres des anges et des hommes, à mesure que les noms de mère unique et de Fils unique sont aussi des noms au-dessus de tous autres noms en matière d'amour. Et je dis de mère unique et d'enfant unique, parce que tous les autres enfants des hommes partagent la reconnaissance de leur production entre le père et la mère. Mais en celui-ci comme toute sa naissance humaine dépendit de sa seule mère, laquelle seule donna ce qui était requis à la vertu du Saint-Esprit pour la conception de ce divin enfant, aussi à elle seule fut dû et rendu tout l'amour qui provient de la production, de sorte que ce Fils et cette mère furent unis d'une union d'autant plus excellente qu'elle a un nom différent en amour par-dessus tous les autres noms ; car à qui de tous les Séraphins appartient-il de dire au Sauveur : 'Vous êtes mon vrai Fils, et je vous aime comme mon vrai Fils ?' Et à qui de toutes les créatures fut-il jamais dit par le Sauveur : 'Vous êtes ma vraie mère, et je vous aime comme ma vraie mère ; vous êtes ma vraie mère toute mienne, et je suis votre vrai Fils tout vôtre ?' Si donc un serviteur amant osa bien dire, et le dit en vérité, qu'il n'avait point d'autre vie que celle de son maître, hélas ! combien hardiment et ardemment devait exclamer cette mère : 'Je n'ai point d'autre vie que la vie de mon Fils, ma vie est toute en la sienne, et la sienne toute en la mienne !' Car ce n'était plus union, mais unité de cœur, d'âme et de vie entre cette mère et ce Fils.

Or, si cette mère vécut de la vie de son Fils, elle mourut aussi de la mort de son Fils ; car telle est la vie, telle est la mort. Le phénix, comme on dit, étant fort vieilli, ramasse sur le haut d'une montagne une quantité de bois aromatiques sur lesquels, comme sur son lit d'honneur, il va finir ses jours ; car lorsque le soleil au fort de son midi jette ses rayons plus ardents, ce tout unique oiseau, pour contribuer à l'ardeur du soleil un surcroît d'action, ne cesse point de battre des ailes sur son bûcher jusqu'à ce qu'il lui ait fait prendre feu, et, brûlant avec icelui, il se consume et meurt entre ses flammes odorantes. De même, Théotime, la Vierge mère ayant assemblé en son esprit, par une vive et continuelle mémoire, tous les plus aimables mystères de la vie et mort de son Fils, et recevant toujours à droit directement parmi cela les plus ardentes inspirations que son Fils, soleil de justice, jetât sur les humains au plus fort du midi de sa charité, puis d'ailleurs faisant aussi de son côté un perpétuel mouvement de contemplation, enfin le feu sacré du divin amour la consuma toute comme un holocauste de suavité, de sorte qu'elle en mourut, son âme étant toute ravie et transportée entre les bras de la dilection de son Fils. O mort amoureusement vitale ! ô amour vitalement mortel !

Plusieurs amants sacrés furent présents à la mort du Sauveur, entre lesquels ceux qui eurent le plus d'amour eurent le plus de douleur : car l'amour alors était tout détrempé en la douleur, et la douleur en l'amour : et tous ceux qui pour leur Sauveur étaient passionnés d'amour, furent amoureux de sa passion et douleur ; mais la douce mère, qui aimait plus que tous, fut plus que tous outre-percée du glaive de douleur.<sup>20</sup> La douleur du Fils fut alors une épée tranchante qui passa au travers du cœur de la mère, d'autant que ce cœur de mère était collé, joint et uni à son Fils d'une union si parfaite que rien ne pouvait blesser l'un qu'il ne navrât aussi vivement l'autre. Or, cette poitrine maternelle étant ainsi blessée d'amour, non seulement ne chercha pas la guérison de sa blessure, mais aima sa blessure plus que toute guérison, gardant chèrement les traits de douleur qu'elle avait reçus, à cause de l'amour qui les avait décochés dans son cœur, et désirant continuellement d'en mourir, puisque son Fils en était mort, qui, comme dit toute l'Écriture sainte et tous les docteurs, mourut entre les flammes de la charité, holocauste parfait pour tous les péchés du monde. »

---

<sup>20</sup> (2) Luc., II, 35.

**Septième jour**

« Que la glorieuse Vierge mourut d'un amour extrêmement doux et tranquille

On dit d'un côté que Notre-Dame révéla à sainte Mathilde que la maladie de laquelle elle mourut ne fut autre chose qu'un assaut impétueux du divin amour ; mais sainte Brigitte et saint Jean Damascène témoignent qu'elle mourut d'une mort extrêmement paisible ; et l'un et l'autre est vrai, Théotime.

Les étoiles sont merveilleusement belles à voir et jettent des clartés agréables ; mais si vous y avez pris garde, c'est par brillements, étincellements et élans qu'elles produisent leurs rayons, comme si elles enfantaient la lumière avec effort à diverses reprises, soit que leur clarté étant faible ne puisse pas agir si continuellement avec égalité, soit que nos yeux imbéciles ne fassent pas leur vue constante et ferme à cause de la grande distance qui est entre eux et ces astres. Ainsi, pour ordinaire, les saints qui moururent d'amour sentirent une grande variété d'accidents et de symptômes de dilection avant que d'en venir au trépas, force élans, force assauts, force extases, force langueurs, force agonies, et semblait que leur amour enfantât par effort et à plusieurs reprises leur bienheureuse mort : ce qui se fit à cause de la débilité de leur amour, non encore absolument parfait, qui ne pouvait pas continuer sa dilection avec une égale fermeté.

Mais ce fut tout autre chose en la très sainte Vierge ; car comme nous voyons croître la belle aube du jour, non à diverses reprises et par secousses, mais par une certaine dilatation et croissance continue, qui est presque insensiblement sensible, en sorte que vraiment on la voit croître en clarté, mais si également que nul n'aperçoit aucune interruption, séparation ou discontinuation de ses accroissements ; ainsi le divin amour croissait à chaque moment dans le cœur virginal de notre glorieuse Dame, mais par des croissances douces, paisibles et continues, sans agitation, ni secousse, ni violence quelconque. Ah! non, Théotime, il ne faut pas mettre une impétuosité d'agitation en ce céleste amour du cœur maternel de la Vierge ; car l'amour, de soi-même, est doux, gracieux, paisible et tranquille. Que s'il fait quelquefois des assauts, s'il donne des secousses à l'esprit, c'est parce qu'il trouve de la résistance.

Mais quand les passages de l'âme lui sont ouverts sans opposition ni contrariété, il fait ses progrès paisiblement avec une suavité nonpareille. Ainsi donc la sainte dilection employait sa force dans le cœur virginal de sa mère sacrée, sans effort ni violente impétuosité, d'autant qu'elle ne trouvait ni résistance ni empêchement quelconque ; car comme l'on voit les grands fleuves faire des bouillons et rejaillissements avec grand bruit dans les endroits raboteux, dans lesquels les rochers font des bancs et écueils, qui s'opposent et empêchent l'écoulement des eaux, ou au contraire se trouvant en la plaine ils coulent et flottent doucement sans effort, de même le divin amour trouvant ès âmes humaines plusieurs empêchements et résistances, comme à la vérité toutes en ont, quoique différemment, il y fait des violences, combattant les mauvaises inclinations, frappant le cœur, poussant la volonté par diverses agitations et différents efforts, afin de se faire faire place, ou du moins outrepasser ces obstacles.

Mais en la Vierge sacrée, tout favorisait et secondait le cours de l'amour céleste. Les progrès et accroissements d'icelui se faisaient incomparablement plus grands qu'en tout le reste des créatures, progrès néanmoins infiniment doux, paisibles et tranquilles. Non, elle ne se pâma pas d'amour ni de compassion auprès de la croix de son Fils, encore qu'elle eût alors le plus ardent et plus douloureux accès d'amour qu'on puisse imaginer ; car bien que l'accès fût extrême, si fut-il toutefois également fort et doux tout ensemble, puissant et tranquille, actif et paisible, composé d'une chaleur aiguë, mais suave.



Je ne dis pas, Théotime, qu'en l'âme de la très sainte Vierge il n'y eût deux portions, et par conséquent deux appétits : l'un selon l'esprit et la raison supérieure, l'autre selon les sens et la raison inférieure ; en sorte qu'elle pouvait sentir des répugnances et contrariétés de l'un à l'autre appétit ; car ce travail se trouva même en notre Seigneur son Fils : mais je dis qu'en cette céleste mère toutes les affections étaient si bien rangées et ordonnées que le divin amour exerçait en elle son empire et sa domination très paisiblement, sans être troublée par la diversité des volontés ou appétits, ni par la contrariété des sens ; parce que les répugnances de l'appétit naturel, ni les mouvements des sens n'arrivaient jamais jusqu'au péché, non pas même jusqu'au péché véniel ; mais au contraire tout cela était saintement et fidèlement employé au service du saint amour pour l'exercice des autres vertus, lesquelles pour la plupart ne peuvent être pratiquées qu'entre les difficultés, oppositions et contradictions.

Les épines, selon l'opinion vulgaire, sont non seulement différentes, mais aussi contraires aux fleurs, et semble que, s'il n'y en avait point au monde, la chose en irait mieux : qui a fait

penser à saint Ambroise que sans le péché il n'en serait point. Mais toutefois, puisqu'il y en a, le bon laboureur les rend utiles, et en fait des haies et clôtures autour des champs et jeunes arbres, auxquels elles servent de défenses et remparts contre les animaux. Ainsi la glorieuse Vierge ayant eu part à toutes les misères du genre humain, excepté celles qui tendent immédiatement au péché, elle les employa très utilement pour l'exercice et accroissement des saintes vertus de force, tempérance, justice et prudence, pauvreté, humilité, souffrance, compassion ; de sorte qu'elles ne donnaient aucun empêchement, mais beaucoup d'occasions à l'amour céleste de se renforcer par des continuel exercices et avancements et chez elle, Magdeleine ne se détourne point de l'attention avec laquelle elle reçoit les impressions amoureuses du Sauveur, pour toute l'ardeur et sollicitude que Marthe peut avoir : elle a choisi l'amour de son Fils, et rien ne le lui ôte.

L'aimant, comme chacun sait, Théotime, tire naturellement à soi le fer par une vertu secrète et très admirable ; mais pourtant cinq choses empêchent cette opération : 1° la trop grande distance de l'un à l'autre ; 2° s'il y a quelque diamant entre deux ; 3° si le fer est engraisé ; 4° s'il est frotté d'un ail ; 5° si le fer est trop pesant. Notre cœur est fait pour Dieu, qui l'allèche continuellement, et ne cesse de jeter en lui les attraits de son céleste amour. Mais cinq choses empêchent la sainte attraction d'opérer : 1° le péché qui nous éloigne de Dieu ; 2° l'affection aux richesses ; 3° les plaisirs sensuels ; 4° l'orgueil et vanité ; 5° l'amour-propre avec la multitude des passions dérégées qu'il produit, et qui sont en nous un pesant fardeau, lequel nous accable. Or, nul de ces empêchements n'eut lieu au cœur de la glorieuse Vierge : 1° toujours préservée de tout péché ; 2° toujours très pauvre de cœur ; 3° toujours très pure ; 4° toujours très humble ; 5° toujours maîtresse paisible de toutes ses passions, et tout exempte de la rébellion que l'amour-propre fait à l'amour de Dieu. Et c'est pourquoi, comme le fer, s'il était quitte de tous empêchements et même de sa pesanteur, serait attiré fortement, mais doucement et d'une attraction égale par l'aimant, en sorte néanmoins que l'attraction serait toujours plus active et plus forte à mesure que l'un serait plus près de l'autre, et que le mouvement serait plus proche de sa fin ; ainsi, la très sainte Mère n'ayant rien en soi qui empêchât l'opération du divin amour de son Fils, elle s'unissait avec icelui d'une union incomparable, par des extases douces, paisibles et sans efforts ; extases dans lesquelles la partie sensible ne laissait pas de faire ses actions, sans donner pour cela aucune incommodité à l'union de l'esprit : comme réciproquement la parfaite application de son esprit ne donnait pas fort grand divertissement aux sens. Si que la mort de cette Vierge fut plus douce qu'on ne se peut imaginer, son Fils l'attirant suavement à l'odeur de ses parfums<sup>21</sup>; et elle s'écoulant très amiablement après la senteur sacrée d'iceux dedans le sein de la bonté de son Fils. Et bien que cette sainte âme aimât extrêmement son très saint, très pur et très aimable corps ; si le quitta-t-elle néanmoins sans peine ni résistance quelconque, comme la chaste Judith, quoiqu'elle aimât grandement les habits de pénitence et de viduité, les quitta néanmoins et s'en dépouilla avec plaisir pour se revêtir de ses habits nuptiaux, quand elle alla se rendre victorieuse d'Holopherne ; ou comme Jonathan, quand, pour l'amour de David, il se dépouilla de ses vêtements. L'amour avait donné près de la croix à cette divine épouse les suprêmes douleurs de la mort ; certes il était raisonnable qu'enfin la mort lui donnât les souverains délices de l'amour.

---

<sup>21</sup> (1) Cant. cant., I, 3,

## QUATRIÈME SEMAINE

**Premier jour**

## LES SEPT DEGRÉS DE L'ÉCHELLE D'AMOUR SPIRITUEL



Un renouveau d'intérêt pour l'école rhéno-flamande tire Ruysbroek de l'oubli alors que son influence a été considérable pour le développement de la vie mystique en Europe et que le Carmel lui est grandement redevable, et par voie de conséquence le Grand Siècle des âmes en France. On le disait incompréhensible, c'est une contre-vérité. C'est vrai de Maître Eckhart, qui nécessite une certaine initiation théologique, mais son disciple est plus qu'abordable par le grand public. Seul son nom est difficilement prononçable et les graphies varient, c'est sous le nom de Jan Van Ruusbroec qu'il a été béatifié en 1908 par le pape Pie X. Il est fêté le 2 décembre. Un chapitre du livre « Pour un renouveau mystique dans le peuple de Dieu », téléchargeable sur notre site, lui est consacré. Cet homme était un ange et ce n'est pas pour rien qu'il fut connu sous le nom de Ruysbroek l'Admirable.

## « Du premier degré d'amour

Lorsque nous n'avons avec Dieu qu'une même pensée et une même volonté, nous sommes au premier degré de l'échelle d'amour et de sainte vie. La bonne volonté est, en effet, le fondement de toutes les vertus, selon ce que dit le prophète David : « Seigneur, je me suis réfugié auprès de vous : enseignez-moi à faire votre volonté, parce que vous êtes mon Dieu. Votre Esprit bon me conduira dans la vraie terre de la vérité et des vertus. »

Une bonne volonté, unie à celle de Dieu, triomphe du diable et de tous péchés ; car elle est remplie des grâces de Dieu, et c'est la première offrande que nous lui devons faire, si nous voulons vivre pour lui. L'homme de bonne volonté a Dieu en vue, et il désire l'aimer et le

servir, maintenant et pour l'éternité. C'est là sa vie et son occupation intérieure, et c'est ce qui le met en paix avec Dieu, avec lui-même et avec toutes choses. Aussi, au moment de la naissance du Christ, les anges chantaient-ils dans les airs : « Gloire à Dieu dans les cieux, et paix sur la terre aux hommes qui sont de bonne volonté. » Mais la bonne volonté ne peut pas être stérile en bonnes œuvres, car « l'arbre bon porte le bon fruit », dit Notre-Seigneur. »

## Deuxième jour

« Du deuxième degré d'amour

Le premier fruit de la bonne volonté est la pauvreté volontaire, qui constitue le deuxième degré par lequel nous nous élevons sur l'échelle de la vie d'amour.

L'homme volontairement pauvre, en effet, mène une vie libre et dépouillée de souci pour tous les biens terrestres, quels que soient ses besoins. C'est un sage marchand ; il a donné la terre pour le ciel, selon la sentence de Notre-Seigneur : « On ne peut servir Dieu et les richesses du monde. » C'est pourquoi, abandonnant tout bien capable de l'attacher à la terre, il a fait volontairement choix de la pauvreté. Tel est le champ où l'on trouve le royaume de Dieu ; car bienheureux est le pauvre volontaire, le royaume de Dieu est à lui !

Ce royaume de Dieu est amour et charité, en même temps qu'application à toutes bonnes œuvres. L'homme y doit être prodigue de soi-même, miséricordieux, clément et secourable, véridique et bon conseiller envers quiconque réclame son aide, de sorte qu'au jugement de Dieu, il puisse montrer qu'avec ses riches dons il a opéré les œuvres de miséricorde. Car des biens terrestres, il ne garde rien en propre pour lui-même ; tout ce qu'il a est commun à Dieu et à la famille de Dieu. Bienheureux est ce pauvre volontaire qui ne possède rien de ce qui passe, il suit le Christ et il aura pour récompense le centuple en vertus, il vit dans l'attente de la gloire de Dieu et de la vie éternelle.

L'avare, au contraire, est vraiment insensé : il donne le ciel pour la terre, bien qu'il doive la perdre. Le pauvre d'esprit monte au ciel, le misérable avare tombe dans l'enfer.

Le chameau peut-il passer par le trou d'une aiguille ? Alors le misérable avare peut entrer dans le ciel. Et même en demeurant pauvre de biens terrestres, s'il ne recherche Dieu et meurt dans son avarice, il est à jamais perdu. L'avare préfère l'écorce au fruit et la coque à l'œuf. Qui possède l'or et aime les biens terrestres prend du poison qui donne mort et boit une eau d'éternelle tristesse : plus il boit, plus il a soif, plus il a, plus il veut avoir. Possède-t-il beaucoup, il n'est pas satisfait ; car il lui manque tout ce qu'il voit, et ce qu'il a lui semble rien.

À peine quelqu'un l'aime-t-il, car qui est avare n'en est pas digne. Il est bien comme les griffes du diable : ce qu'il saisit, il ne le lâche pas : il faut qu'il garde jusqu'à la mort tout ce qu'il a pris par ruse. Et pourtant il le perd alors : ensuite c'est le malheur éternel, car l'avare ressemble à l'enfer, qui lorsqu'il prend n'est jamais satisfait ; qu'il ait beaucoup, il n'en est pas meilleur. Tout ce qu'il saisit, il l'enserme, et sa gueule est toujours béante pour recevoir les hôtes d'enfer. Gardez-vous donc de l'avarice : elle est la racine de tout péché et de tout mal. »



**Voici deux allégories de la chasteté, la première représentée est une vertu acquise par la pratique de l'ascèse et le combat ; et la seconde est la véritable chasteté qui est une vertu infuse dans l'union à Dieu, dans la paix et le repos de l'âme**

### Troisième jour

« Du troisième degré d'amour

Le troisième degré de notre échelle d'amour est la pureté de l'âme et la chasteté du corps. Entendez bien ce que je vais dire. Pour que votre âme soit pure, vous devez, par amour de Dieu, haïr et mépriser tout amour et affection désordonnés de vous-même, de votre père et de votre mère ainsi que de toute créature ; de sorte que vous vous aimiez vous-même et toute créature pour le service de Dieu et pas autrement. Alors pourrez-vous dire la parole du Christ : « Celui qui vit selon la volonté de Dieu, est ma mère, ma sœur, mon frère. » Alors aussi vous aimez votre prochain comme vous-même. Maintenez-vous donc pure. Ne vous laissez attirer ni prendre par personne, par paroles ni par actes, par dons ni par appâts, par des pratiques ni par des apparences saintes. Sous couleur de spirituel, cela devient tout à fait charnel ; on n'y peut mettre sa confiance. Ne cultivez personne et ne vous laissez cultiver par qui que ce soit. Sous apparence bonne, cela devient mauvais et entièrement poison.

Tenez-vous sur vos gardes et faites comme les prudents, sans vous laisser duper. Êtes-vous attirée, vous êtes déjà trompée et l'on vous mentira. Laissez donc tout cela, tenez-vous sur vos gardes et cultivez Jésus, votre Époux. Fuyez l'hôte étranger, demeurez avec votre Époux, dans une attention assidue. Tournez-vous à l'intérieur, livrez-vous à l'ardent amour et pratiquez toute vertu. Jésus vous nourrira, vous enseignera et donnera conseil, car il est votre soutien. Il vous conduira par-dessus tout le créé jusqu'au sein de son Père. Là vous trouverez fidélité, soulagement de toute tristesse et de toute affliction. Et telle est la vie de l'âme pure.

Ensuite il s'agit de la chasteté du corps. Vous savez que Dieu a fait l'homme d'une double nature, corps et âme, esprit et chair ; et ces deux éléments sont unis dans une seule personne pour former la nature humaine, qui est engendrée et naît dans le péché. Car bien que Dieu ait créé notre âme pure et sans tache, par son union avec la chair elle devient souillée du péché originel. Ainsi sommes-nous tous enfantés en état de péché, car « tout ce qui est né de la chair est chair, et tout ce qui est né de l'Esprit de Dieu est esprit. » Mais quoique l'esprit tienne à la chair par le fait de la naissance naturelle, par seconde naissance qui vient de l'Esprit de Dieu, l'esprit et la chair deviennent ennemis et luttent entre eux. Car la chair convoite contre l'esprit et contre Dieu, et l'esprit, de son côté, avec Dieu lutte contre la chair.

Si donc nous vivons selon la convoitise de la chair, nous sommes morts dans le péché ; si, au contraire, par l'esprit nous triomphons des œuvres de la chair, nous vivons selon la vertu. De sorte que nous devons tout à la fois haïr et mépriser notre corps, en tant qu'ennemi mortel, qui veut nous arracher à Dieu pour nous livrer au péché, et cependant aimer aussi et estimer ce corps et notre vie sensible, en tant qu'instruments pour le service de Dieu.

Sans notre corps, en effet, nous ne pouvons nous acquitter envers Dieu de ces œuvres extérieures, qui sont cependant pour nous un devoir, les jeûnes, les veilles, les oraisons et autres bonnes œuvres. Et c'est pourquoi nous donnons de bon cœur à notre corps les soins, le vêtement, la nourriture qu'il réclame, puisqu'il nous aide à servir Dieu et notre prochain. Mais nous devons nous observer avec soin, nous défier et nous garder de trois vices qui règnent dans ce corps : la paresse, la gourmandise et l'impureté ; car ces vices ont fait tomber beaucoup d'hommes de bonne volonté en de grossiers péchés.

Pour nous préserver de la gourmandise, il nous faut aimer et préférer la mesure et la sobriété, en retranchant toujours quelque chose, en prenant moins que nous n'aurions envie et nous contentant du strict suffisant. Pour remédier à la paresse, nous devons avoir intérieurement une sincère bienveillance et miséricorde à l'égard de tout besoin, et à l'extérieur être prompts et assidus, à la disposition de quiconque réclame notre aide, selon notre pouvoir et avec discrétion. Enfin comme sauvegarde contre l'impureté, il nous faut craindre et fuir au dehors toute conduite et manière de faire désordonnées, et intérieurement toutes rêveries et images impures, de façon à ne nous y arrêter ni fixer avec plaisir et passion. C'est ainsi que nous ne serons ni remplis d'images ni souillés en nous-mêmes.

Tournons-nous, au contraire, vers Notre-Seigneur Jésus-Christ afin de contempler sa Passion et sa mort, et l'effusion généreuse de son sang par amour pour nous. En répétant souvent cet acte, nous imprimerons et formerons son image dans notre cœur, nos sens, notre âme, notre corps, dans tout notre être, comme un sceau imprimé et formé sur la cire. Le Christ nous introduira alors avec lui-même dans cette haute vie, où l'on est uni à Dieu et où l'âme pure adhère par amour à l'Esprit-Saint et habite en lui. C'est là que coulent les torrents de

miel de la rosée céleste et de toutes les grâces et, lorsqu'on en a goûté, on n'a plus d'attrait ni pour la chair ni pour le sang, ni pour tout ce qui est du monde.

Tant que notre vie sensible demeure élevée par son union à l'esprit, qui nous fait cultiver Dieu, le rechercher et l'aimer, la pureté et la chasteté d'âme et de corps nous sont assurées. Mais lorsque nous devons descendre afin de pourvoir aux nécessités de la vie sensible, il nous faut garder notre bouche de la gourmandise, notre âme et notre corps de la paresse, et notre nature des tendances impures. Évitez les mauvaises compagnies, fuyez ceux qui aiment à mentir, à médire, à jurer, à blasphémer Dieu, qui sont impurs en paroles et en œuvres. Il faut les craindre et les fuir comme le démon d'enfer. Gardez aussi vos yeux et vos oreilles, afin de ne voir ni entendre ce qu'il ne vous est pas permis de faire.

Pour cela, maintenez-vous pure : aimez à être seule ; craignez de vous répandre ; fréquentez votre église et que vos mains s'emploient aux bonnes œuvres. Haïssez l'oisiveté, fuyez un bien-être désordonné et ne vous attachez pas à vous-même. Aimez ce qui est vie et vérité, même si vous vous croyez pure, fuyez néanmoins l'occasion du péché. Aimez la pénitence et le travail.

Regardez saint Jean-Baptiste : il était saint avant de naître ; et pourtant, dès ses plus jeunes ans il quitta père et mère, honneurs et richesses du monde ; et afin de fuir toute occasion de péché, il s'en alla dans le désert. Il était innocent et sa pureté l'égalait aux anges. Il vivait de vérité et il l'enseignait aux autres. Il fut enfin mis à mort pour la justice, et sa sainteté fut louée au-dessus de toute autre. Regardez encore les anciens Pères qui vivaient dans les déserts d'Égypte. Ils avaient quitté le monde et ils crucifiaient leur chair et toute tendance de nature, combattant le péché par la pénitence, le jeûne, la faim, la soif et la privation de tout ce dont ils pouvaient se passer.

Voyez maintenant la sentence qui fut portée par le Christ contre l'homme riche qui était vêtu de pourpre et de fin lin, qui mangeait et buvait tous les jours au sein des délices et du luxe, et qui ne donnait rien à personne. Il meurt et il est enseveli par les démons dans l'enfer. Là, il souffre et brûle dans les flammes infernales, et il désire une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue, sans pouvoir l'obtenir. Le pauvre Lazare, au contraire, qui gisait à sa porte affamé et altéré, et tout couvert de plaies, souhaitait les miettes et les restes qui tombaient de sa table, et personne ne les lui donnait. Il meurt à son tour et il est porté par les anges dans le sein d'Abraham. Là, il n'y a que délices sans douleur, vie éternelle sans mort. »

### **Quatrième jour**

« Du quatrième degré d'amour

Le quatrième degré de notre échelle céleste est l'humilité vraie, c'est-à-dire la conscience intime de notre propre bassesse. Par elle, nous vivons avec Dieu et Dieu vit avec nous dans une paix véritable, et en elle se trouve le fonds vivant de toute sainteté. On peut la comparer à une source d'où jaillissent quatre fleuves de vertus et de vie éternelle. Le premier est l'obéissance, le second la douceur, le troisième la patience, le quatrième l'abandon de la volonté propre.

Le premier fleuve, qui jaillit d'un sol vraiment humble, c'est l'obéissance, par laquelle nous nous humilions et méprisons devant Dieu, nous soumettant à ses commandements et nous plaçant au-dessous de toute créature. Elle nous fait prendre par choix la dernière place au

ciel et sur la terre, et nous empêche de nous comparer à personne en vertu ou en sainte vie, notre unique désir consistant à n'être qu'un escabeau sous les pieds de la majesté divine. C'est alors que l'oreille devient humblement attentive, afin d'entendre les paroles de vérité et de vie qui viennent de la Sagesse de Dieu, et que les mains sont toujours prêtes à accomplir sa très chère volonté.

Or, cette volonté divine nous porte à mépriser la sagesse du monde et à suivre le Christ, la Sagesse de Dieu, qui s'est fait pauvre pour nous rendre riches, qui est devenu serviteur pour nous faire régner, qui est mort enfin pour nous donner la vie. Et c'est lui encore qui nous enseigne la vraie vie, lorsqu'il dit : « Celui qui veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. » « Et là où je suis, là aussi sera mon serviteur. » Puis afin que nous sachions comment le suivre et le servir, il nous dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. »

La douceur est, en effet, le second fleuve de vertus qui jaillit du sol de l'humilité. Bienheureux celui qui est doux, parce qu'il possède la terre, c'est-à-dire son âme et son corps, en paix. Car sur l'homme doux et humble repose l'Esprit du Seigneur ; et lorsque notre esprit est ainsi élevé et uni à l'Esprit de Dieu, nous portons le joug du Christ, qui est suave et doux, et nous sommes chargés de son fardeau léger. Son amour ne connaît pas de labeur. Plus nous aimons, plus légère est notre charge ; car nous portons l'amour et il nous porte au-dessus de tous les cieus vers celui que nous aimons. Celui qui aime, en effet, court là où il veut et il se donne : tous les cieus lui sont ouverts, il a son âme dans ses mains et il la remet toujours au gré de sa volonté. Il a trouvé en lui-même le trésor de son âme, le Christ, son cher bien-aimé.

Si donc le Christ vit en vous et vous en lui, vous devez l'imiter dans votre vie, dans vos paroles, dans vos œuvres et vos souffrances. Soyez douce et clémente, miséricordieuse et généreuse, indulgente pour quiconque réclame vos secours. N'ayez ni haine ni envie ; ne méprisez ni n'affligez personne par des paroles dures, mais pardonnez tout ; ne raillez point et ne montrez de dédain ni en paroles ni en actes, ni par signes ou attitude quelconque. Ne témoignez ni rudesse ni âpreté, mais soyez de mœurs graves avec un extérieur joyeux. Écoutez et apprenez volontiers de tous ce que vous devez savoir. Ne vous méfiez de personne et gardez-vous de juger ce qui vous est caché. Ne disputez avec qui que ce soit, afin de montrer que vous êtes plus sage. Soyez douce comme un agneau qui ne sait s'irriter, même lorsqu'il doit mourir.

Ainsi donc, laissez-vous faire, et soyez toujours silencieuse, quoi qu'homme vous fasse.

De cette douceur intime jaillit un troisième fleuve, qui consiste à vivre en toute patience. Être patient, c'est souffrir de bon cœur, sans répugnance. La tribulation et la souffrance sont les messagères du Seigneur, et par elles il nous rend visite. Si nous recevons ces envoyés d'un cœur joyeux, alors il vient lui-même, car il a dit par son Prophète : « Je suis avec lui dans la tribulation : je le délivrerai et le glorifierai. »

La souffrance portée patiemment, tel est le vêtement nuptial qu'avait le Christ, lorsqu'il prit pour épouse la sainte Église à l'autel de la sainte Croix. Il en a revêtu ensuite toute sa famille, c'est-à-dire ceux qui l'ont suivi dès le commencement. Ceux-ci ont vu, en effet, que le Christ, la Sagesse de Dieu, avait fait choix d'une vie humble, méprisée et pénible, et c'est le fondement qu'ils ont donné à tous les ordres et à tous les états de religion.

Mais aujourd'hui, ceux qui vivent dans ces ordres méprisent la vie du Christ et son vêtement nuptial ; car, autant qu'ils le peuvent, ils prennent les vêtements du monde, non pas tous, mais la plupart. L'orgueil, en effet, la jouissance, la paresse et toutes les autres malices

règnent maintenant dans les ordres religieux comme dans le monde, dans ce monde, dis-je, qui vit en péché mortel.

Rougissez donc, vous qui avez quitté Dieu et oublié votre règle et tous vos vœux. Vous vivez comme des bêtes et vous servez le diable, qui vous donnera un salaire semblable à celui qu'il reçoit pour ses péchés. Le disciple ne vaut pas mieux que le maître ; le diable reconnaîtra bien les siens. Ils habiteront avec lui dans le feu infernal, où il y aura pleurs et grincements de dents, misère éternelle, sans fin. Pour vous, soyez douce et patiente, car vous le devez à la Passion de Notre-Seigneur. Voulez-vous monter, il vous faut souffrir, la vérité vous l'enseignera.

Le quatrième et dernier fleuve de vie humble est l'abandon de la volonté propre et de toute recherche personnelle. Ce fleuve prend sa source dans la souffrance endurée patiemment. L'homme humble, touché intérieurement par l'Esprit de Dieu, consommé et tout transporté en lui, renonce alors à sa propre volonté et s'abandonne spontanément entre les mains de Dieu. Il devient ainsi une seule volonté et une seule liberté avec la volonté divine, de sorte qu'il ne lui est plus possible ni loisible de vouloir autre chose que ce que Dieu veut. Et c'est là le fond même de l'humilité.

Lorsque, sous l'action de la grâce de Dieu, nous nous renonçons nous-mêmes et abandonnons notre propre volonté pour la très chère volonté de Dieu, alors cette volonté devient nôtre ; la volonté de Dieu, qui est libre et liberté même, nous enlève l'esprit de crainte et nous rend libres, dégagés et vides de nous-mêmes, ainsi que de toute crainte qui nous accablerait pour le temps ou l'éternité.

Dieu nous donne alors l'Esprit des élus qui nous fait crier avec le Fils : « Abba », c'est-à-dire « Père ». Et l'Esprit du Fils rend témoignage à notre propre esprit que nous sommes fils de Dieu et, avec le Fils, héritiers dans le royaume de son Père. Là, nous nous voyons élevés à une sublime hauteur, en même temps que plus humbles en nous-mêmes, remplis de grâces et de dons dans l'union avec Dieu. C'est alors la liberté la plus haute et l'humilité la plus profonde unies dans une même personne, et les actes qui naissent de là sont inconnus de ceux qui ne possèdent pas ces vertus.

L'homme vraiment humble est un vase élu de Dieu, rempli et débordant de tous dons et de tous biens. Quiconque vient à lui avec confiance reçoit ce qu'il souhaite et ce dont il a besoin. Mais gardez-vous des hypocrites et de ceux qui se figurent être quelque chose, qui croient vraiment être quelque chose. Ils ressemblent à une outre qui n'est remplie que de vent : lorsqu'on la serre et qu'on la presse, elle rend un son qui n'a rien de gracieux pour l'oreille. Ainsi fait l'orgueilleux hypocrite qui croit être saint. Qu'on le presse et qu'on le serre, il ne peut le supporter et il éclate. Il ne veut être ni repris ni enseigné. Il est mauvais, âpre et hautain. Dans son estime, il n'est au-dessous de personne, mais se met au-dessus de tous ceux qui l'approchent. À ces marques vous pouvez voir et reconnaître que ceux-là sont hypocrites et faux en eux-mêmes et qu'ils n'ont point encore dépouillé leur propre volonté.

Soyez donc humble, obéissante, douce, dégagée de volonté propre, et ainsi vous gagnerez au jeu d'amour. Remarquez cependant avec soin ce qui vous manque encore. Même après que vous avez triomphé avec la grâce de Dieu de tout péché, par la vertu qui est en vous, la nature et les sens demeurent néanmoins vivants avec leur propension aux péchés et aux vices. Contre eux donc il vous faut lutter et combattre aussi longtemps que le corps demeure mortel et non glorieux. »

## Cinquième jour

« Du cinquième degré d'amour

Vient ensuite le cinquième degré de notre échelle spirituelle d'amour. Il s'appelle la noblesse de toute vertu et de toutes bonnes œuvres, et consiste à désirer l'honneur de Dieu par-dessus toutes choses. C'est là ce qu'ont tout d'abord pratiqué les anges du ciel, et ce fut aussi le premier hommage rendu par l'âme du Christ, dès le sein de sa mère. Si donc nous voulons nous-mêmes plaire à Dieu, c'est aussi la première offrande à lui faire, car là se trouvent le fondement et l'origine de toute sainteté ; si elle manque, il n'y a plus rien de bon. Désirer l'honneur de Dieu, le poursuivre et l'aimer, c'est toute la vie éternelle, et en même temps ce que Dieu réclame de nous comme première et plus haute offrande.

Celui qui, au contraire, se complaît en lui-même, qui recherche et poursuit sa propre gloire, ne peut pas plaire à Dieu. Lorsqu'il nous gratifie de ses dons, Dieu se complaît en lui-même, car il exerce sa propre bonté. Mais lorsque nous répondons à ses dons en pratiquant la vertu pour lui rendre honneur, c'est alors que nous lui plaisons, parce que nous entrons dans ses vues. Quelque conduite d'ailleurs que nous tenions, à quelque hauteur de vie et de bonnes œuvres que nous paraissions être, si nous nous recherchons nous-mêmes et non la gloire de Dieu, nous sommes dans l'erreur, car la charité nous fait défaut ; tandis que si nous recherchons et désirons humblement la gloire de Dieu, de toute notre âme, de tout notre être et de toutes nos forces, nous avons la charité qui est racine et fondement de toute vertu et de toute sainteté. Mais celui qui n'a pas le souci de la gloire de Dieu et poursuit la sienne propre est possédé d'orgueil, qui est la racine de tout péché et de toute malice.

Lorsque l'Esprit du Seigneur touche le cœur humble, il répand en lui sa grâce et il réclame en retour qu'il lui ressemble en vertus, et au-dessus de toute vertu, qu'il soit un avec lui par amour. De cette exigence, l'âme vivante et le cœur aimant se réjouissent, mais ils ne savent comment y satisfaire et comment payer la dette qui leur est montrée et réclamée par l'amour.

L'âme aimante comprend bien cependant que l'honneur et la révérence envers Dieu constituent la vertu la plus noble, en même temps que le plus court chemin pour aller vers lui. Aussi préfère-t-elle à toutes bonnes œuvres et à toutes vertus un exercice constant et sans fin d'honneur et de révérence envers la majesté divine. C'est là une vie céleste qui plaît à Dieu ; et cette exigence de sa part, aussi bien que la réponse donnée par l'âme vivante, soulève toutes les puissances, le cœur, le sentiment et tout ce qui vit en l'homme ; en même temps que s'exaltent toutes les forces vitales, les veines se gonflent et le sang bouillonne sous ce désir véhément de procurer la gloire de Dieu.

La foi chrétienne nous révèle que Dieu, notre Père tout-puissant, a créé et établi le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment pour sa gloire ; que par son Fils, sa Sagesse éternelle, il nous a créés, puis recréés ; qu'il gouverne et ordonne toutes choses en vue de sa même gloire ; qu'enfin par le Saint-Esprit, volonté et amour du Père et du Fils, tout est achevé et consommé pour la gloire éternelle de Dieu. Ainsi, Trinité de Personnes dans l'Unité de nature, et Unité de nature dans la Trinité des Personnes, c'est un seul Dieu tout-puissant, à qui nous devons honneur et adoration de tout notre pouvoir.

Le même honneur et la même adoration sont dus à Notre-Seigneur Jésus-Christ, Dieu et homme en une seule personne. Car son humanité, qui ne forme qu'un avec la nôtre, a été, plus que toute créature, honorée, bénie, élevée par Dieu, qui se l'est unie. Et par le fait de

cette union si haute avec Dieu, l'âme et le corps du Christ sont remplis de tous dons et de toutes grâces, et en sont la plénitude même. C'est de cette plénitude que reçoivent tous ses disciples, qui marchent à sa suite, grâces et secours multiples et tout ce qui leur est nécessaire pour une sainte vie. En retour, cette noble humanité de Notre-Seigneur, avec la grande famille qui lui est unie, rend au Père honneur, actions de grâces, louange, révérence éternelle, selon tout le pouvoir que possèdent le Christ et tous ceux qui sont à lui.

Ainsi donc, Dieu le Père honore son Fils et avec lui tous ceux qui marchent à sa suite et lui sont unis. Car qui honore Dieu reçoit de lui honneur. Honorer et être honoré, c'est là l'exercice de l'amour. Non pas que Dieu ait besoin des hommages que nous lui rendons, car il est à lui-même son propre honneur, sa propre gloire et sa propre félicité infinie. Mais il veut que nous l'honorions et l'aimions, afin qu'unis à lui nous possédions la béatitude.

Voyons maintenant de quelle manière nous pouvons honorer Dieu et le louer. Lorsqu'il se montre aux yeux de notre intelligence, en l'éclairant de sa lumière, il nous donne le pouvoir de le connaître à travers des similitudes, comme dans un miroir, où nous voyons des formes, des images, des ressemblances de Dieu. Mais la substance même qui est Dieu, nous ne pouvons la voir autrement que par lui-même, et ceci est au-dessus de nous et dépasse tout exercice de vertus.

Nous devons donc aimer à regarder Dieu et à le chercher dans les images, les formes, les ressemblances divines, afin d'être élevés par lui au-dessus de nous-mêmes jusqu'à l'unité avec lui qui dépasse toute ressemblance. Pour le moment, comme dans un miroir, au moyen des images et des ressemblances, nous voyons déjà que Dieu est grandeur, hauteur, puissance, force, sagesse et vérité, justice et clémence, richesse et largesse, bonté et miséricorde, fidélité et amour sans fond, vie, récompense, joie sans fin et félicité éternelle.

Il y a beaucoup d'autres noms encore, plus que nous n'en pouvons comprendre ou énumérer. La raison et l'intelligence en conçoivent un grand étonnement, et notre amour plein de désirs souhaite de louer et d'honorer Dieu comme il en est digne. »

### **Sixième jour**

« Du sixième degré d'amour

Vient ensuite le sixième degré, qui est claire intuition, pureté d'esprit et de mémoire. Ce sont là trois propriétés de l'âme contemplative qui jaillissent et se répandent d'un fonds vivant, où nous sommes unis à Dieu au-dessus de la raison et de tout exercice de vertus.

Qui veut en faire l'expérience doit offrir à Dieu toutes ses vertus et ses bonnes œuvres, sans envisager aucune récompense. Et, par-dessus tout, il doit s'offrir lui-même et s'abandonner à la libre disposition de Dieu, pour progresser toujours, sans regarder en arrière, dans une vive révérence.

C'est ainsi qu'il doit, avec la grâce de Dieu, se préparer à une vie contemplative, s'il veut l'obtenir. Sa vie extérieure et sensible doit être bien réglée et ordonnée en bonnes œuvres aux regards de tous les hommes. Sa vie intérieure doit être remplie de grâce et de charité, sans dissimulation, d'intention droite, riche en toutes vertus ; sa mémoire exempte de soucis et de sollicitudes, affranchie et détachée, entièrement délivrée de toute image ; son cœur libre, ouvert et élevé au-dessus de tous les cieus ; son intelligence vide de toute considération et nue en Dieu.

Telle est la citadelle des esprits aimants où se réunissent toutes les pures intelligences, dans une pureté simple. C'est l'habitation de Dieu en nous, où nul ne peut opérer que Dieu seul.

La pureté dont il s'agit est éternelle : il n'y est ni temps ni lieu, ni passé ni futur ; toujours présente, elle est prête à se montrer aux pures intelligences qui y sont élevées. Là, nous sommes tous un, vivant en Dieu et Dieu en nous, et un simple est toujours clair, il se montre aux yeux spirituels dans leur retour à la pureté de l'intelligence. L'air y est pur et serein, éclairé d'une lumière divine ; il nous y est donné de découvrir, de fixer et de contempler la vérité éternelle avec des yeux purifiés et illuminés. Là, toutes choses se transforment, sont une seule vérité, une seule image dans le miroir de la sagesse de Dieu. C'est pour que nous puissions trouver, connaître et posséder cette image dans notre essence et dans la pureté de notre intelligence que Dieu nous a créés. Et lorsque nous contemplons cela et nous y appliquons dans la lumière divine, avec des yeux simples et spirituels, alors nous avons une vie contemplative.

Mais, pour cela, il faut encore une chose, la pureté de l'esprit ; car une intelligence en repos et sans images, une intuition claire dans la lumière de Dieu et un esprit élevé dans sa pureté jusqu'à la face de Dieu, ces trois propriétés réunies constituent une vraie vie contemplative. Là nul ne peut errer, l'esprit pur tendant sans cesse et s'élançant, à la suite de l'intelligence éclairée, vers son principe, avec un amour purifié.

Or, notre Père céleste est le principe et la fin de tout ce qui est. En lui nous commençons tout bien, avec une intelligence nue, dans une vue sans image. En son Fils nous contemplons toute vérité, avec une intelligence éclairée, dans la lumière divine. Dans le Saint-Esprit nous achevons toutes nos œuvres. Là où nous sommes ravis hors de nous avec un amour purifié devant la face de Dieu, là aussi nous sommes affranchis et vides de tout événement et de tout rêve.

C'est une vie contemplative d'un grand poids. À tout instant commencer et achever, c'est le conseil de l'amour. Et tel est le sixième degré de notre échelle céleste. »

### **Septième jour**

« Du septième degré d'amour.

Le septième degré, qui vient ensuite, est le plus noble et le plus élevé qui puisse être réalisé dans la vie du temps et de l'éternité. Il existe lorsque, au-dessus de toute connaissance et de tout savoir, nous découvrons en nous un non-savoir sans limites ; lorsque, dépassant tout nom donné à Dieu ou aux créatures, nous venons expirer pour passer à un éternel innommé, où nous nous perdons ; lorsque, au-delà de tout exercice de vertu, nous contemplons et découvrons en nous un repos éternel, où nul ne peut opérer, et au-dessus de tous les esprits bienheureux, une béatitude immense, où nous sommes tous un et c'est cela même qui est la béatitude même dans son essence ; enfin lorsque nous contemplons tous ces esprits bienheureux essentiellement abîmés, écoulés et perdus dans leur superessence au sein d'une ténèbre qui défie toute détermination ou connaissance.

Nous contemplerons le Père, le Fils et le Saint-Esprit, trine en Personnes, un seul Dieu en nature, qui a créé le ciel et la terre et tout ce qui existe ; nous l'aimerons, le remercierons et le louerons à tout jamais. Il nous a faits à son image et à sa ressemblance, et c'est une grande allégresse pour ceux qui sont nobles et purs.

Sa divinité n'opère pas, essence simple et toujours en repos. Si nous avons part à ce repos avec lui, nous serions avec lui repos même et élevés jusqu'à sa hauteur : ainsi serions-nous, au-dessus de tous degrés d'échelle céleste, avec Dieu, dans sa divinité, une essence en repos et une béatitude éternelle.

Les divines personnes, dans la fécondité de leur nature, sont un Dieu éternellement agissant, et dans la simplicité de leur essence, elles sont la divinité éternellement en repos, et ainsi, selon les personnes, Dieu est opération éternelle, et selon l'essence, éternel repos. Entre agir et être en repos, il y a nécessairement aimer et jouir. L'amour veut toujours agir, car il est une éternelle opération avec Dieu. Mais la jouissance réclame le repos, car c'est, au-dessus de tout vouloir et de tout désir, l'embrassement du bien-aimé par le bien-aimé, dans un amour pur et sans images ; là où le Père conjointement avec le Fils s'empare de ceux qu'il aime dans l'unité de jouissance de son Esprit au-dessus de la fécondité de la nature ; là où le Père dit à chaque esprit dans une complaisance éternelle : « Je suis à toi et tu es à moi ; je suis tien et tu es mien ; je t'ai choisi de toute éternité. » Il naît alors entre Dieu et ses bien-aimés une telle joie et complaisance mutuelle, que ceux-ci sont ravis hors d'eux-mêmes, se fondent et s'écoulent pour devenir en jouissance un seul esprit avec Dieu, tendant éternellement vers la béatitude infinie de son essence. C'est la première forme de jouissance des hommes de vive contemplation.

Une seconde forme mène à la jouissance de Dieu les hommes de vie intime, consommés en charité, selon la très chère volonté de Dieu. Elle est propre à ceux qui se renoncent et s'abandonnent eux-mêmes, qui fuient toute créature pour laquelle ils pourraient avoir attache et amour, toute créature de Dieu qui pourrait être un souci et un obstacle dans cette vie intime où ils servent Dieu. De là ils s'élèvent vers Dieu avec un amour affectif venant du fond de l'âme vivante, avec un cœur élevé au-dessus de tous les cieux ; et leurs puissances sont embrasées d'une brûlante charité, en même temps que leur esprit est élevé à l'intelligence pure d'images.

Ici, la loi de l'amour est à son sommet et toute vertu devient parfaite. Nous y sommes vides de tout ; Dieu, notre Père céleste, habite en nous, dans la plénitude de ses grâces, et nous habitons en lui, au-dessus de toutes nos œuvres, dans un état de jouissance. Le Christ Jésus vit en nous et nous vivons en lui, et avec sa vie nous sommes vainqueurs du monde et de tous péchés. Avec lui, nous sommes élevés dans l'amour jusqu'à notre Père céleste. Le Saint-Esprit opère en nous et avec nous toutes nos bonnes œuvres. Il crie en nous à haute voix et sans paroles : « Aimez l'amour qui vous aime éternellement. » Sa clameur est une touche intime en notre esprit et sa voix est plus terrible que l'orage. Les éclairs qui l'accompagnent nous ouvrent le ciel et nous montrent la lumière de l'éternelle vérité. L'ardeur de cette touche intime et de son amour est telle qu'elle veut nous consumer entièrement, et sa touche crie sans cesse à notre esprit : « Payez votre dette, aimez l'amour qui vous a éternellement aimé. » De là naissent une grande impatience intérieure et une attitude en dehors de tout mode et de toute manière. Car, plus nous aimons, plus nous désirons aimer, et plus nous payons ce que l'amour exige de nous, plus nous demeurons débiteurs. L'amour ne se tait pas ; il crie éternellement, sans trêve : « Aimez l'amour. » C'est là un combat bien inconnu à ceux qui n'ont pas le sens de ces choses. Aimer et jouir, c'est agir et supporter l'action. Dieu vit en nous avec ses grâces, il nous enseigne, il nous conseille, il nous commande l'amour. Mais aussi nous vivons en lui au-dessus de la grâce et au-dessus de nos œuvres, là où nous supportons son action et où nous jouissons.

En nous il y a aimer, connaître, contempler, tendre sans cesse, par-dessus tout jouir. Notre opération consiste à aimer Dieu, et notre jouissance, à supporter l'embrassement dans l'amour de Dieu. Entre aimer et jouir, il y a une distinction, comme entre Dieu et sa grâce. Lorsque nous nous attachons par amour, alors nous sommes esprit, mais lorsque son Esprit nous ravit et nous transforme, nous sommes amenés à la jouissance.

L'Esprit de Dieu nous pousse au-dehors, pour l'amour et les œuvres de vertu, et il nous aspire et nous ramène en lui pour nous faire reposer et jouir, et cela est vie éternelle. C'est de même que nous expirons l'air qui est en nous et aspirons un air nouveau, et c'est en cela que consiste notre vie mortelle dans la nature. Et quoique notre esprit soit ravi hors de lui et que son œuvre vienne défailir dans la jouissance et la béatitude, il est toujours renouvelé dans la grâce, la charité et les vertus.

Ainsi donc, entrer dans une jouissance oisive, sortir dans les bonnes œuvres et demeurer toujours uni à l'Esprit de Dieu, c'est là ce que je veux dire. De même que nous ouvrons nos yeux de chair pour voir et les refermons si vite que nous ne le sentons même pas, ainsi nous expirons en Dieu, nous vivons de Dieu et nous demeurons toujours un avec Dieu. Il faut donc sortir dans l'œuvre de la vie sensible, puis rentrer par l'amour et s'attacher à Dieu, pour lui demeurer toujours uni sans changement.

C'est bien là le sentiment le plus noble que nous puissions découvrir ou comprendre en nous-mêmes. Néanmoins, nous devons toujours monter et descendre les degrés de notre échelle céleste dans les vertus intérieures et les bonnes œuvres extérieures, selon les commandements de Dieu et les prescriptions de la sainte Église, ainsi qu'il a été dit plus haut. Et par le moyen de la ressemblance qui vient des bonnes œuvres, nous sommes unis à Dieu dans sa nature féconde, qui opère toujours dans la Trinité des Personnes et qui achève tout bien dans l'Unité de son Esprit. Là, nous sommes morts au péché et un seul esprit avec Dieu. Là, nous naissons à nouveau du Saint-Esprit comme fils élus de Dieu. Là, nous sommes ravis hors de notre esprit, et le Père avec le Fils nous tiennent embrassés dans l'amour éternel et dans la jouissance. Et cette œuvre commence toujours à nouveau, s'opère et se consomme, nous y avons béatitude à connaître, à aimer, à jouir avec Dieu.

En jouissant, nous sommes oisifs ; car Dieu opère seul lorsqu'il ravit hors d'eux-mêmes tous les esprits aimants, les transforme et les consomme dans l'unité de son Esprit. Là, nous sommes tous un seul feu d'amour, ce qui est plus grand que tout ce que Dieu a jamais fait. Chaque esprit est un charbon ardent, que Dieu a allumé dans le feu de son amour infini. Et tous ensemble nous sommes un brasier enflammé, qui ne peut plus jamais être éteint, avec le Père et le Fils, dans l'union du Saint-Esprit, là où les divines Personnes sont ravies elles-mêmes dans l'unité de leur essence, au sein de cet abîme sans fond de la béatitude la plus simple. Là, on ne nomme ni le Père, ni le Fils, ni le Saint-Esprit, ni aucune créature, mais une seule essence, qui est la substance même des Personnes divines. Là, nous sommes tous réunis avant même d'être créés : c'est notre superessence. Là, toute jouissance est consommée et parfaite dans la béatitude essentielle. Là, Dieu est dans son essence simple, sans opération, repos éternel, ténèbre sans mode, être innommé, superessence de toutes les créatures et béatitude simple et infinie de Dieu et de tous les saints.

Mais dans la nature féconde, le Père est un Dieu tout-puissant, créateur et auteur du ciel et de la terre et de toutes les créatures. Et de sa propre substance il engendre son Fils, sa Sagesse éternelle, un avec lui en nature, distinct en Personne, Dieu de Dieu, par qui toutes choses sont faites. Enfin, du Père et du Fils procède, dans l'unité de nature, le Saint-Esprit, la troisième Personne. Il est l'amour infini qui les tient éternellement embrassés, en amour et en jouissance, et nous tous avec eux, pour ne former qu'une seule vie, un seul amour et une seule jouissance.

Dieu est Unité dans sa nature, Trinité en fécondité, trois Personnes réellement distinctes. Et ces trois Personnes sont Unité dans la nature, Trinité dans leur fonds propre. Dans la nature féconde de Dieu, il y a trois propriétés, trois Personnes distinctes de nom et de fait, dans

l'unité de nature. Dans l'opération chaque Personne possède en elle la nature tout entière et est ainsi le Dieu tout-puissant, en vertu de la nature et non en vertu de la distinction personnelle. Les trois Personnes ont ainsi une nature indivisée et, à cause de cela, elles sont un seul Dieu en nature et non pas trois Dieu selon la distinction des Personnes. Et ainsi Dieu est trois selon les noms et les Personnes, et un en nature : il est Trinité dans sa nature féconde, et la Trinité est le fonds propre des Personnes et Unité dans la nature.

Et cette Unité, c'est notre Père céleste, créateur tout-puissant du ciel et de la terre et de tout ce qui est. Il vit en nous et nous gouverne, dans la partie supérieure de notre être créé, Unité en Trinité, Trinité en Unité, Dieu tout-puissant. Il nous est donné de le chercher, de le trouver et de le posséder par le moyen de sa grâce et le secours de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans la foi chrétienne, avec une intention droite et une charité sincère. Et par le moyen de notre vie vertueuse et de sa grâce, nous vivons en lui et lui en nous avec tous ses saints. Ainsi sommes-nous tous ensemble avec Dieu unité dans l'amour. Et le Père et le Fils nous ont saisis, embrassés et transformés dans l'unité de leur Esprit. Là nous sommes avec les Personnes divines un seul amour et une seule jouissance ; et cette jouissance est consommée dans l'essence sans mode de la divinité. Là nous sommes tous avec Dieu une simple et essentielle béatitude : et là on ne nomme ni Dieu ni créature selon le mode de la personnalité. Là nous sommes tous avec Dieu, sans différence, une béatitude sans fond et toute simple. Là nous sommes tous perdus, abîmés et écoulés dans une ténèbre inconnue. C'est le plus haut degré de vie et de trépas, d'amour et de jouissance dans la béatitude éternelle et qui vous enseigne autrement, il se trompe.

Priez pour celui qui, avec la grâce de Dieu, a composé et écrit ces choses, ainsi que pour tous ceux qui l'écoutent et le lisent, afin que Dieu se donne lui-même à nous, pour une vie sans fin. Amen. »

Ci-finit le Livre des sept degrés de l'échelle céleste d'amour divin, composé par Maître Jean van Ruysbroeck, premier prieur de Groenendael.



*Collectif*

SIX MOIS POUR AIMER

DIEU

SIXIEME MOIS





**LES JOURS SAINTS****PREMIERE SEMAINE****Premier jour**

Je me souviens des jours saints de mon enfance et de mon adolescence, ils ont laissé une empreinte indélébile que je qualifierais de triste et de mélancolique. Le décor était planté, toutes les statues étaient recouvertes de couleurs de deuil, l'ambiance était grave, les chants monotones au sens musical du terme. Je peux aujourd'hui, avec mon amour pour l'Amour, avec ma passion pour la Passion, pour le Corps du Christ non seulement dans l'hostie, mais aussi dans la chair de son humanité et de toute l'humanité pour laquelle il est mort d'amour, je peux donc mesurer la distance qui sépare les cérémonies de ce que nous devrions vivre dans notre cœur et dans tout notre être.

Aujourd'hui je ne vois plus les représentations du Chemin de Croix, faites de plâtre moulé ou de tableaux de plus en plus stylisés, je vois des personnes vivantes avec qui j'ai une relation intime, affective, viscérale, vivre un drame qui me concerne. Comme il concerne ma fille trisomique quand je l'entends dire en regardant le crucifix : il a mal. Oui j'ai mal, très mal, car je sais que c'est à cause de moi qu'il a souffert si atrocement et j'ai une immense dette d'amour envers lui, envers le Père, envers Marie. La Croix est l'ultime parole de Dieu : je vous aime à en mourir.

Je comprends maintenant ma nostalgie d'adolescente pendant les jours saints, je rêvais du Prince Charmant, de quelqu'un qui m'aime à en mourir, de quelqu'un qui m'aime inconditionnellement, d'une manière infinie et pour l'éternité. Il était là, je le pressentais, je ne le savais pas et mon entourage l'ignorait.

Je comprends pourquoi j'ai tant pleuré le jour de ma conversion lors de l'effusion de l'Esprit Saint. Tout mon être acceptait le témoignage du sang, de l'eau et du feu. Tout devenait réel, la rédemption devenait une réalité qui me remplissait de bonheur. Je vivais la joie de mon salut, comme disait le roi David.

Dans ce dernier mois de méditation, nous allons vivre le drame divin non pas en tant que spectateur ou figurant, mais dans la pleine conscience du salut du monde. Puisse-t-il être un mois de feu, comme Blaise Pascal vécut sa nuit de feu et l'écrivit dans son mémorial :

*+ L'an de grâce 1654*

*Lundi 23 novembre, jour de Saint Clément, pape et martyr,  
et autres au Martyrologe,*

*Veille de saint Chrysogone, martyr, et autres,*

*Depuis environ dix heures et demie du soir*

*jusques environ minuit et demi*

*FEU*

*« Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob »  
non des philosophes et des savants.*

*Certitude. Certitude. Sentiment. Joie. Paix*

*Dieu de Jésus-Christ, Deum meum et Deum vestrum.*

*« Ton Dieu sera mon Dieu. »*

*Oubli du monde et de tout, hormis Dieu.*

*Il ne se trouve que par les voies enseignées dans l'Évangile.*

*Grandeur de l'âme humaine.*  
*« Père juste, le monde ne t'a point connu, mais je t'ai connu. »*  
*Joie, Joie, Joie, pleurs de joie.*  
*Je m'en suis séparé : Dereliquerunt me fontem aquae vivae.*  
*« Mon Dieu, me quitterez-vous ? »*  
*Que je n'en sois pas séparé éternellement.*  
*C'est la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu,*  
*et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. »*  
*Jésus-Christ. Jésus-Christ.*  
*Je m'en suis séparé ; je l'ai fui, renoncé, crucifié.*  
*Que je n'en sois jamais séparé.*  
*Il ne se conserve que par les voies enseignées dans l'Évangile.*  
*Renonciation totale et douce.*  
*Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur.*  
*Eternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre.*  
*Non obliviscar sermones tuos. Amen*

## Deuxième jour

### L'onction à Béthanie



*En répandant ce parfum sur mon corps, elle l'a fait pour ma sépulture.*

*Une femme s'approcha du Seigneur Jésus,  
Tenant en ses mains un parfum de grand prix,  
Sa vie à ses pieds se brise, et son amour se répand.*

*En répandant ce parfum sur mon corps, elle l'a fait pour ma sépulture.*

*C'est une huile qui coule ton nom  
C'est pourquoi les jeunes filles t'aiment.  
Venez courons, le roi m'a introduite dans sa chambre.*

*En répandant ce parfum sur mon corps, elle l'a fait pour ma sépulture.*

*Les pauvres, vous les aurez toujours avec vous,  
Mais moi vous ne m'aurez pas toujours.  
Que tu es beau mon bien-aimé, que tu es aimable.*

*En répandant ce parfum sur mon corps, elle l'a fait pour ma sépulture.*

*Partout où sera proclamée la bonne nouvelle,  
On redira ce qu'elle a fait pour moi.  
Que tu es belle mon amie, tes yeux sont des colombes.*

*En répandant ce parfum sur mon corps, elle l'a fait pour ma sépulture.*

*Où ont-ils mis le corps de mon Seigneur,  
Tout autour de la ville, je l'ai cherché.  
L'avez-vous vu, Celui que mon cœur aime ?*

Qui était Marie-Madeleine ? Les Évangiles nous rapportent plusieurs récits où une femme pécheresse répand un parfum de grand prix sur le corps de Jésus. Les exégètes – encore eux – pensent que les récits font allusion à plusieurs femmes, mais tous ne sont pas d'accord. Pour les mystiques il n'y en a qu'une, présentée comme Marie de Magdala, la sœur de Marthe et de Lazare, une pécheresse de laquelle Jésus a expulsé sept démons. Les révélations sur sa vie présentent une chronologie qui explique les apparentes contradictions. Son parcours est une démonstration des différents degrés d'amour. C'est pourquoi les saints l'ont toujours honorée d'une vénération spéciale.

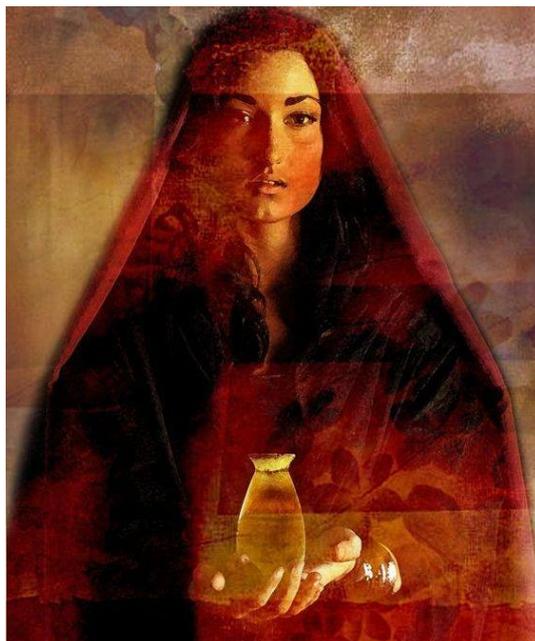
Je pourrais dire avec beaucoup de femmes : je suis Marie-Madeleine, je poursuis son parcours, puissé-je le mener à terme !

Appelons-la de son nom hébreu Myriam. Elle appartenait à une famille riche de Béthanie, à côté de Jérusalem, et elle était la sœur de Lazare et de Marthe. Cette belle femme intelligente était rebelle, car elle était en recherche de l'absolu, ce qui met tout de suite en marge dans un milieu légaliste et conformiste. Et ce n'est pas dans la ville sainte qu'elle pouvait trouver des réponses à sa grande soif d'amour et de connaissance, à son mal-être né de l'absence de l'union à Dieu. C'est donc dans sa propriété de Magdala, au bord enchanteur du lac de Tibériade, qu'elle se réfugiait pour y faire ses « expériences ». Le lac était

fréquenté dans sa partie nord par des pêcheurs, c'était la partie la plus poissonneuse. Le Sud était un lieu de villégiature pour l'aristocratie romaine, car des sources d'eaux chaudes et sulfureuses sortaient dans le lac.

Elle fréquenta donc en tant que juive riche et belle les milieux cultivés et oisifs que l'on trouve dans toutes les villes d'eau. Peut-être tomba-t-elle dans l'idolâtrie de cultes sexuels, dans la magie et autres pratiques ésotériques qui la fascinaient dans sa recherche, mais elle ne fut jamais une prostituée. En tout cas, sa participation aux rites grecs et latins lui valut une infestation démoniaque et elle fut appelée plus tard « celle dont Jésus chassa sept démons ». Elle reçut aussi le sobriquet de la magdaléenne, ce qui n'était pas flatteur et lui rappelait son passé d'errance spirituelle. La traduction Marie *de* Magdala est erronée.

Enfin, elle rencontra son Maître. C'est comme cela qu'elle l'appellera au matin de la Résurrection : « Rabbouni. » Il la guérit et c'est le premier récit de guérison non pas physique, mais spirituelle, dans les Évangiles. Qu'elle soit tombée amoureuse de l'humanité de son Maître ne fait pas de doute, mais de là à imaginer autre chose, c'est un symptôme du monde actuel. Qui s'est approché d'une personne sainte sait très bien qu'en sa présence aucune pensée impure ne lui vient. Elle était amoureuse de l'homme, mais aussi et peut-être surtout de ce qui émanait de lui, elle l'aimait « comme un dieu ». Elle buvait littéralement ses paroles et ne le quittait pas d'un pas, d'une part pour ne rien manquer de ce que disait et faisait le Maître, mais aussi parce qu'elle assistait les disciples par ses biens matériels, d'où une certaine tension entre elle et Judas qui détournait de l'argent de la bourse commune. Jésus l'aimait en retour. Comme Jean est le disciple bien-aimé, Myriam était la disciple bien-aimée, ce qui lui valut une certaine jalousie de la part des autres disciples qui étaient, la plupart du temps, à côté de la plaque alors qu'elle comprenait presque tout ! Les Évangiles apocryphes, qu'il faut prendre avec des pincettes, car ils sont manifestement issus de milieux gnostiques, en gardent mémoire. « Pourquoi l'aimes-tu plus que nous ? » rapporte l'un d'eux. On peut lire dans l'Évangile de Thomas ce curieux discours misogyne et gnostique : « Loggion 114. 1 Simon Pierre leur dit : 2 Que Mariam sorte de parmi nous, 3 parce que les femmes ne sont pas dignes de la Vie. 4 Jésus dit : 5 Voici que je l'attirerai 6 afin de la faire mâle, 7 pour qu'elle soit, elle aussi, un esprit vivant, 8 semblable à vous, les mâles. 9, Car toute femme qui se fera mâle 10 entrera dans le royaume des cieux. » Pas d'allusion à une relation charnelle à la Dan Brown.



Il est évident qu'au cours de ces années Myriam grandit dans la connaissance du Royaume de Dieu, mais cela ne suffit pas pour en faire une sainte... Son amour aussi grandit jusqu'à la passion qui lui fait commettre des actes insensés et publics, comme ses onctions où elle répand sur le corps de Jésus un parfum dont la valeur s'élevait au prix d'une maison d'aujourd'hui. Le contact est physique, elle le couvre de baisers, comme le rapporte l'Évangile, mais ce sont des baisers de vénération dans le pressentiment que l'être cher va mourir. Comme elle ressemble à une folle en Christ, telles que la sainte Russie en a connues ! Elle connaît par avance un déchirement humain qui lui fait verser des larmes d'amour et de chagrin.

### Troisième jour

Myriam est, après la Vierge Marie, la femme la plus importante des Évangiles. Elle sera appelée l'Apôtre des apôtres. De fait, elle est la première à voir Jésus ressuscité et à aller proclamer que le Christ est ressuscité. Racontar de femme, diront des disciples, mais ils courent au tombeau pour constater l'absence. Ils ne rencontrent pas Jésus.

« Marie était restée dehors, près du tombeau, et elle pleurait. Tout en pleurant, elle se penche vers le tombeau et elle voit deux anges vêtus de blanc, assis à l'endroit même où le corps de Jésus avait été déposé, l'un à la tête et l'autre aux pieds. « Femme, lui dirent-ils, pourquoi pleures-tu ? » Elle leur répondit : « On a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis. » Tout en parlant, elle se retourne et elle voit Jésus qui se tenait là, mais elle ne savait pas que c'était lui. Jésus lui dit : « Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? » Mais elle, croyant qu'elle avait affaire au gardien du jardin, lui dit : « Seigneur, si c'est toi qui l'as enlevé, dis-moi où tu l'as mis, et j'irai le prendre. » Jésus lui dit : « Marie. » Elle se retourna et lui dit en hébreu : « Rabbouni » – ce qui signifie maître. Jésus lui dit : « Ne me retiens pas ! Car je ne suis pas encore monté vers mon Père. Pour toi, va trouver mes frères et dis-leur que je monte vers mon Père qui est votre Père, vers mon Dieu qui est votre Dieu. » Marie de Magdala vint donc annoncer aux disciples : « J'ai vu le Seigneur, et voilà ce qu'il m'a dit. » (Jn 20, 11-18)

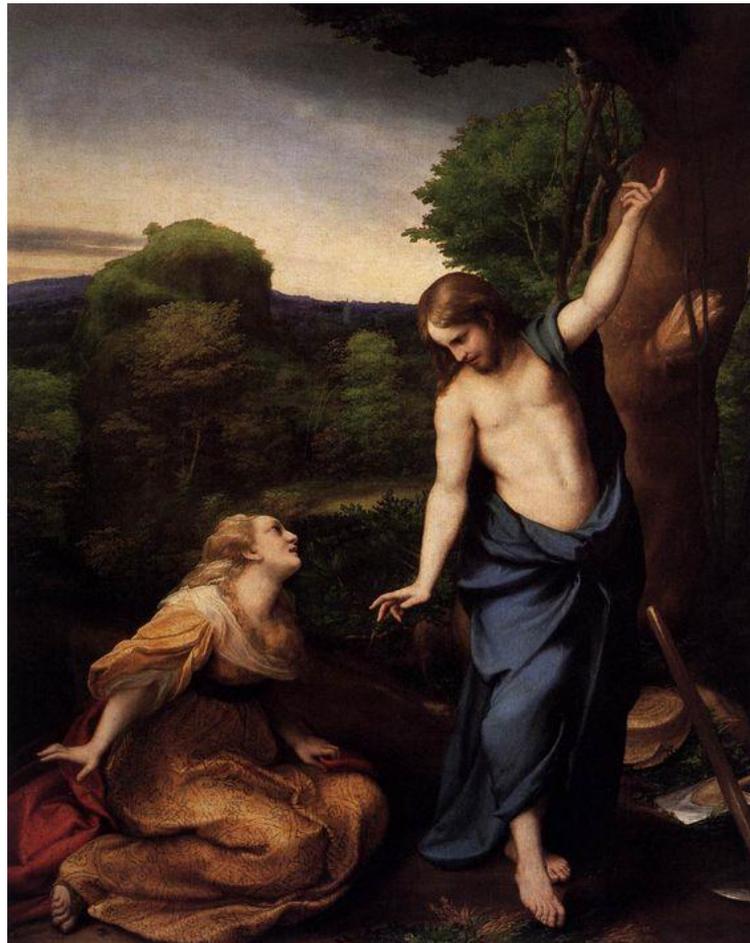
Pourquoi Myriam ne reconnaît pas Jésus ? Elle connaît par cœur les traits du visage adoré. Jésus l'a appelée « Femme ». Elle ne reconnaît pas le son de sa voix, la signature vocale qui est unique et résonnait jusque dans ses rêves. « La voix du Bien-aimé, le voici qui vient » dit le Cantique. Le Ressuscité est comme un étranger. Les disciples d'Emmaüs connaîtront la même aventure, eux aussi l'ont écouté pendant des heures et en chemin il leur parle en abondance pendant des heures. Ils ne prennent pas conscience de la brûlure qui se produit dans leurs cœurs. Ils le reconnurent à la fraction du pain, cette autre modalité de la présence. Il en va de même pour Myriam, elle doit accéder à une autre modalité de connaissance, celle de l'identité profonde qui se cache dans les profondeurs du nom. Jésus lui dit « Marie », l'Amour l'appelle par son nom. Personne n'avait jamais prononcé son nom de cette manière-là, par l'essence du nom. Il y avait des milliers de Marie à Jérusalem, mais une Marie était unique et la voix de Jésus pénètre jusqu'au plus profond de son identité. En même temps que se révèle la véritable identité du Fils de l'homme

Il y a des milliards d'hommes et de femmes sur terre, mais mon identité est unique. Un jour l'Amour m'a appelée par mon nom et comme j'aime écouter la chanson de Leonard Cohen : Love calls you by your name. <sup>1</sup> La brebis reconnaît la voix du Bon Berger et le suit,

<sup>1</sup> <https://www.youtube.com/watch?v=Dkyiu3GZ8eQ>

quelquefois au tout dernier moment, dans le pire de la vie : l'Amour nous appelle par notre nom.

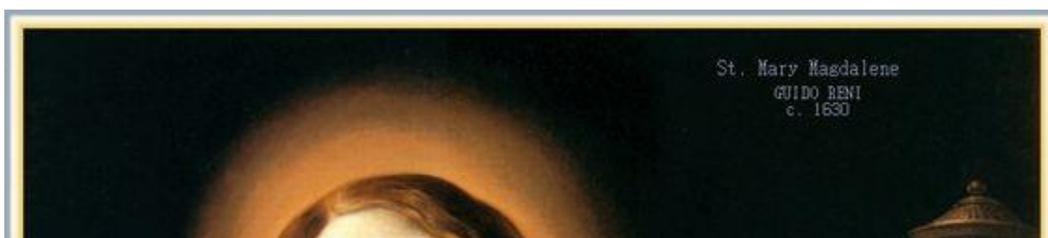
Comment ne pas songer au nom, à l'identité que nous ne connaissons pas vraiment nous-mêmes, tel qu'il est mentionné dans l'Apocalypse 2,17 : « Celui qui a des oreilles, qu'il entende ce que l'Esprit dit aux Églises. Au vainqueur je donnerai de la manne cachée, je lui donnerai une pierre blanche, et, gravé sur la pierre, **un nom nouveau que personne ne connaît sinon celui qui le reçoit.** »



Si Myriam veut passer de la contemplation amoureuse au mariage mystique, elle devra entrer dans un autre mode de relation, qui la transformera, qui l'unira pour toujours à son Bien-Aimé. Le Cardinal de Bérulle, dans ses « Élévations sur la Madeleine », dit qu'elle entre dans l'amour séparant. Elle va connaître la Nuit, les nuits. C'est le sens de son séjour à la Sainte Baume, elle devra traverser une mer, elle qui est l'une des Saintes-Maries de la Mer. Je ne comprends pas pourquoi on parle d'elle dans l'histoire de l'art et de la spiritualité comme Madeleine pénitente. La pénitence est derrière elle, tous ses péchés lui ont été remis. Elle va faire l'expérience de la transformation en Dieu. Certains tableaux ne la représentent pas en larmes dans sa grotte, les larmes aussi sont derrière elle, mais en

extase. Elle est vraiment la patronne et l'amie de ceux qui sont entrés dans les dernières demeures de l'Amour.

La traduction latine du *Nolli me tangere* a fait couler beaucoup d'encre et donné lieu à des interprétations erronées. 'Ne me touche pas' devrait plutôt être traduit par 'ne me prends pas, ne me retiens pas, je dois monter vers le Ciel'.



## **Quatrième jour**

### **L'Eucharistie**

Après avoir lu et assimilé dans la méditation ce texte extrait du livre des Visions d'Angèle de Foligno, vous ne communierez plus jamais de la même façon. Je vous souhaite cette immense bénédiction.

« Parlons un moment du sacrement de l'amour, parlons de l'Eucharistie.

C'est lui qui provoque dans l'âme la prière ardente, c'est lui qui réveille la vertu d'impétration, et la puissance d'arracher à Dieu. C'est lui qui creuse l'abîme de l'humilité ; c'est lui qui allume les flammes de l'amour. J'ai non la pensée vague, mais la certitude

absolue que si une âme voyait et contemplait quelque'une des splendeurs intimes du sacrement de l'autel, elle prendrait feu, car elle verrait l'amour divin. Il me semble que ceux qui offrent le sacrifice, ou qui y prennent part, devraient méditer profondément sur la vérité profonde du mystère trois fois saint, qu'il ne faut pas marcher au pas de course dans cette contemplation, mais demeurer immobile, fixe, enfoncé, absorbé, abîmé. Quoique les mystères du sacrement soient absolument ineffables, je vais tâcher de présenter (310) sept considérations qui doivent être méditées en détail et une à une.

Ce mystère est absolument nouveau, absolument admirable, absolument supérieur à la raison. Il fut annoncé d'avance, comme nous le voyons dans l'Écriture ; mais s'il est ancien quant à la figure, il est nouveau quant à l'accomplissement, quant à la réalité. Il est certain que par la vertu des paroles consécra-trices, l'Homme-Dieu changea le pain et le vin en son corps et en son sang ; il est certain que le prêtre son ministre, accomplit à l'autel, en vertu du pouvoir qu'il a reçu, le même acte de puissance.

Quand il prononce sur le pain et le vin les paroles de la consécration, ces matières sont transubstantiées dans le vrai corps et le vrai sang de l'Homme-Dieu. Il reste la couleur du pain et du vin, leur saveur, leur apparence, leurs accidents ; mais ces accidents ne portent pas sur le corps de Jésus-Christ, ils portent sur eux-mêmes, la puissance divine leur ayant donné des ordres supérieurs à leur nature. La couleur est donc ici en elle-même, la saveur en elle-même, la blancheur en elle-même : chaque qualité détachée de toute substance porte sur elle-même. Voilà en vérité la grande innovation qu'a faite le bras de la sagesse, armé de puissance et de bonté : le corps et le sang du (311) Christ poursuivent dans ses élus, après la communion, la grande nouveauté, et accomplissent l'inconnu. Or, en face du sacrement, que nul ne s'étonne : avez-vous mesuré la toute-puissance ? Sur tant d'autels à la fois, en deçà et au-delà de la mer, ici et là, ailleurs encore ! Oh ! Que personne, mes enfants, n'ait l'audace de s'étonner, car il a dit lui-même :

« Je vous suis incompréhensible ; je suis Dieu, j'agis sans vous, et le mot impossible n'a pas de sens pour moi. J'aurais pu vous faire capables de comprendre ; j'ai mieux aimé vous laisser le mérite de la foi : croyez et ne doutez pas. »

Secondement, le sacrement est souverainement aimable, et plein de vertu pour allumer le feu. Ni la crainte ni l'intérêt ne l'a institué : il est l'acte d'une force dont je ne sais pas le nom, à moins que ce ne soit un amour sans mesure. Jésus-Christ l'a institué, parce que son amour dépasse les paroles. Comme ses entrailles criaient vers nous, il s'est jeté là tout entier, tout entier, et pour toujours, jusqu'à la consommation des siècles. Ce n'est pas seulement en mémoire de sa mort qu'il institua l'Eucharistie ; non, c'est pour rester tout entier avec nous, tout entier et pour toujours.

Si vous voulez pénétrer dans cet abîme et (312) regarder devant vous, la première condition est d'avoir de bons yeux. Pressentant au moment de la Cène la séparation corporelle, vaincue par l'amour qui veut unir, il s'est substitué lui-même, et a inventé un mode inouï d'unité. O Amour inextinguible ! La présence de la mort lui était déjà présente, il voyait venir sur lui l'agonie inénarrable ; c'est alors qu'il se donne à nous, qu'il invente un moyen de ne pas nous quitter ; car ses délices sont d'être avec les enfants des hommes ! Quelle cruauté faudrait-il pour contempler profondément cet amour, et ne pas aimer soi-même ce grand

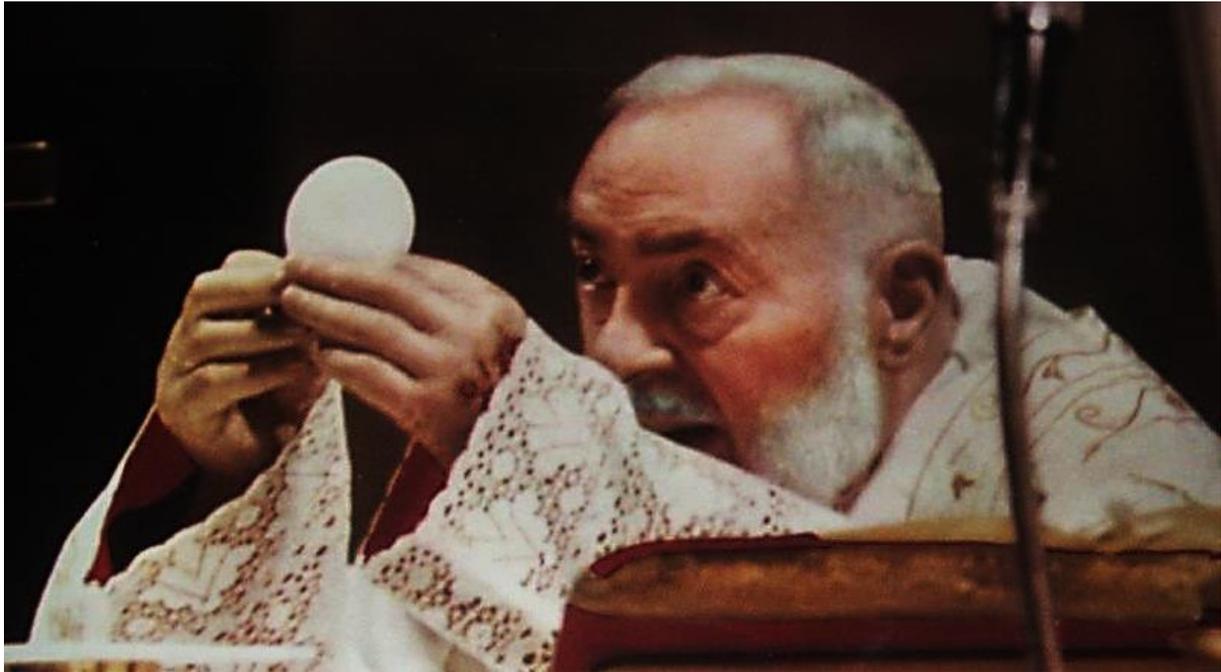
ami, sur qui l'oubli n'eut prise ni dans la vie ni dans la mort, mais qui a voulu se donner tout entier, avec toute sa grandeur, pour faire l'unité ? Je crois, en vérité, qu'il n'y a pas une âme au monde qui, si elle pesait cet amour, ne fût pas attirée et transformée en lui.

### Cinquième jour

En troisième lieu, ce sacrement renferme des mystères de compassion : il provoque l'âme. Jésus-Christ l'institua au milieu d'une douleur mortelle et ineffable : il allait quitter ses disciples, la Vierge, sa chère mère. C'était l'instant suprême, l'instant de la séparation, et il voyait devant lui tous ceux qui allaient l'abandonner. Celui-ci allait le trahir, celui-là le renier ; il se donne à l'un et à l'autre. Ses frères lui (313) préparaient des douleurs inouïes, au milieu desquelles l'attendait l'abandon ; il pressentait la mort avec ses horreurs, les coups, les injures, la croix, les clous, etc. ; il allait suer le sang après la Cène, suer le sang dans la prière, non pas quelques gouttes de sang, mais des ruisseaux qui allaient couler à terre.

Et cependant il n'eut pas de repos qu'il n'eût institué le mystère qui le donne, et une des propriétés de ce mystère, c'est de renouveler mystérieusement la mémoire de la Passion et du sang versé. « Toutes les fois que vous ferez ceci, dit-il, faites-le en mémoire de moi. » Dites-moi si vous connaissez une âme qui puisse voir ces douleurs sans se transformer en elles : si elle existe, cette âme refuse la communion du cœur.

En quatrième lieu, ce sacrement est une montagne sans sommet ; il a la vertu de creuser l'abîme d'où l'humilité lance au ciel l'adoration la moins indigne. Celui qui l'a institué, c'est l'Homme-Dieu, c'est le Seigneur incréé. L'âme, dans sa contemplation, doit regarder à la fois le sacrement dans la Personne qui l'a institué, et dans la substance qu'il contient. Il contient le Dieu incréé, invisible, omnipotent, omniscient, juste, très haut et miséricordieux, créateur du ciel et de la terre, des choses visibles et des choses invisibles : et voilà le sommet de la montagne. Sur une de ses crêtes intermédiaires, nous rencontrons l'humanité de Jésus-Christ ; humanité, divinité, deux natures, une personne, union hypostatique ! Quelquefois l'âme, dans la vie présente, reçoit de l'humanité du Christ une joie plus intense que de sa divinité, parce que l'âme, moins disproportionnée à la première chose qu'à la seconde, a plus de capacité pour jouir de celle-là. L'âme, qui est la forme du corps, jouit du Dieu incréé dans le Dieu fait homme. Ô Jésus-Christ créateur ! Ô Jésus-Christ créature ! Ô vrai Dieu et vrai homme ! Ô vraie chair ! Ô vrai sang ! Ô vrais membres d'un vrai corps ! Ô union ineffable ! Ô rencontres d'immensités ! Ô Seigneur Adonāï ! Je vais de votre humanité à votre divinité, de votre divinité à votre humanité ; je vais et je reviens. L'âme, dans sa contemplation, rencontre la divinité ineffable, qui porte en soi les trésors de richesse et de science. Ô trésors impérissables ! Ô divinité ! C'est en toi que je puise les délices nourrissantes, et tout ce que je dis, et tout ce que je ne peux pas dire ! Je vois l'âme très précieuse de Jésus, avec toutes les vertus, tous les dons du Saint-Esprit, et l'oblation très sainte, très sainte et sans tache. Je vois ce corps, le prix de notre rédemption ; je vois le sang où je puise le salut (315) et la vie, et puis je vois ce que je ne peux pas dire. Voici vraiment, sous ces voiles, Celui qu'adorent les Dominations, devant qui tremblent les Esprits et les Puissances redoutables. Oh ! Si nos yeux s'ouvraient comme leurs yeux, quels prodiges feraient en nous, aux approchés du mystère, le respect et l'humilité ! Où est-il, où est-il, celui qui pourrait garder son orgueil s'il contemplait ce que je contemple, et n'être pas terrassé dans son cœur et dans son corps ?



Cinquièmement, ce sacrement possède une vertu de sublimité qui élève l'âme vers les choses du ciel. La Trinité l'a institué pour se rattacher ce qu'elle aime, pour arracher l'âme à elle-même et l'emporter à Dieu, pour l'enlever aux créatures, pour l'unir à l'Essence incréée, pour la faire mourir aux choses du péché et vivre selon l'Esprit dans la sphère des choses divines. Sa bonté infinie et sainte l'a institué pour unir, pour incorporer Dieu à l'homme, l'homme à Dieu ; pour que réciproquement l'un et l'autre se donnent l'hospitalité, pour qu'ils se portent l'un l'autre, et que notre faiblesse ait ce qu'il faut pour la guérir.

Si vous suivez par le regard d'une contemplation profonde ce mouvement du Seigneur, qui s'incline du haut des cieux et vient vous prendre par la main pour vous sauver de (316) l'ennemi terrestre, il vous sera difficile de ne pas être entraîné par lui.

### **Sixième jour**

En sixième lieu, ce sacrement est d'une valeur suprême : il est le don des dons et la grâce des grâces. Quand le Dieu tout-puissant et éternel vient à nous avec toute la perfection de l'humanité trois fois sainte de la divinité, il ne vient pas les mains vides. Pourvu que vous ayez fait l'épreuve que demande l'Apôtre, et que vous ne soyez pas dans l'intention de pécher, il vous fait remise des peines temporelles, vous fortifie contre les tentations, restreint la puissance de vos ennemis, et augmente vos mérites. C'est pourquoi je vous recommande à la fois, dans la réception du sacrement de l'autel, la fréquence et le respect. Saint Augustin dit quelque part, il est vrai : « Quant à la communion quotidienne, je ne la blâme ni ne la loue. » Mais lui-même dit ailleurs : « Vivez de façon à communier tous les jours. » Quelle était donc sa pensée quand il a dit la première parole ? Voyant que dans l'Eglise les bons sont mêlés aux mauvais, il n'a pas blâmé la communion quotidienne, dans la crainte d'en écarter les bons, et s'il a dit qu'il ne la louait pas, c'était uniquement dans la crainte d'autoriser les mauvais.

Les autres bienfaits du sacrement dignement (317) reçu sont absolument au-dessus des paroles. Il est impossible de mesurer l'océan de grâces qu'apporte avec elle une seule communion, si l'homme n'oppose pas de résistance.

Enfin, ce sacrement est le sacrement des louanges, digne d'admiration au-delà des mots et des pensées. Toute bonté, toute beauté, toute sainteté sont en lui.

Il renferme le souverain Bien incréé et le souverain Bien créé, l'essence divine et l'humanité de Jésus-Christ. Pourquoi la louange de la terre n'est-elle pas comme celle des cieux, superbe, ininterrompue ? Les anges chantent l'éternel Sanctus et leur chant ne s'arrête pas : les saints et les bienheureux voient et sentent le sacrement sublime. Enveloppés dans le sacrifice de louanges comme dans les plis d'un manteau de gloire, ils vivent dans l'Essence infinie qui fait leur béatitude. Toujours en présence du souverain Bien, du Dieu incréé et du Dieu incarné, ils le reconnaissent et l'adorent dans le sacrement de l'autel. Ils reçoivent de notre sacrement une nouvelle douceur, une nouvelle joie, une nouvelle puissance d'adorer, qui tient à l'universelle harmonie, à l'universelle communion. Ils communient à la fois à la tête et aux membres du Corps mystique. Ils voient, sentent et savent que le mystère très haut est une des (318) joies de Jésus-Christ, une des manifestations de sa bonté, une des complaisances de son amour unitif.

C'est pourquoi les anges et les saints jouissent du mystère qui leur ouvre une source de louange ; ils partagent la complaisance de Jésus-Christ ; ils jouissent de ses délices. Les bienheureux de l'Église triomphante voient avec des transports de joie les grâces qui coulent sur l'Église militante par le canal du sacrement de l'autel. Que le ciel et la terre se répondent, que toute lèvre s'ouvre pour la même adoration ! »

### **Septième jour**

L'Eucharistie : suite du texte d'Angèle de Foligno

« Quand l'homme approche de l'Eucharistie, je l'engage à se demander quel est celui qui approche, quel est Celui vers qui il approche, comment il approche, pourquoi il approche. Il approche d'un Bien qui est le souverain Bien et la cause de tout bien, le Bien unique, sans lequel rien ne participe à sa bonté. C'est le Bien suffisant et remplissant, qui rassasie de grâce et de gloire les saints et les esprits, les âmes et les corps. Il s'approche pour recevoir le Dieu incarné, le souverain Bien, qui, dans la créature, rassasie, surpasse et glorifie ; qui, en dehors des créatures, se déploie sans borne et sans mesure ; souverain Bien que la créature ne peut ni connaître ni posséder que dans la mesure où (319) il se livre pour être connu et possédé, et il se livre dans la mesure où chaque créature est capable de lui.

Chaque créature, suivant la quantité d'être qu'elle a reçue de l'Essence infinie, est plus ou moins capable de Celui qui est l'Être et qui est la source de l'Être, et qui est supersubstantiel. Il s'approche du Bien, hors duquel il n'y a pas de bien. Ô souverain Bien ! Ô Bien non considéré, non connu, non aimé, trouvé par ceux-là seuls qui donnent tout pour avoir tout ! Ô mon Dieu ! Si l'homme regarde la bouchée de pain qu'il va manger, comment fait-il pour ne pas considérer, dans le plus profond recueillement de son âme et de son corps, cet

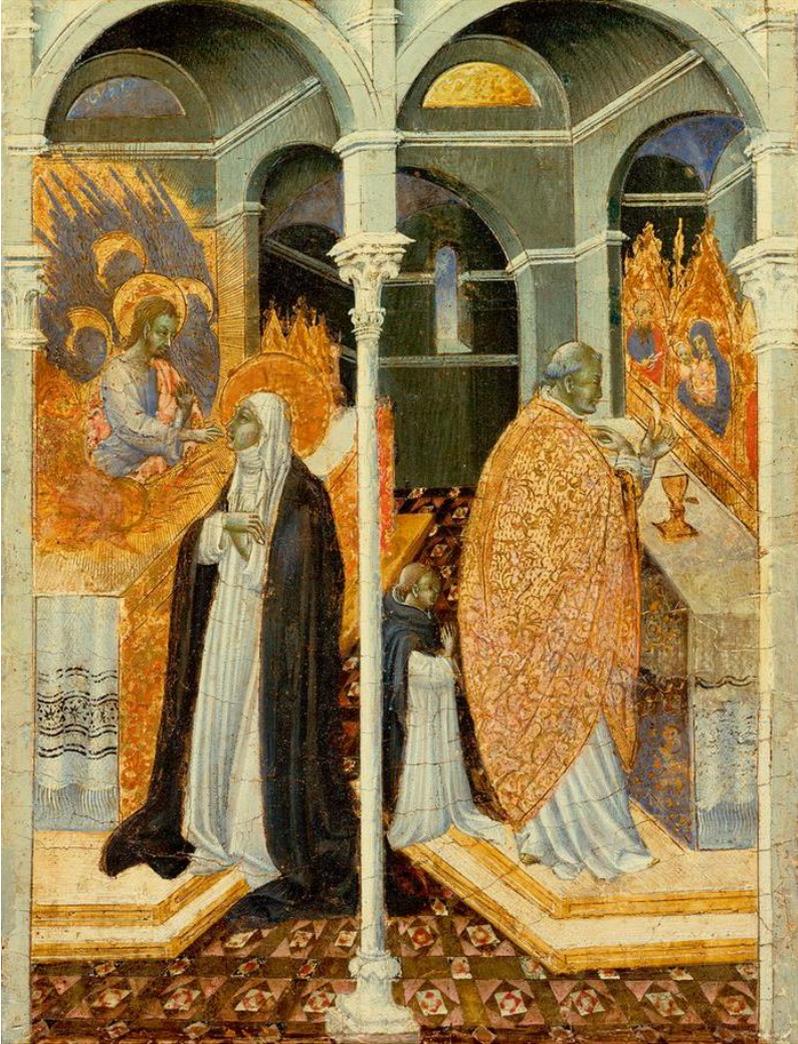
Éternel, cet Infini, qui va devenir pour lui, suivant ses dispositions intimes, ou la mort, ou la vie ? « Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme, si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » Oh ! Approchez donc d'un tel Bien et d'une telle table avec un grand tremblement resplendissant d'amour ! Allez dans votre blancheur, allez dans votre splendeur ; car vous allez au Dieu de toute beauté, au Dieu de gloire, qui est la sainteté par excellence, la félicité, la béatitude et l'altitude, la noblesse, l'éternelle joie de l'amour sans mensonge : allez donner et recevoir l'hospitalité trois fois sainte ; (320) allez, dans la blancheur de votre pureté, pour être purifié ; allez dans la force de votre vie, pour être vivifié ; allez, dans l'éclat de votre justice, pour être justifié ; portez à l'autel l'intimité de l'union divine pour recevoir l'unité plus intime, pour être incorporé à Celui qui vous attend.

Ô Dieu incréé, et doucement incarné, l'homme a mangé votre chair, il a bu votre sang : qu'il ne fasse plus qu'un avec vous dans les siècles des siècles. Amen ! »

Un texte extrait du journal de Marthe Robin va nous pousser à aller plus loin : « Si l'on me demandait : « Que vaut-il mieux faire, l'oraison ou la sainte communion ? »... Les deux sont vivement à conseiller. Mais s'il faut porter une préférence, je crois que je répondrais : l'oraison ; car l'oraison est une disposition et une préparation immédiate à la sainte communion. » Paroles qui pourraient nous perturber, la célébration de l'Eucharistie n'est-elle pas le sommet de la vie ecclésiale ? Certes, mais le corps est fait de membres, et chaque membre devrait vivre une union mystique, par l'oraison, au Corps du Christ. Malheureusement, beaucoup pratiquent la communion comme un acte extérieur. C'est en permanence que nous devrions demeurer unis au Corps eucharistique. Les mystiques nous apprennent un mode de communion qui prépare et continue la Messe. Certains communient dans la solitude de leur ermitage d'une manière spirituelle, certains sont communiés par un ange. Le texte suivant nous le confirme.

#### Renouvellement mystique des sacrements chez sainte Gertrude d'Hefta

« Un jour, en examinant sa conscience, elle y trouva une faute dont elle aurait voulu se décharger. Mais, dans l'impossibilité de trouver un confesseur, elle se réfugia, comme de coutume, auprès de son unique consolateur, le Seigneur Jésus-Christ, et tout en gémissant lui exposa son embarras. Le Seigneur lui répondit : « Pourquoi te troubler, ô ma Bien-Aimée ? Chaque fois que tu le désireras, moi qui suis le souverain prêtre et le vrai pontife, je serai à ta disposition pour renouveler en ton âme, par une seule opération, les sept sacrements. J'agirai alors avec plus d'efficacité que jamais prêtre ni pontife ne le pourraient en les administrant l'un après l'autre : je te baptiserai dans mon sang précieux ; je te confirmerai dans la puissance de ma victoire ; je t'épouserai dans la foi de mon amour ; je te consacrerai dans la perfection de ma vie très sainte ; je briserai les liens de tes péchés dans ma bonté miséricordieuse. **Dans l'excès de ma charité, je te nourrirai de moi-même**, et je me rassasierai à mon tour en jouissant de toi. Par la suavité de mon Esprit, je te pénétrerai intérieurement d'une onction si efficace, que la douceur de la dévotion paraîtra découler de tous tes sens et de toutes tes actions. Tu seras ainsi de plus en plus sanctifiée et adaptée aux jouissances de la vie éternelle. »



**DEUXIÈME SEMAINE****Premier jour**

## L'agonie



Avant d'entrer dans la compassion à l'agonie de Jésus, il nous faut comprendre que si Jésus, vrai Dieu et vrai homme, possède deux natures, il possède aussi deux volontés, une volonté humaine et donc une liberté, et une volonté divine. Dans sa vie terrestre Jésus a fait coïncider les deux volontés, nous montrant ainsi le chemin de la perfection chrétienne. L'union de volonté, c'est ce que nous demandons chaque fois que nous prions le Notre Père en demandant que sa volonté soit faite. Au fond de tout homme on peut trouver la volonté divine, mais nous vivons un véritable et douloureux conflit entre notre ego et notre volonté propre, et ce que nous pensons être la volonté de Dieu. C'est notre grand drame et notre malheur, que Jésus va assumer et dépasser dans l'agonie. Elle est sans doute le moment de la Passion où il a le plus souffert. La souffrance psychique, dans des angoisses extrêmes, est beaucoup plus intense que les souffrances physiques. Nous avons du mal à nous en rendre compte, car dans notre peur de devenir fous, nous tenons bien à distance les malades psychiatriques que Marthe Robin considérait comme des rédempteurs. Dans sa kénose, dans sa descente dans les profondeurs, dans les abîmes de la condition humaine, Jésus a choisi de vivre ce que vivent les schizophrènes et les mélancoliques, avec chacun leur type d'angoisses qui sont abominables et qui fait qu'on les attache ou qu'on les confine nus dans des chambres capitonnées pour qu'ils ne puissent se mutiler ou mettre fin à leurs jours.

Comme la Vierge a dit « oui » à l'Incarnation et a livré son corps pour que la volonté de Dieu se fasse en elle, Jésus dit « oui » au moment de l'agonie, au terme d'une longue lutte, à la rédemption de l'humanité. L'agonie est une angoisse ultime où l'être se resserre tellement qu'il semble qu'aucune issue n'est possible. Même sans être malade psychiatrique, certains d'entre vous ont pu faire l'expérience d'une attaque de panique. Il semble alors que l'angoisse est sans fin et sans issue, qu'elle est une folie qui va demeurer toujours, alors que,

montre en main, elle ne dure jamais plus de vingt minutes, mais elle semble une éternité. Chez certains malades l'angoisse est tellement forte qu'ils transpirent du sang.

La volonté humaine de Jésus va dire « oui » en toute connaissance de cause. L'agonie est la dernière tentation du Christ (rien à voir avec le film qui porte ce nom et voudrait nous faire croire que c'est une tentation charnelle). Le démon va s'acharner sur lui et lui montrer toutes les éventualités que son sacrifice ne servira à rien, que les hommes la refuseront, qu'il est d'autres moyens de soumettre la volonté des hommes à la volonté de Dieu, qu'il est donc possible que la coupe s'éloigne des lèvres de Jésus.

Jésus avait dit à ses disciples : « Ma nourriture, c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre. » (Jn 4,34) Il va retrouver ce que les Pères appellent la « synergie » des deux volontés qui s'unissent en disant : « Que ta volonté soit faite et non la mienne. » Nous penserons à l'agonie de Jésus chaque fois que dans notre vie nous sentirons un déchirement ou même une tension entre nos « deux volontés », entre deux désirs, entre deux conceptions du monde. Car c'est la vocation de tout homme, et non pas seulement des consacrés, non seulement de vouloir faire la volonté de Dieu (que nous gardons souvent et volontairement dans le flou) mais de faire converger notre volonté humaine et la volonté divine. Et c'est le travail de toute une vie. Bien que nous puissions des grâces spéciales, qui ne nous seront jamais refusées. N'ayez pas peur de faire des prières imprudentes, audacieuses comme en rédigeant un acte d'offrande. Le fruit est que nous connaîtrons, dès cette terre le bonheur de la Rédemption et que nous deviendrons efficaces dans l'apostolat. Notre nourriture deviendra alors de faire la volonté de Dieu et d'accomplir son œuvre. N'oublions pas que c'est un passage obligé, soit dans ce monde soit dans l'autre : il faut boire cette coupe jusqu'à la lie : « Jésus leur dit : Pouvez-vous boire la coupe que je vais boire, ou être baptisés du baptême dont je vais être baptisé ? » Ils lui dirent : « Nous le pouvons. » Jésus leur dit : « La coupe que je vais boire, vous la boirez, et du baptême dont je vais être baptisé, vous serez baptisés. » (Mc 10, 38-39)

### Deuxième jour



Avec sainte Angèle de Foligno, cette folle d'amour du XIII<sup>ème</sup> s, nous possédons ce que je considère comme le plus beau texte sur la souffrance de Jésus. Il est le plus beau parce qu'il est vécu de l'intérieur et parce que dans ses visions, Angèle a participé autant qu'il était

possible à un être humain, à la douleur physique, psychique et corporelle de Jésus. D'autres l'ont connue, mais elle est la seule à la décrire et donc à la mettre à notre portée.

Douleur, compagne de Jésus-Christ.

« La troisième compagne de Jésus-Christ, plus assidue, plus intime que les deux autres, ce fut cette souveraine douleur qui, depuis l'heure où son âme fut unie à son corps, ne quitta plus le Fils de Dieu. Au premier instant de l'union hypostatique, cette âme fut remplie de la Sagesse suprême. À la fois voyageur et compréhenseur, dans le sein de sa mère, Jésus commença à sentir la souveraine douleur : toutes les peines que son âme et son corps devaient porter pour nous, il les connut, il les vit, il les pesa, il les pénétra dans leur ensemble et dans leur détail. Quand la mort approcha, il entra en agonie. Sa science certaine de sa mort prochaine, envisagée dans toutes ses horreurs, fit pénétrer en lui la tristesse sans nom : il sua le sang et la terre but cette sueur. Ainsi l'âme du Christ, prévoyant la Passion dans le sein de sa mère, connut déjà l'angoisse immense : cependant le corps n'était pas encore associé à ses tortures.

Jésus-Christ voyait d'avance les mouvements de ces langues infâmes, et chacun des sons que produirait chacune d'elles, tous ses supplices, sa mort, la honte et la douleur, toutes les tortures pour lesquelles il naissait, pour lesquelles il entra parmi nous, tout lui était présent d'une présence prophétique et incessante, avec toutes les circonstances du temps marqué, de l'instrument employé, et de la mesure indiquée. Il se voyait vendu, trahi, renié, abandonné, lié, souffleté, moqué, frappé, accusé, blasphémé, maudit, flagellé, jugé, réprouvé, condamné, conduit au Golgotha, comme un voleur dépouillé, nu, crucifié, mort, percé de la lance ; où habitait-il, sinon dans la douleur ? Il connaissait chaque coup de marteau, chaque coup de fouet, chaque trou, chaque clou, chaque larme, chaque goutte de sang : il avait compté d'avance ses soupirs, ses gémissements, ses plaintes et celles de sa mère. Dans cette considération profonde et continuelle, comment la compagne de sa vie, comment la douleur l'aurait-elle abandonné ?

Outre les douleurs de l'avenir, senties prophétiquement, celles du présent furent innombrables. À l'heure de sa naissance, il ne fut ni déposé dans un bain, ni couché sur la plume, ni enveloppé de fourrures. Il fut placé sur le foin, entre deux bêtes, dans une étable sans douceur. Et lui, le plus tendre des nouveau-nés, il commença à subir, en ouvrant les yeux, les rigueurs matérielles. Immédiatement après la crèche, voici un long voyage entrepris par cet enfant, un vieillard, puis une femme, la plus douce des mères, la plus délicate des vierges. Il faut aller en Égypte à travers ce désert immense, où les fils d'Israël vécurent quarante ans sans moyens humains. Puis ce furent les voyages au temple qu'il faisait régulièrement, suivant l'ordre établi. L'enfant faisait la route à pied, et la distance était bien grande.

À l'âge d'homme, aussitôt après son baptême, il entra au désert, où il souffrit de la faim et de la soif, au point de donner au diable une espérance ; car c'est ici que se place la première tentation. Jésus allait à pied à travers les campagnes, les villes, supportant la faim, la soif, la pluie, la chaleur, la froidure, la sueur, la fatigue, toutes les misères, et enfin la mort. Et, s'il porta son fardeau, ce fut pour chasser Satan, pour le renverser, pour indiquer aux hommes la voie vraie, pour leur annoncer la pénitence dans sa forme la plus humble, pour les attirer à sa suite, pour donner l'exemple, pour montrer où est le bonheur et la gloire. Quant aux

douleurs de la Passion, elles sont au-dessus des paroles de l'homme et des soupçons de son cœur. La douleur de Jésus fut multiple et ineffable.

Parlons d'abord de ses compassions. Sa compassion pour le genre humain, qu'il aimait d'un amour immense, le remplit d'une douleur aiguë et déchirante. Ce n'était pas seulement une compassion générale pour l'espèce humaine tombée et condamnée ; c'était une compassion immense, particulière à chaque individu. Et il ne voyait pas seulement d'une vue générale les péchés de chaque individu ; il mesurait exactement chaque péché et chaque châtiment, dans le passé et dans l'avenir. Chaque homme passé, présent ou futur, chaque péché de chacun de ces hommes perça d'une douleur sans mesure. Celui qui nous aimait avec une miséricorde et une compassion sans mesure. S'il était un regard capable d'entrer dans les détails innombrables des péchés humains et des souffrances humaines, ce regard-là verrait quelque chose de ce qu'a souffert le Christ pour nous. Il aimait chacun de ses élus d'un amour ineffable. La profondeur de cet amour, mesuré sur chacun d'eux, rendit continuellement présentes à Jésus toute offense et toute peine passée, présente ou future, et telle était sa compassion pour chaque douleur qu'il les prit toutes sur lui dans une douleur immense. Ce fut cette compassion, immense, épouvantable, qui précipita Jésus vers la croix, vers la mort, vers l'abîme des tortures. Il voulait nous racheter ! Il voulait nous soulager !

Une des douleurs les plus oubliées de Jésus-Christ fut sa compassion pour lui-même. Ses tortures innombrables, et l'ineffable douleur dont il se voyait menacé, firent qu'en se regardant lui-même, il eut le cœur déchiré. Voyant et considérant que la mission qu'il tenait de son Père était de porter le poids de tous les péchés et de toutes les douleurs des élus, sentant que ces choses terribles étaient infaillibles, certaines, immanquables, et qu'il était dévoué corps et âme à leur étreinte, il fut saisi, en se regardant, d'une pitié déchirante.

Imaginez l'état de l'homme qui verrait d'une vue prophétique et infaillible la plus inouïe, la plus ineffable douleur s'approcher de lui, avec la certitude d'être atteint, et qui aurait continuellement devant les yeux les détails de toutes ses tortures : il aurait pitié de lui-même. Mais jusqu'où grandirait cette pitié, si la douleur prévue et imminente était sans proportion, et s'il était doué d'une intelligence et d'une sensibilité effrayante, pour sonder d'avance l'abîme de ses tortures, leur nature et leur qualité ? Ces suppositions se sont réalisées dans le Christ, et tout ce que je dis n'est rien près de la réalité de ses angoisses. Si je descends, à ces comparaisons, c'est pour mettre quelque chose de son agonie à la portée de cette grossière intelligence humaine. Sa Passion fut toute sa vie dans sa mémoire. Mais voici une des souffrances les plus inconnues de Jésus-Christ. Ce fut sa compassion pour Dieu le Père, pour le Père des miséricordes. L'amour de Jésus pour le Père, pour le Dieu de toute compassion, dépasse les conceptions de l'homme. Voyant Dieu, l'objet de son immense amour, à ce point blessé de compassion pour nous qu'il livrât son Fils unique, son Bien-Aimé à la mort, et qu'il se fût livré lui-même, si cela eût été convenable, il fut saisi d'une douleur immense, et eut pitié de cette pitié. Pour inventer un remède, un soulagement au cœur de son Père, il s'humilia jusqu'à la mort et obéit jusqu'à la croix. Mais la parole humaine ne peut aborder les souffrances que j'entrevois. Je vais parler sans espérance de me faire entendre. J'affirme que la douleur du Christ fut chose ineffable. Ineffable, parce qu'elle fut une concession, une permission, un don de la Sagesse divine. Une dispensation divine, antérieure à nos pensées, supérieure à nos paroles, lui dispensait la douleur ; et c'était la douleur suprême. Plus la dispensation divine fut admirable, plus la douleur qui en résulta fut

perçante et déchirante. C'est pourquoi aucun entendement créé n'a la capacité nécessaire pour embrasser cette douleur. Cette dispensation divine fut le principe de toutes les douleurs de Jésus-Christ. Elle est leur alpha et elle est leur oméga.

Et s'il est impossible à l'intelligence de concevoir l'amour par lequel il nous racheta, il est également impossible de concevoir la douleur dont il souffrit. Impossible, car cette douleur était fille de la lumière. Elle provenait directement de la lumière donnée au Christ, et cette lumière était ineffable. La divinité elle-même, lumière ineffable, illuminait le Christ ineffablement, et, vivant en lui avec la dispensation dont je parle, le transformait en douleur au sein de la lumière divine. Cette douleur est un sanctuaire dont la parole n'approche pas.

Jésus-Christ voyait, dans la lumière divine, l'ineffable immensité de la douleur qui faisait en lui des prodiges : douleur cachée à toute créature par la vertu de l'Ineffable. Car cette douleur, je veux dire cette lumière divine, eut pour principe et pour origine la dispensation de Dieu. »



### Troisième jour

Pour entrer dans la méditation de l'Agonie de Jésus il faut faire quelques considérations indispensables. La première est que la souffrance de Jésus est au-delà de l'imagination et qu'il ne nous est pas demandé de chercher à nous identifier à elle. Souvent je vois des gens affligés par les informations de toutes les misères du monde et c'est intolérable. Qu'elles

soient à notre porte ou dans un lieu de conflit, dans les régions qui subissent la famine et les épidémies, les journaux, les infos à la radio ou à la télévision posent sur nous un fardeau qui conduit au désespoir, ou alors nous nous « blindons » et nous perdons toute sensibilité et compassion. La seconde considération est que Jésus a porté toutes les souffrances humaines quelle que soit leur origine, qu'il a voulu intimement qu'aucune d'elle n'échappe à sa puissance salvatrice. Rien de ce qui est humain ne lui est étranger et ne doit nous rester étranger, rien ne doit plus nous scandaliser ou nous révolter, que ce soit dans l'Église ou dans le monde. La troisième est que c'est par amour que Jésus a enduré ces peines et porté ces douleurs. Nous devons nous préparer à méditer son agonie en communion à son invincible amour et à son immense miséricorde. C'est pourquoi je vous propose, avant de méditer avec Anne-Catherine Emmerich, de lire le témoignage de la Servante de Dieu Luisa Piccarreta, extrait de ses vingt-quatre heures de la Passion.

« Ô mon Jésus, mon Amour, dis-moi pourquoi tu es si triste, si affligé, et seul dans ce jardin et en cette nuit ? C'est la dernière nuit de ta Vie mortelle ! Et peu d'heures te restent avant de commencer ta Passion ! Ici, j'aurais cru trouver la céleste Maman, Marie Madeleine pleine d'amour et les fidèles apôtres ; mais je te trouve seul et en proie à une tristesse qui est pour toi plus qu'une mort cruelle, mais qui ne te fait pas mourir !

« Ô mon Bien et mon Tout, tu ne me réponds pas ? Parle-moi. On dirait que la tristesse qui t'opprime est si grande qu'elle t'a fait perdre la parole. Ton regard si investigateur et plein de lumière est triste. On dirait que tu cherches de l'aide et du réconfort. Ton visage pâle et tes lèvres desséchées, ta Personne divine qui tremble de la tête aux pieds, ton cœur qui bat très fort à la recherche d'âmes, manifestent une angoisse telle qu'on dirait que d'un moment à l'autre tu vas expirer. Tout me dit que tu te sens très seul et que tu recherches ma compagnie.

« Me voici tout près de toi, ô Jésus. Et mon cœur ne supporte pas de te voir prostré sur le sol. Je te prends entre mes bras et te serre fort sur mon cœur. Une à une, je veux compter tes angoisses et, une à une, les offenses qu'on te fait, afin de te donner pour toutes du soulagement, des réparations et de la compassion. Ô mon Jésus, tandis que je t'ai ici et que je te serre dans mes bras, je vois que tes souffrances s'accroissent. Je sens, ô ma Vie, que circule dans tes veines un feu ; ton sang bouille dans tes veines, et on dirait qu'il va les déchirer et en sortir !

« Dis-moi, ô mon Amour, qu'as-tu ? Je ne vois pas de fouets, d'épines, de clous, ni de croix, et pourtant, alors que j'appuie la tête sur ton cœur, je ressens que des épines cruelles le transpercent, que des fouets impitoyables n'épargnent aucune parcelle de ta divine Personne, ni à l'intérieur ni à l'extérieur. Je vois tes mains raidies et contorsionnées plus que par des clous. Dis-moi, ô mon doux Bien, qu'est-ce donc qui a tant de pouvoir, même dans ton for intérieur, qui te fait subir autant de tourments et de morts ? »

« Ah! Il me semble que le doux Jésus entrouvre ses lèvres et me dit d'une voix éteinte : « Fille, tu veux savoir ce qui me tourmente plus que les bourreaux mêmes, et pourquoi les tourments de ceux-ci ne seront rien comparés à ce que je souffre actuellement ? C'est l'Amour, l'Amour éternel qui, voulant la suprématie en tout, me fait souffrir tout ensemble et dans mes fibres les plus profondes, ce que les bourreaux me feront souffrir peu à peu dans ma Personne. Âme, c'est l'Amour qui prédomine en moi ; l'Amour est un clou pour moi, l'Amour est un fouet pour moi, l'Amour est une couronne d'épines pour moi, l'Amour est tout pour moi, l'Amour est ma passion éternelle, alors que ce que je souffre dans mon humanité est temporaire. Ah! Mon enfant, entre dans mon cœur, viens te perdre dans mon

Amour! Seulement dans mon Amour tu comprendras combien je souffre pour toi et combien je t'aime, et ainsi tu apprendras à m'aimer et à souffrir par amour ! »

« Mon Jésus, puisque tu m'appelles dans ton cœur pour me faire voir ce que l'Amour te fait souffrir, alors j'y entre. Mais que vois-je ? Je vois les prodiges de l'Amour : ce n'est pas avec des épines naturelles que l'Amour te couronne la tête, mais avec des épines de feu ; ce n'est pas avec des fouets de cordes qu'il tourmente ton corps adorable, mais avec des fouets de feu ; ce n'est pas avec des clous de fer qu'il te perce les mains et les pieds, mais avec des clous de feu. Tout ce qui te pénètre jusque dans la moelle de tes os est feu. Transformant toute ton humanité infiniment sainte en feu, l'Amour te donne des peines indicibles et mortelles, certainement plus que ta Passion elle-même, et il fait de ton sang un bain d'Amour pour toutes les âmes qui veulent se laver de quelque tache que ce soit et acquérir le droit des fils de l'Amour.

« Ô Amour infini, je me sens confuse devant ton immensité et je vois que, pour pouvoir entrer dans l'Amour et le comprendre, je dois être tout amour ! Mon Jésus, comme tu veux ma compagnie et que tu veux que j'entre en toi, je te prie de me remplir complètement d'Amour. Je te supplie, par conséquent, de couronner ma tête et chacune de mes pensées de la couronne de l'Amour. Je t'implore, ô Jésus, de me flageller avec les fouets de l'Amour. Mon âme, mon corps, mes sentiments, mes désirs, mes affections, que tout soit flagellé et scellé par l'Amour. Fais en sorte, ô Amour infini, que tout en moi ne vive que par l'Amour. Ô Jésus, centre de tout amour, je te supplie de me clouer les mains et les pieds avec les clous de l'Amour, afin que je devienne Amour, que je comprenne l'Amour. Que je sois vêtue par l'Amour, nourrie par l'Amour ! Que l'Amour me tienne toute clouée à toi, et que rien, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de moi, ne me détache de l'Amour ! »

### Quatrième jour

L'agonie de Jésus selon les visions de la bienheureuse Anne-Catherine Emmerich



« Lorsque Jésus s'éloigna des disciples, je vis autour de lui un large cercle d'images effrayantes qui se resserrait de plus en plus. Sa tristesse et son angoisse croissaient ; il se retira tout tremblant dans la grotte afin d'y prier, semblable à un homme qui cherche un abri contre un orage soudain ; mais les visions menaçantes l'y poursuivirent et devinrent de plus

en plus distinctes. Hélas! Cette étroite caverne semblait renfermer l'horrible spectacle de tous les péchés commis depuis la première chute jusqu'à la fin du monde, et celui de leur châtement. C'était ici, sur le Mont des Oliviers, qu'étaient venus Adam et Ève, chassés du paradis sur la terre inhospitalière ; ils avaient gémi et pleuré dans cette même grotte. J'eus le sentiment que Jésus, s'abandonnant aux douleurs de sa Passion qui allait commencer, et se livrant à la justice divine en satisfaction pour les péchés du monde, faisait rentrer en quelque façon sa divinité dans le sein de la sainte Trinité ; sous l'impulsion de sa charité infinie, il se renfermait, pour ainsi dire, dans sa pure, aimante, innocente humanité, et, armé seulement de l'amour qui enflammait son cœur d'homme, il la dévouait, pour les péchés du monde, à toutes les angoisses et à toutes les souffrances. Voulant satisfaire pour la racine et le développement de tous les péchés et de tous les mauvais penchants, le miséricordieux Jésus prit dans son cœur, par amour pour nous autres pécheurs, la racine de toute expiation purificatrice et de toute peine sanctifiante, et il laissa cette souffrance infinie, afin de satisfaire pour des péchés infinis, s'étendre comme un arbre de douleur aux mille branches et pénétrer tous les membres de son corps sacré, toutes les facultés de sa sainte âme.

Ainsi laissé tout entier à sa seule humanité, implorant Dieu avec une tristesse et une angoisse inexprimables, il tomba sur son visage, et tous les péchés du monde lui apparurent sous des formes infinies avec toute leur laideur intérieure : il les prit tous sur lui, et s'offrit, dans sa prière, à la justice de son Père céleste pour payer cette effroyable dette. Mais Satan, qui, sous une forme effrayante, s'agitait au milieu de toutes ces horreurs avec un rire infernal, montrait une fureur toujours croissante contre Jésus, et, faisant passer devant son âme des tableaux de plus en plus affreux, criait sans cesse à l'humanité de Jésus : ☩ « Comment ! Prends-tu aussi celui-ci sur toi, en souffriras-tu la peine ? Veux-tu satisfaire pour tout cela ? » ☩

Le reste de la grotte était plein d'affreuses visions de nos crimes et de mauvais esprits qui insultaient et assaillaient Jésus ; il prit tout sur lui ; mais son cœur, le seul qui aimât parfaitement Dieu et les hommes au milieu de ce désert plein d'horreur, se sentit cruellement torturé et déchiré sous le poids de tant d'abominations. Hélas ! Je vis alors tant de choses qu'une année ne suffirait pas pour les raconter. Lorsque cette masse de forfaits eut passé sur son âme comme un océan et que Jésus, s'étant offert comme victime expiatoire, eut appelé sur lui-même toutes les peines et les châtements dus à tous ces crimes, Satan lui suscita comme autrefois dans le désert, des tentations innombrables ; il osa même présenter contre celui qui était la pureté même une suite d'accusations. « Comment, disait-il, tu veux prendre tout cela sur toi, et tu n'es pas pur toi-même ! Regarde ceci ! Et cela ! Et cela encore ! » Alors il déroula devant lui, avec une impudence infernale, une foule de griefs imaginaires. Il lui reprochait les fautes de ses disciples, les scandales qu'ils avaient donnés, le trouble qu'il avait apporté dans le monde en renonçant aux anciens usages. Satan se fit le pharisien le plus habile et le plus sévère - il lui reprocha d'avoir été l'occasion du massacre des Innocents, ainsi que des souffrances de ses parents en Égypte, de n'avoir pas sauvé Jean-Baptiste de la mort, d'avoir désuni des familles, d'avoir protégé des hommes décriés, de n'avoir pas guéri plusieurs malades, il l'accusa d'avoir abandonné sa famille, d'avoir dilapidé le bien d'autrui ; en un mot, Satan présenta devant l'âme de Jésus, pour l'ébranler, tout ce que le tentateur eût reproché au moment de la mort à un homme ordinaire qui eût fait toutes ces actions sans des motifs supérieurs ; car il lui était caché que Jésus fût le Fils de Dieu, et il le tentait seulement comme le plus juste des hommes. Notre divin Sauveur laissa tellement prédominer en lui sa sainte humanité, qu'il voulut souffrir

jusqu'à la tentation dont les hommes qui meurent saintement sont assaillis sur le mérite de leurs bonnes œuvres. Il permit, pour vider tout le calice de l'agonie, que le mauvais esprit auquel sa divinité était cachée, lui présentât toutes ses œuvres de charité comme autant d'actes coupables que la grâce de Dieu ne lui avait pas encore remis. Il lui reprocha de vouloir effacer les fautes d'autrui tandis que lui-même, dépourvu de tout mérite, avait encore à satisfaire à la justice divine pour beaucoup de prétendues bonnes œuvres. La divinité de Jésus souffrit que l'ennemi tentât son humanité comme il pourrait tenter un homme qui voudrait attribuer à ses bonnes œuvres une valeur propre, outre la seule qu'elles puissent avoir par leur union aux mérites de la mort du Sauveur.

Ainsi le tentateur lui présenta les œuvres de son amour comme des actes dépourvus de mérite et qui le constituaient débiteur envers Dieu : il fit comme si Jésus en eût, en quelque manière, prélevé le prix à l'avance sur celui de sa Passion qui n'était pas consommée et dont Satan ne connaissait pas encore le prix infini, et par conséquent comme s'il n'eût pas satisfait pour les grâces données à l'occasion de ces œuvres.

Au commencement, Jésus était agenouillé et priait avec assez de calme ; mais plus tard son âme fut épouvantée à l'aspect des crimes innombrables des hommes et de leur ingratitude envers Dieu : il fut en proie à une angoisse et à une douleur si violente qu'il s'écria, tremblant et frissonnant : « Mon Père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! Mon Père, tout vous est possible ; éloigner ce calice ! » Puis il se recueillit et dit : « Cependant que votre volonté se fasse et non la mienne. » Sa volonté et celle de son Père étaient une ; mais, livré par son amour aux faiblesses de l'humanité, il tremblait à l'aspect de la mort.

Je vis la caverne autour de lui remplie de formes effrayantes ; je vis tous les péchés, toute la méchanceté, tous les vices, tous les tourments, toutes les ingrattitudes qui l'accablaient : les épouvantements de la mort, la terreur qu'il ressentait comme homme à l'aspect de ses souffrances expiatoires le pressaient et l'assaillaient sous la forme de spectres hideux. Il tombait çà et là, se tordait les mains, la sueur le couvrait, il tremblait et frémissait. Il se releva ; ses genoux chancelaient et le portaient à peine, il était tout à fait défait et presque méconnaissable, ses lèvres étaient pâles, ses cheveux se dressaient sur sa tête. Il était environ 10 h 1/2 lorsqu'il se leva ; puis, tout chancelant, tombant à chaque pas, baigné d'une sueur froide, il se traîna jusqu'auprès des trois Apôtres. Il monta à gauche de la caverne jusqu'à une plate-forme où ceux-ci s'étaient endormis, couchés les uns à côté des autres, accablés qu'ils étaient de fatigue, de tristesse et d'inquiétude. Jésus vint à eux, semblable à un homme dans l'angoisse, que la terreur pousse vers ses amis, et semblable encore à un bon pasteur qui, profondément bouleversé lui-même, vient visiter son troupeau qu'il sait menacé d'un péril prochain : car Il n'ignorait pas qu'eux aussi étaient dans l'angoisse et la tentation. Les terribles visions l'entouraient, même pendant ce court chemin. Lorsqu'il les trouva dormants, il joignit les mains, tomba près d'eux plein de tristesse et d'inquiétude, et dit : « Simon, dors-tu ? » Ils s'éveillèrent, le relevèrent, et il leur dit dans son délaissement : « Ne pouviez-vous veiller une heure avec moi ? » Lorsqu'ils le virent défait, pâle, chancelant, trempé de sueur, tremblant et frissonnant, lorsqu'ils entendirent sa voix altérée et presque éteinte, ils ne surent plus ce qu'ils devaient penser, et s'il ne leur était pas apparu entouré d'une lumière bien connue, ils n'auraient jamais retrouvé Jésus en lui. Jean lui dit : « Maître, qu'avez-vous ? Dois-je appeler les autres disciples ? Devons-nous fuir ? » Jésus répondit : « Si je vivais, enseignais et guérissais encore trente-trois ans, cela ne suffirait pas pour faire ce qui me reste à accomplir d'ici à demain. N'appelle pas les huit ; je les ai laissés, parce qu'ils ne pourraient me voir dans cette détresse sans se scandaliser : ils tomberaient en tentation,

oublieraient beaucoup et douteraient de moi. Pour vous, qui avez vu le Fils de l'homme transfiguré, vous pouvez le voir aussi dans son obscurcissement et son délaissement ; mais veillez et priez pour ne pas tomber en tentation, l'esprit est prompt, mais la chair est faible. »



### Cinquième jour

« Il parlait ainsi par rapport à eux et à lui-même. Il voulait par là les engager à la persévérance et leur faire connaître le combat de sa nature humaine contre la mort et la cause de sa faiblesse. Il leur parla encore, toujours accablé de tristesse, et resta près d'un quart d'heure avec eux. Il retourna dans la grotte, son angoisse croissant toujours : pour eux, ils étendaient les mains vers lui, pleuraient, tombaient dans les bras les uns des autres, se demandaient : « Qu'est-ce donc ? Que lui arrive-t-il ? Il est dans un délaissement complet ! » Ils se mirent à prier, la tête couverte, pleins de trouble et de tristesse. Tout ce qui vient d'être dit remplit à peu près une heure et demie depuis que Jésus était entré dans le Jardin des Oliviers. Il dit à la vérité dans l'Écriture : N'avez-vous pu veiller une heure avec moi ? Mais cela ne doit point se prendre à la lettre, et d'après notre manière de compter. Les trois Apôtres qui étaient avec Jésus avaient d'abord prié, puis ils s'étaient endormis, car ils étaient tombés en tentation par leur manque de confiance. Les huit autres qui étaient postés à l'entrée, ne dormaient pas : la tristesse qui respirait dans les derniers discours de Jésus les avait laissés très inquiets ; ils erraient sur le Mont des Oliviers pour y chercher quelque lieu de refuge en cas de danger.

Lorsque Jésus fut revenu dans la grotte et toutes ses douleurs avec lui, il se prosterna sur le visage, les bras étendus, et pria son Père céleste ; mais il y eut dans son âme une nouvelle lutte qui dura trois quarts d'heure. Des anges vinrent lui montrer dans des séries de visions tout ce qu'il devait embrasser de douleurs afin d'expié le péché ; ils lui montrèrent quelle était avant la chute la beauté de l'homme, image de Dieu, et combien cette chute l'avait altéré et défiguré. Il vit l'origine de tous les péchés dans le premier péché, la signification et l'essence de la concupiscence, ses terribles effets sur les forces de l'âme humaine ; et aussi l'essence et la signification de toutes les peines correspondant à la concupiscence. Ils lui montrèrent dans la satisfaction qu'il devait donner à la justice divine, une souffrance du corps et de l'âme comprenant toutes les peines dues à la concupiscence de l'humanité tout entière ; et comment la dette du genre humain devait être payée par la seule nature humaine exempte de péché, celle du Fils de Dieu, lequel, afin de prendre sur lui la dette et le châtement de l'humanité tout entière, devait aussi combattre et surmonter la répugnance humaine pour la souffrance et la mort. Les anges lui montraient tout cela sous des formes diverses, et j'avais la perception de ce qu'ils disaient quoique sans entendre leurs voix. Aucune langue ne peut exprimer quelle épouvante et quelle douleur vinrent fondre sur l'âme de Jésus à la vue de ces terribles expiations ; l'horreur de cette vision fut telle qu'une sueur de sang sortit de son corps.

Dans la seconde agonie, Jésus vit dans toute son étendue et son amertume la souffrance expiatoire nécessaire pour satisfaire à la justice divine ; ceci lui fut présenté par les anges, car il n'appartient pas à Satan de montrer que l'expiation est possible ; le père du mensonge et du désespoir ne montre point les œuvres de la miséricorde divine. Jésus ayant résisté victorieusement à tous ces combats par son abandon complet à la volonté de son Père

céleste, un nouveau cercle d'effrayantes visions lui fut offert : le doute et l'inquiétude qui précèdent le sacrifice dans l'homme qui se dévoue, s'éveillèrent dans l'âme du Seigneur ; il se fit cette terrible question : « Quel sera le profit de ce sacrifice ? » Et le tableau du plus terrible avenir accabla son cœur aimant.

Lorsque Dieu eut créé le premier Adam, il lui envoya le sommeil, ouvrit son côté, prit une de ses côtes dont il fit Ève, sa femme, la mère de tous les vivants, puis il la mena devant Adam, et celui-ci dit : « C'est la chair de ma chair et l'os de mes os : l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et ils seront deux en une seule chair. » Ce fut là le mariage dont il est écrit : « Ce sacrement est grand, je dis en Jésus-Christ et en l'Église. » Le Christ, le nouvel Adam voulait aussi laisser venir sur lui le sommeil, celui de la mort sur la croix ; il voulait aussi laisser ouvrir son côté, afin que la nouvelle Ève, sa fiancée virginale, l'Église, mère de tous les vivants, en fût faite ; il voulait lui donner le sang de la rédemption, l'eau de la purification et son esprit, les trois qui rendent témoignage sur la terre ; il voulait lui donner les saints sacrements, afin qu'elle fût une fiancée pure, sainte, sans tache : il voulait être sa tête, nous devons être ses membres soumis à la tête, l'os de ses os, la chair de sa chair. En prenant la nature humaine, afin de souffrir la mort pour nous, il avait quitté aussi son père et sa mère et s'était attaché à sa fiancée, l'Église : il est devenu une seule chair avec elle, en la nourrissant du sacrement de l'autel où il s'unit à nous. Il voulait être sur la terre avec l'Église, jusqu'à ce que nous fussions tous réunis en elle par lui, et il a dit : « Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Voulant exercer cet incommensurable amour pour les pécheurs, le Seigneur était devenu homme et un frère de ces mêmes pécheurs afin de prendre sur lui la punition due à tous leurs crimes. Il avait vu avec une grande tristesse l'immensité de cette dette et celle de la douleur qui devait y satisfaire, et s'était pourtant abandonné avec joie comme victime expiatoire à la volonté de son Père céleste ; mais à présent il voyait les douleurs, les combats et les blessures à venir de sa fiancée céleste qu'il voulait racheter à un si haut prix, au prix de son sang ; il voyait l'ingratitude des hommes.

Devant l'âme de Jésus parurent toutes les souffrances futures de ses Apôtres, de ses disciples et de ses amis ; il vit l'Église primitive si peu nombreuse, puis à mesure qu'elle s'accroissait, les hérésies et les schismes y faisant irruption et répétant la première chute de l'homme par l'orgueil et la désobéissance. Il vit la tiédeur, la corruption et la malice d'un nombre infini de chrétiens, le mensonge et la fourberie de tous les docteurs orgueilleux, la légèreté de tous les prêtres vicieux, les suites funestes de tous ces actes, l'abomination de la désolation dans le royaume de Dieu, dans le sanctuaire de cette ingrate humanité qu'il voulait racheter de son sang au prix de souffrances indicibles.

Je vis passer devant l'âme du pauvre Jésus, dans une série de visions innombrables, les scandales de tous les siècles jusqu'à notre temps et même jusqu'à la fin du monde. C'étaient tour à tour toutes les formes de l'erreur, de la fourberie, du fanatisme furieux, de l'opiniâtreté et de la malice ; tous les apostats, les hérésiarques, les réformateurs à l'apparence sainte, les corrupteurs et les corrompus l'outrageaient et le tourmentaient, comme n'ayant pas été bien crucifié à leurs yeux, n'ayant pas souffert de la manière que leur présomption orgueilleuse l'entendait et l'imaginait, et tous déchiraient à l'envi la robe sans couture de son Église : chacun voulait l'avoir pour Rédempteur autrement qu'il ne s'était donné dans l'excès de son amour. Beaucoup le maltrahaient, l'insultaient, le reniaient ; beaucoup haussaient les épaules et secouaient la tête sur lui, évitaient les bras qu'il leur tendait, et s'en allaient vers l'abîme où ils étaient engloutis. Il en vit une infinité d'autres qui n'osaient pas le renier hautement, mais qui s'éloignaient avec dégoût des plaies de son

Église, comme le lévite s'éloigna du pauvre assassiné par les voleurs. Ils s'éloignaient de son épouse blessée comme des enfants lâches et sans foi abandonnant leur mère au moment de la nuit, quand viennent les voleurs et les meurtriers auxquels leur négligence ou leur malice a ouvert la porte. Il les vit s'approprier le butin qu'ils transportaient au désert, les vases d'or et les colliers brisés. Il vit tous ces hommes tantôt séparés de la vraie vigne et couchés parmi les raisins sauvages, tantôt comme des troupeaux égarés, livrés en proie aux loups, conduits par des mercenaires dans de mauvais pâturages, et refusant d'entrer dans le bercail du bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis. Ils erraient sans patrie dans le désert au milieu des sables agités par les vents, et ils ne voulaient pas voir sa ville placée sur la montagne qui ne peut rester cachée, la maison de sa fiancée, son Église bâtie sur le roc près de laquelle Il a promis d'être jusqu'à la fin des siècles et contre laquelle les portes de l'enfer ne doivent pas prévaloir. Ils refusaient d'entrer par la porte étroite pour n'avoir pas à se courber. Il les vit suivre ceux qui s'étaient dirigés ailleurs que vers la porte. Ils bâtissaient sur le sable des huttes qu'ils refaisaient et défaisaient sans cesse, mais où il n'y avait ni autel, ni sacrifice ; ils avaient des girouettes sur leurs toits, et leurs doctrines changeaient avec le vent ; aussi étaient-ils en contradiction les uns avec les autres. Ils ne pouvaient pas s'entendre et n'avaient jamais de position fixe : souvent ils détruisaient leurs cabanes et en lançaient les débris contre la pierre angulaire de l'Église qui restait Inébranlable. Plusieurs d'entre eux, comme les ténèbres régnaient dans leurs demeures, ne venaient pas vers la lumière placée sur le chandelier dans la maison de l'épouse, mais erraient les yeux fermés autour des jardins de l'Église, et ne vivant plus que des parfums qui s'en exhalaient ; ils tendaient les bras vers des idoles nébuleuses, et suivaient les astres errants qui les conduisaient à des puits sans eau : au bord du précipice, ils ne voulaient pas écouter la voix de l'épouse qui les appelait, et, dévorés par la faim, ils riaient avec une pitié arrogante des serviteurs et des messagers qui les invitaient au festin nuptial. Ils ne voulaient pas entrer dans le jardin, car ils craignaient les épines de la haie : ivres d'eux-mêmes, ils n'avaient ni froment pour leur faim ni vin pour leur soif ; et aveuglés par leur propre lumière, ils nommaient invisible l'Eglise du Verbe fait chair. Jésus les vit tous ; il pleura sur eux ; il voulut souffrir pour tous ceux qui ne le voient pas, qui ne veulent pas porter leur croix avec lui dans sa ville bâtie sur la montagne qui ne peut rester cachée, dans son Église fondée sur le roc, à laquelle il s'est donné dans le saint sacrement, et contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront pas.

Toutes ces apparitions pendant lesquelles la voix du tentateur répétait sans cesse : « Veux-tu donc souffrir pour de pareils ingrats ? » fondaient sur Jésus avec tant d'impétuosité et de fureur, qu'une angoisse indicible opprimait son humanité. Le Christ, le Fils de l'homme, luttait et joignait les mains, il tombait, comme accablé, sur ses genoux, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et sa volonté humaine livrait un si terrible combat contre la répugnance à tant souffrir pour une race si ingrate, que la sueur en larges gouttes de sang coulait de son corps jusqu'à terre. Dans sa détresse, il regardait autour de lui comme cherchant du secours, et semblait prendre le ciel, la terre et les astres du firmament à témoin de ses souffrances. Il me semblait l'entendre crier : « Est-il possible de supporter une telle ingratitude ? Je vous prends à témoin de ce que j'endure ! » ☒

Jésus, dans sa détresse, éleva la voix, et fit entendre quelques cris douloureux.

Je retournai vers mon céleste Fiancé dans sa douloureuse agonie. Les images hideuses de l'ingratitude des hommes futurs dont il prenait sur lui la dette envers la justice divine, roulaient vers lui toujours plus terribles et plus impétueuses, et il continuait à lutter contre la

répugnance de la nature humaine à souffrir. Plusieurs fois, je l'entendis s'écrier : « Mon Père, est-il possible de souffrir pour tous ces ingrats ? O Mon Père, si ce calice ne peut pas s'éloigner de moi, que votre volonté soit faite ! »

Quand je parlerais un an entier, je ne pourrais dire tous les affronts faits à Jésus dans le saint Sacrement que je connus de cette manière. J'en vis les auteurs assaillir le Seigneur par troupes, et le frapper de diverses armes, selon la diversité de leurs offenses. Je vis des clercs irrévérencieux, des prêtres légers ou sacrilèges dans la célébration du saint Sacrifice et la distribution de la sainte Eucharistie des troupes de communiantes tièdes et indignes. Je vis, en nombre infini, des gens pour qui la source de toute bénédiction, le mystère du Dieu vivant, était devenue une imprécation, une formule de malédiction, des guerriers furieux profanant les vases sacrés, des serviteurs du démon employant la sainte Eucharistie aux mystères d'un effroyable culte infernal.

J'étais tellement saisie d'horreur et d'effroi qu'une apparition de mon Fiancé céleste me plaça miséricordieusement la main sur le cœur, avec ces paroles : « Personne n'a encore vu cela, et ton cœur se briserait de douleur si je ne le soutenais. »

### Sixième jour



« Je vis le sang rouler en larges gouttes sur le pâle visage du Sauveur ; ses cheveux étaient collés ensemble et dressés sur sa tête, sa barbe sanglante et en désordre comme si on eût voulu l'arracher. Après la vision dont je viens de parler, il s'enfuit en quelque sorte hors de la caverne, et revint vers ses disciples. Mais sa démarche était comme celle d'un homme couvert de blessures et courbé sous un lourd fardeau, qui trébucherait à chaque pas. Lorsqu'il vint vers les trois Apôtres, ils ne s'étaient pas couchés pour dormir comme la première fois ; ils avaient la tête voilée et affaissée sur leurs genoux, dans une position où je vois souvent les gens de ce pays-là lorsqu'ils sont dans le deuil ou qu'ils veulent prier. Ils s'étaient assoupis, vaincus par la tristesse et la fatigue. Jésus, tremblant et gémissant,

s'approcha d'eux, et ils se réveillèrent. Mais, lorsqu'à la clarté de la lune, ils le virent debout devant eux, avec son visage pâle et sanglant et sa chevelure en désordre, leurs yeux fatigués ne le reconnurent pas d'abord tout de suite, car il était indiciblement défiguré. Comme il joignait les mains, ils se levèrent, le prirent sous les bras, le soutinrent avec amour, et il leur dit avec tristesse qu'on le ferait mourir le lendemain, qu'on s'emparerait de lui dans une heure, qu'on le mènerait devant un tribunal, qu'il serait maltraité, outragé, flagellé, et enfin livré à la mort la plus cruelle. Il les pria de consoler sa mère, et aussi de consoler Madeleine. Il leur parla ainsi pendant quelques minutes ; pour eux, ils ne lui répondirent pas, car ils ne savaient que dire, tant son aspect et ces discours les avaient troublés ; ils croyaient même qu'il était en délire. Mais lorsqu'il voulut retourner à la grotte, il n'eut pas la force de marcher. Je vis Jean et Jacques le conduire, et revenir lorsqu'il fut entré dans la grotte. Il était à peu près onze heures et un quart.

Pendant cette agonie de Jésus, je vis la Sainte Vierge accablée aussi de tristesse et d'angoisses dans la maison de Marie, mère de Marc. Elle se tenait avec Madeleine et Marie dans le jardin de la maison ; elle était là, courbée en deux sur une pierre et affaissée sur ses genoux. Plusieurs fois elle perdit connaissance, car elle vit intérieurement plusieurs choses de l'agonie de Jésus. Elle avait déjà envoyé des messagers pour avoir de ses nouvelles ; mais, ne pouvant pas attendre leur retour, elle s'en fut, tout inquiète, avec Madeleine et Salomé, jusqu'à la vallée de Josaphat. Elle marchait voilée, et étendait souvent les bras vers le mont des Oliviers ; car elle voyait en esprit Jésus baigné d'une sueur de sang, et il semblait qu'elle voulût de ses mains étendues essuyer le visage de son Fils. Je vis ces élans de son âme aller jusqu'à Jésus, qui pensa à elle et regarda de son côté comme pour y chercher du secours. Je vis cette communication entre eux sous forme de rayons qui allaient de l'un à l'autre. Le Seigneur pensa aussi à Madeleine, et fut touché de sa douleur ; c'est pourquoi il recommanda aux disciples de la consoler ; car il savait que son amour était le plus grand après celui de sa mère, et il avait vu qu'elle souffrirait encore beaucoup pour lui, et qu'elle ne l'offenserait plus jamais. »

### **Septième jour**

« Vers ce moment, à onze heures un quart à peu près, les huit Apôtres revinrent dans la cabane de feuillage de Gethsémani ; ils s'y entretinrent et finirent par s'endormir. Ils étaient très ébranlés, très découragés, et violemment assaillis par la tentation. Chacun avait cherché un lieu où il pût se réfugier, et ils se demandaient avec inquiétude : « Que ferons-nous lorsqu'on l'aura fait mourir ? Nous avons tout quitté pour le suivre ; nous sommes pauvres et le rebut de ce monde, nous nous sommes entièrement abandonnés à lui, et le voilà maintenant si languissant, si abattu, qu'on ne peut trouver en lui aucune consolation. » Les autres disciples avaient d'abord erré de côté et d'autre ; puis, ayant appris quelque chose des effrayantes prophéties de Jésus, ils s'étaient retirés pour la plupart à Bethphagé.

Je vis Jésus priant encore dans la grotte et luttant contre la répugnance de la nature humaine à souffrir. Il était épuisé de fatigue et abattu, et il disait : « Mon père, si c'est votre volonté, éloignez de moi ce calice. Cependant, que votre volonté se fasse et non pas la mienne. » Mais alors l'abîme s'ouvrit devant lui, et les premiers degrés des Limbes lui apparurent comme à l'extrémité d'une voie lumineuse. Il vit Adam et Ève, les patriarches. Les prophètes, les justes, les parents de sa mère et Jean-Baptiste attendant son arrivée dans le monde inférieur avec un désir si violent, que cette vue fortifia et ranima son cœur plein

d'amour. Sa mort devait ouvrir le ciel à ces captifs ; elle devait les tirer de la prison où ils languissaient dans l'attente. Lorsque Jésus eut regardé avec une profonde émotion ces saints de l'ancien monde, les anges lui présentèrent toutes les cohortes des bienheureux à venir qui, joignant leurs combats aux mérites de sa Passion, devaient s'unir par lui au Père céleste. C'était une vision inexprimablement belle et consolante. Tous rangés, suivant leur date, leur classe et leur dignité, passèrent devant le Seigneur, parés de leurs souffrances et de leurs œuvres. Il vit le salut et la sanctification sortant à flots intarissables de la source de rédemption ouverte par sa mort. Les Apôtres, les disciples, les vierges et les saintes femmes, tous les martyrs, les confesseurs et les ermites. Les papes et les évêques, des troupes nombreuses de religieux, en un mot l'armée entière des bienheureux s'offrit à sa vue. Tous portaient sur la tête des couronnes triomphales, et les fleurs de leurs couronnes différaient de forme, de couleur, de parfum et de vertu suivant la différence des souffrances, des combats et des victoires qui leur avaient valu la gloire éternelle. Toute leur vie et tous leurs actes, tous leurs mérites et toute leur force, ainsi que toute la gloire de leur triomphe, venaient uniquement de leur union aux mérites de Jésus-Christ.

L'action et l'influence réciproque que tous ces saints exerçaient les uns sur les autres, la manière dont ils puisaient à une source unique, au saint Sacrement et à la Passion du Seigneur, offraient un spectacle singulièrement touchant et merveilleux. Rien ne paraissait fortuit en eux ; leurs œuvres, leur martyre, leurs victoires, leur apparence et leur vêtement, tout cela, quoique bien divers, se fondaient dans une harmonie et une unité infinies ; et cette unité dans la diversité était produite par les rayons d'un soleil unique, par la Passion du Seigneur, du Verbe fait chair, en qui la vie était la lumière des hommes qui luit dans les ténèbres et que les ténèbres n'ont pas comprise.

C'était la communauté des Saints futurs qui passait devant l'âme du Sauveur, lequel se trouvait placé entre le désir des patriarches et le cortège triomphal des bienheureux à venir ; ces deux troupes s'unissant et se complétant en quelque sorte l'une l'autre, entouraient le cœur aimant du Rédempteur comme d'une couronne de victoire. Cette vue inexprimablement touchante donna à l'âme de Jésus un peu de consolation et de force. Ah ! Il aimait tellement ses frères et ses créatures, qu'il aurait accepté avec joie toutes les souffrances auxquelles il se dévouait pour la rédemption d'une seule âme. Comme ces visions se rapportaient à l'avenir, elles planaient à une certaine hauteur.

Mais ces images consolantes s'évanouirent, et les anges lui montrèrent sa Passion tout près de terre, parce qu'elle était proche. Ces anges étaient en grand nombre. Je vis toutes les scènes se présenter très distinctement devant lui, depuis le baiser de Judas jusqu'aux dernières paroles sur la croix : je vis là tout ce que je vois dans mes méditations de la Passion, la trahison de Judas, la fuite des disciples, les insultes devant Anne et Caïphe, le reniement de Pierre, le tribunal de Pilate, les dérisions d'Hérode, la flagellation et le couronnement d'épines, la condamnation à mort, le portement de la croix, la rencontre de la Sainte Vierge, son évanouissement, les insultes que les bourreaux lui prodiguaient, le suaire de Véronique, le crucifiement, les outrages des pharisiens, les douleurs de Marie, de Madeleine et de Jean, le coup de lance dans le côté : en un mot, tout lui fut présenté avec les plus petites circonstances. Je vis comment le Seigneur, dans son angoisse, voyait tous les gestes, entendait toutes les paroles, percevait tout ce qui se passait dans les âmes. Il accepta tout volontairement, il se soumit à tout par amour pour les hommes. Ce qui le contrista le plus douloureusement fut de se voir attaché à la croix dans un état de nudité complète, pour expier l'impudicité des hommes : il pria instamment pour que cela lui fût épargné et qu'il lui

fût au moins accordé d'avoir une ceinture autour des reins : je vis qu'il serait assisté en cela, non par ses bourreaux, mais par un homme compatissant. Il vit et ressentit aussi la douleur actuelle de sa mère que l'union à ses souffrances avait fait tomber sans connaissance dans les bras de ses deux amies.



À la fin des visions de la Passion, Jésus tomba sur le visage, comme un mourant : les Anges disparurent, la sueur de sang coula plus abondante, et je la vis traverser son vêtement. La plus profonde obscurité régnait dans la caverne. Je vis alors un ange descendre vers Jésus : il était plus grand, plus distinct et plus semblable à un homme que ceux que j'avais vus auparavant. Il était revêtu comme un prêtre d'une longue robe flottante, ornée de franges, et portait dans ses mains devant lui, un petit vase de la forme du calice de la sainte Cène. À l'ouverture de ce calice, se montrait un petit corps ovale, de la grosseur d'une fève, et qui répandait une lumière rougeâtre. L'ange, sans se poser à terre, étendit la main droite vers Jésus, qui se releva ; Il lui mit dans la bouche cet aliment mystérieux, et le fit boire du petit calice lumineux. Ensuite il disparut.

Jésus, ayant accepté librement le calice de ses souffrances, reçut une nouvelle force, resta encore quelques minutes dans la grotte, plongé dans une méditation tranquille et rendant grâces à son Père céleste. Il était encore affligé, mais réconforté surnaturellement, au point de ne pouvoir aller vers les disciples sans chanceler et sans plier sous le poids de sa douleur. Il était toujours pâle et défait, mais son pas était ferme et décidé. Il avait essuyé son visage avec un suaire, et remis en ordre ses cheveux qui pendaient sur ses épaules, humides de sang et de sueur et collés ensemble. »

**Premier jour****PREMIÈRE STATION DU CHEMIN DE LA CROIX : JÉSUS EST CONDAMNÉ À MORT**

Voici l'Homme. Face à la foule enivrée par l'esprit du mal, voici l'Agneau sans tache. Sa chair maculée d'ordures et de crachats est lacérée. Le sang perle de chaque épine de sa couronne et sa vue se trouble. Au travers de ces brûlures de sang, il perçoit l'humanité qui hurle : « Sur nous et sur nos enfants que ce sang retombe ! »<sup>1</sup> Pilate voudrait le relâcher, « mais eux insistaient à grandes clameurs, demandant qu'il fût crucifié. Et leurs clameurs gagnaient en violence »<sup>2</sup> alors, « il le livra à leur volonté. »<sup>3</sup> Dieu s'est fait homme pour être livré aux hommes : pour être vêtu de rouge et couronné de douleur.

L'Amour a pris notre humanité parce que l'humanité avait failli à l'amour et qu'une telle faute conduit à la mort. La condamnation qui pesait sur elle, il la prend sur Lui. Voilà pourquoi Pilate a dit : « Voici l'homme »<sup>4</sup> et aussi : « Voici votre Roi »<sup>5</sup>. Car Il est le Roi d'Amour et le Fils de David, aimé de Dieu et berger de Bethléem.

En tuant son roi, la foule se condamne elle-même. Mais elle ne sait pas que c'est le dernier crime des fils de Caïn, car elle ignore que le Fils donne sa vie et que personne ne la lui prend. Ce crime devient un sacrifice et le sang qui va couler scellera une alliance éternelle.

« Le châtement qui nous rend la paix est sur Lui et c'est grâce à ses plaies que nous sommes guéris. »<sup>6</sup> Voilà pourquoi il n'y a plus de condamnation pour qui est dans le Christ Jésus. Et « si notre cœur nous condamne, Dieu est plus grand que notre cœur »,<sup>7</sup> car Il est l'Amour et l'Amour est infini. Désormais, qu'aucune culpabilité n'habite nos âmes, qu'aucune

---

1 Matthieu 27,25  
 2 Luc 23,23.  
 3 Luc 23,25  
 4 Jean 19.5.  
 5 Jean 19, 14  
 6 Isaïe 53, 5  
 7 I Jean 3, 20

condamnation ne nous entrave, qu'elle vienne des hommes, du démon ou de notre conscience. « Le châtement qui nous rend la paix est sur Lui. »<sup>8</sup>

O Jésus, la condamnation ne m'appartient plus, ni celle qui pesait sur moi ni celle que l'humanité avait prononcée contre elle-même. O Jésus, j'adore les plaies de ton front ; que chacune des plaies de ton corps adorable guérisse une meurtrissure de l'Église.

### DEUXIÈME STATION DU CHEMIN DE LA CROIX : JÉSUS EST CHARGÉ DE SA CROIX

« ...Ils prirent donc Jésus et, chargé lui-même de sa croix, il sortit<sup>9</sup>... » Depuis qu'Abraham avait lié son enfant au bois du sacrifice, la pensée de Dieu revenait à l'arbre du jardin d'Eden que dans sa sagesse Il avait planté. Ne l'avait-il pas maudit, l'arbre qui l'avait privé de l'homme fruit de son Amour ? Ne l'avait-il pas choisi l'arbre qui porterait le fruit de l'Amour ?

Et le poids de la volonté du Père pèse sur Lui, le Fils, l'Unique, le Premier-Né. Et voici qu'il l'accueille et l'étreint.

O Croix bienheureuse ! O bienheureuse faute d'Adam qui nous valut un tel Rédempteur !

Et ce poids, c'est la gloire qui Lui revient !

Parce qu'il s'est abaissé. Il sait que ce poids c'est aussi l'antique malédiction, et son cœur bondit d'allégresse, car désormais elle ne pèsera plus sur aucun des enfants des hommes. Cette allégresse, c'est sa force. Est-il un homme, un seul qui dans la foule ose croiser ton regard ? Et tu me regardes, de ce regard-là que tu avais quand le bois déchirait ta chair.

Tu me dis : « Toi qui peines et qui ploies sous le fardeau - tu ne penses pas au tien, Jésus, tu ne vois que le poids du péché qui m'écrase - toi qui es fatigué, viens à moi et je te donnerai le repos. Prends sur toi ma croix, car mon joug est doux et mon fardeau léger. »<sup>10</sup>

O Jésus, il est léger parce que tu l'aimes. Il est le signe unique et définitif de l'Amour.

Mon Dieu, comme ce chemin qui s'ouvre sous les pas de ton Fils ressemble à ma vie et à la vie de tous les hommes !

En moi était montée l'interrogation : « Où est l'agneau du sacrifice ? »<sup>11</sup> et j'ai craint d'être celui-là, mais tu me montres l'Agneau, celui qui fit tout selon ton bon plaisir.

Et tu le nommes « le Chemin, la Vérité et la Vie ».

O Jésus, j'adore les meurtrissures de tes épaules. Le poids qui entama ta chair nous délivre de l'opresseur.

---

8        Isaïe 53, 5

9        Jean 19, 16-17

10       Matthieu 11,28-30.

11       Genèse 22

**Deuxième jour****TROISIEME STATION DU CHEMIN DE LA CROIX, JÉSUS TOMBE POUR LA PREMIÈRE FOIS**

Sous le poids de la croix, Jésus chancelle et tombe. Ses mains sont liées à la poutre. Il ne se protège pas, Il ne peut pas se protéger.

Il tombe de toute sa hauteur et la terre, qui ne pourra le garder dans ses entrailles, accueille pour la première fois le plus beau des enfants des hommes. Il goûte la poussière, Celui qui a pris notre chair née de la poussière. Et le sang, la sueur et les larmes se mêlent à elle.

« Comme devant les tondeurs une brebis muette, Il n'ouvrait pas la bouche. »<sup>12</sup> Pas un cri d'effroi et pourtant la terre devrait chambouler comme un homme ivre, car voici Dieu qui tombe, le Créateur vacille sous le poids de sa propre créature.

Toute chose créée devrait frémir de terreur et craindre son propre anéantissement.

Mon Dieu, pourquoi fallait-il que Jésus tombe, celui devant qui tout genou doit plier sur terre, au ciel et aux enfers, et dont le genou s'écrase sous les yeux des hommes ? N'est-il pas écrit : « Affreusement traité, il s'humiliait plus encore. »<sup>13</sup>

Il tombe parce que vous tombez, Il n'est pas jusqu'au juste qui ne tombe dix fois le jour.

Ne savez-vous pas que chacune de vos chutes défigure la ressemblance divine que j'ai mise sur vos visages ?

Parce qu'il est humble, Jésus se relève et se montre à visage recouvert de boue et de souillure.

Relevons-nous immédiatement, fortifiés par la pensée de Jésus à chacune de nos chutes.

---

12      Isaïe 53,7.

13      Isaïe 53, 7

**QUATRIÈME STATION DU CHEMIN DE LA CROIX, JÉSUS RENCONTRE SA MÈRE**

Marie est dans la foule et cherche son Fils comme elle l'a cherché lorsqu'il était enfant. Elle l'aperçoit debout et ressent que le glaive qui lui était destiné commence à pénétrer son cœur.

Dans le martèlement de son sang, elle entend les paroles qu'il avait dites alors :

« Ne saviez-vous pas que je me dois aux affaires de mon Père ? »<sup>14</sup>

Et dans le silence la nouvelle Ève rejoint le nouvel Adam dans l'accomplissement de la volonté du Père.

Ils sont soudain seuls au milieu de la foule. L'amour de toutes les mères de la terre au chevet de l'enfant mourant les unit d'une manière unique.

Marie devient ainsi la tendresse de Dieu.

Quand Dieu se cache au moment de l'épreuve, quand les hommes nous abandonnent, même les amis les plus chers, quand nos propres forces semblent aussi nous trahir, il nous reste Marie.

C'est un fait d'expérience des plus grands saints qui en témoignent, jusqu'aux plus humbles croyants : celui qui a pris Marie dans son cœur ne sera plus jamais seul. Particulièrement

dans les épreuves et les nuits spirituelles, lorsque nous croyons que nous avons perdu l'amour, il nous reste la tendresse et une ineffable bien que discrète consolation.

(2. Jérémie 31,15 - Matthieu 2,18)

Dans le silence divin creusé au sein des hurlements du monde se sont unis les deux cœurs de la Mère et de l'Enfant, du Créateur et de la créature, de la nouvelle Ève et du nouvel Adam, du Christ et de l'Église.

O Marie ma Mère, j'élève vers toi tous les enfants du monde et les confie à ton cœur. ô Marie ma Mère, j'élève vers toi l'Eglise et te demande de la remplir de ta tendresse pour être en son cœur l'amour.

O cœur meurtri de Jésus par les souffrances de ta Mère, je t'adore en silence et te rejoins par le cœur que tu as mis en moi et que ton Esprit a blessé.

### Troisième jour

#### CINQUIÈME STATION DU CHEMIN DE LA CROIX, SIMON DE CYRÈNE AIDE JÉSUS A PORTER SA CROIX



« Et comme ils l'emmenaient, ayant pris un certain Simon de Cyrène qui venait des champs, ils lui imposèrent la croix à porter derrière Jésus. »<sup>15</sup>

La flagellation qui pouvait donner la mort a épuisé toutes les forces physiques de l'Homme Dieu. Son aspect doit être terrible à voir et ses bourreaux réalisent qu'il ne pourra aller

jusqu'au bout du supplice. Il ne faut pas qu'il meure avant d'avoir été hissé entre ciel et terre. Un homme est désigné qui lui sera un surcroît d'humanité.

Jésus s'était immobilisé comme un agneau, Il n'avancait plus.

La Rédemption ne peut s'opérer sans le concours de l'humanité. Dieu s'arrête où commence la scandaleuse et belle liberté de l'homme.

N'avait-Il pas dit : « Si quelqu'un veut devenir mon disciple, qu'il soulève sa croix et qu'il me suive »<sup>16</sup> ?

Dieu peut continuer son œuvre rédemptrice là où l'homme le rejoint, et peut dire comme saint Paul et comme Marthe Robin : « J'achève en mon corps ce qui manque aux souffrances du Christ pour son Corps qui est l'Église. »<sup>17</sup>

Et chacun de nous qui faisons profession d'être de ses disciples, nous portons avec Lui sa croix, et cette œuvre corédemptrice nous est cause d'une joie immense qui nous donne force et courage dans l'adversité.

Jésus nous a rejoints sur la croix parce que c'est là qu'est l'homme.

Simon de Cyrène revenait des champs, il est étranger à la condamnation qui vient d'être prononcée, il est innocent et pourtant le poids de la croix est sur lui ; il ne l'a pas choisie.

Personne en effet n'eut pitié du Fils de l'Homme, personne ne se précipita pour le soulager, mais le poids de la croix pèse sur le monde.

Heureux celui qui accepte sa croix, elle devient cause de sa joie.

Heureux celui qui se courbe sous son poids, il se verra élevé jusqu'à la face de Dieu.

Le Père le prendra dans ses bras et l'appellera : « Mon enfant, j'ai entendu tes plaintes.

Heureux ceux qui pleurent, ils seront consolés. »<sup>18</sup>

O Fils de Dieu, j'élève vers Toi l'humanité souffrante qui se rebelle sous le poids de sa misère.  
O Jésus, je t'offre toute souffrance afin qu'elle ne soit pas inutile et vaine, mais devienne ainsi rédemptrice.

O Jésus, j'adore en Toi la volonté du Père.

---

16 Matthieu 16,24

17 Colossiens 1,24

18 Matthieu 5,5

## SIXIÈME STATION DU CHEMIN DE LA CROIX VÉRONIQUE ESSUIE LE VISAGE DE JÉSUS



Pas un homme donc qui se précipite. Où es-tu Pierre ?

Où es-tu Jean, toi que le Seigneur aime d'un amour de prédilection ?

Pas un qui te console.

Mais qu'y a-t-il entre Toi et la femme, quel mystère vous unit-il pour que l'une d'elles se laisse emporter par l'élan violent de son âme ?

Et ce linge qu'elle tient, servait-il à cacher sa douleur ?

Elle se dévoile et dévoile son amour, elle se prononce pour toi devant les hommes, elle sait que tu ne rougiras pas d'elle devant le Père.

Elle ne craint pas les soldats, car l'amour parfait bannit la peur.

Elle te suivait depuis des jours peut-être et c'est à cette heure terrible que sa passion rencontre ta passion.

Elle pourrait s'appeler Marie-Madeleine, mais on ne la nommera plus que Véronique, vraie image, vraie icône ; elle portera pour toujours le nom de ta face.

« Des multitudes avaient été épouvantées à sa vue tant son aspect était défiguré, Il n'avait pas d'apparence humaine. »<sup>19</sup>

Ici nous est dévoilé un secret du cœur de Dieu. « Ce que vous aurez fait au plus petit, c'est à moi que vous l'aurez fait. »<sup>20</sup>

Nous saurons que nous sommes avancés dans la connaissance de Dieu quand nous le reconnâtrons sous les traits de son abjection.

Lorsque le visage d'un mongolien couvert de bave, comme celui de Jésus était couvert de nos crachats, éveillera en nous un attrait irrésistible parce que nous y verrons clairement les traits du Bien-Aimé que nous avons cherché sans relâche.

---

19      Isaïe 52,14

20      Matthieu 25,40

Tel François, surmontant son dégoût physique, mais mû par une puissance intérieure, donna le baiser au lépreux ; l'amour lui dévoila ses traits : c'étaient ceux de Jésus. Que se passe-t-il alors ?

Lorsque notre âme est ainsi portée vers les plus petits, elle devient comme le voile de Véronique et la Face ineffable du Christ s'imprime en elle pour toujours.

Face adorable de Jésus, pose-toi comme un sceau sur mon cœur, comme un sceau dans mon âme.

O Jésus, je t'adore dans ceux qui n'ont plus de figure, ceux dont on se détourne et que l'on retranche de la société des hommes.

### Quatrième jour

#### SEPTIÈME STATION DU CHEMIN DE LA CROIX, JÉSUS TOMBE POUR LA DEUXIÈME FOIS

« Malheur à celui qui est une occasion de chute pour un de ces petits.»<sup>21</sup>

Et Il s'est fait le plus petit de nous tous, et de nouveau Il tombe.

Ce n'est plus le poids de la croix qui le déséquilibre, ce n'est plus une défaillance de la chair qui est cause de sa chute, c'est une sorte d'éblouissement, un aveuglement qui le projette à terre.

Simon de Cyrène n'y peut rien, pas plus qu'aucune aide humaine. C'est dans l'âme du Christ qu'est apparu ce trouble qui lui rappelle certaines souffrances de Gethsémani.

Il s'est fait péché<sup>22</sup> et le péché lui remplit l'âme jusqu'à la défaillance.

Le dégoût l'envahit. C'est à peine si on mourrait pour un juste, son sacrifice ne serait-il pas vain ? Mais Il se relève, Il a consenti à la volonté du Père une fois pour toutes. Il boira la coupe jusqu'à la lie. La volonté de Dieu qu'Il ne sent plus, qu'Il ne voit plus, est sa seule force.

Ici, Jésus nous enseigne que l'homme tombe dans sa vie spirituelle et que son angoisse est parfois telle qu'elle est cause de défaillance.

Cette chute veut nous dire « ne désespérez jamais, quand bien même il vous semblerait que vous avez trahi Dieu et qu'aucun retour n'est possible. Ne désespérez pas, j'ai payé le prix de votre retour ».

Nous voilà assis à la table des pécheurs, notre âme, notre vie psychique est immergée dans le péché.

C'en est fini, nous ne continuerons pas la route nous-mêmes. Il faut nous rendre, nous sommes incapables du moindre bien. Accomplir la volonté de Dieu, même sans en avoir le goût, est notre seule issue.

Notre âme prononce les paroles de sainte Thérèse : « Je crois ce que je veux croire », c'est-à-dire ce que je sais dans la fine pointe de l'âme, la seule partie de moi-même qui ne soit pas tombée, ce que je sais, c'est la volonté de Dieu.

---

21 Matthieu 18, 6.

22 Il Corinthiens 5,21

O Jésus, j'adore les plaies de ta tête et les blessures de ton âme. La lumière qui aujourd'hui les transfigure est la promesse de l'éternelle extase de l'amour.

La lumière qui traverse les plaies du corps est belle, mais infiniment plus belle celle qui envahit les plaies de l'âme.

O Jésus, que jamais nous ne nous détournions des porteurs de ces blessures-là. Ils brilleront d'un éclat particulier dans la gloire.



**HUITIÈME STATION DU CHEMIN DE LA CROIX, JÉSUS RENCONTRE LES FEMMES DE JÉRUSALEM**

« Or, le suivait une nombreuse multitude du peuple et de femmes qui se frappaient la poitrine et se lamentaient sur Lui.»<sup>23</sup> S'étant tourné vers elles, Jésus dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, pleurez plutôt sur vous-mêmes et sur vos enfants. Car voici : des jours viennent où on dira : Heureuses les stériles et les ventres qui n'ont pas enfanté et les seins qui n'ont pas nourri. Alors on commencera à dire aux montagnes : tombez sur nous, et aux collines, couvrez-nous. Car si on fait cela du bois vert, qu'adviendra-t-il du bois sec ? »<sup>24</sup>



L'Agneau a ouvert la bouche, mais ce n'est pas pour se plaindre. Au contraire, Il détourne de Lui les lamentations.

Jésus, prophète, contemple dans sa propre Passion : la passion du peuple élu, du peuple agneau qui sera conduit plusieurs fois et en masse à l'abattoir.

Les Evangiles nous rapportent que Jésus n'a pleuré que deux fois. La première fois sur son ami Lazare et la seconde fois sur Jérusalem.

---

23 Luc 23,27

24 Luc 23,28-31

En pleurant sur Lazare, ce n'était pas sur cet homme particulier qu'il pleurait, car Il savait qu'il allait ressusciter, c'était sur l'humanité sujette à la première mort et à la corruption. Il pleurait sur l'œuvre de Dieu si belle et dont le dernier ennemi reste la mort.

Et, à l'instar de David debout sur le Mont des Oliviers pleurant sur sa ville, ce n'est pas la destruction des édifices qu'il regrettait, mais l'anéantissement des pierres vivantes d'un édifice spirituel.

Dans les deux cas, c'est sur le corps qu'il pleure, le corps de l'homme, et son propre corps : le Temple qui est l'Eglise dont Israël est, bien qu'encore mystérieusement, un membre des plus éminents. « Jérusalem, Jérusalem, combien de fois j'ai voulu te rassembler comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes...! »<sup>25</sup>

Jérusalem qui n'a pas connu l'heure de sa visitation.

Jésus se lamente sur les deux fils : l'aîné, Israël, et le cadet, l'Église, qui lèveront le talon l'un contre l'autre.

La douleur de Dieu est immense qui constate : « Si on traite ainsi le bois vert, qu'advient-il du sec ? »<sup>26</sup>

Jésus sait qu'un jour son peuple préférerait être englouti par les éléments naturels que de connaître le plus épouvantable des holocaustes.

Je t'adore Jésus, Roi des Juifs, toi dont la royauté ne vient pas de ce monde.

Hâte l'heure où ton peuple agitant des palmes qui seront peut-être celles du martyr dira : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.

## Cinquième jour

### NEUVIÈME STATION DU CHEMIN DE LA CROIX, JÉSUS TOMBE POUR LA TROISIÈME FOIS

Il semblait qu'à la seconde chute le Seigneur avait atteint le plus profond de l'abandon, mais la miséricorde nous réserve des surprises : pour la troisième fois, Il tombe. O mon Dieu ! Pourquoi ?

- « Je suis tombé une fois pour la faiblesse de la chair, je suis ensuite tombé pour la faiblesse de l'âme, mais il me fallait atteindre les profondeurs de l'humanité pour la sauver tout entière, je suis tombé pour la faiblesse de l'esprit.

C'est la spirale d'un grand vertige qui m'a projeté au sol.

C'est l'ivresse des désespoirs humains bus jusqu'aux portes de la mort qui m'a fait perdre l'équilibre.

Même l'âme la plus noire est chérie de mon Père ; c'est pour elle qu'il laisse les quatre-vingt-dix-neuf brebis, car Il l'aime à la folie.

J'ai bu dans la nuit du jardin la coupe de l'atroce vertige, j'ai été revêtu de la tunique écarlate de la folie.

J'ai connu la terreur hallucinée de celui qui va commettre le crime contre lui-même et entendu le hurlement du malade qui blasphème dans sa chambre d'hôpital psychiatrique.

Il est plus que mon frère, c'est pour lui que je suis tombé. C'est aussi pour celui qui a commis l'irréparable et qui m'appelle avant que les liens de la mort ne l'aient complètement enserré.

Car quiconque, où qu'il soit, invoquera mon nom sera sauvé. Entre la lame du couteau et la gorge d'Isaac je suis là, Agneau lié dans les branches de la croix, la lame s'est tournée vers moi... »

---

25 Matthieu 23,27 - Luc 13,34

26 Luc 23,31

Jésus ne se relève qu'à grand-peine, mais Il se relève, Il regarde la foule délirante et jouet des esprits mauvais. C'est pour elle, qui tue son Roi et son Dieu, qu'Il est tombé.

O Jésus, Face aux outrages, je t'adore ! Garde également ceux qui connaissent l'horrible nuit de l'esprit, garde-nous du désespoir.

### **DIXIÈME STATION DU CHEMIN DE LA CROIX, JÉSUS EST DÉPOUILLÉ DE SES VÊTEMENTS**

« Les soldats lui enlèvent ses vêtements et tirent au sort sa tunique faite d'une seule pièce. »<sup>27</sup>  
Dieu est nu, exposé aux regards. Nu comme notre père Adam, nu comme la terre nue et désolée, nu comme Job sur son fumier, comme l'homme à sa naissance et à l'heure de ses retrouvailles avec la terre-mère, nu comme le catéchumène qui s'est dépouillé de sa vie ancienne et qui va revêtir le Christ.

Je te regarde, mais tu n'es pas nu, tu es ton propre vêtement et jamais la chair de l'homme n'a paru moins nue.

La pureté de ton cœur purifie le regard qui te regarde.

Tu n'as pas commis la faute d'Adam et te voilà exposé sans honte comme l'hostie dans la nudité du Saint-Sacrement.

Tu ne possèdes plus rien qui ait été fait de main d'homme et te voilà paré de la beauté des créatures que sont les lys des champs, et de la beauté créée de la gloire qui remplissait le Temple. Car voici que se déchire le voile du Temple mis à nu et que la nuée quitte le sanctuaire pour t'environner à jamais.

Tu viens de te dépouiller de tes forces physiques et de celles de l'âme et de celles de l'esprit et ce rien qui te restait, on te l'a arraché.

Pauvre tu es roi, roi tu es pauvre !

O Jésus, cette nudité est notre héritage. Apprends-nous à l'aimer, à la désirer, à la chérir comme la seule propriété.

Béni es-tu qui t'es laissé dépouiller sans un murmure.

À toi revient cette béatitude : « Heureux les doux, ils posséderont la terre. »<sup>28</sup>

O Jésus, je t'adore dans le total dépouillement où je veux te suivre.

O Jésus, si dans la rue ou en quelque autre lieu, je te rencontre nu dans un pauvre qui a faim ou qui est en prison, que je te couvre du manteau de mon amour, que je ne me détourne pas en disant : Quand t'ai-je vu nu et ne t'ai-je pas habillé ?

### **Sixième jour**

### **ONZIÈME STATION DU CHEMIN DE LA CROIX, JÉSUS EST MIS EN CROIX**

« C'était la troisième heure et ils le crucifièrent. »<sup>29</sup>

Il est transpercé à cause de nos iniquités. Jésus accueille la croix comme son lit nuptial, car là vont être versés l'eau et le sang des noces d'un nouveau Cana. On le couche nu comme Noé

---

27 Jean 19,23

28 Matthieu 5, 4

29 Marc 1 5,25

au jour de son ivresse, on le couche pour qu'il s'endorme dans la mort, ivre d'amour sur le pressoir de la croix.

Ses yeux ne voient plus que le ciel et Il prie. Entre les versets des psaumes, Il intercède pour l'humanité, Il offre chaque coup de marteau comme un battement de son propre cœur :

- « Seigneur, ce sont des enfants, et les enfants malheureux ne savent pas ce qu'ils font, ne leur impute pas ce péché. Ces plaies sont à moi et je te les offre pour eux.

L'épaisseur de la chair est à jamais percée. Par mes mains ouvertes passera désormais l'Esprit Saint que je répandrai sur eux en abondance.

Alors "ils se tourneront vers celui qu'ils ont transpercé"<sup>30</sup>, ils ne recommenceront plus, Père, ce sont des enfants, l'Esprit tournera le cœur des fils vers leur Père.

Ce ne sont pas les clous qui m'attachent ainsi, c'est l'amour et seulement l'amour. Mon lit de douleur devient un lit d'amour.

À tous ceux que la maladie immobilise ainsi, je leur dis : de votre lit de douleur, faites un lit d'amour, par mon sang versé pour vous je vous dilaterai.

Votre immobilité ne sera qu'apparente, car l'amour est toujours en mouvement. »

O Jésus, j'adore les plaies de tes pieds et de tes mains !

Qu'ils sont beaux sur la montagne du Golgotha les pieds de Celui qui annonce la Bonne Nouvelle de la délivrance !

Qu'ils sont beaux les pieds qui ont été lavés par les larmes de la pécheresse ! L'amour couvre une multitude de péchés. Ton amour, Jésus, a rempli l'univers.

O Jésus, j'adore les plaies de tes mains. Elles sont mon refuge au moment de l'angoisse, et chaque fois que l'abîme de péché qui est en moi m'aspire, je cours me jeter dans le creux de tes plaies qui sont ma guérison.

O Jésus, nous te prions pour les martyrs qui sont les plaies visibles sur ton Corps qui est l'Église. Nous te prions pour leurs bourreaux, pour qu'ayant mis le doigt dans cette plaie ils s'écrient : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »<sup>31</sup>

## **DOUZIÈME STATION DU CHEMIN DE LA CROIX, JÉSUS MEURT EN CROIX**

La croix se dresse soudain, tirée par des cordes, puis soudain retombe d'un coup sec et violent qui secoue le corps du Seigneur, dans le trou où elle va être scellée.

Il avait dit : « Quand je serai élevé de terre, j'attirerai les hommes à moi. »<sup>32</sup>

Et le voici étendant ces deux beaux grands bras entre ciel et terre, dans un geste d'embrassement universel.

Et déjà Il dit : « J'ai soif. »<sup>33</sup> Et nous sentons que c'est de nous qu'Il a soif. Nous voilà attirés, aimantés par sa croix.

Il est dressé, l'arbre dont le fruit donnera la vie. Elle est ouverte, la fontaine d'eau vive. Comme Ève est sortie du côté d'Adam endormi, l'Église est en train de naître du côté ouvert du nouvel Adam endormi sur l'arbre qui dévoile la connaissance et du bien et du mal.

---

30 Zacharie 12,10

31 Jean 20,28

32 Jean 12,32

33 Jean 19,28.

Les sept paroles ont été prononcées, le sort du monde est scellé, nous ne serons plus jamais seuls ni abandonnés, tout est vraiment accompli.

Et ayant poussé un grand cri, Jésus dit : « Père, dans tes mains je remets mon esprit. »<sup>34</sup>  
Ayant dit cela, Il remet l'esprit. Jésus cite les psaumes au moment de mourir. Il cite cette parole apprise de Marie et que tout enfant juif apprend de sa mère, penchée sur son berceau au moment où vient le sommeil : *Be yado afquid ruhi*, dans Sa main je remets mon souffle, mon esprit.

Il est mort le premier, Il n'a pas eu la force de lutter comme les deux larrons.

Dieu est faible.

Cette faiblesse lui vient de l'amour qu'il nous porte.

Dieu a un faible pour les hommes.

O Jésus, je t'adore dans ton immolation. Je ne comprendrai jamais le sens d'un tel sacrifice, mais j'en sais le pourquoi. Je sais que ta croix est ton ultime parole à l'humanité, car « Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux que l'on aime ».<sup>35</sup>

O Jésus, qu'ils viennent nombreux tes amants, au rendez-vous de la croix, c'est là que tu connais tes amis.

O Jésus, que jamais la croix ne me manque.

### Septième jour

#### TREIZIÈME STATION DU CHEMIN DE LA CROIX, JÉSUS EST DÉTACHÉ DE LA CROIX



34 Luc 15,13

35 Jean 15, 13

Pilate s'étonna qu'il fût déjà mort et ayant appelé le centurion, il lui demanda s'il était déjà mort. Et l'ayant su par le centurion, il octroya le cadavre à Joseph d'Arimateie.<sup>36</sup>

Un corps n'est plus gênant, mais c'est le corps du Christ, le corps de Dieu que le Père n'abandonnera pas à la corruption.

Qui peut se douter que les lois de la nature sont en train d'être renouvelées, qu'une puissance énorme, semblable à l'explosion de lumière de la genèse du monde, va jaillir de ce corps mort ? Que cette puissance va changer la face du monde ?

Joseph, avec un infini respect, tient le corps adorable de l'Agneau Imolé dans ses bras et le dépose sur le sein de Marie. Ses larmes lavent le visage de son Enfant comme on nettoie un nouveau-né. En effet, les souffrances de la maternité lui avaient été épargnées en vertu de sa conception immaculée. Mais la nouvelle Ève, Mère du Corps, Mère de l'Eglise, enfante son Fils dans une douleur infiniment plus grande. Comme l'a prophétisé le prophète Jérémie :

« A qui te comparerai-je, à qui te dirai-je semblable, fille de Jérusalem ? Qui placeraï-je auprès de toi pour t'éprouver, vierge fille de Sion ? Car grande comme la mer est ta peine. Qui te guérira ? »

Que tu es belle entre toutes les femmes, que tu es belle dans ta douleur sereine ! C'est à cette heure que les anges te décernent le titre de « Reine des martyrs ».

Ton martyre à toi dure encore plus longtemps que celui de ton Fils, ta passion et sa passion se sont rejointes dans la compassion.

O Marie, Mère de Miséricorde, Mère de douleur, pose ta main sur tous ceux qui souffrent : car tu es là jusqu'à la consommation des siècles à tenir dans tes bras le Corps immense de Ton Fils, à couvrir sa nudité de ton manteau, à l'envelopper de tendresse.

La parole du Cantique s'accomplit : « Ta droite est sous ma tête et ta main gauche m'enserme. »<sup>37</sup>

O Jésus, je vénère ton corps adorable et ton saint abandon. Apprends-moi, à l'heure où je me sens abandonné des hommes et de Dieu, à m'abandonner dans les bras de ta Mère.

#### **QUATORZIÈME STATION DU CHEMIN DE LA CROIX, JÉSUS EST MIS AU TOMBEAU**

« Puis il le roula dans un linceul et le mit dans une tombe taillée dans le rocher, où personne n'avait encore été placé. Et c'était le jour de la préparation et le shabbat commençait à luire. Or, les femmes qui étaient venues de Galilée avec Lui, ayant suivi Joseph, regardèrent le tombeau et comment fut mis son corps.

Revenues, elles préparèrent aromates et parfum.

Et le shabbat, elles se reposèrent selon le commandement. »<sup>38</sup>

---

36 Marc 15,44- 45

37 Cantiques 2,6.

38 Luc 23, 53-54



Il s'est couché, le Lion de la tribu de Juda, le rejeton de David. Il accomplit le Shabbat, il entre dans le repos de son Père, car tel était le but de la première création. Le bruit de ses pas retentit dans le séjour des morts, et Adam l'entend, son Cœur bat à tout rompre, il se souvient du bruit des pas de Dieu dans le jardin d'Éden juste après la chute. Mais ce n'est pas pour le chasser que Jésus est descendu aux enfers, c'est pour l'attirer avec lui dans son admirable lumière, car le Fils de l'homme est venu pour chercher et sauver ceux qui étaient perdus.

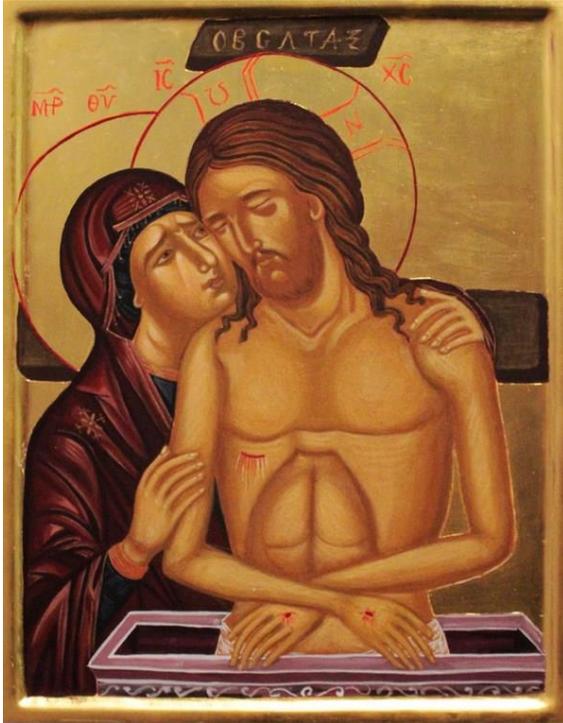
L'empire de la chair est vaincu, celle du Fils de l'homme va traverser les linges et l'épais rocher du tombeau, les murs de la maison où se terrent les apôtres, portes et fenêtres fermées.

La lumière luit dans les ténèbres et même si nous voulions fermer les portes et les fenêtres de notre être, nous savons qu'il vient, qu'il roule la pierre du sépulcre de notre cœur afin de changer nos cœurs de pierre en cœurs de chair.

Béni es-tu pour chacune de tes souffrances adorables qui t'ont valu un tel poids de gloire ; cette gloire, c'est pour nous que tu l'as acquise.

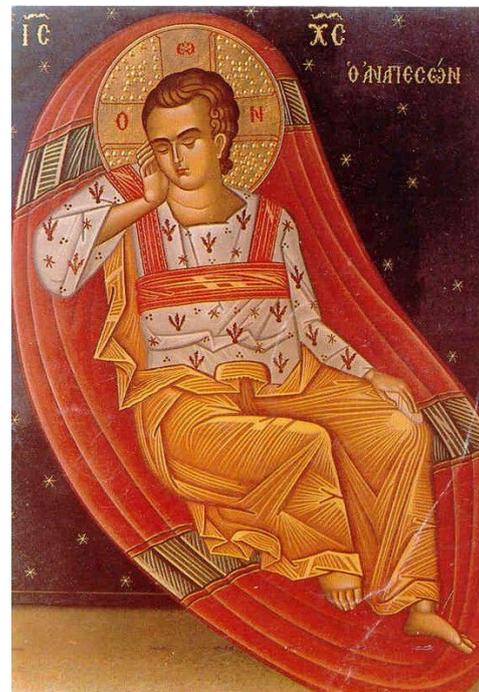
O Jésus, au travers de toute souffrance, toute nuit, toute mort apparente, nous voulons demeurer dans ta victoire.

## QUATRIEME SEMAINE

**Premier jour le Samedi Saint**

Ne me pleure pas, ô Mère,  
 Bien que tu aies vu gisant  
 dans le tombeau  
 Le fils que tu avais conçu  
 De si merveilleuse façon,  
 Car je ressusciterai et serai  
 glorifié,  
 Et dans ma gloire divine,  
 J'exalterai pour l'éternité  
 Les fidèles qui t'aiment et  
 chantent ta gloire  
 Par ma volonté, la terre me  
 recouvre, ô Mère,  
 Mais les gardiens de l'enfer  
 Tremblent en me voyant

**Il a triomphé le Lion de Juda,  
 Il s'est endormi sur la Croix  
 Il veille dans son cœur  
 La flamme de ses yeux  
 Ne s'est pas éteinte**



La Tradition orthodoxe voit la mort de Jésus un enfant innocent qui s'est endormi, mais sa divinité reste vigilante car il est écrit : « Il ne dort ni ne sommeille le gardien d'Israël » <sup>1</sup>

<sup>1</sup> Psaumes 121, 4

L'abandon de Jésus par le Père dans le tombeau

Méditation inspirée par François Guillemette <sup>2</sup>

Le Mystère du Samedi Saint est très difficile à sonder et à accepter. Cette affirmation de Jésus m'a toujours remuée en profondeur : « Mais le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? »<sup>3</sup> Quand je vais dans un supermarché, je regarde les gens tout en sachant qu'un jour, ils se trouveront face à face avec le Christ rempli d'amour pour eux, et leur génération ne passera pas que cette chose arrive, au moment de leur mort. Je me demande combien parmi eux croient en Dieu.

La foi n'est pas qu'une opinion : je crois qu'il y a quelque chose, je crois qu'il y a un Dieu, je vais quelques fois à la Messe, j'ai été baptisé, ma mère est très croyante. La foi est une adhésion et une fidélité à la personne du Christ. Quand je parle à des personnes en deuil rares sont ceux qui croient à la résurrection. Y a-t-il quelque chose après la mort ? Et aujourd'hui nous pourrions inverser la question ; y a-t-il quelque chose avant la mort ? Tant la vie est vide de sens. Et ce vide me donne le vertige tout en en me stimulant dans mon désir et ma supplication : Que ton règne vienne !

Silence de Dieu pendant le samedi saint, silence sur Dieu, personne n'ose parler. Les disciples se terrent en silence. Ils ont perdu la foi. Leurs belles espérances se sont effondrées, ils se sont trompé de maître, il les a conduit au pur échec. Il leur faudra un certain temps pour retrouver la foi après la Résurrection. La restauration d'Israël, la venue du Royaume s'est terminée par la plus abominable des morts dans laquelle Jésus a dit : Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ? Terrifiant silence de Dieu qui nous est rappelé par les survivants de la Shoah. Mais je ne parlerai pas du silence de Dieu aujourd'hui, il ne se tait pas, il crie mais nous ne l'entendons pas car nous avons bouché nos oreilles. Nous nous sommes fermés à l'espérance.

Dieu est mort ! Il n'a pas semblant de mourir, il a jusqu'au bout assumé la condition humaine. Notre confession de foi insiste sur les différents temps du mystère rédempteur : il est mort – il a été enseveli - il a été mis au tombeau – il est descendu aux enfers – le troisième jour il est ressuscité des morts. Nous devons compter les jours à la manière juive et liturgique : un jour commence la veille et va d'un soir à un autre soir, un shabbat commence le soir du shabbat et se termine au soir du samedi, il y eut un soir, il y eut un matin. Temps pendant lequel tout s'arrête. Le vide, l'absence de Dieu est essentiel pour comprendre le rôle central du samedi saint. Ce samedi saint dans lequel l'Église est en train de pénétrer.

C'est le cardinal Hans Urs von Balthasar et la mystique Adrienne von Speyr qui ont vécu de l'intérieur le mystère du samedi saint et de la mort de Dieu qui ont le mieux expliciter la dramaturgie de la passion et du rôle central du samedi saint dans la rédemption de toute l'humanité :

« Il s'agit de « mesurer » tout ce que Dieu a risqué quand il a créé des êtres libres et capables de le contredire en pleine face.

Devait-il les damner? Il était alors perdant au jeu cosmique qu'il avait engagé. Devait-il simplement leur faire grâce? Il n'aurait alors pas pris leur liberté au sérieux et l'aurait arbitrairement court-circuitée. Comment pouvait-il donc prendre ce risque?

---

<sup>2</sup> Guillemette, François (1984). Le thème du Samedi saint dans l'œuvre de Hans Urs von Balthasar : une théologie de la descente du Christ aux enfers. Mémoire. Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 112 p

<sup>3</sup> Luc 18:8

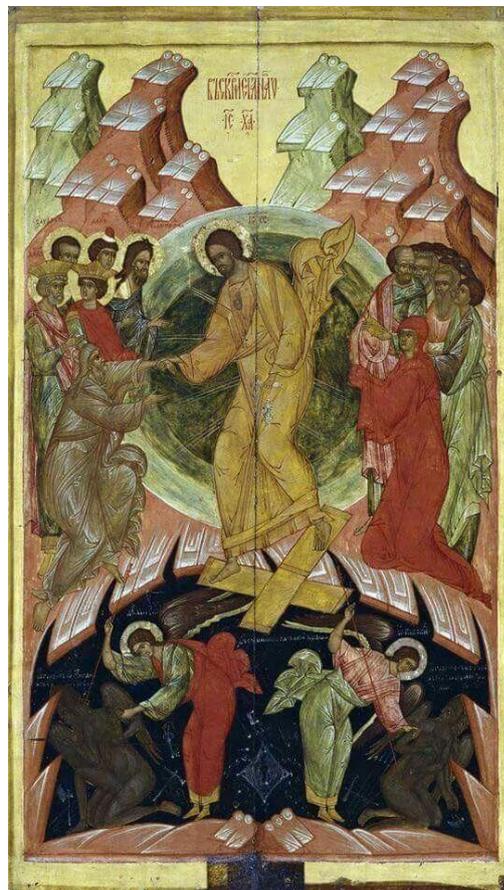
À une seule condition: que, depuis l'origine (et on devine par là le rôle du Christ comme médiateur dans la création), le Fils éternel se porte garant des pécheurs par une solidarité absolue avec eux, jusqu'à l'abandon par Dieu. C'est à ce seul prix que Dieu a pu déclarer "très bon" ce monde atroce et lui donner d'être ». <sup>4</sup>

Autrement dit, en créant l'homme libre, il a assumé tous les risques que comportaient cette liberté. Aucun homme ne peut se racheter des chutes causées par sa liberté qui le coupe de l'amour de Dieu, seul le Christ « solidaire » de toutes les chutes et tous les refus d'amour l'assume dans la mort, dans la séparation radicale de Dieu. Cette « théorie » est audacieuse et rompt avec l'enfer médiéval mais elle a beaucoup influencé saint Jean-Paul II dont Balthasar était le maître à penser. Il est un mort avec eux. Mais c'est par un amour qui va jusqu'au bout. Et c'est justement par là qu'il trouble l'absolue solitude volontaire du pécheur. Le pécheur, qui veut être "damné" loin de Dieu, retrouve Dieu dans sa solitude, mais Dieu dans l'impuissance absolue de l'Amour, Dieu qui au-delà du temps, se solidarise sans fin avec celui qui se damne. Le mot du psaume "si je me couche dans les enfers, tu y es aussi" (139,8b) reçoit par là un sens tout nouveau. La liberté de la créature est respectée, mais Dieu la rejoint à l'extrême de la Passion et la reprend de plus profond qu'elle, ("plus profond que l'enfer") disait saint Grégoire le Grand. <sup>5</sup>

C'est Dieu qui a toujours le dernier mot de l'amour et de la liberté, même en laissant l'homme libre. Si l'homme est libre, Dieu aussi l'est, et Lui n'utilise sa liberté que pour aimer jusqu'à l'extrême. Il l'utilise même pour sortir l'homme de l'impasse dans lequel l'a mis l'exercice égoïste de sa liberté. Dieu peut rejoindre et reprendre à la base la liberté de la créature qui s'abîme dans le néant de la perdition, par une "néantisiation" plus profonde encore, parce que proprement divine. <sup>6</sup>

## Deuxième jour

### La descente aux enfers



<sup>4</sup> (Trois critères p.58)

<sup>5</sup> Au coeur du mystère. Page 8

<sup>6</sup> La Gloire et la Croix, tome III, vol. 2: Nouvelle Alliance. Page 186

La théologie orthodoxe nourrie par les Pères de l'Église a beaucoup à nous apporter sur le mystère du samedi saint, mettons-nous à son écoute car beaucoup de chrétiens sont soit obsédés par la vision médiévale de l'enfer soit rejettent complètement et l'enfer et le purgatoire comme des croyances dépassées qu'ils ne faut même évoquer sans s'attirer des quolibets et susciter des haussements d'épaules. J'accepte tout ce que l'Église enseigne et j'adhère à tous ses dogmes tout en sachant qu'une évolution est nécessaire pour en faciliter la compréhension. Le purgatoire n'est pas une invention du Moyen-Âge comme le titre du livre de Dumézil pourrait le laisser entendre alors que dans son contenu il évoque une origine bien plus lointaine. A la Bible même et au shéol, traduit en grec par Hadès. L'idée de purification étant une évidence pour qui veut voir Dieu. On est en droit de se demander quelle différence il y a entre l'enfer et les enfers.

Je cite le théologien Paul Evdokimov qui a beaucoup marqué ma génération de chercheur de vérité :

« Boulgakov<sup>7</sup> se dresse violemment contre toute théologie « pénitentielle », « terroriste », que présente le plus souvent l'eschatologie des manuels dogmatiques. Après la mort, pendant des éons, l'homme passe par une purification. L'enfer n'est pas éternel, il est un état de purification progressive où l'on séjourne temporairement. Les non-chrétiens peuvent recevoir la lumière du Christ même après leur mort et c'est la signification de la « Descente aux enfers », l'Évangile éternel y était prêché et il y résonne toujours. L'éternité de l'enfer signifierait l'échec de Dieu ; or l'omniscience de sa Sagesse est une preuve du salut à venir. Le jugement dernier, la séparation entre la lumière et la ténèbre ne passera pas à travers les hommes mais à travers tout homme, en séparant le péché condamné du pécheur pardonné.<sup>8</sup>

C'est une grande lumière qui nous vient de l'Orient que cette intelligence des textes qui nous permet de comprendre que dans la séparation du bon grain et de l'ivraie, il ne s'agit pas des hommes mais du bien et du mal.

Je me suis mise souvent dans la peau d'un homme du Moyen-Âge qui savait qu'il n'avait qu'une trentaine d'année à vivre, je me suis mis dans ses appétits de toutes sortes et j'ai compris que la menace de la damnation éternelle pouvait l'orienter fortement (mais où est l'amour dans tout cela ?) Pour ceux qui arrivaient à renoncer au mariage les portes de monastères étaient grandes ouvertes et c'est par milliers que les hommes et les femmes y entraient. L'Abbé ou l'Abbesse au moment des vœux prononçaient ces paroles « Je te promets le salut »

---

7

<sup>8</sup> Paul Evdokimov, *Le Christ dans la pensée russe*, Paris, Editions du Cerf, coll. « Orthodoxie », 2011 (1ère édition 1970), pages 191-192.

Dans sa descente aux enfers le Christ brise les portes de la mort et remporte une victoire définitive sur les puissances infernales comme le suggère la partie inférieure des icônes de la descente aux enfers que les occidentaux prennent pour l'icône de la Résurrection parce qu'ils y voient un Jésus revêtu de lumière et triomphant. Les verrous sont ouverts, les chaînes sont brisées. Les puissances de la mort du corps et de l'âme sont terrassées pour toujours.



### Troisième jour

Homélie d'Epiphane de Salamine :

Qu'est-ceci ? Un grand silence règne aujourd'hui sur la terre, un grand silence et une grande solitude.

Un grand silence parce que le roi dort. La terre a tremblé et s'est calmée parce que Dieu s'est endormi dans la chair, et qu'il est allé réveiller ceux qui dormaient depuis des siècles. Dieu est mort dans la chair et les enfers ont tressailli. Dieu s'est endormi pour un peu de temps et il a réveillé du sommeil ceux qui séjournèrent dans les enfers...

Il va chercher Adam, notre premier père, la brebis perdue. Il veut aller visiter tous ceux qui sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. Il va pour délivrer de leurs douleurs Adam dans ses liens et Ève captive avec lui, lui qui est en même temps leur Dieu et leur fils.

Descendons avec lui pour voir l'alliance entre Dieu et les hommes. Là se trouve Adam, le premier père et, comme premier créé, enterré plus profondément que tous les condamnés. Là se trouve Abel, le premier mort, et comme premier pasteur juste, figure du meurtre injuste du Christ pasteur. Là se trouve Noé, figure du Christ, le constructeur de la grande arche de Dieu, l'Église. Là se trouve Abraham, le père du Christ, le sacrificateur qui offrit à Dieu par le glaive et sans le glaive un sacrifice mortel sans mort. Là demeure Moïse, dans les ténèbres inférieures, lui qui jadis a séjourné dans les ténèbres supérieures de l'arche de Dieu. Là se trouve Daniel, dans la fosse de l'enfer, lui qui jadis a séjourné sur la terre, dans la fosse aux lions. Là se trouve Jérémie, dans la fosse de boue, dans le trou de l'enfer, dans la fosse de la mort. Là se trouve Jonas dans le monstre capable de contenir le monde, c'est-à-dire dans l'enfer en signe du Christ éternel. Et, parmi les prophètes, il en est un qui s'écrie : « du ventre de l'enfer, entends ma supplication, écoute mon cri ! » et un autre « des profondeurs, je crie vers toi, Seigneur, Seigneur, entends ma voix » - Et un autre encore : « Fais rayonner ton visage, et nous serons sauvés ! »...

Mais, comme par son avènement, le Seigneur voulait pénétrer dans les lieux les plus inférieurs, Adam en tant que premier père et que premier créé de tous les hommes et en tant que premier mortel, lui qui avait été tenu captif plus profondément que tous les autres, et avec le plus grand soin, il entendit le premier le bruit des pas du Seigneur qui venait vers les prisonniers. Et il reconnut la voix de celui qui cheminait dans la prison et s'adressant à tous ceux qui étaient enchaînés avec lui depuis le commencement du monde, il parla ainsi : « J'entends les pas de quelqu'un qui vient vers nous ! » Et pendant qu'il parlait, le Seigneur entra tenant les armes victorieuses de la croix. Et lorsque le premier père Adam le vit, plein de stupeur il se frappa la poitrine et cria aux autres : « Mon Seigneur soit avec vous tous ! » Et le Christ répondit à Adam : « Et avec ton esprit ». Et lui ayant saisi la main, il lui dit : « Tiens-toi debout, toi qui dormais, lève-toi d'entre les morts et le Christ t'illuminera. Je suis ton Dieu et, à cause de toi, je suis devenu ton fils. Lève-toi, toi qui dormais, car je ne t'ai pas créé pour que tu séjournes ici enchaîné dans l'enfer. Surgis d'entre les morts, je suis la Vie des morts. Lève-toi, toi, l'œuvre de mes mains, toi, mon effigie, qui a été faite à mon image.

Lève-toi et partons d'ici car tu es en moi et je suis en toi, nous formons tous deux une personne unique et indivisible.



**Cinquième jour****La résurrection**

Et la lumière fut

C'est l'une des propriétés les plus extraordinaires du linceul de Turin. Elle a été découverte, tout au moins dans toute son ampleur, en 1976 lorsque deux scientifiques de la NASA, Jumper et Jackson utilisèrent un logiciel de la NASA, le VP8, qui permet de représenter en 3 dimensions un objet en fonction de l'intensité lumineuse de chaque point de cet objet. Avec ce logiciel, plus une zone de l'image analysée est claire, plus elle apparaîtra en relief, « haute » sur l'écran et réciproquement.



Toutes les observations scientifiques ont permis la reconstitution la plus exacte possible du corps de Jésus dans le tombeau juste au moment de la résurrection. COMMENT NE PAS T'AIMER JESUS ?



On est, bien sûr, libre de croire ou non que le suaire est authentique mais, pour ma part, sa découverte est un signe que Jésus nous donne de sa présence. Il est comme un autre évangile du Verbe fait chair que nous pouvons toucher et contempler. Les preuves scientifiques sont innombrables, il n'en manque qu'une comme si elle voulait nous dire que la foi est au-delà de toute preuve. Mais la datation au carbone 14 peut facilement être remise en cause par le mode de formation de l'image. Il s'agit sans doute d'une explosion de lumière qui se reproduit tous les ans dans la nuit pascale au Saint-Sépulcre. Aucune explication scientifique n'est encore en mesure de l'expliquer sinon en faisant référence à une lumière qui est à l'origine de la formation des galaxies. La résurrection de Jésus est un événement cosmique. Les éclairs de lumière qui se manifestent dans la basilique autour du lieu de l'Anastasis, de la résurrection ont l'intensité d'un million de flash.<sup>9</sup>



<sup>9</sup> <https://www.youtube.com/watch?v=vsqmfWxdTfc&t=773s>

## Sixième jour

Mais nous ne devons pas avoir honte de chercher des preuves de sa résurrection. Nous ressemblons aux pèlerins d'Emmaüs à qui Jésus dit « Esprits sans intelligence, cœurs lents à croire tout ce qu'ont déclaré les prophètes ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît cela et qu'il entrât dans sa gloire ? »<sup>10</sup> Être comme saint Thomas est devenue une expression populaire : « Si je ne vois pas dans ses mains la marque des clous, si je n'enfonce pas mon doigt à la place des clous et si je n'enfonce pas ma main dans son côté, je ne croirai pas ! » « Or huit jours plus tard, les disciples étaient à nouveau réunis dans la maison, et Thomas était avec eux. Jésus vint, toutes portes verrouillées, il se tint au milieu d'eux et leur dit : « La paix soit avec vous. » Ensuite il dit à Thomas : « Avance ton doigt ici et regarde mes mains ; avance ta main et enfonce-la dans mon côté, cesse d'être incrédule et deviens un homme de foi. Thomas lui répondit : « Mon Seigneur et mon Dieu. » Jésus lui dit : « Parce que tu m'as vu, tu as cru ; bienheureux ceux qui, sans avoir vu, ont cru. »<sup>11</sup>

Jésus est apparu à plus de cinq cent trente personnes à près sa résurrection, ce qui est considérable : à Marie de Magdala<sup>12</sup>, aux femmes revenant du sépulcre<sup>13</sup> à Pierre<sup>14</sup> aux deux disciples sur le chemin d'Emmaüs<sup>15</sup> aux dix apôtres, en l'absence de Thomas<sup>16</sup>, aux onze apôtres, le dimanche suivant<sup>17</sup>, à sept disciples au bord du lac de Tibériade<sup>18</sup> aux onze disciples sur une montagne en Galilée<sup>19</sup>, à plus de cinq cents frères à la fois<sup>20</sup>, à Jacques, le frère du Seigneur<sup>21</sup> aux apôtres et aux disciples sur le mont des Oliviers avant son ascension<sup>22</sup> à Étienne, avant qu'il soit lapidé<sup>23</sup> à Saul de Tarse sur le chemin de Damas<sup>24</sup> à Jean sur l'île de Patmos<sup>25</sup>

Ces apparitions à des femmes, aux apôtres, aux disciples « lambda » sont nombreuses pour fonder le témoignage sur lequel repose notre foi. Les chrétiens qui ne croient pas à la résurrection de Jésus sont comme des tombes dans un cimetière sur lesquelles on pose des plaques de marbres où est écrit « regrets éternels » ou « tu restes dans notre souvenir ». Non JESUS EST VIVANT ! Et nous le savons parce qu'il vit en nous. Nous pouvons en témoigner justement parce que nous sentons sa Présence. D'aucun objecteront que la « foi » seule suffit mais la foi est un don du Saint Esprit qui lui est sensible et embrasse nos cœur d'amour pour un vivant. Nous ne sommes pas nécrophiles ! Les baptisés sont plongés dans la mort et la résurrection du Christ. Et la confirmation vient comme une pentecôte raviver la foi de telle manière que nous recevons la force de témoigner exactement comme

---

<sup>10</sup> Luc 24, 25-26

<sup>11</sup> Jean 20, 26-29

<sup>12</sup> (Marc 16:9-11 ; Jean 20:11-18)

<sup>13</sup> (Matt. 28:8-10)

<sup>14</sup> (Luc 24:34 ; 1 Cor. 15:5)

<sup>15</sup> (Marc 16:12 ; Luc 24:13-32)

<sup>16</sup> (Luc 24:36- 43 ; Jean 20:19-23).

<sup>17</sup> (Jean 20:26 ; 1 Cor. 15:5)

<sup>18</sup> (Jean 21)

<sup>19</sup> (Matt. 28:16-20)

<sup>20</sup> (1 Cor. 15:6)

<sup>21</sup> (1 Cor. 15:7)

<sup>22</sup> (Marc 16:19, 20 ; Luc 24:44-53 ; Act. 1:3-12).

<sup>23</sup> (Act. 7:55-60)

<sup>24</sup> (Act. 9:3-8 ; 1 Cor. 9:1 ; 15:8)

<sup>25</sup> (Apoc. 1:10-18).

ceux qui l'ont vu de leurs yeux de chair. C'est lui qui est venu par l'eau et par le sang, Jésus Christ, non avec l'eau seulement, mais avec l'eau et le sang ; et c'est l'Esprit qui rend témoignage, parce que l'Esprit est la vérité.

Comme le dit saint Jean « C'est qu'ils sont trois à rendre témoignage, l'Esprit, l'eau et le sang, et ces trois convergent dans l'unique témoignage : si nous recevons le témoignage des hommes, le témoignage de Dieu est plus grand ; car tel est le témoignage de Dieu : il a rendu témoignage en faveur de son Fils.<sup>26</sup>

Un de mes amis aime dire de ce triple témoignage de l'eau, du sang et du feu qu'il est placé sous la garde de Marie car elle était là quand l'eau s'est changée en vin aux noces de Cana, quand le vin s'est changé en sang au Cénacle et qu'elle était encore au milieu des disciples quand le sang s'est changé en feu lors de la Pentecôte.

J'aime beaucoup ce que le pape François a dit : « Je crois que Jésus fait voir ses plaies au Père, parce que ses plaies, Il les a emportées avec lui, après la Résurrection : il montre ses plaies au Père, et nomme chacun de nous. » Cela, c'est la prière de Jésus. En ce moment, Jésus intercède pour nous : Il est l'intercession ».

### Septième jour



L'Amour est blessé, par Amour, Dieu s'est rendu vulnérable, n'en déplaie à ceux qui cherchent la Toute Puissance. L'amour est libre de s'abaisser et de mendier l'Amour. Et seul l'amour rend souverainement libre. Dieu est faible et humble et se livre à nos cœurs pour s'abriter et se nourrir, pour se laisser bercer dans les battements du sang et la respiration de la vie.

---

<sup>26</sup> I Jean 5, 7-9

Dans chaque homme qui vient dans ce monde une blessure est ouverte dont les lèvres ne se refermeront jamais, chaque blessure est un appel à la Lumière, à la Vie, à la Parole qui apaise et qui comble.

Ne demande pas à un homme ou une femme ce que Dieu seul peut donner : TOUT. Tout ce que tu désires en connaissance ou ignorant la nature de ce désir, dans tes nostalgies, tes besoins quelque chose arrive, qu'advienne une plénitude, tout est gémissement vers lui, dans la nature comme dans ton cœur.

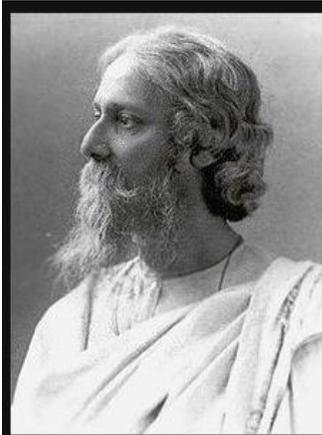
Mère Térésa disait : Se connaître nous fait plier le genou, posture indispensable à l'amour. Car la connaissance de Dieu engendre l'amour, et la connaissance de soi engendre l'humilité.

C'est l'amour qui m'éveille et me met en chemin, Il voyage avec moi et m'accueille à l'arrivée dans une effusion de bonheur.

Ne te contente pas de peu, considère toi comme un pauvre mendiant que le Dispensateur de tous les biens veut combler de richesses et couronner comme un roi.

L'amour de Dieu va bien au-delà des désirs d'union dans la fusion amoureuse, la Shulamite dit que l'amour est fort comme la mort mais l'amour qui t'attend est plus fort que la mort, plus fort que mille morts qu'il te faudra peut-être endurer jusqu'à l'incendie d'amour dans un feu qui ne consume pas et ne connaît d'autre loi que celle de l'accroissement et d'autre dimension que l'infini.

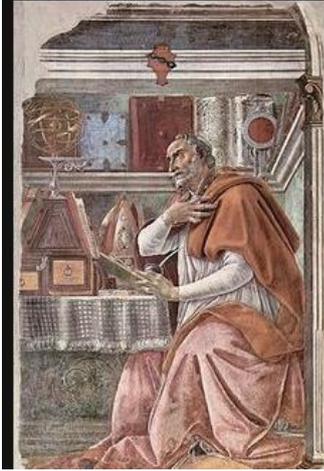
Marthe Robin a dit et vécu ces paroles : « Chercher Dieu, c'est la foi, le trouver c'est l'espérance, le connaître c'est l'amour, le sentir c'est la paix, le goûter c'est la joie, le posséder c'est l'ivresse. »



L'amour est l'ultime signification de tout ce qui nous entoure. Ce n'est pas un simple sentiment, c'est la vérité, c'est la joie qui est à l'origine de toute création.

(Rabindranath Tagore)

Et n'oublions pas, au terme de cette retraite qu'il n'y a qu'un seul chemin pour trouver Dieu et vivre de son amour : s'abaisser, se détacher de tout, mourir à soi-même, anéantir son égo et quand nous sommes totalement vides de nous-mêmes Dieu vient naître dans notre âme et la remplit. Nous ne sommes pas capables par nous-mêmes d'aimer Dieu mais lui vient s'aimer en nous et nous entraîne dans sa danse amoureuse jusqu'au cœur de la Trinité.



Deux amours ont constitué deux cités : l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi, l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu.

(Augustin d'Hippone)